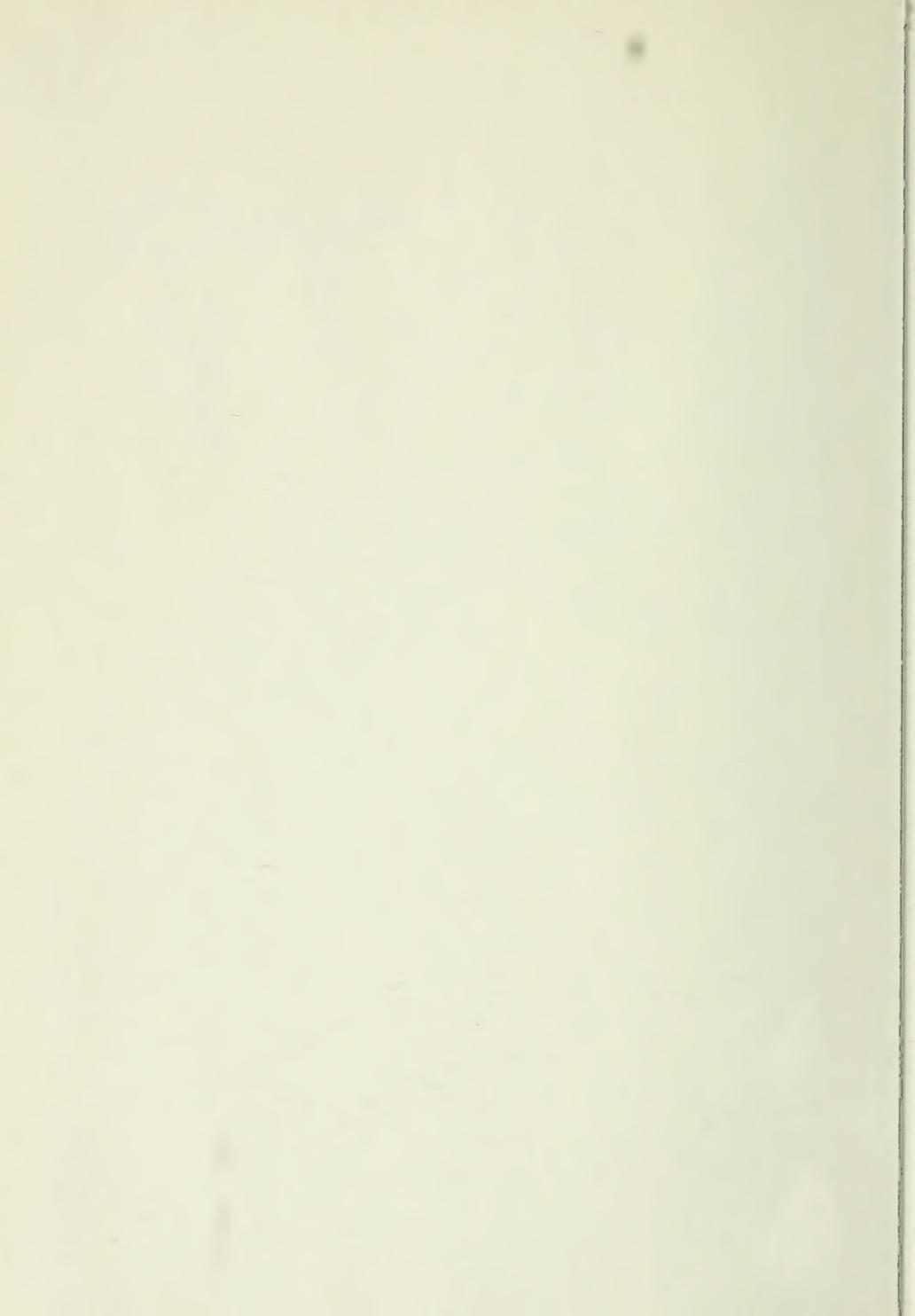




3 1761 07455812 3



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





9782 I

21

La Dédaigneuse

SUIVIE DE

École de dressage

ET DE

Monsieur Thomas

DU MÊME AUTEUR :

Les **Poètes lakistes** (Wordsworth et Coleridge), Étude et Traduction. (*La Renaissance du Livre.*)

EN PRÉPARATION :

BEAUMONT et FLETCHER, **Comédies** (2^e volume : *Le Curé espagnol; Le petit Avocat français; Les Événements imprévus*).

LES CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE

BEAUMONT & FLETCHER

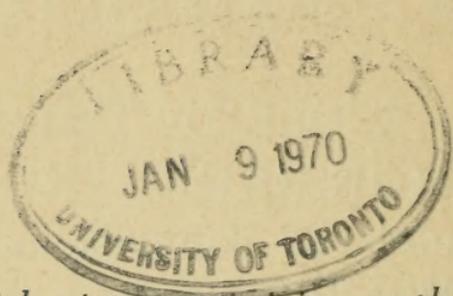
LA DÉDAIGNEUSE

suivie de ÉCOLE DE DRESSAGE
et de MONSIEUR THOMAS,
:: :: traduit de l'anglais par :: ::
Pierre MÉLÈSE, agrégé d'anglais



LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL — PARIS

La Collection de Littérature ancienne
Française et Étrangère est publiée sous la direction de
Pierre Mac Orlan.



*Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires numérotés
sur Papier Lafuma.*

PR
2430
S3
1921

INTRODUCTION

Il est fort périlleux d'être le contemporain d'un grand homme; non pas tant pour la renommée présente : les amitiés et les coteries préfèrent le simple talent au génie, trop élevé, et que l'on a peine souvent à reconnaître ; mais pour la gloire à venir. Dans le rayonnement du grand nom qui s'impose à l'admiration de la postérité, les valeurs secondaires s'affaiblissent et vacillent. Sans que l'on veuille faire de comparaison entre leurs mérites respectifs, le très honorable Quinault s'efface devant Racine, Flaubert éclipse son ami Bouilhet, et le grand Will écrase de sa splendeur, de sa richesse infinie, ses contemporains Beaumont et Fletcher — pour nous, du moins, qui ne voyons le grand siècle anglais qu'à travers l'ombre immortelle de Shakespeare; mais non pas pour les spectateurs de 1625, qui ne se faisaient pas faute de préférer souvent les pièces de Beaumont et Fletcher à celles de Shakespeare. Dryden ne dit-il pas que l'on jouait une pièce de ce dernier pour deux œuvres des premiers ?

* * *

John Fletcher était né à Rye (Sussex), en décembre 1579; Francis Beaumont à Grâce-Dieu (Leicestershire), en 1584 ou 1586, dans cette période étonnamment grande et trouble des vingt dernières années du règne d'Elisabeth. En 1587, Marie Stuart montait sur l'échafaud; en 1588, l'Armada était repoussée (1). Elisabeth, par la sagesse de son gouvernement, mettait bon ordre aux affaires intérieures du royaume. L'agriculture,

(1) Cf. Green. *Histoire du peuple anglais.*

l'industrie, le commerce, faisaient des progrès rapides, et, conséquence normale, la richesse, le luxe, le confort s'installaient en maîtres dans le pays. Les villes anglaises, d'aspect autrefois si mesquin, se modifiaient grâce à cette classe moyenne qui devait plus tard jouer un rôle si important dans l'histoire d'Angleterre. Tout vestige de la vie féodale disparaissait; on ne songeait plus à se défendre, mais à jouir. L'influence du goût italien transformait jardins et appartements; une nouvelle passion de soleil et de lumière envahissait les hommes prodigues de leur vie comme de leur argent. Les merveilles entrevues du Nouveau-Monde faisaient « extravaguer les imaginations de la vieille Europe » : dépenses folles, fêtes, mascarades, montraient bien l'incohérence qui régnait dans les esprits.

Le catholicisme tracassier était mort; et le protestantisme ne s'était pas encore affirmé suffisamment pour dominer. Ni scrupules de conscience, ni sévère puritanisme. On s'évadait des entraves de « l'âge imbécile (1) » qui venait de finir. Plus d'imitation : l'originalité en tout, l'impulsion du moment — et l'impulsion brutale. Le savoir-vivre ? parfaitement inconnu : c'était le règne du mot cru et de l'action semblable, l'époque des concupiscences effrénées et assouvies sans retenue. Réveillé après l'ennui mortel du XV^e siècle, l'homme s'étire et s'étale tout entier, corps et sens, esprit et cœur. Tous les instincts se dressent, les brutaux et les nobles, les bas et les sublimes. C'est l'homme brute dans sa plénitude, dans toute sa force libre, et belle malgré tout.

C'est à ce trouble, à cette fantaisie extravagante et folle, que l'on doit la renaissance des lettres anglaises. La littérature anglaise en était arrivée au dernier degré de la décadence. L'Angleterre, au point de vue littéraire, était bien au-dessous de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. Mais l'influence de la Renaissance faisait son œuvre dans les esprits, et préparait un éclatant réveil littéraire : l'éducation se répandait dans les classes moyennes; les traductions familiarisaient l'Angleterre avec les chefs-d'œuvre de Grèce et de Rome; la passion des voyages

(1) Taine. *Histoire de la Littérature anglaise.*

ouvrait aux aristocrates des horizons nouveaux. La pensée humaine prenait un essor inattendu. On commençait à trouver un intérêt extraordinaire à la connaissance de l'homme. Montaigne marquait le point de départ d'une psychologie nouvelle et féconde. Les *Essays* de Francis Bacon et le développement subit de la littérature dramatique montrent l'intérêt passionné qu'on apportait à ces études.

La tragédie artificielle mise à la mode en France par Robert Garnier ne devait avoir aucune influence sur le théâtre anglais. La littérature italienne par contre, par les *Nouvellistes*, fournit aux dramaturges une riche mine de sujets. Il est vraisemblable aussi que le théâtre espagnol, auquel Lope de Vega donnait un éclat inaccoutumé, ne fut pas sans une certaine répercussion sur le théâtre anglais. Mais c'est en Angleterre surtout qu'il faut chercher les origines de ce nouveau drame anglais. Les goûts de la nation la portaient aux distractions théâtrales. C'est le peuple lui-même qui créa le théâtre anglais.

Les pièces étaient en général, — au début tout au moins, — l'œuvre des acteurs qui les jouaient. « L'auteur-acteur écrivait sous la dictée de la foule, et c'était son cri même qu'il lui renvoyait. » (1). Le théâtre en lui-même était d'ailleurs des plus rudimentaires : la cour d'une auberge ou une baraque de foire; le parterre, découvert, était occupé par le populaire; la scène, sur laquelle se tenaient les grands personnages, et les loges, étaient seules couvertes. Les décors étaient d'une simplicité enfantine, la mise en scène inexistante : un bouquet de fleurs indiquait un jardin, quelques figurants une armée; un écriteau sur un poteau disait aux spectateurs où se passait l'action. Au fond de la scène, un balcon qui était tour à tour « intérieur, second étage, fenêtre, balcon, colline, mont Olympe, bref tout lieu que l'on supposait séparé de la scène principale ou situé au-dessus d'elle » (2).

Mais qu'importait cette insuffisance de décors et de mise en scène ? Le drame suffisait à tout. La foule bigarrée qui se pres-

(1) Darmesteter. *Essais de Littérature anglaise*.

(2) Dowden, *Shakespeare*, cité par Darmesteter, *loc. cit.*

sait au théâtre ressentait vivement cette énergie passionnée et cet amour de la réalité qui caractérisaient alors le théâtre anglais, où toutes les classes de la société, tous les sentiments du cœur humain étaient fidèlement et crûment représentés. Eloquence, bavardage, émotion, bouffonneries, tout se couvoyait dans un emportement effréné de l'esprit et des sens, tout vibrant sous l'inspiration d'un seul maître, le peuple.

Le premier théâtre public ne fut bâti qu'au milieu du règne d'Elisabeth; à sa mort, il y avait à Londres dix-huit théâtres. Nous possédons au moins une centaine de drames écrits pendant cette période, et dont beaucoup ont de la valeur. Les premiers poètes dramatiques sont pour la plupart des étudiants d'Université, mais pauvres, débauchés, insoucians. Green et Marlowe sont les deux types de cette génération, qui, sur les dévergondages et les violences des bas-fonds qu'ils fréquentent, font pousser ce génie dramatique qui aboutit à Shakespeare et Ben Jonson, détenteur, après la mort de Shakespeare, du « sceptre dramatique ». Et, autour d'eux, tandis que l'art se forme, apparaissent ensemble les Webster, les Messinger, les Ford, les Middleton, les Beaumont et Flechter, qui forment le « chœur » autour des « coryphées » (1).

* * *

John Fletcher et Francis Beaumont étaient nés tous deux de familles plus qu'honorables : le père du premier était Richard Fletcher, évêque de Londres, celui du second était juge sous Elisabeth. Tous deux aristocrates, ils avaient tous deux une lointaine origine française, comme il semble d'après leurs noms (Beaumont, Fléchier), origine qui s'accorde avec la gaité et l'esprit de leur verve dramatique. Tous deux avaient reçu une excellente éducation, en particulier à l'Université de Cambridge, source d'érudition classique, qui laissa sur eux une empreinte visible dans le choix de nombre de leurs personnages ou des lieux où ils situent l'action.

(1) Taine, loc. cit.

A 17 ans, Beaumont publiait déjà deux poèmes imités d'Ovide : Salmacis et Hermaphrodite, tandis que Fletcher, semble-t-il, ne commença guère à écrire avant leur collaboration.

La liaison des deux poètes date de 1607; elle ne fut interrompue que par la mort prématurée de Beaumont, le 6 mars 1616. Tous deux, intimes amis, vivaient, avant le mariage de Beaumont, en commun dans le faubourg de Southwark, à Londres, partageant tout, vêtements, mobilier, argent, — servante même, si l'on en croit la légende, — travaillant au reste en parfaite collaboration, et laissant une œuvre considérable (52 pièces), dont la plus grande partie (au moins 34 pièces), doit être attribuée à Fletcher seul, qui, privé de son ami, continua à écrire jusqu'à sa mort, survenue en 1625, s'adjoignant d'ailleurs parfois d'autres collaborateurs, parmi lesquels on range même Shakespeare.

La première édition d'ensemble de leurs œuvres parut en 1647, sous le titre de « Comédies et Tragédies de Francis Beaumont et John Fletcher, gentlemen ». Auparavant, elles n'avaient jamais été imprimées, et elles furent alors publiées sur les manuscrits originaux des auteurs, dont on prit l'habitude de ne plus séparer les noms.

Beaumont et Fletcher viennent, comme auteurs dramatiques, immédiatement au-dessous de Shakespeare; — pour nous tout au moins, car leurs contemporains, nous l'avons dit, les préféraient souvent au grand Will; ce qu'expliquerait assez cette effrénée licence des mœurs anglaises à cette époque : les pièces de Beaumont et Fletcher, légères, gaies et amoureuses, devaient plaire plus que celles de Shakespeare, qui, écrivant avec une passion profonde, nerveuse et intense, rendait sa comédie trop réelle pour un pur amusement, et sa tragédie trop élevée pour un siècle d'esprit noble, certes, mais très peu romantique. Les imaginations exaltées et les enthousiasmes profonds ne se trouvaient guère que chez les Puritains, qui, eux, n'allaient pas au théâtre.

Ils étaient les premiers dans la comédie, dit-on; mais laquelle de leurs comédies approche de celles de Ben Johson, *The Fox*, *Every man in his humour*, ou *The Alchymyst*? « Comparée à ces comédies, *Rule a Wife and have a Wife* (1) semble moins une comédie qu'une olla-podrida d'évènements comiques » (2).

Plus soucieux du succès immédiat, de l'effet de scène, que du réel effort artistique, ils ont l'esprit plus théâtral que réellement dramatique; ils perdent rarement leur temps, comme Shakespeare, sur des sujets abstraits ou des matières qui n'amènent pas aux applaudissements. Les pièces de Beaumont et Fletcher (de Fletcher surtout). « par leur enjouement, leur mouvement, leur aisance, leur langue qui prend l'oreille, une heureuse confusion de détails piquants, sont sûres de titiller une assistance mêlée, bien qu'elles fatiguent souvent le lecteur, tandis que les drames de Shakespeare, représentés comme ils sont écrits, opprimeraient une assistance semblable sous le fardeau de leur intellectualisme, et en pousseraient une moitié à dormir ou à s'enfuir » (3) Mais, dans la conduite de l'action, le développement des caractères, la profondeur et la poésie des sentiments, Shakespeare l'emporte de beaucoup. Shakespeare forme le goût public, tandis que Beaumont et Fletcher s'y asservissent: le premier élève son public à lui, les derniers s'abaissent vers leur public.

Et de ceci résulte naturellement que, si Beaumont et Fletcher dépeignent les caractères avec moins de force et de richesse que Shakespeare, ils représentent les mœurs générales de leur temps avec plus de variété, de fidélité et de souplesse. Beaumont et Fletcher sont des dessinateurs plus que des peintres: ils s'attachent plus aux traits extérieurs des personnages qu'à leur psychologie. Leurs scènes sont pleines de mouvement plus que d'action.

Beaumont et Fletcher savent rarement conduire leur action, à notre point de vue tout au moins. Comme tous leurs contem-

(1) Voir page 100.

(2) Darley. Préface à son édition de Beaumont et Fletcher.

(3) Darley, *loc. cit.*

porains, ils « n'ont pas d'idée de l'action progressive et unique. Deux ou trois actions soudées bout à bout, ou enchevêtrées l'une dans l'autre, deux ou trois dénouements inachevés, mal emmanchés, recommencés... voilà leur logique... Notre logique latine leur manque... C'est l'unité de caractère qui lie deux actions du personnage, comme c'est l'unité d'une impression qui lie deux scènes du drame » (1). Pour nous, habitués à la logique serrée et à la construction simple et nette du théâtre classique, Beaumont et Fletcher paraissent touffus et peu corrects. C'est cette diversité même qui plaisait à leur public.

Presque tous leurs drames sont fondés sur l'amour, sujet facile, dont le choix semble dénoter un certain manque de puissance, une certaine féminité de caractère, qui se vérifie par l'importance qu'ils donnent aux rôles de femmes, « plus angéliques ou plus diaboliques » que les hommes, bien qu'elles ne soient jamais considérées que comme de jolis animaux, faits pour la volupté des sens et non de l'âme.

Sans grande connaissance de la nature humaine, prenant trop souvent le particulier pour le général, dépeignant les passions non dans leur progression, mais dans leur intensité, passant sans transition suffisante d'un sentiment à l'autre, du comique au tragique, ils valent cependant par « une riche veine de finesse », une élégance native de pensée et d'expression, une certaine fantaisie romantique.

Poètes dramatiques de deuxième ordre, ce sont des poètes lyriques et descriptifs du premier rang; au milieu d'une action souvent négligée, apparaissent de jolies descriptions, un dialogue passionné, plein d'esprit et de gaieté. Ils sont maîtres de leur langue et de leur versification; leurs métaphores sont vivantes, quoique forcées parfois; leur versification, douce et rythmique, est tout à fait originale. Mais l'agrément noble et souvent poétique de leur style se mêle étrangement à une grossière obscénité de langage, à une crudité d'expression qui, il faut bien le dire, était loin de déplaire au public auquel ils

(1) Taine, *loc. cit.*

s'adressaient. Ce sont essentiellement des tempéraments dramatiques, soucieux de conquérir le public et d'arriver au succès : leurs sentiments et leur style s'en ressentent.

Les trois comédies que nous présentons aujourd'hui, — nous réservant d'en publier quelques autres, ainsi que quelques-unes de leurs tragédies, qui, pour certaines, dépassent leurs comédies (Valentinian, Philaster, The Maid's tragedy par exemple) — ne sont pas peut-être les meilleures, mais sont tout au moins parmi les plus caractéristiques. « The Scornful Lady » (La Dédaigneuse) écrite avant 1616, est certainement de Beaumont et Fletcher. « Rule a Wife and have a Wife » (Ecole de dressage) (1), étant de 1624 et « Monsieur Thomas » de 1639, sont dues probablement au seul génie de Fletcher. Il est bien difficile d'en tirer des conclusions sur la valeur respective des deux auteurs. Tout au plus pourrions-nous dire qu'il semble que le génie de Beaumont est plus profond, plus noble, plus doux; celui de Fletcher, plus brillant, plus souple; Beaumont a l'élégance et la fermeté du style, Fletcher excelle dans le dialogue et la répartie spirituelle. Tous deux ont cette qualité indéniable d'être des poètes de la jeunesse.

* * *

La traduction que nous offrons ici n'a pas la prétention d'être rigoureusement scientifique. Nous sommes néanmoins restés aussi près du texte que la nécessité de rendre intelligible et vivant nous le permettait. Mais nous nous sommes efforcés de nous rappeler qu'il s'agissait là d'œuvres dramatiques, destinées plus à être jouées qu'à être lues, et portant nécessairement l'empreinte de leur origine théâtrale. Sans nous permettre de supprimer quoi que ce soit, nous avons voulu avant tout faire vivant et amusant. Nous n'avons pas reculé devant le mot cru, l'expression vulgaire ; ce serait trahir les auteurs et leur siècle

(1) Mot à mot : *Dressez une femme, vous aurez une épouse.*

que de les édulcorer par un faux scrupule de pudeur. Et, si le mot nous choque, si l'action nous paraît brutale, les caractères sans délicatesse, le rire grossier, songeons que ce n'est pas avec notre esprit, affiné par tout l'héritage de civilisation et de délicatesse françaises qu'il faut lire ces comédies, mais avec la simplicité et la franchise du public qui, pour ses deux pence, se pressait sous la pluie dans l'enceinte de terre battue des théâtres d'Elisabeth, que le puritanisme vainqueur allait bientôt fermer.

PIERRE MÉLÈSE.

5 Décembre 1921.



LA DÉDAIGNEUSE

PERSONNAGES (1)

LOVELESS AÎNÉ, prétendant à la main de LADY.

LOVELESS JEUNE, jeune homme prodigue.

SAVIL, intendant de Loveless aîné.

WELFORD, autre prétendant de Lady.

M. ROGER, chapelain de Lady.

Un Capitaine.

Un Voyageur.

Un Poète.

Un marchand de tabac.

MORECRAFT, usurier.

LADY.

MARTHE.

} deux sœurs.

} Parasites de Loveless jeune.

M^{me} YOUNGLOVE ou ABIGAIL, dame de compagnie de Lady.

Une riche Veuve.

Jeunes Filles, Musiciens et Serviteurs.

La scène se passe à Londres.

(1) Il est difficile de rendre en français l'humour des noms des personnages. C'est ainsi que Loveless signifie *Sans amour*; Savil, *le parcimonieux*; Morecraft, *l'astucieux*; Younglove ou Abigail, *Jeune amour* ou *soubrette*. Quant à Lady, qui signifie, comme on le sait *Madame*, et est propre aux dames du monde, il était difficile également de le rendre par le *Madame* français peu significatif.

LA DÉDAIGNEUSE

Comédie en cinq actes.

ACTE PREMIER

SCENE I

Une chambre dans la maison de Lady.

LOVELESS AINÉ, LOVELESS JEUNE, SAVIL et un Page.

LOVELESS AINÉ. — Frère, avez-vous perdu tout espoir d'attendrir le cœur de Morecraft à propos de l'hypothèque qu'il a prise sur vous ?

LOVELESS JEUNE. — Perdu sans retour ! J'ai offert à l'usurier un breuvage plus précieux que Cléopâtre jamais n'en avala ; il a absorbé de mon bien pour dix mille livres de plus que ce qu'il m'a avancé, d'une gorgée, sans tambour ni trompette.

LOVELESS AINÉ. — J'ai une tâche au moins aussi rude à accomplir dans cette maison.

LOVELESS JEUNE. — Diable ! La mienne était de rendre un usurier honnête, sinon de perdre mon bien.

LOVELESS AINÉ. — Et la mienne est de convaincre une femme irascible, sinon de quitter le pays. — Savil, que le bateau attende. Je crains d'être obligé de commencer mon malheureux voyage cette nuit, quoique l'obscurité de la nuit et l'agitation de la mer ne soient pas fort engageantes pour qui n'y est pas très disposé.

SAVIL. — Monsieur, croyez en de vieux amis de votre père : il est plus sûr pour vous-même et vos biens de rester à la maison, de vous marier et d'avoir des enfants, et de gouverner dans votre pays, que de voyager et de mourir sans postérité.

LOVELESS AINÉ. — Sivil, vous serez considéré comme un meilleur serviteur en cherchant à exécuter et non à changer ma volonté, quels que soient les ordres successifs que je vous donne.

LOVELESS JEUNE. — Mais voici M^{me} Younglove, frère, le grave frottoir des doigts de pied de votre maîtresse. (*Entre M^{me} Younglove ou Abigail.*)

LOVELESS AINÉ. — Madame Younglove...

ABIGAIL. — Monsieur Loveless, nous étions persuadées que vous aviez hissé les voiles ; Madame croyait bien que vous aviez déjà le mal de mer.

LOVELESS AINÉ. — Est-elle toujours entichée de sa triste résolution ? L'écartes-tu donc de moi ?

ABIGAIL. — Par cette lumière qui brille, ce n'est pas moi qui l'éloigne de vous. J'ai cherché à la ramener à la raison, aujourd'hui, au moment où, comme on dit, une femme n'a rien à refuser.

LOVELESS AINÉ. — Et quelle minute critique était-ce là ?

ABIGAIL. — Quand elle avait la chemise au-dessus des oreilles ; mais elle ne s'est pas montrée plus souple que si sa chemise pendait sur ses talons.

LOVELESS AINÉ. — Je t'en prie, rends-moi un service : va lui dire que je désire voir le cher auteur de mon bannissement ; et ensuite, en route pour la France !

ABIGAIL. — Entendu. — Ecoutez-donc ici : est-ce là votre frère ?

LOVELESS AINÉ. — Oui. Avez-vous donc perdu la mémoire ?

ABIGAIL. — Sur ma vie, c'est un gentil garçon !

LOVELESS JEUNE. — Oh ! la douce braque ! (*Elle sort.*)

LOVELESS AINÉ. — Eh quoi ! elle ne vous connaît pas.

LOVELESS JEUNE. — Non, mais elle m'offrait l'occasion de la connaître. Elle aime assez les jeunes gens de dix-huit ans ; elle laisse à entendre que Cupidon l'a frappée d'amour pour un grand seigneur, au milieu d'un tournoi ; mais lui, il ne l'a jamais

vue; et pourtant, elle, dans sa tendresse, voudrait absolument porter une guirlande de saule à sa noce; du temps de l'ancienne reine, elle aimait tous les comédiens, et plutôt deux fois qu'une; elle se pâmait quand ils jouaient des amants, et s'éloignait d'eux quand ils représentaient des meurtriers. Elle a en tout neuf réaux, et les serviteurs racontent qu'elle thésaurise du vieil or, et elle-même déclare avec véhémence que l'ainé des fils du fermier, le futur chapelain du futur mari de sa maîtresse, qui l'épouse, lui fera un douaire de 80 livres par an. Elle raconte des histoires sur les domestiques...

LOVELESS AINÉ. — Assez, assez, je la connais. Mon frère, je vous demanderai de vous contenter de saluer ma maîtresse et ensuite de prendre congé. (*Entrent Lady et Younglove.*)

LADY. — Eh bien, Monsieur, la première partie de votre volonté est accomplie. Quelle en est la suite ?

LOVELESS AINÉ. — Voulez-vous d'abord me permettre de vous présenter mon frère ?

LADY. — C'est un plaisir pour moi. Cependant ne croyez-vous pas que l'accueil que j'aurais fait à Monsieur, simple étranger, n'aurait pas été meilleur que celui que je peux lui faire sur votre froide recommandation ?

LOVELESS JEUNE. — Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects et de prendre congé de vous tout à la fois.

LADY. — J'espère, Monsieur, que vous savez vous-même ce que vous avez à faire. (*Sortent Loveless Jeune et Savil.*)

LOVELESS AINÉ. — Je le voudrais aussi... Madame, laissez-moi célébrer à nouveau cette vertu que le monde entier...

LADY. — Cette chambre est bien froide, Monsieur mon serviteur.

LOVELESS AINÉ. — Ma chère maîtresse...

LADY. — Que penseriez-vous d'une cheminée ici ?

LOVELESS AINÉ. — Madame, un autre à ma place, qui ne se croirait pas obligé de juger tous vos actes parfaits, s'imagineraient être outragé; mais moi, dont la constance et l'obéissance sont les moindres vertus...

LADY. — Younglove, fais un bon feu là-haut, pour me réchauffer après les exordes de Monsieur mon serviteur.

LOVELESS AINÉ. — J'ai entendu dire, et j'ai vu, que votre affabilité est telle que vous permettez à vos serviteurs de parler librement.

LADY. — C'est vrai, c'est vrai, mais ils parlent à propos.

LOVELESS AINÉ. — Madame, c'est votre volonté qui conduit mes paroles hors de leur sujet; mais, comme un homme. .

LADY. — Une comparaison, Monsieur mon serviteur! Cette chambre a été construite pour des gens qui pensent honnêtement, qui s'expriment rapidement et clairement, et s'en vont ensuite. Est-ce le lieu ou le temps pour des exordes, des comparaisons, des métaphores? Si vous avez quelque chose à dire, dites-le nettement : ma réponse suivra très raisonnablement.

LOVELESS AINÉ. — Madame, je suis venu pour vous voir.

LADY. — Voilà qui est fait. Ensuite?

LOVELESS AINÉ. — Pour prendre congé de vous.

LADY. — Pour partir?

LOVELESS AINÉ. — Oui.

LADY. — Il n'y avait pas à vous désespérer de cela, ni à faire tant d'histoires pour m'amener à vous donner la permission d'exécuter mes ordres. Y a-t-il une troisième raison?

LOVELESS AINÉ. — Oui; j'aurais une troisième chose à dire, si vous étiez disposée à l'entendre.

LADY. — Moi? Jamais mieux disposée! Vite, bon serviteur, vite!

LOVELESS AINÉ. — Je voulais vous supplier d'entendre raison.

LADY. — Très volontiers; avez-vous amené quelqu'un qui puisse parler raison?

LOVELESS AINÉ. — Enfin, je voulais essayer de réveiller ce stérile et dur amour, et d'obtenir ma grâce.

LADY. — Vous voudriez rester à la maison?

LOVELESS AINÉ. — Oui, Madame.

LADY. — Quoi donc ? N'avez-vous pas accepté de bonne volonté de n'avoir qu'un seul chef, votre maîtresse ? Une femme, une faible femme, capricieusement soumise à des passions ? Eh bien, ce qu'elle vous a commandé, c'est d'aller contempler la terrible falaise de Douvres, et, dans une pauvre maison flottante, d'affronter les dangers de ce détroit sans merci qui sépare Douvres et Calais, cinq longues heures de navigation avec trois malheureuses semaines de vivres.

LOVELESS AINÉ. — Vous me faites injure.

LADY. — Puis de débarquer muet, incapable de nous enquérir d'un hôte anglais, et de vous éloigner de ville en ville sur un onéreux cheval de poste, comme un homme qui chevauche en quête de sa langue maternelle.

LOVELESS AINÉ. — Vous vous plaisez à m'outrager.

LADY. — Et tous ces travaux, presque insurmontables, accomplis pour votre maîtresse, de courir le risque de la délaisser, jurer une nouvelle fidélité à quelque dame française, qui sera contente d'échanger des conversations avec vous pour s'amuser. Puis, après toute une année passée en jeu de paume et en propos entrecoupés, de vous exposer à être raillé à votre retour, et à entendre les femmes de chambre raconter des histoires sur votre compte.

LOVELESS AINÉ. — Vous vous plaisez de plus en plus à m'outrager.

LADY. — Plus haut encore.

LOVELESS AINÉ. — Vous savez que la moindre de vos paroles est de force à me faire rechercher les dangers ; aussi ne me renvoyez pas en badinant ainsi. Mais, dans mon bannissement, je prendrai la liberté de vous dire que vous êtes injuste. Un baiser que je vous ai arraché en public était-il donc si impardonnable ? Quoi ? toutes les heures du jour et de la nuit ne nous ont-elles pas vus nous embrasser ?

LADY. — C'est vrai, et c'est ce que vous avez dit pour vous excuser à ceux qui m'ont vue vous gronder.

LOVELESS AINÉ. — Vos yeux ne vous étaient pas plus chers que moi.

LADY. — C'est ce que vous leur avez dit.

LOVELESS AINÉ. — En effet; pourtant aucun signe de honte ne devait souiller votre joue; vous saviez vous-même que votre cœur était pur et sans tache, éloigné de toute bassesse.

LADY. — En effet; mais si une jeune fille pense être suspectée seulement, la rougeur de sa face fera croire qu'elle est coupable.

LOVELESS AINÉ. — Mais quelle honte y avait-il à cela? Les gens qui nous connaissent connaissent bien aussi nos résolutions. Et pouvait-on donc espérer que j'aliénerais ma liberté, et que je m'exposerais à un perpétuel esclavage, pour une femme que je n'aurais même jamais embrassée?

LADY. — Croyez-moi; quand bien même j'aurais revêtu ma chemise de noces, que les gants de noces fussent achetés et assouplis, la licence accordée, les branches de romarins trempées dans l'eau bénite, l'hypocras et les gâteaux absorbés, que deux jeunes gens m'eussent pris par les bras pour me conduire à l'église, que mes pieds fussent sur le seuil, même si j'avais dit : « Oui! », même si vous pouviez vous vanter d'une faveur que je vous eusse accordée, je ne me marierais pas cette année. Et vous, j'espère, quand vous aurez passé cette année bien tranquillement à apprendre les langues, vous reconnaîtrez, à votre tour, que j'ai montré plus de réserve à ne pas porter les yeux sur vous que quelqu'un qui agirait ainsi. Je ne vous retiens plus; si vous osez partir...

LOVELESS AINÉ. — Je l'ose; mais, d'abord, laissez-moi vous embrasser.

LADY. — Adieu, doux serviteur. Votre tâche accomplie sur un nouveau terrain, recommencez votre cour, et je serai prête à vous entendre.

LOVELESS AINÉ. — Adieu, ma cruelle maîtresse. (*Lady sort. Entrent Loveless Jeune et Savil.*)

LOVELESS JEUNE. — Frère, vous courez le risque de perdre

votre marée en allant à Gravesend; vous avez un demi-mille par terre jusqu'à Greenwich.

LOVELESS AINÉ. — J'y vais. Mais, dites-moi, mon frère, de quelle façon encore inédite vous flattez-vous d'arranger le cours de votre vie ? Vos ressources ordinaires sont dévorées.

LOVELESS JEUNE. — Le cours de ma vie ? Eh ! courses de chevaux, j'imagine ! Ne perdez pas votre temps à cela ; ce n'est pas par la méditation que j'amenderai mon état ; qui s'occupe de ma fortune, on peut bien dire qu'il s'occupe de pas grand'chose.

LOVELESS AINÉ. — Pourtant vous devez, pour ma satisfaction, adopter un genre de vie résolu et franc. Si vous ne voulez en adopter aucun, sachez bien qu'on ne fait que s'imaginer que l'on vit, si l'on n'en crée pas les moyens.

LOVELESS JEUNE. — Eh quoi ! je vivrai sur les autres, comme les autres ont vécu sur moi.

LOVELESS AINÉ. — Cela m'étonnerait fort. Vous avez entretenu des parasites, et vous en attendez la même mesure ; mais vous aurez à en souffrir un grand changement à votre égard.

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, je couperai des bourses ; et, si cela ne me remonte pas, je parierai aux jeux de boule, ou je me ferai pourvoyeur de prostituées ; j'aime assez vivre par autrui. Mais je veux vivre avant d'être pendu ; il sera toujours temps de s'inquiéter après.

LOVELESS AINÉ. — Je vois que vous n'êtes astreint à aucun emploi particulier pour le moment.

LOVELESS JEUNE. — Ma foi, j'ai le choix ! On dit que la Nature prévoit pour tous ; je veux mettre sa libéralité à l'épreuve.

LOVELESS AINÉ. — Eh bien, pour vous écarter des sentiers vils et dangereux, j'ai résolu que vous vivrez en maître de ma maison. A vous, Savil, le soin de le voir manger et s'habiller, non d'après son état présent, mais selon sa fortune natale.

LOVELESS JEUNE. — Si c'est à lui que vous en confiez le soin, si on ne me voit pas en bas de jersey rouges et en culottes

bleues avec des galons en bas, je ne veux plus vous regarder en face.

SAVIL. — Plus convenables à porter, toujours, que ces haut-de-chausses qui pendillent !

LOVELESS AINÉ. — Pour que vous fassiez votre service paisiblement, et que vous commandiez raisonnablement, je vous laisse ces instructions par écrit, que vous ouvrirez et lirez à loisir. (*Entre Abigail, tenant un bijou.*)

ABIGAIL. — Monsieur, Madame vous envoie ce gage pour vous faire souvenir de son amour. « C'est un bijou, a-t-elle dit, que, comme une grâce de sa part, elle vous prie de porter sur vous jusqu'à la fin de votre année de voyage; celle-ci écoulée, elle attendra avec hâte votre heureux retour. »

LOVELESS AINÉ. — Rapportez lui mes hommages et des remerciements tels que peut en formuler le cœur d'un homme tout à coup inondé de joie. Pour vous, j'espère que j'arriverai, sans trop de difficultés, à vous persuader de porter ce diamant : quand ma maîtresse, par suite de ma longue absence et de l'approche de nouveaux soupirants, sera sur le point de m'oublier, en abaissant les yeux sur votre doigt, vous vous souviendrez et vous parlerez de moi. Elle t'écouterà mieux que ses parents : beaucoup d'hommes, en effet, subissent l'influence de leurs valets de chambre, non qu'ils les aiment ou les croient plus que les autres, mais parce que ceux-ci connaissent leurs secrets.

ABIGAIL. — Sur mon honneur, je vous jure que ce sera fait. Ne craignez pas l'approche d'autres soupirants.

LOVELESS AINÉ. — Je n'ai pas besoin de vous apprendre comment il faut déconsidérer leurs débuts. Vous savez comment s'offusquer de leurs chemises au lavage, ou comment faire jurer aux bonnes qu'elles ont trouvé des emplâtres dans leurs lits.

ABIGAIL. — Je sais, je sais, ne craignez pas les soupirants.

LOVELESS AINÉ. — Adieu, veillez et soyez heureuse : la nuit m'appelle. (*Sortent Loveless Ainé, Loveless Jeune et Savil.*)

ABIGAIL. — Les dieux des vents vous soient favorables,

Monsieur ! — Voilà un amoureux constant et libéral ! Que Dieu nous en envoie davantage de pareils ! (*Entre Welford.*)

WELFORD (*à la cantonade*). — Qu'ils ne restent pas immobiles; nous avons fait une rude chevauchée !

ABIGAIL (*à part*). — Un prétendant, j'en suis sûre, par cette rude chevauchée. Il ne faudrait pas qu'il me voie.

WELFORD. — Joli, ce hall ! Personne ici ?

ABIGAIL (*à part*). — Eh ! le joli garçon ! Je vais me montrer.

WELFORD. — Madame, vous plairait-il d'accorder à un étranger la faveur de lui permettre de vous présenter ses respects ? Etes-vous la maîtresse de cette maison ?

ABIGAIL. — Monsieur, j'ai l'honneur et la fierté d'en être la servante.

WELFORD. — Madame, je serais aussi fier d'être votre serviteur, si ma trop tardive connaissance ne m'en faisait désespérer.

ABIGAIL. — Monsieur, il n'est pas si impossible d'y parvenir.

WELFORD. — Pour ces paroles de réconfort, je reste votre heureux débiteur. Votre maîtresse est-elle chez elle ?

ABIGAIL. — Elle n'a pas l'habitude de vagabonder.

WELFORD. — Et pourrai-je espérer lui parler ?

ABIGAIL. — Si vous venez en soupirant, non.

WELFORD. — Je sais que votre aimable vertu consentira à lui faire savoir qu'un gentilhomme, surpris par la nuit et égaré, la prie de lui accorder un asile d'une nuit.

ABIGAIL. — Je vais lui transmettre ce message; mais, si c'est à elle-même que vous tendez, vous serez déjoué. Il y a dans la maison d'autres femmes de bonne allure et de bonne conduite, et, si vos sentiments se tournaient vers l'une d'elles, peut-être se montreraient-elles moins prudes et fidèles. (*Abigail sort.*)

WELFORD. — En voilà une pleine de passion ! Je croyais être venu pour faire la cour, et c'est moi qui suis courtoisé. C'est une nouvelle mode : hommes, femmes, tout le monde fait la

cour; attrape que pourra! Si ce doux cœur avait infusé quelque chose de sa tendresse au cœur de sa maîtresse, il y aurait quelque espoir de la voir plus accommodante. — Mais quel est celui-là? (*Entre M. Roger.*)

ROGER. — Dieu vous garde, Monsieur! Madame vous fait savoir qu'elle désire connaître votre nom, avant de vous accorder un entretien.

WELFORD. — Monsieur, mon nom est Welford.

ROGER. — C'est un beau nom, Monsieur. — (*A part.*) Je vais mettre son esprit à l'épreuve.

WELFORD. — Je le soutiendrai aussi bien qu'aucun de mes ancêtres depuis deux cents ans, Monsieur.

ROGER. — J'ai connu un honorable et pieux gentilhomme de votre nom dans le diocèse de Durham; est-ce votre cousin?

WELFORD. — Je ne suis qu'allié à ses vertus, Monsieur.

ROGER. — C'est là de la modestie. Je voudrais que vous me confiez aussi le signe de votre foi chrétienne.

WELFORD. — Quoi donc? une croix? voici un teston. (*Il lui donne de l'argent.*)

ROGER. — Je veux dire, le nom que votre parrain et votre marraine vous ont donné à votre baptême.

WELFORD. — Harry. Pourrai-je demander le vôtre?

ROGER. — Roger.

WELFORD. — Quelle place occupez-vous dans cette maison?

ROGER. — Plus d'une.

WELFORD. — De plus en plus plaisant. Mais puis-je savoir dans ma hardiesse pourquoi la maîtresse de céans vous a envoyé vous enquérir de mon nom?

ROGER. — Pour savoir, à ce qu'elle a dit elle-même, si vous n'êtes pas un soupirant, autrefois repoussé, qui se dissimulerait sous ce message. Car je puis vous assurer qu'elle ne prend pas plaisir in *Thalamô*: Hymen et elle ne s'accordent guère. Je m'en retourne en grand'hâte. (*Roger sort.*)

WELFORD. — En toute diligence, j'espère, Monsieur. — Certainement, je suis arrivé au milieu d'un peuple de fous récemment découvert, sur une terre où pas un navigateur n'a encore introduit le bon sens. Si j'avais prévu cela, j'aurais chargé mes chausses avec des grelots, des couteaux, du cuivre et des herbes à donner aux femmes en échange de leur virginité; pourtant je crois bien qu'alors je me serais embarrassé d'un fardeau inutile. — Voici de nouveau la soutane baladeuse. (*Entre M. Roger.*)

ROGER. — Monsieur, Madame aura plaisir à vous voir; et elle m'a prié de l'excuser de vous demander de monter pour recevoir un si méchant accueil.

WELFORD. — J'obéirai à votre maîtresse qui m'envoie ce message et j'avoue que vous qui me l'avez transmis, vous êtes un maître en cet art.

ROGER. — Je ne suis que bachelier ès arts, Monsieur, et j'ai l'entretien de toute cette maison, depuis Madame sur son lit de plume jusqu'à la servante sur sa paillasse.

WELFORD. — Vous êtes savetier ?

ROGER. — Non, Monsieur; je fais le service divin dans ces murs.

WELFORD. — Mais les habitants de cette maison vous emploient souvent à faire des commissions, sans aucun scrupule de conscience ?

ROGER. — Oui; il y a bien des matins où je prends l'air, à pied, pour aller chercher des œufs. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

WELFORD. — Pour savoir si cela pourrait convenir à votre ministère de dire à mon domestique de laisser un peu mon cheval pour venir près de moi.

ROGER. — Oh ! parfaitement, Monsieur.

WELFORD. — Veuillez donc faire ainsi, et, pendant ce temps, je me rendrai près de votre maîtresse. Vous dirigez toute cette maison dans le droit chemin.

ROGER. — Certes, Monsieur.

WELFORD. — Alors, dirigez-moi : cette porte, sans doute, conduit vers son appartement ?

ROGER. — Vous avez l'esprit ingénieux. (*Ils sortent séparément.*)

SCENE II

Une chambre dans la maison de Loveless Aîné.

LOVELESS JEUNE et SAVIL, un papier à la main.

SAVIL. — Par votre bonne grâce, Monsieur, vous m'excuserez.

LOVELESS JEUNE. — Je vous en flanquerais de la bonne grâce ! Ne vous trouvez plus sur mon chemin, Monsieur. Je vous dis qu'ils viendront ici.

SAVIL. — Monsieur, vous oubliez alors qui je suis ?

LOVELESS JEUNE. — Non, Monsieur, non, certes. Tu es l'intendant de mon frère, son moulin à argent qu'il a laissé derrière lui, son arithmétique de cuisine.

SAVIL. — J'espère, Monsieur, que vous ne ferez pas si peu de cas de moi.

LOVELESS JEUNE. — Je ne te fais encore pas si petit que tu es ; car, en vérité, ce n'est pas bien difficile de faire un intendant ! Un joli *imprimis*, puis un raisonnable *item* qu'on y verse, et la chose est faite.

SAVIL. — Décidément, vous réveillez mon devoir, et je dois vous dire...

LOVELESS JEUNE. — Qu'est-ce que tu pourrais bien avoir à me dire ? Comment pousse le houblon ? Me raconter des histoires de moutons, ou quand tombe l'Annonciation ? Je t'en prie, adieu ; va recevoir mes amis, soûle-toi et brûle tes tablettes ; et, mon cher habillé-de-velours, toi et moi...

SAVIL. — Mon bon Monsieur, souvenez-vous.

LOVELESS JEUNE. — Je me souviens que tu es un sot, un gaillard qui ne s'occupe que d'almanachs et de foires aux chevaux et qui n'est parvenu que par le miel et le pot de beurre. — Vont-ils venir enfin ?

SAVIL. — Allons, il faut prendre connaissance des volontés de votre frère. Qu'elles soient les leçons. Monsieur, qu'il vous a laissées derrière lui.

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, va, expose la première.

SAVIL. — « Je laisse, pour garder ma maison, 300 livres par an, à la disposition de mon frère... »

LOVELESS JEUNE. — Notez cela, méchant intendant : à ma disposition.

SAVIL. — « Tant qu'il se conduira comme un gentilhomme, et qu'il ne portera pas atteinte à mon crédit. » Notez cela, mon bon jeune Monsieur, notez cela.

LOVELESS JEUNE. — Tant que mes jambes me porteront, je me conduirai comme un gentilhomme; mais, quand je suis souïl, je me conduis comme je peux. Plus loin, cher intendant !

SAVIL. — « Puis c'est ma volonté qu'il soit pourvu, en tant que frère, de serviteurs, de vêtements et qu'il reçoive l'obéissance de mes gens... »

LOVELESS JEUNE. — Intendant, voilà qui est aussi clair que votre vieille petite culotte. Votre sagesse va fléchir maintenant, n'est-ce pas ? Devenez plus souple, ou sans cela... Vous me comprenez, Monsieur. Continuez.

SAVIL. — « Puis, que mon intendant conserve sa place et son autorité, et enchaîne par ses soins diligents le dérèglement de mon frère. »

LOVELESS JEUNE. — Je ne veux plus rien entendre de ces Livres Apocryphes. Enchaîne-le par lui-même, intendant.

SAVIL. — C'est la volonté de votre frère; et, à ce que j'ai compris, elle ne fait pas mention d'une société telle que celle que vous voudriez attirer chez vous : des capitaines hâbleurs et imposteurs, de taille à raconter que par un jour clair ils ont vu Calais, qui n'ont ni Dieu ni diable, qui portent des épées

pour s'amuser à tisonner le feu et apportent ici leurs vieux relents de pipe. Puis les débris de votre régiment sont d'opulents marchands de tabac qui s'établissent avec une once et font faillite pour trois; et, avec eux, une avant-garde de poètes. Et tous ceux-là ont une allure de Carthusiens, dépourvus de linge. Est-ce une société pour le frère de mon maître ?

LOVELESS JEUNE. — Je veux ou bien te convertir, ô intendant païen, ou te confondre à présent, toi et ton calcul. — Qui est-ce là ? Fais entrer ces Messieurs.

SAVIL. — Mon bon Monsieur...

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, vous allez savoir à la fois qui je suis et où je suis.

SAVIL. — Etes-vous bien le frère de mon maître ?

LOVELESS JEUNE. — Etes-vous bien le sage Monsieur l'Intendant, à la face de vieil éphéméride ? (*Entrent le capitaine, le voyageur, le poète et le marchand de tabac.*)

SAVIL. — Eh bien, que Dieu vous aide tous !

LOVELESS JEUNE. — Bien dit, mon vieux Pair de France ! — Bonjour, Messieurs ! bonjour, Messieurs ! Mes chers vieux garçons, vous êtes bigrement bienvenus ! Je vous présente ce vieux Grippe-sols.

LE CAPITAINE. — Monsieur, je veux m'emparer de votre amitié...

SAVIL (*à part*). — Oui, vous voulez vous emparer de ma bourse.

LE CAPITAINE. — Et m'efforcer de la conserver.

SAVIL. — Je veux vous croire.

LE VOYAGEUR. — Notre honorable ami, le frère de votre maître, vous a donné à nous pour un digne compère, et comme tel nous vous chérirons, Monsieur.

SAVIL (*à part*). — Il s'est fourré lui-même dans les mains de ces marauds qui vont le dépecer. — Monsieur, voici donc ces individus ?

LOVELESS JEUNE. — Ce sont eux : la morale, les vertus de notre siècle, des hommes faits tout en or.

SAVIL. — Avec votre or, voulez-vous dire, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Celui-ci est un homme de guerre qui crie « En avant ! » et porte ses couleurs...

SAVIL (*à part*). — Sur son nez.

LOVELESS JEUNE. — Sur le champ de bataille... parfumé. Celui-ci est un voyageur, Monsieur, qui connaît les hommes et les coutumes, et a sillonné si loin les mers qu'il a touché les deux pôles. Il a vu le soleil prendre sa voiture et a pu distinguer la couleur de ses chevaux et leur espèce.

SAVIL. — Diable !

LE VOYAGEUR. — J'ai vu plus encore, Monsieur.

SAVIL. — C'est déjà suffisant, ma foi ! Asseyez-vous et reposez-vous ; vous êtes tout de suite à la fin du monde. Je voudrais que vous ayez une vie aussi grande, Monsieur, que les mensonges de ce gaillard : il s'y entend assez !

LOVELESS JEUNE. — Celui-ci est le prêtre de la fumée, et celui-ci des muses.

SAVIL. — Et vous, vous prêt...ez vêtements, nourriture et argent. Vous avez là une jolie famille avec eux ; priez-les de multiplier ; la maison de votre frère est assez grande et, pour dire vrai, il a trop de terres.

LOVELESS JEUNE. — Allons, tu es un aimable dutois. Brûle tes notes et tes livres ; tu as la tête faible, Savil, et le prochain mémoire te rendra fou. — Messieurs, une fois de plus, vous êtes les bienvenus, pour 300 livres par an ! Nous allons être joyeux en toute liberté, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE. — Joyeux comme la gaité elle-même et le vin, mon aimable Loveless.

LE POÈTE. — Un air sérieux sera le jugement qui excommuniera tout homme de notre compagnie.

LE VOYAGEUR. — Personne non plus qui parle sérieusement !

LOVELESS JEUNE. — Que pensez-vous, Messieurs, de tout ce revenu en boisson ?

LE CAPITAINE. — Je suis tout à fait pour la boisson.

LE VOYAGEUR. — Je meurs de soif jusqu'à ce qu'il en soit ainsi !

LE POÈTE. — Celui qui ne criera pas « Amen » à cela, qu'il passe sa vie sans jamais boire et meure avant l'âge !

LOVELESS JEUNE. — Il en sera donc ainsi; nous dépenserons tout en boisson. Nourriture, logement, laissons cela : ce sont des choses éphémères et qui dénotent des hommes purement mortels. Et puis nous aurons des femmes, chacun sa chacune, et chaque semaine une autre : nous ne garderons pas de viande pourrie. Tout cela, nous l'avons par autorisation, sous la dénomination de « choses nécessaires ». Ici, sur ce passage, je le justifie : « L'obéissance de mes gens et tout le nécessaire. » Votre avis, Messieurs ?

LE CAPITAINE. — Il est clair et évident qu'il veut dire des femmes.

SAVIL. — Mon bon Monsieur, laissez-moi exposer mon avis.

LE CAPITAINE. — Il y a ici des hommes aussi sensés que vous, Monsieur.

LE POÈTE. — Voici ce que je soutiens comme interprétation de ces mots : dans le mot « nécessaire », est compris tout ce qui peut aider l'homme : la femme a été faite la première dans ce but, et c'est pourquoi elle doit être ici la première.

LOVELESS JEUNE. — Croyez-moi, c'est un savant. Et, par ces mots : « L'obéissance de mes gens », vous, intendant, qui en faites partie, vous êtes tenu d'aller nous chercher des femmes.

LE CAPITAINE. — Oui, oui.

LOVELESS JEUNE. — Intendant, obéissez à nos instructions.

SAVIL. — Mais ne garderez-vous pas la maison ?

LOVELESS JEUNE. — Rien que de la boisson, Monsieur : 300 livres en boisson.

SAVIL. — Oh ! malheureuse maison, et malheureux que je

suis de vivre pour voir cela ! Mon bon Monsieur, gardez au moins quelque chose pour la nourriture !

LOVELESS JEUNE. — Trouvez-nous de gentilles putains, et, pour votre part, je vous mettrai en pension dans un cabaret : vous aurez du fromage et des ognons.

SAVIL. — Qu'est-ce qui va m'arriver ? Pas de cheminée qui fume ? Bien, bien, prodigue, votre frère reviendra à la maison. *(Il sort.)*

LOVELESS JEUNE. — Venez, mes gaillards, je vous garantis que vous aurez des femmes, 300 livres en boisson !

Tous. — Oh ! le brave Loveless ! *(Ils sortent.)*

ACTE II

SCÈNE I

Une chambre à coucher dans la maison de Lady.

LADY, WELFORD et M. ROGER.

LADY. — Voici, Monsieur, votre méchant logement; bonne nuit, Monsieur.

WELFORD. — Si j'avais besoin de quelque chose, ce serait de vous, Madame.

LADY. — Un petit somme apaisera cette galanterie. Encore une fois, bonne nuit.

WELFORD. — Encore un mot, chère Madame, et ensuite ma nuit sera douce.

LADY. — Soyez bref alors, cher Monsieur.

WELFORD. — Demain me sera-t-il plus favorable? Puis-je espérer que ma prière sera plus heureuse après le repos de cette nuit?

LADY. — Votre prière est-elle si malade que le repos puisse la secourir? En ce cas, priez-la de se reposer jusqu'à ce que je l'appelle. Monsieur, comme étranger, vous avez eu mon meilleur accueil; mais si j'avais su ce qui vous amène avant que vous veniez, vous auriez eu plus de difficultés à vous introduire ici. Bonne nuit, Monsieur.

WELFORD. — Si jolie et si cruelle! Bonne nuit, chère inhumaine. (*Lady sort.*)

WELFORD. — Eh bien, Monsieur, vous allez rester avec moi. Je veux user de votre zèle jusque là.

ROGER. — Seigneur!

WELFORD. — Aimez-vous le tabac?

ROGER. — Sûrement, je l'aime, mais il ne m'aime pas; pourtant, avec votre permission, je vais m'enhardir.

WELFORD. — Allumez, je vous prie, Monsieur. Comment le trouvez-vous ? (*Ils fument.*)

ROGER. — Je vous garantis qu'il est rudement piquant, cui-dà ! Seigneur ! comme il enlève le rhume !

WELFORD. — Fumez encore, Monsieur.

ROGER. — Merci encore. Je vous garantis qu'il est vraiment puissant, et, pour parler par un trope, d'une nature spirituelle; car, certainement, il s'agit en toutes sortes d'endroits.

WELFORD. — Oui, sans doute, Monsieur. Mais, dites-moi, pourquoi portez-vous un bonnet de nuit ?

ROGER. — Assurément, je vais vous dire la vérité. Sachez donc, Monsieur, que j'ai la tête brisée, et par qui ? par cette brute de sommelier.

WELFORD. — Le sommelier ? Certainement, il avait bu toutes ses bouteilles quand il a fait cela. Frapper un homme revêtu de cette grave soutane ! Et pour quelle offense, Monsieur ?

ROGER. — Parce que je lui ai reproché un juron. C'est tout, Monsieur, sûrement.

WELFORD. — Vous le lui avez reproché quand il était en pleine colère, et ainsi il a fêlé votre chanoinerie. J'espère qu'il n'a pas blessé votre noble science. — Mais verrons-nous ces dames cette nuit ?

ROGER. — Prenez patience, Monsieur, jusqu'à ce que Nicolas soit décédé, c'est-à-dire endormi; car l'Écriture dit ainsi : « Dormir, mourir; mourir, dormir. » Une figure pleine de vérité, Monsieur.

WELFORD. — Ne pouvez-vous pas en trouver une autre pour ces dames ?

ROGER. — Non, tant que l'homme ne sera pas dans son lit, son tombeau; son tombeau, son lit : la même figure, Monsieur. Notre poète comique en donne la raison d'une manière charmante : *Plenus rimarum est*; il est plein de fentes, et il le dévoilerait à notre protectrice.

WELFORD. — Votre commentaire, Monsieur, m'a fait comprendre. (*Entrent Marthe et Abigail, apportant un breuvage chaud.*)

ROGER. — Monsieur, préparez-vous; voici les Grâces qui viennent vous saluer en vous apportant un plein bol de boisson. — Notre vieil ennemi est-il enseveli ?

ABIGAIL. — Il n'est pas à craindre.

ROGER. — Et ronfle-t-il sur le dos avec le poète ?

MARTHE. — Oh ! il dépasse le poète !

WELFORD. — Mesdames, votre courtoisie fera d'un étranger votre éternel serviteur.

MARTHE. — Monsieur, la rigueur de ma sœur ne me fait pas oublier que vous êtes un étranger et un gentilhomme.

ABIGAIL. — En vérité, Monsieur, si j'étais changée en Madame, un gentilhomme doué comme vous ne serait pas perdu.

WELFORD. — Je vous remercie, Madame, et reste votre obligé. — (*A part.*) Voyez donc comme ce vilain singe rumine ! Le Seigneur me délivre de toi !

MARTHE. — Voulez-vous vous asseoir, Monsieur, et prendre une cuillerée ?

WELFORD. — Bien volontiers, Madame.

MARTHE. — C'est ce que nous pouvons vous offrir de meilleur comme festin.

ROGER. — Vous remercierons-nous ?

WELFORD. — J'ai déjà remercié Madame, Monsieur.

MARTHE. — Bon, Monsieur Roger, gardez votre respiration pour vous rafraîchir à votre tour avec cette boisson; sans cela, votre zèle pourrait bien devenir brûlant. — Aimerez-vous cela, Monsieur ?

WELFORD. — Je voudrais que votre sœur m'aime autant, Madame.

MARTHE. — Assurément, Monsieur, elle ne vous mangerait pas. Mais bannissez cette fantaisie; elle n'est mariée qu'à elle-même, ne couche qu'avec elle-même et n'aime qu'elle-même;

et, quant à un autre époux qu'elle-même, il peut frapper à la porte, mais il n'entrera jamais. Soyez raisonnable, Monsieur; c'est une femme et un tourment; et elle a de nombreux défauts, dont le moindre est qu'elle ne saurait vous aimer.

ABIGAIL. — Dieu me pardonne ! elle a tort. Je voudrais bien être son moindre défaut, Madame Marthe.

WELFORD (*à part*). — Eh bien, il faut que je la surprenne.

MARTHE. — Ma foi, je voudrais que tu les aies tous, de tout mon cœur; je ne pense pas qu'ils te vieilliraient d'un jour.

ABIGAIL. — Monsieur, voulez-vous puiser plus au fond ? c'est le plus doux.

MARTHE. — Bien dit, Vieille-Maxime.

WELFORD. — Elle en a bien l'air, en vérité. Madame, vous tenez votre promesse : votre douce personne a fait le fond plus doux.

ABIGAIL. — Je sens que je commence une fredaine.

WELFORD (*à part*). — Ce sourire m'a tourné le cœur. Seigneur, quelle tête de cheval de chasse ! Sûrement, on l'a menée à la bride ! Allons, Amour, sauve-moi !

ROGER (*à part*). — Rêvé-je ou suis-je éveillé ? Assurément je n'en sais rien. Suis-je donc oublié ? Est-ce là le résultat de mes prières du matin ? Oh ! Roger, tu n'es qu'herbe, et la femme est comme une fleur. Ai-je donc pour celle-là passé mon temps en méditations et en vœux, et l'ai-je courtisée en Epîtres Héroïques ? J'ai fait cela, et c'est ainsi qu'on me traite ! Je terminerai avec le Sage, et dirai : « Qui s'attache à une femme tient une anguille par la queue. »

MARTHE. — Monsieur, il est bien tard, et notre festin (je veux dire cette boisson) s'est refroidi; aussi serait-il déplacé de vous retenir plus longtemps loin de votre repos. Que tout ici soit à votre disposition.

WELFORD. — Qu'un doux repos vous accompagne, Madame. Et à vous, ce que vous désirez aussi.

ABIGAIL. — Cela serait alors quelque chose d'aussi fameux que vous. (*Marthe et Abigail sortent.*)

WELFORD. — Le Ciel me garde de ce fléau, moi et toute ma génération ! Bonne nuit, Antiquité !

ROGER. — *Solamen miseris socios habuisse doloris* : mais moi seul...

WELFORD. — Mon docte Monsieur, voudriez-vous prier mon domestique de venir me trouver ? Et bonne nuit, Monsieur Roger !

ROGER. — Mon bon Monsieur, la paix soit avec vous !
(*Roger sort.*)

WELFORD. — Adieu, cher *Domine* ! Une demi-douzaine comme celui-là dans un royaume ferait abjurer la confession à tous les chrétiens ; quel est l'homme qui, n'ayant même que la moitié de son bon sens, irait confier le secret d'un grave péché à un tel bonnet de nuit ? Eh quoi ! un bouffon, maintenant ?
(*Entre le Domestique, ivre.*)

WELFORD. — Quelle est donc la tête que vous portez sur vos épaules, que vous la secouez ainsi ? Est-ce que vous n'auriez pas, par hasard, rendu visite à la cave ? Où sont mes pantouffles, Monsieur ?

DOMESTIQUE. — Ici, Monsieur.

WELFORD. — Où donc, Monsieur ? Vous avez attrapé des vertiges, hein ? Avez-vous vu les chevaux, Monsieur ?

DOMESTIQUE. — Oui, Monsieur.

WELFORD. — Ont-ils quelque nourriture ?

DOMESTIQUE. — Ma foi, Monsieur, ils ont une sorte de paille ; je ne peux pas appeler cela du foin.

WELFORD. — Et pas de foin ?

DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est ce que j'entends par là.

WELFORD. — Vous êtes plaisant, Monsieur. Et pourquoi cela ?

DOMESTIQUE. — Ma foi, Monsieur, il n'y a pas d'avoine à avoir ici, si ce n'est que vous en vouliez en bouillie ; les gens sont ici voués surtout aux aliments liquides. Il y a là-bas des espèces de juments d'attelage de la voiture de ces dames, les plus étranges bêtes...

WELFORD. — Pourquoi ?

DOMESTIQUE. — Pourquoi ? elles sont transparentes, Monsieur ; vous pouvez voir à travers. Et ainsi toute la maison !

WELFORD. — Vous êtes sûr, Monsieur, de l'exactitude de votre découverte ?

DOMESTIQUE. — On vit ici en tribus, comme les Juifs. La cuisine et la laiterie forment une tribu, et elles ont leurs fornications particulières. La beurrerie et la buanderie en sont une autre, et il n'y a pas d'amour perdu ; les chambres sont pleines, et ce qui se fait ici dépasse mon savoir. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'au milieu de ces accouplements, un étranger restera vertueux, c'est-à-dire qu'il jeûnera. Mais de tout cela, la boisson...

WELFORD. — Eh bien ?

DOMESTIQUE. — Ma foi, Monsieur, j'en parlerai, puisque le temps et votre patience me le permettent. Cette boisson, ou ce julep rafraîchissant, dont trois cuillères tuent la calenture, et dont une pinte produit la froide paralysie...

WELFORD. — Monsieur, vous calomniez la maison.

DOMESTIQUE. — Je le voudrais, Monsieur. Mais, aussi vrai que je suis un homme franc, si elle était seulement un degré plus froide, il n'y aurait que le sabot d'un âne qui puisse la garder.

WELFORD. — J'en suis heureux, Monsieur. Allumez-moi la chandelle, Monsieur ; je ne veux plus rien entendre.

SCÈNE II

Une chambre dans la maison de Loveless aîné.

Entrent Loveless jeune et ses camarades, avec des femmes et deux joueurs de violon.

LOVELESS JEUNE. — Avance, mon brave homme de guerre, suis ta bien-aimée ; et vous, mon docte conseil, arrêtez-vous et tournez-vous, mes gaillards ; embrassez ferme, embrassez

ferme, fripons; et toi, mon poète moderne, tu embrasseras en vers. (*Entre un domestique, apportant du vin.*)

LOVELESS JEUNE. — Allez, de la musique, joyeux coquins, et cessez de regarder ainsi : ce n'est pas là votre salaire de musiciens.

LE CAPITAINE. — Oh ! mon cher ami, ton Hercule, ton Capitaine, fait de toi son Hylas, son délice et sa consolation. Aime-le, ton brave homme de guerre, et que ta bonté l'habillement de chamois. Que l'on déduise de la somme destinée à notre formidable beuverie cinq marcs pour orner d'un écusson cette cuisse rouillée par ce repos pacifique, et je combattrai pour toi.

LOVELESS JEUNE. — Tu l'auras, mon garçon. et tu voleras sous ton beau plumage ! En avant, les flâneurs ! (*Entre Savil.*)

SAVIL. — Oh ! ma tête, oh ! mon cœur ! quel tapage, quel changement ici ! Que ne suis-je mort avant ce jour ? Puissé-je n'avoir jamais vécu pour voir cette dissipation ! Qui habite à un mille d'ici aurait un aussi bon sommeil dans le perpétuel fracas d'une forge ! C'est une mer désolée de boissons dans la cave, toute parsemée de bonne vaisselle brisée ; et au milieu de ce déluge apparaissent les têtes des flacons et des outres, comme des églises noyées dans les marais.

LOVELESS JEUNE. — Quoi, te voilà, mon cher Monsieur Amias ! La bienvenue à Troie ! Viens, tu embrasseras mon Hélène, et tu lui feras la cour en dansant.

SAVIL. — Mon bon Monsieur, réfléchissez.

LOVELESS JEUNE. — Devons-nous réfléchir, Messieurs ? Qu'en dites-vous ?

LE CAPITAINE. — Réfléchir ? Ce serait pure niaiserie, ma foi ! Réfléchir ? Qu'est-ce que c'est que cette morale ? Celui qui crie : « Réfléchissez ! » est notre ennemi : mon épée va faire connaissance avec lui.

LOVELESS JEUNE. — Contiens ta main mortifère ; il ne doit pas mourir encore. Je t'en prie, calme-toi, mon Hector !

LE CAPITAINE. — Grossier esclave, valet ! toi, l'homme des

répugnances, vis et remercie ce gentilhomme, sans lui, tu aurais vu Pluton ! Ton prochain : « Réfléchissez » sera le signe de ta mort.

LE VOYAGEUR. — Qu'il ravale son mot dans une chopine de vin des îles !

LE POÈTE. — Une chopine ! ça se hume d'un trait ! Qu'il le fasse en deux chopines, et à genoux, en signe de repentir !

SAVIL. — Non, tuez-moi plutôt ; ce ne sera qu'un laïque de perdu. Bon capitaine, faites votre office !

LOVELESS JEUNE. — Tu boiras, intendant ; bois et danse, mon bon intendant. Jouez-lui une gigue, les râcleurs ! Attrape cette garce, et fais-la tourner jusqu'à ce qu'elle cuise dans son jus !

SAVIL. — Je vous assure, Monsieur, que je ne peux pas danser avec vos dames ; elles sont trop légères pour moi. Cassez-moi la tête, et laissez-moi partir.

LE CAPITAINE. — Il faut qu'il danse, il faut qu'il boive ; il faut qu'il soit soûl et qu'il danse, et qu'il soit soûl de nouveau, et qu'il ne voie pas de viande d'ici un an.

LE POÈTE. — Et neuf mois.

LOVELESS JEUNE. — Et neuf mois, soit !

LE CAPITAINE. — Qui frappe ici ? Faites entrer. (*Entre Loveless aîné, déguisé.*)

SAVIL. — Quelqu'un qui va me délivrer, j'espère.

LOVELESS AÎNÉ. — Dieu vous garde tous, Messieurs ! Je n'ai affaire qu'à Monsieur Loveless.

LE CAPITAINE. — Voici le Monsieur que vous voulez. Regardez-le et inventoriez-le ; c'est un juste.

LOVELESS AÎNÉ. — Il ne paraît pas moins, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Qu'est-ce qui vous amène, Monsieur ?

LOVELESS AÎNÉ. — Monsieur, je voudrais vous faire savoir... mais j'hésite ; pourtant, je l'ai juré ! Je voudrais qu'une autre langue parle pour moi.

LOVELESS JEUNE. — Dites-le donc, au nom du Ciel !

LOVELESS AINÉ. — Tout ce que je désire, c'est la patience et le calme d'un homme; et, mon bon Monsieur, ne soyez pas plus ému...

LOVELESS JEUNE. — Qu'un broc de vin. Voici ma main. Je vous en prie, votre affaire ?

LOVELESS AINÉ. — Mon bon Monsieur, excusez-moi, et quoi que ce soit que vous entendiez, songez qu'il faut que vous le sachiez; soyez calme et supportez-le avec noblesse.

LOVELESS JEUNE. — Je vous en prie, finissez-en.

LOVELESS AINÉ. — Votre frère est mort, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Tu ne veux pas dire ivre-mort ?

LOVELESS AINÉ. — Non, non, mort, noyé en mer, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Es-tu bien sûr qu'il est mort ?

LOVELESS AINÉ. — Par trop sûr, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Oui, mais en es-tu vraiment, certainement sûr ?

LOVELESS AINÉ. — Aussi sûr, Monsieur, que je le dis.

LOVELESS JEUNE. — Mais es-tu sûr qu'il ne ressortira pas ?

LOVELESS AINÉ. — Il peut bien ressortir, mais jamais pour vous appeler son frère.

LOVELESS JEUNE. — Mais es-tu sûr qu'il a eu assez d'eau pour le noyer ?

LOVELESS AINÉ. — Sûrement, Monsieur, il n'en avait pas besoin de plus.

LOVELESS JEUNE. — Allons, je ne t'en veux pas. Et, ma foi, sois franc : comment faut-il supporter cela ?

LOVELESS AINÉ. — Avec beaucoup de sagesse, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Remplissez-lui un verre de vin. Tu ne me vois pas ému; ces bagatelles transitoires ne me troublent jamais. Il est en un meilleur séjour, je le sais. Il y en a beaucoup qui, en pareille circonstance, auraient crié et t'auraient maudit, qui auraient laissé tomber leur nourriture, et auraient

fait du vacarme. Mais tout cela ne sert à rien. Il a été bon pour nous : Dieu le garde ! Voilà comme il faut agir en cela, mon ami. Vide ton verre ! Tu as un brin de chagrin qui te donne soif ; remplissez-lui son verre de nouveau. Savil, votre maître est mort ; et qu'est-ce que je suis maintenant, Savil ? Ah non ! il faut que tout le monde le supporte bien. Essuie tes yeux, Savil, essuie tes yeux ; tu gaspilles tes larmes. Nous allons avoir des femmes, maintenant, n'est-ce pas, Savil ?

SAVIL. — Oui, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Et de la boisson sans compter ?

SAVIL. — Oui, parbleu !

LOVELESS JEUNE. — Et vous vous efforcerez d'être courtois, et de vous soûler un peu ?

SAVIL. — Je serais heureux, Monsieur, d'en faire une faible tentative.

LOVELESS JEUNE. — Vous pouvez aussi être mis en occasion d'aimer une femme.

SAVIL. — A l'occasion le chêne vigoureux, Monsieur...

LOVELESS JEUNE. — Un peu plus de vin pour cet ami !

LOVELESS AINÉ (*à part*). — Je vais être soûl tout à l'heure pour mes bonnes nouvelles ; mais j'ai un frère affectueux, c'est mon réconfort.

LOVELESS JEUNE. — Voici pour vous, Monsieur ; c'est le pire que je vous souhaite pour vos nouvelles. Et si j'avais un autre frère aîné, et que vous disiez que son sort a été de manger trop de poissons, je serais encore le même que vous voyez maintenant, un pauvre gentilhomme satisfait. Du vin pour cet ami, il est encore à sec !

LOVELESS AINÉ (*à part*). — Je le serai, si cela continue ainsi. Bien, mon cher frère, si j'échappe à cette noyade, ce sera bientôt à votre tour de sombrer ; vous pourrez toujours plonger deux fois avant que je vous secoure ! — Monsieur, je ne peux pas boire davantage, excusez-moi.

LOVELESS JEUNE. — Seigneur ! vous faites de la modestie.

Monsieur. Du vin encore ! Donnez-lui un plus grand verre. Soigne-le, mon Capitaine ! Tu seras mon ordonnateur des pompes funèbres.

LE CAPITAINE. — Et ceci sera mon pennon. Monsieur, une grande rasade pour vous, et le seigneur du pays que voilà.

LOVELESS AINÉ. — Je sens un bourdonnement dans le crâne ; à vous, Monsieur !

LOVELESS JEUNE. — A mon cher intendant ! A genoux, infidèle païen ! Souûlez-vous, et repentez-vous.

SAVIL. — Pardonnez-moi, Monsieur, je ferai tout ce que vous dites.

LOVELESS JEUNE. — Alors, sois un sacré gaillard ! Je veux te voir un sacré gaillard !

LOVELESS AINÉ. — Monsieur, il faut que je prenne congé de vous ; j'ai une affaire urgente.

LOVELESS JEUNE. — Encore un coup avant de partir ! Remplissez une nouvelle cruche !

LOVELESS AINÉ. — Je n'ose pas, Monsieur, sans façons.

LOVELESS JEUNE. — Avez-vous envie d'une femme ? Je voudrais bien vous remercier pour la peine que vous avez prise, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — Aussi peu envie de femme que de boisson.

LOVELESS JEUNE. — Si vous avez quelque désir, dites-le seulement.

LOVELESS AINÉ. — Monsieur, vous êtes trop bon. Si je sens que ça me gratte, vous me soulagerez, Monsieur, avant tout autre. Ceci seulement ; et adieu, Monsieur. Votre frère, au moment le plus critique de la tempête, dit à tout le monde autour de lui, qu'il laissait un testament, enfermé derrière une cheminée dans la chambre aux tapis. Et maintenant, Monsieur, aussi bien que vous m'en avez rendu capable, je prends congé.

LOVELESS JEUNE. — Embrassons-le tous ! Si vous avez soif

avant d'avoir terminé votre affaire, venez donc vous rafraîchir ici : j'ai un muid tout frais pour vous.

SAVIL (*ivre*). — Vous ne devez ni vouloir ni choisir, Monsieur. Mon maître est un gentilhomme remarquable, Monsieur, remarquable ! Il a une situation splendide, Monsieur, une situation splendide ! Je suis son intendant, Monsieur, et son serviteur.

LOVELESS AINÉ. — Je voudrais que vous soyez votre propre serviteur, Monsieur, comme je vous ai laissé. (*A part.*) Bien, il est temps d'aviser, ou tout sombre.

SAVIL. — Adieu, Monsieur, Monsieur, Monsieur !

LOVELESS AINÉ. — Qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur ?

SAVIL. — Adieu, Monsieur !

LOVELESS AINÉ. — Oh ! dormez, Monsieur, dormez ! (*Loveless Aîné sort.*)

LOVELESS JEUNE. — Allons, camarades, vous voyez ce qui est arrivé. Laissons cela, et buvons ; et rendons grâces à cette occasion !

SAVIL. — Et rendons grâces à cette occasion.

LOVELESS JEUNE. — Il est soûl, sur ma vie.

SAVIL. — Soûl, sur ma vie, les amis !

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, te voilà capable d'accomplir ton office, et de faire un compte de quelque valeur. Je veux être armé chevalier, car ma situation en sera digne. Enlevez-moi vos frusques ! Je veux vous recouvrir de satin.

LE CAPITAINE. — Ah ! ce cher Loveless !

SAVIL. — Tout en satin ! Ah ! ce cher Loveless !

LOVELESS JEUNE. — Entrez là, mes nobles compagnons ! Toi, ma comtesse, nous allons t'emmener à deux. Et ainsi nous allons mettre nos projets à exécution. (*Ils sortent.*)

SCENE III

Une chambre dans la maison de Morecraft.

MORECRAFT, UNE VEUVE.

MORECRAFT. — Oui, chère veuve, faites comme je vous dis : soyez votre propre amie. Votre mari vous a laissée riche, oui, riche et sage; continuez ainsi, ma poulette, continuez ainsi. Méfiez-vous de ces jeunes gredins enjôleurs : ce sont des vers qui rongeront à travers les mailles de votre bourse; ils sont comme la foudre, qui, d'un éclair ou deux, fera fondre votre argent, sans brûler les cordons de votre bourse; ce sont des blancs-becs, femme, des blancs-becs, impétueux et dangereux, jusqu'à ce que nous les entravions. Regardez-moi : j'ai eu, et j'ai encore une certaine importance, ma belle, une certaine importance : vous pouviez en rencontrer un plus mauvais encore : je ne vous le souhaiterais pas.

LA VEUVE. — Ni moi non plus, Monsieur

MORECRAFT. — Et c'est encore solide, s'il vous plaît, chère veuve.

LA VEUVE. — Et c'est pourquoi ce n'est pas pour ma faim, car j'aime quand c'est tendre.

MORECRAFT. — Douce veuve, laissez là toutes vos vieilleries, et soyez édifiée. Vous connaissez ma situation: je ne vends ni lorgnettes ni écharpes ni gants ni couteaux de chasse, et je ne mets pas toute ma confiance dans des cordons de soulier; et, tandis que votre époux, en son temps, élevait sa fortune sur des figes cuites, saupoudrées de farine et de sucre en poudre, du semen-contra et des raisins secs pourris, et un tabac si malsain qu'il rendait les laquais galeux, moi, en un an, j'ai amassé des milles et des cents, j'ai enveloppé, ma chère veuve, ces charmantes prairies, d'une hypothèque que j'ai réalisée, et grâce à laquelle le pauvre chevalier a dû prendre

une seule malheureuse chambre, faire des dettes au cabaret, et n'ose pas battre son hôtesse. Non, plus...

LA VEUVE. — Non plus, mon bon Monsieur. Quoi que mon mari ait été, je sais ce que je suis. Il faut que vous soyez armé chevalier; car, sans cela, je ne veux pas me soumettre le moins du monde. Mon mari était un homme qui adorait le travail pénible, qui se nourrissait mal, avait comme seul but le gain insensé, et devint ainsi constipé; comme c'était mon mari, je m'accommodais à tout cela, et je filais moi-même mes propres chemises de toile grossière, et, Monsieur, si petites... Mais laissons cela; le temps qui détruit tout, a aussi détruit mon mari, qui, en pénitence de cinq années de mariage stériles, m'a laissée à la tête de cette fortune; et, si vous voulez y prétendre, soyez armé chevalier, Monsieur. (*Entre Savil.*)

MOPECRAFT. — Eh bien, Monsieur, de la part de qui venez-vous ?

SAVIL. — De la part du jeune M. Loveless, Monsieur.

MORECRAFT. — Assez, Monsieur; je n'ai pas d'argent, pas un penny pour vous. Il est coulé, votre maître est coulé : un homme fini, Monsieur.

SAVIL. — En effet, son frère a coulé, Monsieur. Dieu soit avec lui ! Un homme fini, en effet, et noyé en mer !

MORECRAFT. — Comment dis-tu, mon bon ami ? Son frère est noyé ?

SAVIL. — Prématurément, Monsieur, en mer.

MORECRAFT. — Et ton jeune maître reste seul héritier ?

SAVIL. — Oui, Monsieur.

MORECRAFT. — Et il a besoin d'argent ?

SAVIL. — Oui, et il m'a envoyé vous trouver, car il va être armé chevalier.

MORECRAFT. — Soyez raisonnable, ma chère veuve; voilà des terres qui viennent à nous encore; soyez très raisonnable, et remerciez-moi, veuve.

LA VEUVE. — Et vous aussi, soyez raisonnable, faites-vous armer chevalier, et ensuite, remerciez moi, Monsieur.

SAVIL. — Que dit votre Honneur au sujet de cet argent ?

MORECRAFT. — Je dis qu'il peut avoir de l'argent, s'il lui plaît.

SAVIL. — Mille, Monsieur ?

MORECRAFT. — Mille, Monsieur, mais à une condition, Monsieur : c'est que ses terres répondent de leur remboursement; autrement... (*Entrent Loveless Jeune et ses camarades.*)

SAVIL. — Le voici lui-même, Monsieur, il vous le dira mieux que moi.

MORECRAFT. — Mon très cher ami, honoré Monsieur Loveless, et plus honorable maintenant encore, soyez le bienvenu !

LOVELESS JEUNE. — Mes remerciements à mon cher Hypothéqueur, Monsieur Morecraft ! Je t'en prie, vieil ange d'or, salue ma famille; j'en ferai autant pour la tienne. Que vos désirs soient comblés, belle Dame !

LA VEUVE. — Et les vôtres pareillement, Monsieur. Voilà un charmant garçon.

LOVELESS JEUNE. — Drôle, mon frère est mort.

MORECRAFT. — Mort ?

LOVELESS JEUNE. — Mort; et mariné depuis la semaine des Quatre-Temps.

MORECRAFT. — Mort ?

LOVELESS JEUNE. — Noyé, noyé en mer, mon garçon, Par le prochain congre frais pêché, nous en saurons davantage.

MORECRAFT. — Eh bien, ma foi, j'en suis tout ému.

LOVELESS JEUNE. — Quoi ? Vas-tu être assez nigaud pour pleurer sur le mort ? Diable ! je croyais que, seule, une inondation générale aurait pu t'émouvoir ! Je t'en prie, calme-toi; il a laissé ses terres derrière lui.

MORECRAFT. — Oh ! il a fait cela !

LOVELESS JEUNE. — Oui, ma foi, et je l'en remercie. Tout est à moi, mon garçon. As-tu quelque argent tout prêt ?

MORECRAFT. — Vous voulez vendre, Monsieur ?

LOVELESS JEUNE. — Non; pas tout de suite, mon vieux grippe-sols. Prends une hypothèque, ou tout autre légère garantie.

MORECRAFT. — Je n'ai pas d'argent, Monsieur, pour une hypothèque. Si vous voulez vendre, et tout ou rien, je vous découvrirai un nouveau filon.

SAVIL. — Mon bon Monsieur, regardez devant vous, sans cela, il vous dépouillera de tout. Si vous vendez toute votre terre, vous n'avez plus de patrie, et alors, il vous faudra aller sur mer, à la recherche de votre frère, et rester dans un baquet saupoudré de sel, tout mariné, et vous casser les dents sur du biscuit et du bœuf dur qu'il faut tremper, Monsieur. Et où sont vos 300 livres par an en boisson? Et si vous en revenez la vie sauve, dans un canot, avec une bouteille de whisky, vous reviendrez à la maison, pauvre Monsieur, comme un type de Thames-street, puant le goudron et la merluche. Je ne peux pas dire, Monsieur; je voudrais bien ne pas voir cela.

LE CAPITAINE. — Intendant, vous êtes un âne; et si ce n'était pas aller contre la tranquillité de mon souverain ami, je vous briserais votre tête prévoyante, chien; et même avec les insignes de ta charge, ta plume et ton écritoire. — Noble garçon, le dieu de l'or ici a bien entretenu ton espérance : prends de l'argent en échange de toute cette saleté. Ecoute, et crois-moi : tu es fragile de constitution, et ta maison est insalubre; vends-la, sois raisonnable : nous sommes trois qui ferons ta parure, et qui vivrons au gré de tes désirs, mon enfant; nous ne connaissons que gaîté, et beautés aux yeux noirs. L'argent rend l'homme éternel.

LE POÈTE. — Faites ce que vous voulez, c'est la meilleure règle de vie; nous formerons nous quatre une famille, et notre siècle fera naître de nouvelles annales. Et j'écrirai ta vie, ô toi, fils du plaisir, digne de Néron et de Caligula.

LOVELESS JEUNE. — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là, capitaine?

LE CAPITAINE. — Deux joyeux garçons de Rome, qui casèrent tout.

LOVELESS JEUNE. — Allons, Monsieur, qu'allez-vous me donner ?

MORECRAFT. — Vous ne voulez pas vendre ?

LOVELESS JEUNE. — Qui vous a dit cela, Monsieur ?

SAVIL. — Mon bon Monsieur, prenez garde.

LOVELESS JEUNE. — Paix, où je vous cloue la langue à votre maison ! Combien ? parle.

MORECRAFT. — 6.000 livres, Monsieur.

LE CAPITAINE. — Prenez cela ; il a surenchéri, par le soleil ! Liez-le vite à sa proposition.

LOVELESS JEUNE. — Allons, donne-moi des arrhes, et fais les écritures.

MORECRAFT. — Voici le denier à Dieu.

SAVIL. — Monsieur, pour l'amour de mon vieux maître, que ma ferme soit exceptée : si je deviens son locataire, je suis ruiné, mes enfants sont obligés de mendier, et ma femme devient Dieu sait quoi ! Songez à moi, cher Monsieur !

MORECRAFT. — Tout ou rien !

LOVELESS JEUNE. — Tout, tout. Allons, expédie les écritures. (*Il sort avec ses camarades.*)

LA VEUVE. — Allons, tu es un gentil garçon, plein de prévoyance ; je voudrais que tu sois plus raisonnable.

SAVIL. — Eh bien, me voilà devenu un misérable achevé ! Je voudrais pouvoir enseigner dans une école, ou bien mendier ou mentir convenablement. Je suis tout-à-fait fichu ! Allons, celui qui t'a appris à tromper et à duper te tient à sa merci ! Ainsi soit-il. (*Il sort.*)

MORECRAFT. — Venez, chère veuve, venez ; ne vous en tenez pas à ce titre de chevalier ; ce n'est qu'un papier honorifique. Viens, viens, je te ferai...

LA VEUVE. — Pour répondre en deux mots, voici, Monsieur : « Pas de chevalier, pas de veuve ; » si vous me faites

quelque chose, vous devez me faire grande dame. Voilà; et maintenant, je prends congé.

MORECRAFT. — Adieu, douce veuve, et pensez à cela.

LA VEUVE. — Je fais plus qu'y penser, Monsieur, j'en rêve. (*Elle sort.*)

MORECRAFT. — Elle est riche et sérieuse; si seulement elle n'avait pas cette marotte! Et si je me mettais en frais de payer les valets de pied, les trompettes, oui, et les écuyers aussi, et que je sois armé chevalier, et qu'elle me refuse alors!... J'en serais pour mon argent, et je passerais pour un imbécile! J'y veillerai!... 6.000 livre et cette terre est à moi! Voilà qui fait plaisir.

ACTE III

SCENE I

Une chambre dans la maison de Lady.

Entre ABIGAIL, laissant tomber son gant.

ABIGAIL. — S'il me suit, comme tous mes espoirs me disent que c'est l'homme qu'il me faut, adieu mon repos! et je sais que je l'attirerai à moi. (*Entre Welford.*)

WELFORD (*à part*). — C'est bien la plus étrange pièce de viande bien engraisée, dans les cinquante ans, à qui jamais ma faiblesse ait eu à tenir tête. Quel gentil messenger elle m'a député là! Ces femmes sont une fière espèce de bétail! Elles aiment à fabriquer des gosses de si belle façon qu'elles ne veulent pas s'en tenir à faire de leur propre peau la maquerelle de leur viande : voici une peau de chien, un gant, et qui pue à tuer un faucon. Qu'en faire, sinon le clouer là-haut parmi ces têtes de chevreuils irlandais, pour bien montrer la largeur de sa paume? La voici; il faut que j'entre en conversation. — Madame, vous avez perdu votre gant.

ABIGAIL. — Non, Monsieur, si vous l'avez trouvé.

WELFORD. — C'était mon dessein, Madame, de vous le rendre.

ABIGAIL. — Il me serait impoli de reprendre une faveur que le sort a si bien accordée. Je vous en prie, gardez-le pour moi.

WELFORD. — Mais, Madame, dites-moi, quelle vertu cachée y a-t-il dans ce gant, que vous voudriez que je le garde? Est-il bon contre les yeux malades, ou propre à charmer le mal de dents? ou ces revers rouges, trempés dans du vin blanc et dissous, guériront-ils la gale? ou bien a-t-il une vertu secrète

pour préserver mes mains des entraves ? S'il n'a rien de tout cela, et qu'il ne paraisse être rien de plus qu'un gant dépareillé d'une paire à une demi-couronne, ce ne serait qu'une demi-politesse; j'en mets toujours deux; un seul ne me fait guère plaisir.

ABIGAIL (*à part*). — Sa jeunesse le tient encore dans l'ignorance; c'est un gaillard bien pétri, et je m'étonne que son sang ne l'agite pas davantage; mais c'est qu'il manque de compagnie; approchons-nous de lui. (*Entre Loveless Aîné, déguisé.*)

LOVELESS AÎNÉ. — Dieu vous garde tous deux !

ABIGAIL. — Et vous pardonne, Monsieur ! Voilà qui est violent : comment êtes-vous entré ici ?

LOVELESS AÎNÉ. — Hé ! par la porte; elle était ouverte.

WELFORD. — Qui êtes-vous ? et qu'avez-vous à faire ici ?

LOVELESS AÎNÉ. — Plus, je crois bien, que vous-même.

ABIGAIL. — Avec qui voudrait donc parler cet individu ? Tu n'es pas ivre ?

LOVELESS AÎNÉ. — Non pas; je ne viens pas ici pour dormir.

WELFORD. — Je t'en prie, qui es-tu ?

LOVELESS AÎNÉ. — Autant que toi, mon beau monsieur; je suis un gentilhomme.

WELFORD. — Et pas davantage ?

LOVELESS AÎNÉ. — Si, plus que tu n'oses être : un soldat.

ABIGAIL. — Tu ne viens pas nous chercher querelle ?

LOVELESS AÎNÉ. — Non, pas à des femmes. Je viens ici pour parler avec une noble dame.

ABIGAIL. — Eh bien, j'en suis une.

LOVELESS AÎNÉ. — Mais non pas avec une dame aussi charmante.

WELFORD. — Voilà un garçon élégant.

LOVELESS AÎNÉ. — Je ne suis pas encore élégant, Monsieur. Je ne fais que d'arriver; envoyez-moi avec un billet de

vous chez votre tailleur, et alors je serai élégant, Monsieur. — Madame, s'il y a dans cette maison quelqu'un de votre sexe, et mieux encore que vous, je voudrais bien la voir.

ABIGAIL. — Eh quoi ! ne suis-je pas assez bonne pour vous, Monsieur ?

LOVELESS AINÉ. — Vous seriez trop bonne pour moi. Je vous en prie, faites ce que je vous demande. (*À part.*) C'est un autre prétendant. Oh ! faible femme !

WELFORD (*à part*). — Ce gaillard, avec brusquerie, espère faire mieux que ne le pourraient les assiduités de mille prétendants. Acerbe, mais expéditif ; il faut s'en méfier. — Monsieur, cette dame n'est pas faite pour parler avec vous ; elle est plus sérieuse que cela. Vous puez comme si vous étiez nouvellement calfaté. Allez vous faire beau, et alors vous pourrez vous asseoir avec les domestiques.

LOVELESS AINÉ. — Qui êtes-vous donc, Monsieur ?

WELFORD. — Devinez-le à mon extérieur.

LOVELESS AINÉ. — Alors je vous prends, Monsieur, pour une belle pièce de soie exilée de son pays, qui, quand elle sera amenée à fréquenter une bonne société, sera contrainte à de meilleures manières. — Je vous en prie, ma belle dame, amenez-moi près de votre maîtresse.

ABIGAIL. — De combien d'existences disposes-tu donc, que tu parles avec tant de grossièreté ?

LOVELESS AINÉ. — D'une seule, d'une seule, je ne suis ni chat ni femme (1).

WELFORD. — Et la pensée de cette seule existence, Monsieur, ne mettra donc jamais un terme à cette insolente effronterie ?

LOVELESS AINÉ. — Oui, au milieu d'une nation d'hommes comme vous êtes. — Parlerai-je à cette dame ?

ABIGAIL. — Non, par ma foi, vous ne le ferez pas.

LOVELESS AINÉ. — Alors je resterai ici.

WELFORD. — Cela, vous ne le ferez pas non plus.

LOVELESS AINÉ. — Mon charmant petit ami, dites-moi donc pourquoi ?

La légende disait que les chats avaient neuf existences successives.

WELFORD. — Mon coléreux petit ami, je vais vous dire pourquoi. Ce n'est pas ici la place d'hommes dans ton genre; des gentilshommes pouilleux comme toi trouveront mieux leur affaire dans les faubourgs; là vous pourrez exhaler tout à votre aise vos parfums de goudron mêlé de lie de bière : ce n'est pas ici Thames-Street, Monsieur.

ABIGAIL. — Ce gentilhomme dit vrai. Je vous en prie, n'insistez pas et allez dans les faubourgs, bon capitaine; va, et change-toi; deviens plus doux; et sache que ma maîtresse ne parle pas avec des individus comme toi.

LOVELESS AINÉ. — Je verrai cette dame, et avec ces vieux cripeaux, si votre Soierie le permet, doux Monsieur, dont le noble sang coule dans le nez; sachez que ce n'est pas l'habit de satin qui fait l'homme.

WELFORD. — Vous ne le ferez pas, je vous le garantis.

LOVELESS AINÉ. — Je vous garantis, Monsieur, que je le ferai.

WELFORD. — Il vous plairait d'être jeté dehors à coups de bâton ?

LOVELESS AINÉ. — Certes non, je ne le voudrais pas; mais si je le voulais, je vous en prie, qui donc me battrait ? Ce bon monsieur semble rechercher la paix.

WELFORD. — Vous verrez cela, Monsieur. Voulez-vous vous retirer ?

LOVELESS AINÉ. — Tirer ? oui, ceci, qui corrigera votre langue d'enfant. Osez-vous vous battre ? (*Ils dégainent.*)

ABIGAIL. — Oh ! leurs épées hors du fourreau ! Au secours ! au secours ! Mon Dieu ! Jésus ! Madame ! Ils se précipitent l'un sur l'autre ! Madame ! Y a-t-il quelqu'un à la maison ? (*Entre Lady.*)

LADY. — Qui fait tout ce tapage ?

WELFORD. — Ce grossier personnage. Il dit qu'il vient de la mer, où, je crois, il a laissé son éducation.

LADY. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut ?

WELFORD. — Il veut, avec ses manières grossières, sans dire une fois : « Dieu vous bénisse ! » arriver jusqu'à vos appartements privés, et aucun refus ne peut l'empêcher de vous voir. Je ne dis rien de ses propos malséants.

LADY. — Monsieur, avez-vous donc quelque affaire qui me concerne ?

LOVELESS AINÉ. — En effet, Madame; mais pas assez sérieuse pour risquer ma vie pour elle. Si vous entretenez une telle garnison, et gardez autour de vous des chevaliers comme celui-ci, pour défier ceux qui s'emploient à vous servir, vous pouvez vivre; mais avec quelle réputation ?

LADY. — Assez, Monsieur, je vous prie. Qui vous a outragé ?

LOVELESS AINÉ. — M'outrager ? certes, il ne le peut, bien qu'il m'ait parlé de façon fort malhonnête. Mais pour vous, je pense qu'il ne vous a guère fait honneur, à entraver ma précipitation à venir à vous après une traversée qui explique ma grossièreté apparente.

LADY. — Excusez-moi, Monsieur; je ne savais rien de tout cela, et je le désavoue. Quant à vous, Monsieur, vous avez montré plus de colère que de sagesse, et de vous-même, vous avez usurpé un pouvoir que je ne vous ai jamais donné, d'agir ainsi grossièrement et lâchement. Ma maison n'est pas une rue borgne pour y faire le bravache; et je ne suis pas encore emballée sur vos mérites inconnus au point de vous laisser la direction de mes affaires. Mon honneur est encore en assez bonne posture auprès du monde pour qu'on n'ait pas besoin de le prouver à l'épée; et ceux qui viennent pour me présenter leurs hommages, ne doivent pas avoir à songer à me gagner au prix d'un meurtre. Si votre amour consiste en furie, apportez-le au camp. Tâchez d'être plus calme. Et maintenant, veuillez me laisser un instant.

WELFORD. — A votre disposition. (*Welford sort.*)

LADY. — Maintenant, Monsieur, je suis à vous.

LOVELESS AINÉ. — D'abord, je vous remercie pour la leçon

que vous avez donnée à ce jeune garnement, dont, en fronçant le sourcil, vous arriverez à mâter les folies, où il paraît assez enclin à tomber. Ensuite, je devrais laisser libre cours à mon indignation; mais vous êtes une femme, et je ne puis me mettre en colère contre vous.

LADY. — Pourquoi contre moi, Monsieur? Je ne vous ai jamais outragé, car, à ma connaissance, c'est la première fois que je vous vois.

LOVELESS AINÉ. — C'est vrai. Mais, s'il y a quelque honneur dans l'esprit des hommes, tous ceux qui sauront ce que je vais vous dire, couvriront de honte votre mémoire.

LADY. — Et comment cela, mon bon Monsieur?

LOVELESS AINÉ. — Parce que, — si vous avez une âme, cela doit la suffoquer — vous avez tué un homme.

LADY. — J'ai tué un homme?

LOVELESS AINÉ. — Vous et votre cruauté l'ont tué, femme. Et un homme (laissez-moi en dire ma colère!) dont le moindre mérite avait plus de poids que toutes les vertus des femmes qui existent; je vous fais grâce du reste: devinez qui maintenant.

LADY. — Je suis innocente, Monsieur; je ne peux le savoir.

LOVELESS AINÉ. — Repentez-vous, méchante femme. Vous êtes une femme accomplie, et, comme le fut la première femme, faite pour la perte de l'homme.

LADY. — Monsieur, vous vous êtes trompé de chemin; je ne suis pas la femme que vous croyez.

LOVELESS AINÉ. — Je voudrais qu'il se soit trompé de chemin, lui aussi; il aurait ainsi évité son malheur. Vous, Madame...

LADY. — Comment vous portez-vous, Monsieur?

LOVELESS AINÉ. — Assez bien, j'espère, tant que je peux me garder de telles tentations.

LADY. — Je vous en prie, venez au fait; où voudriez-vous...

LOVELESS AINÉ. — Vous aviez un prétendant, à qui votre humeur chagrine a enjoint de voyager.

LADY. — Je l'ai toujours, et serais fâchée qu'il en soit autrement.

LOVELESS AINÉ. — Alors, soyez affligée, car il est mort ! En quoi vous êtes responsable de sa vie précieuse, je n'en sais rien ; mais ce dont je suis sûr, c'est que lui, ou vous, ou tous les deux, vous étiez tout-à-fait fous ; autrement, il aurait pu vivre pour donner au monde un plus sérieux témoignage de ce qu'il aurait pu être. Je ne l'ai connu qu'au soir de sa vie, mais c'était un homme. Dix jours plus tard, ballotée par une tempête terrible, notre barque battue des vagues creva sous nous ; à son dernier moment, il appela ses saints, non pour sauver sa vie, mais à votre sujet, malheureuse femme ; et, pendant que tous cherchaient à sauver leurs âmes, lui, désespérément, il embrassait une vague, et criait à tous ceux qui le voyaient : « Si quelqu'un survit, qu'il aille vers ce Destin qui m'a contraint à cette fin prématurée, et qu'il la rende heureuse. » Son nom était Loveless. J'ai échappé à la tempête. Et maintenant, vous savez ce qui m'amène.

LADY. — C'est trop ! Si j'avais été cette tempête, il n'aurait pas péri ! Je comprends votre emportement, et je vous pardonne, Monsieur. Je confesse que j'en suis une cause, bien coupable. Je voudrais dire plus ; mais ma douleur est trop grande pour que je l'exprime.

LOVELESS (à part). — J'aime bien cela ! Ces femmes sont d'étranges choses... — Voilà bien le moment de pleurer, maintenant ! Si vous aviez pleuré quand il était sur le point de partir, ces larmes l'auraient enchaîné à la maison.

LADY. — Ah ! si vous m'aviez alors parlé ainsi ! Ces deux bras auraient été la mer qui l'engloutit.

LOVELESS AINÉ. — Croyez-moi, vous me touchez beaucoup. Mais il a vécu, et c'est déjà oublié.

LADY (à part). — Oui ? Vous le croyez ? Sûrement, je connais cette voix : c'est une fourberie. Je vais vous arranger cela ! — S'il était vivant, Monsieur, je vous persuaderaï d'être chari-

table, oui, et de confesser que nous ne sommes pas toutes aussi mauvaises que vous le croyez. Oh ! mon ami, comment expier ma faute ?

LOVELESS AINÉ. — Abstenez-vous d'aimer d'autres hommes ; c'est la jalousie qui l'a rendu désespéré.

LADY (à part). — Eh bien, êtes-vous suffisamment torturé, ici ?

LOVELESS AINÉ (à part). — Cela la travaille !

LADY. — Je dois confesser que c'était un gentilhomme qui m'a endurée longtemps de bonne volonté.

LOVELESS AINÉ (à part). — Je n'aime pas cela.

LADY. — Et s'est dévoué à mon service, pour moi, indifférente ; mais puisque le Destin à qui aucun pouvoir ne peut résister, m'a enlevé mon premier et mon meilleur amour, et que passer ma jeunesse en pleurant serait une pure folie, je vais vous montrer à quoi je me résous, Monsieur ; vous saurez tout. (A un domestique.) Appelez ici M. Welford. — Ce gentilhomme, je me propose de le faire servir à mon bonheur, et, dans ses chastes embrassements, de garder toute ma vie la mémoire de mon cher Loveless que j'ai perdu. Il lui ressemble un peu.

LOVELESS AINÉ. — Alors vous pouvez aimer ?

LADY. — Oui, certainement, Monsieur. Bien que vous vous plaisiez à me croire dure et cruelle, j'espère vous persuader que je suis autrement.

LOVELESS AINÉ (à part). — Je suis un joli sot. (Entre Welford).

WELFORD. — Vous auriez à me parler, Madame ?

LADY. — Oui, monsieur Welford, et je vous demande pardon devant ce Monsieur, pour avoir été désagréable envers vous. Recevez ce baiser, et désormais ayez de moi une plus grande affection.

LOVELESS AINÉ (à part). — Parfait ! Il vaudrait mieux que je sois noyé en vérité.

WELFORD (à part). — Voilà une passion soudaine ! Dieu la

conserve ! L'ami, par crainte, sûrement l'a persuadée. Je lui donnerai un nouveau costume.

LADY. — Encore un baiser d'adieu, et, mon cher Monsieur, je vous en prie, allez m'attendre dans la galerie.

WELFORD. — Je suis dans un autre monde ! Madame, où il vous plaira. (*Welford sort.*)

LOVELESS AINÉ (*à part*). — Je vais partir sur mer, et Dieu me damne si je ne suis pas noyé en vérité !

LADY. — Eh bien, Monsieur, vous voyez que je ne suis pas une créature si cruelle, et que le temps peut me vaincre.

LOVELESS AINÉ. — Vous avez oublié votre amour défunt.

LADY. — Hélas, Monsieur ! que voudriez-vous que je fasse ? Je ne peux pas le faire revenir, avec tout mon chagrin. J'aimerais cet homme avec autant de tendresse que je pourrai, et, malheur à moi ! je le garderai assez loin de la mer. Je me rappelle maintenant qu'une vieille sorcière m'a prédit que mon premier amour serait noyé ; et voyez, c'est arrivé.

LOVELESS AINÉ (*à part*). — Je voudrais qu'elle vous ait dit aussi que votre second amour sera pendu, et que cela arrive en effet. — C'est très étrange !

LADY. — Ma foi, Monsieur, examinez tout, et alors je sais que vous partagerez mon sentiment. Si pleurer pouvait le racheter, je pleurerais sans arrêt.

LOVELESS AINÉ. — Et si je disais que je suis Loveless, et que j'ai échappé à la tempête, comment répondriez-vous à cela ?

LADY. — Mais, pour ce gentilhomme, je quitterais tout au monde !

LOVELESS AINÉ. — Même ce jeune soupirant ?

LADY. — Même ce jeune soupirant, ou tout autre jeune soupirant.

LOVELESS AINÉ. — Eh bien alors, il vit toujours ! C'est moi, votre Loveless ! (*Il enlève son déguisement.*)

LADY. — Hélas, je le savais, Monsieur, et c'est pour cela que j'ai préparé toute cette mise en scène. Accomplissez ce

que je vous ai ordonné, et laissez là tous ces artifices, ou je vous abandonnerai; oui, oui, je le ferai. Voyagez, ou vous ne me connaîtrez plus.

LOVELESS AINÉ. — M'épouserez-vous alors ?

LADY. — Je ne veux rien promettre; faites votre choix; adieu.

LOVELESS AINÉ. — Il n'y a pas d'autre purgatoire que la femme! — (*A part.*) Il faut que j'agisse. (*Il sort. — Entre Welford.*)

WELFORD. — Ma chère maîtresse, je suis bien hardi.

LADY. — Vous l'êtes, en vérité.

WELFORD. — Vous m'avez tellement comblé de joie, Madame.

LADY. — Prenez garde de ne pas vous en rassasier. Je vous en prie, vite, et adieu,

WELFORD. — Par cette lumière, vous m'aimez extrêmement.

LADY. — Par cette lumière, et par la lumière de demain, je ne me soucie guère de vous.

WELFORD. — Allons, allons, vous ne pouvez le cacher ?

LADY. — Mais si, je le peux, et où vous ne le trouverez jamais.

WELFORD. — Votre gaîté est plaisante, Madame.

LADY. — Elle vous réjouira encore davantage.

WELFORD. — Un baiser...

LADY. — Non, Monsieur.

WELFORD. — Si, si, un baiser.

LADY. — Adieu, adieu, Monsieur. Vous avez bon vent. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de ces amis qui vous ont envoyé ici, et dites-leur qu'il serait bon, quand vous voyageriez de nouveau, que vous apportiez avec vous moins d'élégance et plus d'esprit; vous ne trouverez jamais de femme autrement.

WELFORD. — Parlez-vous sérieusement ?

LADY. — Certes, ma foi. Voulez-vous vous restaurer, Monsieur ? Vos chevaux seront prêts dans un instant. On va mettre une nappe pour vous dans l'office.

WELFORD. — Alors vous ne m'aimez pas ?

LADY. — Si, pour votre figure.

WELFORD. — C'est une figure acceptable.

LADY. — Oui, si elle n'était pas toute déjetée ; le feu, avec le temps, peut l'amender.

WELFORD. — Il me semble que la vôtre n'est rien de mieux, Madame.

LADY. — Non, ma foi, Monsieur. Pourtant, sur ma conscience, vous changeriez bien avec elle.

WELFORD. — Allons, je vous en prie, cessez cela.

LADY. — Je ne veux pas, adieu ! — Ho ! y a-t-il quelqu'un ici ? Amenez les chevaux de ce Monsieur ; il est pressé ; et servez-lui quelques mets froids.

WELFORD. — C'est trop ! merci, Madame.

LADY. — Adieu, jeune homme ! (*Elle sort*).

WELFORD. — Adieu ! et que le fléau d'une grande maison tombe sur toi ! le sommelier, veux-je dire. Le diable et toutes ses œuvres sont dans ces femmes. Je voudrais que tous ceux de mon sexe soient de mon avis ; je voudrais les amener à faire un nouveau Carême et un long Carême, qu'ils en arrivent à révéler la viande plus que les femmes ! (*Entre Abigail.*)

ABIGAIL. — Je suis désolée, M. Welford...

WELFORD. — Et moi aussi, que vous soyez ici.

ABIGAIL. — Comment Madame vous a-t-elle traité ?

WELFORD. — Comme je voudrais vous traiter, avec mépris.

ABIGAIL. — J'aurais été plus gentille, Monsieur.

WELFORD. — C'en était fait de moi, alors. Laissez-moi, je vous en prie ! Ecoutez, votre maîtresse vous appelle.

ABIGAIL. — Il est étrange que Madame puisse se montrer si tyrannique.

WELFORD. — Oui, de vous envoyer à moi... Je vous en prie, retournez à votre couture, ma bonne, allez ! Vous m'ennuyez plus qu'un terme.

ABIGAIL. — Je ne sais pas comment ma bienveillance — et si je disais mon amour, je ne mentirais pas, — peut bien mériter cela.

WELFORD. — De mille façons, de mille façons ! Douce créature, laissez-moi partir en paix.

ABIGAIL. — Créature ! créature ! J'espère que je suis une femme, Monsieur.

WELFORD. — Cent femmes, je pense, par votre bruit.

ABIGAIL. — Je suis une femme, Monsieur, et une épouse.

WELFORD. — D'un cheval de retour.

ABIGAIL. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

WELFORD. — Un chien vous l'expliquera mieux. Adieu, Comtesse ! et rappelez-moi au souvenir de votre maîtresse ; dites-lui qu'elle est orgueilleuse et méprisable.

ABIGAIL. — Doux monsieur Welford !

WELFORD. — *Vade retro, Satanas !* Allez cacher vos ruines ; votre figure me semble plus hideuse qu'une tempête ! Le domestique vous attend dans le couloir, Madame.

ABIGAIL. — Si vous étiez un gentilhomme, je m'en apercevrais par vos nobles manières. Ces mots grossiers sont-ils à dire à une dame ?

WELFORD. — Ils sont toujours bons pour vous. — Drôle, mes chevaux ! — Adieu, vieux proverbe ! Gardez votre nez au chaud, autrement le rhume le ferait de corne ! (*Il sort.*)

ABIGAIL. — Que les bénédictions d'un jeune héritier prodigue t'accompagnent, Welford ! Merci de ma vie ! mon gentilhomme, vos gencives sont-elles devenues si tendres qu'elles ne peuvent mordre ? Une coquette volage sera ton lot, et ce sera bien assez bon pour toi, grand âne !

SCENE II

Une chambre dans la maison de Loveless aîné.

LOVELESS JEUNE, ses Camarades; MORECRAFT, la VEUVE,
SAVIL, etc.

LE CAPITAINE. — Sauve ton brave soldat, mon jeune et puissant chevalier, et puisse ton épéon déchirer jusqu'à l'os ceux qui ne t'aiment pas. Tu es un chevalier errant; va : le circoncis doit tomber sous tes coups. Que le travail de la terre occupe l'homme qui laboure; ton épée doit être ta charrue; que Jupiter la protège ! La Mecque suera, et Mahomet tombera, et ton nom effacera son souvenir.

LOVELESS JEUNE. — Cela sera, Capitaine; je suis, je pense, un homme de valeur.

LE CAPITAINE. — Un seul homme de valeur, c'est trop peu ; tu les seras tous.

MORECRAFT. — Capitaine, ne serai-je pas digne de votre affection, moi aussi ?

LE CAPITAINE. — Tu auras mon cœur et ma tête aussi, noble Morecraft, si tu me prêtes de l'argent. Je suis un homme de garnison; obéis-moi; et ouvre pour moi ces portes infernales, par lesquelles personne de tes mauvais anges ne passe une seconde fois, et je t'appellerai noble, non, Don Diego; je ferai la cour à ton Infante pour toi, et mon chevalier la réglera des mets les plus recherchés, et la rendra bien disposée en ta faveur.

MORECRAFT. — Pardonnez-moi, Capitaine, vous êtes à côté de ma pensée.

LOVELESS JEUNE. — Non, monsieur Morecraft, c'est bien la pensée du Capitaine : je la préparerai pour vous.

LE CAPITAINE. — Ou vous l'y amènerez. Dis-le, mon garçon; je dis : « vous l'y amènerez. »

LE POÈTE. — Capitaine, je dis aussi comme cela; ou bien, « vous l'exciterez à cela »; ainsi disent les critiques.

LOVELESS JEUNE. — Mais, quel que soit le mot, Monsieur, elle est la très bienvenue; et voilà qui tiendra lieu de sagesse. — Et vous, chère veuve, puisque vous êtes si heureusement venue, vous lui remettrez les clefs, et la libre possession de cette maison, pendant que je suis là pour ratifier.

LA VEUVE. — Je vous les rendrais plutôt, croyez-moi. C'est malheureux à dire, elle n'est plus à vous. Prenez garde.

LOVELESS JEUNE. — C'est passé cela, ma chère veuve. Venez, asseyez-vous. Apportez du vin! — Ce n'est qu'un bien modeste banquet. — Monsieur Morecraft, cette belle maison est à vous. — Savil!

SAVIL. — Monsieur?

LOVELESS JEUNE. — Les clefs sont-elles prêtes? Je vais vous délivrer de votre charge.

SAVIL. — Je suis prêt à consommer ma ruine quand vous m'y inviterez.

LOVELESS JEUNE. — Allons, allons, tu vivras mieux.

SAVIL. — J'aurai moins à faire, c'est tout. Il y a là dans les champs une demi-douzaine de mes amis, qui se chauffent au soleil contre une banquette de terre, avec la moitié d'une culotte sur eux; je vais bientôt les rejoindre. Le souci et le continuel tracas d'être riche rongent ce misérable! Que va-t-il advenir de ma pauvre famille?

LOVELESS JEUNE. — Buvez, monsieur Morecraft! Soyez tous joyeux. Non! si vous ne voulez pas boire, ce n'est pas une société! Capitaine, parle fort et bois! — Chère veuve, un mot. *(Ils parlent à l'écart.)*

LE CAPITAINE. — Explique-lui tout, chevalier. — Ici, dieu de l'or, ici, pour tes belles richesses, sois baron, et fier baron. Renonce à chatouiller de jeunes héritiers comme des truites, et laisse tes cheminées fumer. Nourris les hommes de guerre, vis, et sois honnête et tu seras sauvé.

MORECRAFT. — Je vous remercie, valeureux Capitaine, pour votre conseil. Vous, vous laissez fumer vos cheminées, vos narines, et, quand vous le pouvez, vous nourrissez un homme

de guerre. Et comment et quand vous serez sauvé, que l'aumônier de la compagnie que vous avez commandée en ait un juste souci !

LE POÈTE. — L'homme est fort ému. Ne soyez pas en colère, Monsieur. Mais, comme le chante le poète, que votre déplaisir soit une courte furie, et qu'il passe. Vous lui avez parlé nettement et avec rudesse, Monsieur. — Capitaine, fais trêve; l'avare n'est qu'un bâtard acariâtre et astucieux.

LE CAPITAINE. — Poète, vous inventez, par Dieu ! L'esprit de cet homme est dans le bout de ses doigts; il doit tout dire. Sa langue remplit sa bouche comme une langue de bœuf, et ne sert qu'à lêcher ses lèvres affamées après une emplette, et sa cervelle accommodée au soufre est la nourriture du diable. A toi, chevalier, à toi ! Fourre-le à bord et arrime-le. — Où est le brave intendant ?

SAVIL. — Voilà votre pauvre ami Savil, Monsieur.

LE CAPITAINE. — Allons, tu es riche en ornements de nature; d'abord, pour la figure tu as une figure sérieuse, une figure plantureuse : engage-la chez l'usurier; une figure propre à attirer la compassion de la justice la plus ignorante et la plus glacée.

SAVIL. — Si elle est ainsi, je ne la montrerai bientôt plus comme cela, Monsieur.

LE CAPITAINE. — Sois gai et joyeux, intendant ! — Monsieur Morecraft, buvez à cet homme de calcul.

MORECRAFT (*Il boit*). — A sa santé !

SAVIL. — Le diable l'emporte ! Je voudrais qu'il y ait ici une acre du champ de genêts qu'il a acheté, pour balayer votre sale conscience, ou pour vous frapper ! Cela m'est bien égal, usurier !

LOVELESS JEUNE, à la *Veuve*. — Réfléchissez à ce que je vous ai dit. Vous êtes jeune, inapte au travail de ce monde : est-il convenable qu'une femme d'une telle tendresse, si délicate, si peu faite pour tout souci, aille faire fi des meilleures pensées de sa jeunesse pour se confiner dans le dénuement de deux situations également embarrassantes : ou bien revêtir une nouvelle livrée, fût-elle de satin, manger avec la perspective

de confiscations futures, et ne reposer que dans l'attente d'un lendemain que peut ruiner un imbécile au cœur trop faible; ou bien en arriver aux fléaux du veuvage, placer de l'argent dont l'intérêt paye le principal, et, au milieu de tous ces ennuis, avoir un héritier qui dévore tout, car il vous en arrivera certainement un dans ce genre? Vous pouvez compter que vous mourrez détestée, sinon vieille et misérable; et, après avoir possédé une fortune que vous avez acquise avec lenteur, vous vivrez pour la voir jetée aux mains d'un autre, qui n'est pas plus parent avec vous que vous avec sa fourberie!

LA VEUVE. — Monsieur, vous parlez bien. Plût à Dieu que votre charité se fût d'abord manifestée pour moi!

LOVELESS JEUNE. — Il est encore temps. — Soyez joyeux! Il me semble que vous manquez de vin ici; il y en a encore dans la maison. Capitaine, comment va la santé?

LE CAPITAINE. — Ça roule, mon garçon!

LOVELESS JEUNE, à la Veuve. — Dites, pouvez-vous supporter cet homme, parce que la fin vous apportera plus de profit? Pouvez-vous vous abaisser tant au-dessous de votre sang, de votre si grande beauté, pour partager le lit de cet individu, et coucher avec ses maladies? Si vous le pouvez, je ne vous presserai pas davantage. Cependant, regardez-le: Il n'y a rien dans cet usurier tout ratatiné qu'un homme de paillason, tout décati, qui n'a à vous offrir que ses poumons perdus, sa toux sèche ou son scorbut. C'est la vérité, et je ne crains pas de le dire. Et il a encore, sans espoir possible de guérison, une maladie contagieuse originelle dans les os; et, à ma connaissance, il a été dix fois roué. Vous pouvez l'aimer. Il a eu un enfant naturel, un gaillard intelligent, qui a été fouetté, puis tondu, pour avoir effacé les roses des liards pour en faire des deniers.

LA VEUVE. — Je n'aime pas ce genre de moral.

LOVELESS AÎNÉ. — Alors vous ne devez pas l'aimer. (*Entre Loveless Aîné.*)

LOVELESS AÎNÉ. — Si vous le permettez, Messieurs...

LOVELESS JEUNE. — Par ma foi, Monsieur, vous êtes le bienvenu; le bienvenu, par ma foi. Seigneur, quel étranger vous

êtes devenu ! Je vous en prie, laissez-moi vous présenter cette dame, et s'il vous plaît, ces amis aussi. Nous sommes joyeux ; vous voyez que votre maison a été tenue au chaud, Monsieur.

LOVELESS AÎNÉ. — Je suis heureux d'entendre ceci, frère ; je prie Dieu que vous soyez assagi, vous aussi !

LOVELESS JEUNE. — Je vous en prie, monsieur Morecraft, que je vous présente mon frère aîné ; Capitaine, faites votre compliment. Savil, j'en jurerais, est heureux de vous voir. Seigneur ! nous avons entendu dire que vous étiez noyé en mer ; voyez comme tout change heureusement !

MORECRAFT. — Il faut me rendre mon argent, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Non, Monsieur, la vente tient. Je me porte bien, merci.

LA VEUVE. — Par ma foi, ce gentilhomme l'a fait cuire dans sa propre sauce ; je l'aimerai pour cela.

SAVIL. — Je ne sais où je suis ; je suis si heureux ! Votre Honneur est l'homme au monde le mieux accueilli. A genoux, je vous souhaite la bienvenue chez vous. Il y a eu ici un tel tumulte, un tel tapage, de telles orgies de boisson, tant de jurons et de débauche, que j'en suis presque devenu fou ! Béni soit le Ciel qui vous a renvoyé ici sain et sauf ! Maintenant, je vais pouvoir de nouveau manger et aller au lit.

LOVELESS AÎNÉ. — Frère, renvoie tous ces gens.

LOVELESS JEUNE. — Capitaine, allez-vous-en un moment ; vous me rencontrerez sur le soir à mon ancien rendez-vous ; emmenez votre petit poète avec vous. (*Sortent Capitaine, Poète, etc.*). Monsieur Morecraft, vous feriez mieux d'aller bavarder avec votre docte avocat. Je garderai votre argent. J'ai été dupé à mon heure ; nous sommes quittes, Monsieur.

LA VEUVE. — De mieux en mieux toujours.

LOVELESS AÎNÉ. — Qu'est-ce que c'est que cet individu, frère ?

LOVELESS JEUNE. — L'usurier goulu qui m'a avalé ma propriété.

LOVELESS AÎNÉ. — Et qu'est-ce qu'il attend ici ?

LOVELESS JEUNE. — D'être le seigneur de cette maison et de vos terres; j'ai eu la hardiesse de faire une petite vente, frère.

MORECRAFT. — Suis-je donc dupé ? S'il y a une loi, je veux que tu sois mis dans les fers.

LOVELESS AINÉ. — Allons, va-t'en, va divaguer chez toi. Un vieux sot comme toi, je ne peux pas en rire. Vaurien, cela vient de ta fourberie ! A la maison ! et fais des économies, mange des radis jusqu'à ce que tu aies de nouveau amassé de l'argent. Je voudrais, que tu sois fouetté, que tu aies les oreilles clouées au pilori, et que tes biens soient confisqués. Allons, vieux fripon, hors de ma maison ! Plus de toi ici !

MORECRAFT. — La peste soit sur votre maison ! — Venez, ma chère veuve; je vais faire arrêter ce jeune joueur.

LA VEUVE. — Vieux douze-pour-cent, passez votre chemin; je ne suis pas pour vos beaux yeux. Mariez-vous dans votre tribu, vieux juif !

LOVELESS JEUNE. — Bien dit, Madame ! — Allez-vous décamper, Monsieur ?

MORECRAFT. — Oui, je m'en vais; et peu importe où. Mais, si je me fie désormais à un sot dissipé et à une femme, que je prête gratis et que je construisse des hôpitaux. (*Il sort.*)

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, mon cher frère, arrangez tout : voici une jeune veuve qui désire votre assentiment à mon sujet; elle est riche, et peut me changer, moi et ma fortune.

LOVELESS AINÉ. — Je suis heureux que vous regardiez un peu devant vous. — Madame, voici un pauvre frère cadet dans la détresse.

LA VEUVE. — Vous êtes injuste envers lui, Monsieur; c'est un chevalier.

LOVELESS AINÉ. — Je vous demande pardon; cependant, peu importe; son titre de chevalier n'est pas héritage, il me semble. Quoi qu'il en soit, il est votre prétendant, ou voudrait l'être, Madame. Ma foi, ne soyez pas cruelle, et rendez-le un homme. Il est jeune et élégant, quoiqu'il soit mon frère, et son respect peut mériter votre amour.

LA VEUVE. — Monsieur, vous parlez comme un digne frère; et d'autant plus dois-je ajouter foi à vos belles paroles; j'aimerais votre frère et je l'aime... Mais je rougirais d'en dire plus.

LOVELESS AINÉ. — J'espère que vous ne vivrez pas pour connaître l'heure où vous vous repentiriez de ces mots. — Et maintenant, frère, je devrais vous gronder; mais je ne veux pas dégoûter de vous votre belle maîtresse; je l'en instruirai, et elle le fera. Vous avez été dissipé et ignorant; puissiez-vous vous corriger!

LOVELESS JEUNE. — Monsieur, chaque jour arrive le renouveau.

LOVELESS AINÉ. — Pour vous, bon monsieur Savil, et pour votre charge, j'ai plus à dire. Vous étiez mon intendant, et vous êtes devenu, d'abord un ivrogne, et ensuite son fournisseur de débauche : vous êtes, paraît-il, devenu excellent dans ces deux emplois, et parfait. Rendez-moi mes clefs, monsieur Savil.

SAVIL. — Mon bon Monsieur, considérez à qui vous m'avez laissé!

LOVELESS AINÉ. — Je vous ai laissé comme frein, et non pour provoquer les folies de mon frère. Où est le meilleur vin, maintenant? Allons, dites-moi, Savil, où sont les meilleures prostituées? Vieux bouc, singe tapé, étalon raté! Deviez-vous amener chez moi vos catins, comme des fées, danser leurs rondes nocturnes, sans crainte de roi ni de constable, dans mes murs? Toutes mes tapisseries sont-elles sauvées? mes troupeaux ne sont-ils pas vendus? J'espère que mon argenterie a cours! J'en ai trop à dire. Que dites-vous de 300 livres en boisson maintenant?

SAVIL. — Mon bon Monsieur, pardonnez-moi et écoutez-moi.

LOVELESS AINÉ. — Tu devrais plutôt être soûl toujours et ne pas parler; c'est le plus excusable.

SAVIL. — Je le veux, Monsieur, si vous le voulez ainsi.

LOVELESS AINÉ. — Je te remercie. Oui, continuez, Monsieur. Entendez-vous? Allez chercher une putain pour vous amuser; allez voir le capitaine Cul-Percé, votre camarade, et

battez-vous, si vous l'osez. Je confierai ces clefs à un homme plus honnête. Vous pouvez aller vous promener, Monsieur, et cueillir du cresson pour vous rafraîchir le foie; il est temps pour vous de commencer un régime, autrement vous aurez la peste. (*Il lui donne de l'argent.*) Que Dieu vous protège, M. Savil! Vous pouvez manger chez moi pour sauver votre vie, mais ne forniquez pas dans les écuries. (*Sortent Loveless Aîné, Loveless Jeune et la Veuve.*)

SAVIL. — Il ne me reste plus qu'à me pendre: mes amis s'attendent à cela. Table et lit, il faut que je vous méprise tous deux maintenant; je vais d'abord courir comme un fou, et si cela n'excite aucune pitié, je me noierai, pour devenir l'objet d'une fort triste chanson (1). (*Il sort.*)

(1) Allusion à la mort d'Othello.

ACTE IV

SCENE I

Une chambre dans la maison de Lady.

ABIGAIL.

ABIGAIL. — Hélas, pauvre femme, à quelle misère l'âge t'a conduite ! à quel sort méprisable ! Tu fus la compagne de nobles, et, aux plus mauvais moments, de gentilhommes ; et maintenant, comme un vieux serviteur décrépît, il faut que tu implores une faveur à ceux qui se seraient glissés comme des pèlerins dans ta chambre, et seulement pour une apparition de toi ! Vous qui venez maintenant, faites grand cas de vos quinze ans, et continuez ainsi jusqu'à vingt-cinq ; employez vos jours avec respect, que vous puissiez en tirer profit : ils ne s'attarderont pas avec vous ; *ecce signum*. C'était là une jolie figure : mais le Temps, qui comme les excès, consume votre jeunesse, la mord de sa dent d'acier et la déchire, a été plus audacieux que bienvenu ; et maintenant, pour dire vrai, je ne conviens plus à aucun homme. Dans la maison, des vieux de cinquante ans m'appellent grand-mère. Mon petit Léвите m'a abandonnée ; le bruit argentin de son sistre est tout à fait éteint ; ses hymnes dolents sous les fenêtres de ma chambre se sont évanouies en ennuyeuses doctrines. Allons, sottie, vous avez fait une gaffe quand vous l'avez négligé. C'est un honnête homme, et un sage. Pour ce bon faiseur d'homélies, j'ai toujours été inflexible ; que Dieu me pardonne, et me corrige ! Et toi, Amour, si tu te soucies encore d'une femme de quarante ans, écoute mes prières et enflamme son ardeur à tel point, que mes défauts, dans ce renouveau de mon amour, puissent sembler corrigés à notre noble lecteur. (*Entre Roger.*) Voyez comme il passe négligemment près de moi ! Avec quel air canonique, comme s'il avait cassé la tête de

Bellarmino, ou apporté quelque chose de nouveau aux frères chanteurs. C'est du mépris, je le sais, et je le mérite. — Monsieur Roger !

ROGER. — Belle dame, mon nom est Roger.

ABIGAIL. — Alors, mon aimable Roger...

ROGER. — Ma peu aimable Aigail !

ABIGAIL. — Pourquoi, monsieur Roger, voulez-vous régler votre sagesse sur celle d'une faiblée femme ?

ROGER. — Vous êtes faible en vérité ; car c'est ainsi que le chante le poète.

ABIGAIL. — Je confesse ma faiblesse, mon doux monsieur Roger.

ROGER. — Chère dame de Madame, ou dame de ma chère Madame (ce trope est lettre morte pour vous), laissez-là vos babillages. Vous avez un reste de votre première mère en vous ; et sûrement, si le diable a été amoureux, il a été abusé, lui aussi. Allez, Dalila, vous rendez les hommes fous, et vos culottes sont de feuilles de figuier.

ABIGAIL. — Bien, bien, homme au cœur de pierre, étendez-vous sur les faiblesses des femmes : ce sont des textes dignes de votre science. Mais il y eut un temps... Je voudrais n'avoir jamais vu ces yeux, ces yeux, ces yeux d'orient !

ROGER. — Oui, un jour, c'étaient des perles pour vous !

ABIGAIL. — Sauf votre respect, ils le sont toujours.

ROGER. — Non, non, je vous en supplie, cessez vos cajoleries ! Ils sont ce qu'ils sont. Ils me servent sans lunettes et je les en remercie.

ABIGAIL. — Oh ! voulez-vous me faire mourir ?

ROGER. — Je ne crois pas que je le puisse ; vous êtes comme un bail, avec neuf vies renouvelables.

ABIGAIL. — Vous aviez coutume d'avoir en vous une crainte chrétienne. Pour le salut de votre honneur...

ROGER. — J'étais alors un chrétien bien sot ! Faut-il vous rappeler quelle vie vous m'avez fait mener ? Comment vous

m'avez calmé en amour, et quel nigaud j'étais alors ? Je ne pouvais... m'expliquer qu'une fois par trimestre, et encore cela m'épuisait. Et, un jour, aux prières, dans la fichue agitation où vous m'aviez mis, je priai pour m'en sortir royalement. Vous devez vous rappeler tout cela ?

ABIGAIL. — Oh ! soyez comme vous étiez autrefois.

ROGER. — Je vous en remercie ; sûrement, je serai plus sage, Abigail : et, comme le chante le poète, je ne veux pas perdre mon huile et mon labeur. Vous êtes pour un homme honorable, à ce que je crois, Abigail ?

ABIGAIL. — Oh ! crois-le ainsi, et je suis pour toi !

ROGER. — J'aime assez ces larmes et cette humilité ; ce sont des symptômes de contrition, comme dit un Père. Si je revenais à cette humeur, vous ne me feriez pas tomber dans une fièvre quotidienne, tête folle ? Vous ne recommenceriez pas à me traiter méchamment et à me donner des confitures purgatives dans du lait-de-poule ? Je t'affirme, femme, que tu as été plus pénible pour moi qu'un long chapitre avec une généalogie.

ABIGAIL. — Oh, curé, fais-moi une cure ! Je t'aimerai mieux, plus tendrement, plus longtemps ; je ferai, je ferai... je te livrerai les secrets de cette grande maison pour que tu les réformes. Madame regardera ta science avec admiration, et, quand tu deviendras curé, je ferai de la crème avec tes œufs, et les oies de la dime paîtront et multiplieront.

ROGER. — Je suis apaisé, et ce baiser digne de foi en témoignera. Mais faites attention, Madame Abigail, que vous arrivez à décourager par vos reproches et vos moqueries.

ABIGAIL. — Oh, Monsieur, vous m'avez percé le cœur ! Ici même, je rétracte toutes ces malicieuses fautes que j'ai commises envers vous. Jamais plus je ne veux mépriser votre savoir ; jamais plus épingler des cartes et des queues de lapin à votre soutane ; jamais plus vous reprocher votre respectable bonnet de nuit ; jamais plus, respectable curé, vous dire que vous semblez un prêtre de Baal sur une tapisserie ; jamais plus, quand vous dites les grâces, me moquer de vous, ni vous déranger dans les prières ; jamais plus vous torturer avec le grand livre des Mar-

tyrs; ni, quand vous montez à cheval, vous mettre du savon et des chardons. Non, mon Roger, ces fautes seront corrigées et réformées, comme te le montrent mes larmes.

ROGER. — Je n'y puis plus tenir, quand même je devrais être pendu ! Il faut que je pleure aussi ! — Viens à ton aimé et fais de moi ce que tu veux, douce, douce Abigail ! Je suis à toi pour toujours ; voici ma main. Et si Roger se montre un traître, pends-le au cordon de sonnette ! (*Entrent Lady et Marthe.*)

LADY. — Eh bien, M. Roger, qu'est-ce qu'il y a maintenant ? Plus de prières en bas ce soir ? N'avez-vous pas entendu les cloches sonner ? Vous voilà en train de faire la cour ; vos ouailles vous engraisseront bien pour cela !

ROGER. — Je vous demande humblement pardon. — Je vais bâcler les prières, mais y rester un peu, et je reviens avec vous. (*Il sort. — Entre Loveless Aîné.*)

LADY. — Comment osez-vous, alors que vous vous êtes si mal conduit, vous permettre de venir m'émouvoir davantage ?

LOVELESS AÎNÉ. — Ha, ha, ha !

LADY. — Qu'est-ce qu'il a, cet individu ?

LOVELESS AÎNÉ. — L'individu vient pour rire de vous. Je vous dis, Madame, que je ne voudrais pas, pour tout votre bien, être un fou, un âne pleurnicheur tel que vous avez décrété que je devais être la dernière fois que j'étais ici.

LADY. — Je me réjouis d'entendre que vous êtes revenu à la sagesse ; c'est un joyau assez rare chez un frère aîné ; je vous en prie, soyez plus sage encore.

LOVELESS AÎNÉ. — Il me semble que je suis très sage ; je ne viens pas pour vous faire la cour. En vérité, je ne veux plus tâcher de faire naître l'amour chez votre Seigneurie.

LADY. — Alors que faites-vous ici ?

LOVELESS AÎNÉ. — Je ne viens que pour vous voir et pour être joyeux, Madame ; voilà toute mon affaire. Et soyons joyeux ! Où est le petit Roger ? C'est un bon garçon. Une heure ou deux, bien dépensées en gaîté saine, valent cent de

ces passions pleurnichardes. Le monde est mauvais pour les amoureux.

LADY. — Ils n'ont jamais été moins nombreux.

LOVELESS AINÉ. — Dieu merci, en voilà un de moins avec moi !

LADY. — Vous n'en avez jamais été un, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — Jusqu'aujourd'hui, encore aujourd'hui, je suis un bien gentil garçon !

LADY. — Vous parlez comme un tailleur, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — Il me semble que votre figure n'est pas aussi jolie maintenant.

LADY. — Pourquoi me disiez-vous que vous étiez sage ? Seigneur ! quel âge trompeur que celui-ci ! En quoi voulez-vous corriger cette figure ?

LOVELESS AINÉ. — Une tête de porc marinée vaut mieux que cent de celles-là.

LADY. — Vous avez eu sans doute une truie pour mère.

LOVELESS AINÉ. — Elle a mis au monde des petits cochons blancs aussi jolis que vous, qui n'êtes bonne que pour des curés.

LADY. — C'est déjà bien que vous consentiez à nous laisser notre clergé.

LOVELESS AINÉ. — Ce qui ne vous sauvera pas.

LADY. — Vous êtes un sale individu ! Je vous en prie, allez-vous-en.

LOVELESS AINÉ. — Vous savez que j'ai la peau propre.

LADY. — Comment le saurais-je ?

LOVELESS AINÉ. — Allez, allez, vous le saviez bien. C'est bon, c'est bon ; mais pas de coup de dents, chère Madame, pas de coup de dents.

LADY. — Ecoutez-moi, Monsieur, allez dans les faubourgs : il y a là de la viande de cheval pour des chiens comme vous. Allez-vous vous en aller, Monsieur ?

LOVELESS AINÉ. — Seigneur, comme j'ai aimé cette femme ! Comme j'ai adoré cette jolie petite nigaude à la face blanche !

Sur ma vie, vous étiez la plus jolie petite folle avec qui jouer, la plus spirituelle petite coquine ! Cela bavardait ; Seigneur, comme cela bavardait ! Et quand je le mettais en colère, cela criait, griffait, ne mangeait plus et cela disait : « Allez vous faire pendre ! »

LADY. — Cela dira toujours la même chose, si vous le mettez en colère.

LOVELESS AINÉ. — Et quand je lui ai demandé si cela voulait se marier, cela m'a envoyé faire un voyage en France, et cela a voulu me tromper et aurait été bien content d'y avoir réussi.

LADY. — Monsieur, ceci est indigne d'un galant homme. Allez-vous-en, je vous en prie.

LOVELESS AINÉ. — Et cela jurait (même quand cela gazouillait que c'était à moi) que j'étais un homme affreux.

LADY. — N'avez-vous donc pas la moindre éducation ?

LOVELESS AINÉ. — Et cela disait que j'étais tout ramolli, quand les dieux savent que je suis tout prêt pour l'assaut ! — Je serais venu plus facilement à bout de quatre juments des Flandres et d'un maître d'armes !

LADY. — Vous pensez que tout cela est la vérité ?

LOVELESS AINÉ. — Ma foi, que ce le soit ou non, c'est aussi bon pour vous. Allons, assez plaisanté ! Maintenant, défendez-vous pour de bon !

LADY. — Assez, Monsieur, je n'en demande pas plus.

LOVELESS AINÉ. — Si, ma foi ! nous allons maintenant nous occuper de vos meilleurs côtés ; et que le diable emporte les plus mauvais !

LADY. — Cela suffit, Monsieur ; je ne suis guère touchée par vos compliments. Voilà presque l'heure du dîner ; je sais qu'on vous attend à la table commune.

LOVELESS AINÉ. — Encore une courte grâce, et je m'en vais. Vous êtes une femme, et la plus dédaigneuse, la plus méprisante et la plus absurde, la plus avide de compliments, jamais touchée d'ailleurs, la plus envieuse, d'une telle opinion

de vous-même que personne, à votre avis, ne peut mériter votre regard; et, pour la malice, vous êtes si parfaite que vous auriez été le maître du Tentateur. Non, jamais de pleurs!

LADY. — Votre cœur sait que vous êtes injuste envers moi : je pleure pour vous!

LOVELESS AINÉ. — Vous le ferez, avant que je vous laisse.

LADY. — Dites-vous tout cela sérieusement?

LOVELESS AINÉ. — Oui, et davantage encore, aussitôt que je le pourrai.

LADY. — Eh bien, dites-le donc!

LOVELESS AINÉ. — Vous êtes... laissez-moi voir...

LADY. — Une femme qui vous a traité avec trop d'égards.

LOVELESS AINÉ. — Une femme qui m'a traité, puisque vous le voulez, comme le plus vil, le plus méprisable petit laquais, sans égards pour ce que j'étais ou ce que vous pouviez être pour moi. Vous m'avez traité comme j'aurais traité une haridelle, montant dessus et puis l'envoyant paître. Vous m'avez traité avec discrétion, et je vous en remercie; si vous avez encore d'autres prétendants de ce genre, construisez un hôpital et, quand ils seront vieux, gardez-les par pudeur.

LADY. — Je ne peux pas croire encore que ceci soit sérieux.

LOVELESS AINÉ. — En voulez-vous plus encore?

LADY. — Non, ma foi, c'est assez, si c'est vrai : trop même, pour ma part. Alors, vous n'êtes plus amoureux de moi?

LOVELESS AINÉ. — J'aimerais mieux être charretier.

LADY. — Pourquoi? Les dieux amendent tout!

LOVELESS AINÉ. — Et je ne pense pas non plus qu'il puisse y avoir au monde un homme capable d'être épris d'une femme aussi perverse. S'il y en a de tels, ce sont des fous; que Jupiter les guérisse! Voilà! Pour moi, me voici un homme nouveau, si léger, si vigoureux que je me sens de part en part une autre créature! Ah! c'est bon de se sentir son maître! Je peux vous regarder maintenant comme si je regardais un tableau; rester assis un jour entier près de vous, sans jamais embrasser votre

main; vous entendre chanter sans tomber à la renverse, mais, d'une humeur aussi calme que si j'entendais un ménétrier, me lever et vous remercier. Je peux maintenant garder mon argent dans ma bourse qui vagabondait toujours pour acheter des écharpes ou des parures. Je peux maintenant manger du mouton et me régaler avec mes deux shillings, et je peux encore voir une pièce pour dix-huit pence, je le peux, ma chère Madame.

LADY. — L'attitude de cet individu m'irrite. — Monsieur, veuillez me laisser vous parler un peu en particulier; je ne puis supporter cela.

LOVELESS AINÉ. — Ha, ha, ha! Que voudriez-vous de moi? Vous ne voudriez pas m'enlever? Eh bien, votre discours en forme!

LADY. — Oh! parjure!

LOVELESS AINÉ. — Ha, ha, ha! voilà un joli exorde! Et pourquoi, parjure, je vous en prie?

LADY. — N'avez-vous pas juré, mille et mille fois, que vous m'aimiez mieux que tout?

LOVELESS AINÉ. — Je l'avoue : contentez-vous de cela.

LADY. — Pourquoi alors dites-vous que vous ne m'aimez pas?

LOVELESS AINÉ. — Que dis-je? Je le jurerai et j'en donnerai une raison suffisante : vos propres procédés.

LADY. — Alors, vous ne m'aimez plus?

LOVELESS AINÉ. — Non, certes.

LADY. — Avez-vous jamais pensé que je vous aimais tendrement?

LOVELESS AINÉ. — Oui, mais je ne vois là-dessous que des fruits pourris.

LADY. — Ne me refusez pas votre main, car je veux l'embrasser et vous faire mon dernier adieu. Maintenant, laissez-moi mourir, et soyez heureux ainsi!

LOVELESS AINÉ. — Je suis un fou! — Madame! parlez, chère Madame! (*Entre Marthe.*)

LADY. — Non, laissez-moi mourir. (*Elle s'évanouit.*)

MARTHE. — Oh, ma sœur !

ABIGAIL. — Oh, Madame ! Au secours ! au secours !

MARTHE. — Courez chercher de la *rosa solis* !

LOVELESS AINÉ. — Ah ! j'ai bien réussi ! Inclinez-la. — Madame ! La meilleure, la plus chère, la plus noble ! Ecoutez votre serviteur : je ne suis pas comme je le faisais voir. — Oh ! misérable insensé, de repousser ainsi le joyau de ta vie ! — Donnez-lui plus d'air. Voyez, elle commence à remuer. — Ma douce maîtresse, écoutez-moi !

LADY. — Mon serviteur est-il en bonne santé ?

LOVELESS AINÉ. — Etant à vous, je le suis.

LADY. — Alors, cela m'est égal.

LOVELESS AINÉ. — Comment vous trouvez-vous ? — Approchez une chaise ici. — Je confesse que j'ai fait une faute impardonnable, en poursuivant ainsi, négligeant une telle tendresse, une erreur obstinée. Mais si j'avais su qu'il en aurait été avec vous de manière si étrange, le monde entier ne m'y aurait pas amené. Et que ce mot, ma chère maîtresse, que j'ai dit en terminant, ne trouble pas votre tranquillité ; car vous verrez plutôt la ruine universelle que la destruction de ma foi. N'en doutez pas, chère maîtresse ; car, par ma vie, je ne peux vivre sans vous. Allons, allons, ne vous affligez pas ; mettez-vous plutôt en colère et amoncellez des châtimens sur moi. Je supporterai tout. Oh, je pourrais me maudire ! Je vous en prie, souriez-moi. Sur ma foi, ce n'était qu'une ruse pour vous éprouver, alors que je savais que vous m'aimiez tendrement, et pourtant étrangement, car vous ne vouliez jamais le montrer. Et j'étais toute humilité.

LADY. — Ha, ha, ha !

LOVELESS AINÉ. — Qu'y a-t-il maintenant ?

LADY. — Je vous remercie, niais subtil, pour votre non moins subtil complot. Ah ! il était malin ; c'était un fameux stratagème pour attraper des nigauds ! Monsieur le stupide, pouviez-vous imaginer que je m'évanouirais pour vous ? Vous reconnaissez vous même que vous êtes un âne bête ; eh bien, vous l'avez

prouvé ! Nous sommes quittes : je vous remercie, Monsieur.
Ha, ha, ha !

MARTHE. — Prenez garde, Monsieur, elle pourrait bien s'évanouir encore !

TOUS. — Ha, ha, ha !

ABIGAIL. — Venez près d'elle, Monsieur. Voyez comme elle change de couleur.

LOVELESS AINÉ. — J'irai d'abord aux enfers, et j'y serai mieux accueilli. Je suis dupé, je l'avoue, gentiment dupé, Madame; et je vous en remercie.

LADY. — Ma foi, cela n'en vaut guère la peine, Monsieur; mais, si je savais quand vous irez à la chasse aux oiseaux, je vous prêterais un fameux lasso pour prendre les bécasses.

TOUS. — Ha, ha, ha !

LOVELESS AINÉ. — Je suis heureux de vous voir joyeuses. Riez donc, je vous prie.

MARTHE. — Il aurait le cœur dur, celui qui ne pourrait rire de vous. Ha, ha !

LADY. — Je vous en prie, ma sœur, ne raillez pas; vous allez le mettre en colère, et alors il lancera des injures comme un grossier marchand des quatre saisons à qui les petits garnements de l'école ont volé des pommes, d'aussi bruyantes et aussi stupides injures.

LOVELESS AINÉ. — Je ne veux pas vous injurier.

MARTHE. — Ma foi, en ce cas, écoutez-le, ma sœur.

LOVELESS AINÉ. — Oui, vous devez m'écouter.

LADY. — Serons-nous meilleures pour cela ?

LOVELESS AINÉ. — Non; celui qui rendra une femme meilleure par ses paroles, j'en ferai un saint : les coups même ne peuvent le faire.

LADY. — Par cette lumière, il va nous battre !

LOVELESS AINÉ. — Vous le méritez bien.

LADY. — Voilà qu'il nous injurie.

LOVELESS AINÉ. — Allez, dédaigneuse folle, si ceci est injurier, vous m'entendez vous injurier.

LADY. — Faites-le alors en mots convenables.

LOVELESS AINÉ. — Les plus mauvais sont toujours assez bons pour une chose de si peu d'importance, cette fière créature de linon léger.

LADY. — Vous mordez, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — Je le voudrais jusqu'à ce que les os craquent, si je le pouvais.

MARTHE. — Nous aurions mieux fait de le museler; il devient fou.

LOVELESS AINÉ. — Je voudrais qu'il soit permis par la loi, dans la prochaine grande épidémie, d'épargner les chiens, ces créatures inoffensives, et d'abattre les femmes, ces plaies continuelles, qui sont les plus contagieuses.

LADY. — Êtes-vous en bonne santé, Monsieur ?

MARTHE. — Il a l'air d'avoir une grosse attaque de coliques.

LOVELESS AINÉ. — Du gingembre vert me guérira.

ABIGAIL. — Je vais lui en chauffer un plat.

LOVELESS AINÉ. — Fais-le donc, vieux Décembre crotté, toi qui n'es plus une femme depuis dix ans déjà, toute usée par ta mauvaise vie. Tes os tout secs ne peuvent plus servir à rien maintenant qu'à un jeu de quilles; va, va m'en chercher un plat.

LADY. — Laissons-le seul, il est fêlé.

ABIGAIL. — Je veux le voir pendu d'abord; c'est un vilain monsieur, de traiter ainsi une femme de ma sorte. Oui, vraiment, c'est un vilain monsieur. Je voudrais être un homme; je lui aurais fait avaler ses mots grossiers.

LOVELESS AINÉ. — Rattachez votre peau de loutre, bonne Madame-la-Folie; elle pue plus qu'un combat d'ours.

LADY. — Pourquoi allez-vous de nouveau vous mettre en colère ?

LOVELESS AINÉ. — Allez vous farder et vous purger; faites rentrer toute votre meute avec vous. Vous, une Dame ?

ABIGAIL. — Maraud ! attends un peu aux prochaines assises ! S'il y a quelque vertu en ce monde, je veux t'y voir enchaîné !

LOVELESS AINÉ. — Ce n'est pas chez votre maîtresse que vous pouvez la chercher. Renvoyez, je vous prie, ce furet à la niche. Allez-y dégoîser vos histoires, bonne Abigail ! — Pour que votre Seigneurie puisse savoir de quelle manière ignoble vous en avez usé à l'égard de mes soins constants, de cette heure, je vous hais cordialement ; et, quoique votre folie puisse vous pousser au repentir, et vous ouvrir enfin les yeux pour voir vos injustices, l'effort de toute votre vie ne pourra me vaincre ; ni tous les amis que vous pourrez faire intercéder pour vous ; ni vos lettres de soumission, même si elles exprimaient autant de larmes que de mots ; ni même si vous vous mettiez à genoux en guise de pénitence, rien ne m'amènerait à vous embrasser ; et, sans mon pardon, vous n'aurez pas d'enterrement chrétien si vous mourez ainsi. Ainsi donc, adieu ! — Quand je serai marié et en sûreté, alors je viendrai de nouveau vous rendre visite, Madame, et vous persécuter ; je veux être pour vous un tourment plus pénible qu'un dur hiver. Je sais que vous rétracterez et que vous m'implorerez ; mais ne vous donnez pas cette peine : j'aimerais mieux avoir la fièvre et une soif continuelle, passer ma jeunesse à boire et à me battre, ou prendre une putain tirée d'un hôpital, rongée par le temps, les maladies et le mercure, que d'être amené à vous aimer.

LADY. — Ha, ha, ha ! mais faites-le donc ; seulement prenez garde tout de même.

LOVELESS AINÉ. — De toi, faux dés, friponne, couarde, que le Seigneur me délivre ! (*Il sort.*)

LADY. — Mais écoutez-moi, écoutez-moi ! — Il est sorti ? Rappelez-le donc !

ABIGAIL. — Pendez-le donc !

LADY. — Tu es encore ici ? Vole, vole et rappelle mon amoureux ; vole ou que je ne te voie plus jamais !

ABIGAIL. — J'aimerais mieux me remettre à tricoter que de voir ce coquin ; mais pourtant je vais vous obéir. (*Elle sort.*)

LADY. — Je ne voudrais pas le mettre trop en colère. Quelle

damnée folie y a-t-il dans l'esprit des femmes, de traiter le plus durement ceux qu'elles aiment le plus ? Si je le perdais ainsi, je n'aurais que ce que je mérite. J'espère qu'il ne le prendra pas trop à cœur. — (*Entre Abigail.*) Eh bien ? Va-t-il revenir ?

ABIGAIL. — Jamais, a-t-il juré, tant qu'il entendra dire que cette femme est en vie. Il a juré qu'il m'aurait d'abord !

LADY. — L'as-tu supplié, coquine ?

ABIGAIL. — Autant que j'ai pu, Madame. Mais c'est toujours votre manière, de l'aimer quand il est absent, et quand il est avec vous, de rire de lui et de le tromper. Il y a une autre manière, ce serait de pouvoir vous accorder avec lui.

LADY. — Tu dis vrai ; donne-moi du papier, une plume et de l'encre ; je vais lui écrire : je ne voudrais pas qu'il s'endorme sur sa colère. Les femmes sont les plus folles quand elles pensent qu'elles sont les plus sages.

SCENE II

La rue.

Musique. — *Entrent* LOVELESS JEUNE, ses compagnons et la VEUVE.

LA VEUVE. — Je vous en prie, Monsieur, renvoyez ces gens-là, qui ne sont pas faits pour être vos connaissances, et bien moins encore votre société. Est-il convenable que des garnements comme ils le sont portent le nom d'amis et vous équiperent une maison civile ? Vous êtes maintenant sur le point de vous marier, et ceux qui vous aiment doivent attendre de vous une vie bien différente de votre ancienne conduite. Si vous les gardez, renvoyez-les aux écuries et faites-en des palefreniers ; et encore, maintenant j'y réfléchis, de tels mendiants, une fois mis à cheval, chevaucheront jusqu'où ? Mieux vaudrait que vous le surveilliez.

LE CAPITAINE. — Ecoutez, vous qui devez être une Dame : occupez-vous de vous-même et réfléchissez à votre toilette dès le soir, quel costume, quel gilet fera bien pour votre chevalier, quel cordial lui plaira le matin. Quelles pierres de touche avez-vous pour lui ?

LA VEUVE. — Que voulez-vous dire, Monsieur ?

LE CAPITAINE. — Ce qui peut le mettre en appétit. S'il se dresse bien, n'ayez pas peur, mais criez : « Saint-Georges ! » et supportez-le vaillamment. Quand vous voyez que son haleine devient ardente, rabattez-le un peu ; il est rapide, et se tient ferme.

LA VEUVE. — Monsieur, vous entendez ces individus ?

LOVELESS JEUNE. — De joyeux compagnons, femme, de joyeux compagnons.

LA VEUVE. — Qu'ils soient les compagnons d'un autre, mais non pas de vous, mon cher monsieur. Vous allez être convenable et vous débarrasser de ces vils harnais.

LE CAPITAINE. — Il n'en aura pas besoin, douce Madame l'Épicière ! S'il est convenable, ni votre sucre en poudre, ni vos raisins secs ne pourront persuader au Capitaine de vivre avec lui. Qu'il soit donc convenable et voie ce qu'il en adviendra.

LE POÈTE. — Qu'il soit convenable, qu'il le soit ; le voilà fichu ; c'est ce qui va arriver : s'il devient convenable un jour, je n'accepterai pas 300 livres par an pour vivre avec lui. Sois convenable ! En voici une gentille persuasion.

LE CAPITAINE. — Si tu es convenable, chevalier, (que Jupiter t'en garde !) procure-toi un autre nez ; celui-ci te sera arraché par tes amis furieux de ta conversion. Les enfants que tu auras de cette bourgeoise ne peuvent hériter par la loi ; ce sont des enfants naturels, et tous tes ébats, pur libertinage. Et quand ils seront grands, n'ayant que peu de moyens, ils ne pourront être que des calicots ou des épiciers, comme leur chère mère que voici ! Je t'en prie, sois convenable, chevalier ; et sois souf une fois par an ; cela fera très bien.

LOVELESS JEUNE. — Je m'étonne, mon cher cœur, que vous

me proposiez cela; vous ne comprenez pas ces Messieurs. Je serai bref et net; j'aimerais mieux vous quitter. Ceux-ci sont des créatures qui n'ont besoin de rien, si ce n'est de grain et d'eau. Je garderai ces gaillards, avec tout juste la dépense de deux poules.

LA VEUVE. — Si vous pouvez le calculer ainsi, je me rends à vos raisons; s'ils mangent moins, je n'en serai pas offensée. Mais comment ces gens-là peuvent-ils vivre d'aussi peu que de grain et d'eau, voilà ce que je ne peux croire.

LOVELESS JEUNE. — Pourquoi donc, mon doux cœur? Qu'est-ce que votre bière, si ce n'est grain et eau, douce veuve?

LA VEUVE. — Oui, mon doux chevalier; mais où sont en cela leur nourriture et leurs habits?

LOVELESS JEUNE. — En ce mot bref : « bière », tout est inclus, nourriture, boisson et vêtements. Ce ne sont pas de ces serviteurs voraces, ni de ces gaillards qui, à table, s'em-piffrent, et cependant vont ensuite croquer plus de noix que ne le peut une douzaine d'écureuils, sans parler de leur tapage, qui est le plus condamnable. J'aurais mieux aimé la société d'un fabricant de bateaux que de vivre au milieu de pareils fripons. Mais ceux-ci sont des gens d'une telle discrétion dans leur nourriture, d'un entretien si peu difficile, qu'ils se mettent à suer s'ils sentent seulement des mets chauds. La soupe est pour eux un poison; un cuisinier, ils l'ont en horreur comme un calculateur; à voir seulement un lit de plumes, ils défaillent. La bière leur sert uniquement de nourriture et de boisson; elle leur conserve le corps libre et dégagé. Le pain est un constipant, et c'est pourquoi ils l'ont aboli, même dans leur bière, qui est plus légère et de nature plus subtile. Ce qu'ils prennent, en outre, est bien peu de chose et aussi facile; car, en hommes sévères pour eux-mêmes, ils se reposent sur un banc ou une malheureuse table bien dure; si une cheminée s'offre à eux, avec de la paille, ils s'y couchent. Quand ils sont malades, je veux dire souls, ils peuvent avoir une litière fraîche; autrement, ils méprisent les satisfactions de ce monde. Quant à leurs pauvres vêtements, ils les laissent s'user et n'en cherchent pas de nouveaux; et si quelqu'un leur en offre, ils se mettent en colère et se réconci-

lient difficilement avec lui; vous ne les entendrez pas une fois par an réclamer un pourpoint qu'on aura jeté, ce qui est une modestie qui convient bien à mes pauvres amis. Vous voyez leur garde-robe, maigre, mais suffisante. Quant aux chemises, je le suppose, ce sont des choses sorties de leur souvenir. Ils veulent être pouilleux et galeux quand il leur plaît; et alors, pour les soigner, il leur suffit de la fosse à chaux d'un tanneur : deux chiens, en même temps qu'eux, peuvent être soignés pour trois pence.

LA VEUVE. — Vous m'avez à moitié persuadée; je vous en prie, faites à votre gré. — Et vous, mes bons amis, puisque je connais votre régime, je vais faire en sorte que la nourriture ne vous déplaie pas : vous aurez de la bière.

LE CAPITAINE. — Nous ne demandons pas davantage qu'elle soit forte, Madame.

LOVELESS JEUNE. — Allons, en avant, Messieurs; à l'église mes enfants! Quand nous aurons terminé, nous irons nous amuser au jeu de boules. (*Ils sortent.*)

ACTE V

SCÈNE I

Une chambre dans la maison de Loveless Aîné.

LOVELESS AÎNÉ.

LOVELESS AÎNÉ. — Cette femme insensible me trouble le cœur; elle ne veut pas sortir de ma mémoire! Je voudrais que, pour une ou deux heures, elle soit un homme, afin que je puisse la battre. Si j'avais été déloyal, vieux ou jaloux, ce n'aurait été que justice qu'elle m'eût méprisé; mais être jeune et, par cette lumière, je pense, aussi bien tourné que le plus bel homme du monde, bien fait, droit et robuste, de fortune et de manière égales au plus habillé d'argent du royaume... mais ce sont des choses qui ne comptent pas. Sûrement, elle a chez elle quelque méchante canaille, quelque rustre qu'elle a vu porter, comme un autre Milon, des pièces de bière sur ses épaules, et chanter avec cela; travailler toute la journée et, le soir, emboucher une cornemuse et puer pendant deux heures. Voilà ceux qui nous font du tort, ces canailles à l'échine d'acier. Si j'avais été charretier ou cocher, je serais arrivé à mes fins il y a longtemps. (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a là un gentilhomme qui voudrait vous parler.

LOVELESS AÎNÉ. — Fais-le entrer. (*Entre Welford.*)

WELFORD. — Je vous demande pardon, Monsieur.

LOVELESS AÎNÉ. — Vous êtes le bienvenu, Monsieur. Que désirez-vous?

WELFORD. — M'avez-vous oublié?

LOVELESS AÎNÉ. — Je ne me souviens pas beaucoup de vous.

WELFORD. — Vous devez vous en souvenir, Monsieur. Je suis le gentilhomme que vous vous êtes plu à outrager sous votre déguisement; je me suis informé de vous.

LOVELESS AINÉ. — J'étais déguisé, en effet, Monsieur, si je vous ai outragé. Mais, je vous prie, où donc et quand ?

WELFORD. — Dans la maison d'une certaine dame que je n'ai, certes, pas besoin de nommer.

LOVELESS AINÉ. — Je me souviens de vous; vous sembliez être un prétendant de cette dame.

WELFORD. — Si vous vous rappelez cela, n'oubliez pas de quelle façon injurieuse vous m'avez traité; ce n'était pas là-bas le lieu de se quereller; mais, je vous en prie, pensez à ceci que, si vous êtes un galant homme, vous ne craignez pas de vous battre avec moi, sans plus attendre; sinon, je vous provoquerai.

LOVELESS AINÉ. — Monsieur, je n'ai pas peur de me battre, mais jamais pour une femme; si vous m'apportiez un noble sujet de tirer l'épée, je serais votre homme; mais, pour cela, je ne voudrais même pas me piquer le doigt. Et, lorsque vous me dites que je vous ai offensé, c'est si loin de mon caractère, que, de mes craintes, offenser est la plus grande. Croyez-moi, nous avons été abusés tous les deux, non par nous-mêmes, mais par cette volontaire et dédaigneuse créature de haine, cette oublieuse femme; si, à cause d'elle, nous perdions notre bon sens et nous nous précipitions l'un contre l'autre comme des béliers, le peu d'hommes raisonnables qui existent riraient de nous et nous mépriseraient, et laisseraient à nos mémoires acharnées les noms difficiles à effacer de bretteurs et de fous. Ce n'est pas la crainte, Monsieur, mais la raison qui me fait parler ainsi. En cette occasion, j'aimerais mieux vous secourir que vous frapper. Et vous vous rendrez compte que vous aurez beau vous jeter dans tous les dangers qu'elle vous offre, racheter chaque jour sa réputation perdue et trouver pour elle un nouvel honneur à la pointe de votre épée, vous ne serez pour elle qu'un objet de gaité, comme je l'ai été.

WELFORD. — Je vous demande pardon, Monsieur; vous avez

émoussé la pointe de mon épée; et pourtant je voudrais bien en être quitte avec cette dame.

LOVELESS AINÉ. — Eh bien, je vous y aiderai. Nous sommes deux et elles sont deux; deux sœurs également riches, si ce n'est que l'aînée a la plus belle dot. Suivez seulement mon conseil et, je vous le garantis, nous les dépasserons encore. Et voici comment... (*Entre le Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a ici une dame qui a besoin de vous parler. Je ne peux pas l'empêcher d'entrer; elle est entrée, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — C'est la dame de compagnie. Je vous en prie, qu'elle ne vous voie pas. — Drôle, fais-lui la conversation un moment. — Ecoutez à l'oreille. (*Il lui parle bas.*) Allez et dépêchez-vous. Quand je reviendrai, je vous dirai tout mon projet.

WELFORD. — Je ne me soucie guère de celle que j'aurai.

LOVELESS AINÉ. — Allez, allez; la voilà; il ne faut pas qu'elle vous voie. (*Welford sort. — Entre Abigail.*)

LOVELESS AINÉ. — Eh bien, chère Madame, quoi de nouveau ?

ABIGAIL. — Je vous en prie, laissez toutes ces histoires et prenez cette lettre.

LOVELESS AINÉ. — De qui, ma bonne Vanité ?

ABIGAIL. — De Madame, Monsieur. Hélas! bonne âme, elle pleure et se désole!

LOVELESS AINÉ. — Vraiment, bonne âme? Ne voudrait-elle pas avoir un vin chaud? Vous envoie-t-elle, avec votre remarquable talent oratoire, mon bon Cicéron, pour m'enchaîner de nouveau à sa foi? Faites sortir les chiens! Je vais vous faire embrasser un arbre, espèce de putain, et vous pendre dans la garenne.

ABIGAIL. — Je ne suis pas une bête, Monsieur, sachez-le.

LOVELESS AINÉ. — Je voudrais bien le savoir, car j'en doute toujours. Eh bien, qu'allez vous dire maintenant ?

ABIGAIL. — Rien.

LOVELESS AINÉ. — Comment, vous êtes une femme et vous ne dites rien ?

ABIGAIL. — A moins que vous ne vouliez m'écouter avec plus de calme. Je peux parler assez sagement.

LOVELESS AINÉ. — Et assez haut ? Votre maîtresse se décide-t-elle à m'aimer ?

ABIGAIL. — Il me semble, d'après sa lettre et ses pleurs ; mais vous êtes si changé !

LOVELESS AINÉ. — Non, pas autrement que j'étais, grognon ; et je ne changerai pas. Je vais lire cette fameuse épître. (*il lit.*) Ha, ha, ha ! Ta maîtresse n'est-elle pas folle ?

ABIGAIL. — Pour vous, elle le sera ; c'est une honte que vous puissiez traiter une pauvre femme d'une manière si vexatoire ! Elle aime le sol que vous foulez, et vous, cœur de pierre, parce qu'elle a plaisanté avec vous, vous pensez la tuer. C'est une fameuse victoire, comme on dit ! (*Elle pleure.*)

LOVELESS AINÉ. — As-tu donc tant d'humidité dans ta peau coriace, que tu puisses pleurer ? J'aurais juré que tu as été amoureux depuis cinq ans. Allez, laissez pleuvoir ! Ta figure gerce sous l'averse comme de la boue sèche.

ABIGAIL. — Je n'endurerai pas ces obscénités. Adieu, au nom du diable ! Si Madame meurt, j'affirmerai sous serment devant le jury que tu en es la cause.

LOVELESS AINÉ. — Fais-le, épouvantail, fais-le. Et dis de ma part à ta maîtresse ceci : j'ai l'intention d'aller la voir, si je n'ai pas autre chose à faire ; avant d'aller la trouver, je me propose d'aller dénicher des nids d'oiseaux. Pourtant, je puis venir, aussi. Mais si je viens, depuis cette porte jusqu'à ce que je la voie, je penserai comment me moquer d'elle avec mépris, comment la tourmenter et la faire tant pleurer que les médecins, si elle tombe malade là-dessus, réclameront son urine pour y chercher la cause de sa maladie, et elle, irrémédiablement, mourra dans son hérésie. Adieu, vieux proverbe !

ABIGAIL. — Tu es un homme abject ! Dieu garde mes enfants de toi !

LOVELESS AINÉ. — Tu n'en as qu'un et il est dans ta fesse gauche, ce qui te fait clopiner ainsi. Vous devriez avoir le derrière écrasé comme une toupie, sans cela vous ne tournerez jamais bien. Adieu, vieux tableau ! (*Elle sort.*)

SCENE II

Une chambre dans la maison de Lady.

LADY, *seule.*

LADY. — N'est-il pas étrange que chaque esprit de femme cherche de nouveaux moyens de se torturer soi-même ? Si je demandais à ma raison de l'expliquer, je ne pourrais répondre pourquoi je me garde moi-même loin de mon propre désir, et pourquoi j'empêche celui que j'aime de m'aimer. Chaque heure je m'en repens de nouveau, et cela continue pourtant. C'est comme un homme qui ne pourrait dormir naturellement et qui, dans son ennui, donnerait volontiers le reste de sa vie pour deux heures de repos, et pourtant, dans sa perversité, aimerait mieux épier un autre homme ayant comme lui envie de dormir, que de prendre son propre repos. Tout ceci, je le sais ; pourtant, une étrange humeur chagrine, une sorte de colère me pousse à consommer ma propre ruine ! J'aimerais mieux, parfois, mourir que de ne pas désobliger en public celui que tout le monde pense que j'aime, en jurant mes grands dieux ; et je suis sérieuse alors. Oh ! que sommes-nous donc ? — Eh bien, quoi de nouveau ? (*Entre Abigail.*)

ABIGAIL. — Ma foi, Madame, rien de bon à entendre.

LADY. — Il ne viendra pas ?

ABIGAIL. — Non, vraiment.

LADY. — Et il n'a pas écrit ?

ABIGAIL. — Non plus. Plût au Ciel que vous ne vous soyez pas perdue vous-même !

LADY. — Mais qu'a-t-il dit ?

ABIGAIL. — Ma foi, il a parlé d'étrange façon.

LADY. — Comment, d'étrange façon ?

ABIGAIL. — D'abord, en lisant votre lettre, il a éclaté de rire.

LADY. — Comment, en signe de mépris ?

ABIGAIL. — Il a ri monstrueusement haut, comme s'il pensait mourir de rire; et lorsqu'il a lu que vous avez écrit, je pense, que vous étiez dans une bien triste humeur, pour le ramener par ce moyen, alors il a crié : « Hélas pour elle ! » et il a de nouveau éclaté de rire.

LADY. — Il a fait cela ?

ABIGAIL. — Oui, jusqu'au moment où je me suis mise en colère.

LADY. — En colère, pourquoi ? Pourquoi t'es-tu mise en colère ? Il a eu raison, je l'ai mérité; il aurait été un sot, un homme indigne qu'on l'aime, s'il n'avait pas ainsi ri de moi. Vous vous êtes mise en colère ! cela a montré votre sottise; je l'aimerai davantage pour cela, que pour tout ce qu'il a jamais fait auparavant. Mais n'a-t-il rien dit d'autre ?

ABIGAIL. — Beaucoup de choses vagues. Il a dit que, bien que vous vous soyez moquée de lui, comme vous êtes une femme, il pourrait espérer vous faire la grande faveur de vous voir; pourtant, a-t-il dit, il savait que vous étiez emportée, et il ne voudrait pas vous offenser par la vue de quelqu'un que, maintenant, il était obligé de ne pas quitter.

LADY. — Qui donc ?

ABIGAIL. — Je ne sais; mais je crains en vérité que ce soit une femme à qui il fait la cour; car j'ai entendu les domestiques, comme je passais parmi eux, chuchoter quelque chose d'analogue, et alors que je revenais par le hall, il y avait là deux ou trois clercs qui écrivaient en hâte des actes qui, disaient-ils, étaient pour la dot de leur maîtresse.

LADY. — C'est très vraisemblable, et il se pourrait bien qu'il en soit ainsi; car il doit penser, et il a raison, que je voudrais,

avec mes méchants stratagèmes, le garder pour toujours plutôt que de le voir se marier.

ABIGAIL. — A la fin, il a dit que cela serait difficile, mais qu'il vous verrait pour vous faire plaisir.

LADY. — Nous toutes, que l'on appelle femmes, nous savons aussi bien que les hommes que ce serait une bien plus belle chose de favoriser ceux qui nous favorisent, et de respecter ceux qui nous respectent; pourtant, nous suivons un bien plus mauvais chemin, et nous ne regardons jamais les hommes avec plaisir, jusqu'au jour où ils trouvent le moyen de nous négliger; alors, mais trop tard, nous comprenons que nous avons perdu ce que nous aurions pu avoir, et nous voulons mourir. (*Entre Marthe.*)

MARTHE. — Sœur, votre amoureux est là-bas, avec une femme qui l'accompagne.

LADY. — Où ?

MARTHE. — Tout près de la porte.

LADY. — Hélas! je suis perdue! Je crains qu'il ne soit fiancé. Quelle sorte de femme est-ce ?

MARTHE. — Une femme très laide, avec un masque; et je ne sais pas si sa figure peut compenser le reste.

LADY. — Mais pourtant son esprit est sans doute d'une matière plus douce que le mien. (*Entrent Loveless Aîné et Welford, sous des habits de femme.*)

LADY. — Eh bien, je le vois, si mon cœur ne se gonfle pas de nouveau! (arrière, toi, orgueil féminin!) — et si je ne puis lui dire un mot aimable, que je cesse de vivre!

LOVELESS AÎNÉ. — Comme vous l'avez voulu, Madame, me voici.

LADY. — Comment! Quelle nouvelle ruse vous amène ici? Avez-vous inventé un nouveau stratagème ?

LOVELESS AÎNÉ. — Ma foi, voici le meilleur stratagème que j'aie maintenant! — Comment es-tu, mon doux cœur ?

WELFORD. — Fort bien, aussi longtemps que je pourrai vous plaire, mon cher amour. Je ne peux ni ne veux être mal quand vous êtes bien, ni être bien quand vous êtes mal.

LOVELESS AINÉ. — Oh, le doux caractère ! Qu'aurais-je donné pour que cette dame ait été comme toi ! La vois-tu ? Cette figure, mon amour, jointe à ton esprit soumis, auraient fait une vraie femme, en vérité !

WELFORD. — Hélas, mon amour ! Ce que Dieu a fait, je n'ose songer à le corriger. Je n'use ni de fard, ni d'autres artifices ; mes mains et ma figure le montrent bien.

LADY. — Eh bien, qu'est-ce que vous nous avez apporté là à nous montrer ? Est-ce que vous demandez de l'argent pour cela ?

LOVELESS AINÉ. — Une chose divine, que je ne montre pas pour de l'argent : c'est ma maîtresse, qui ne connaît ni colère ni mépris ; ma volonté est pour elle une loi. Je vous en prie, saluez-la.

LADY. — La saluer ? Je ne voudrais pas l'embrasser pour la moitié de ma fortune !

LOVELESS AINÉ. — Pourquoi, pourquoi donc ? Vous me verrez le faire après vous. Regardez ! (*Il embrasse Welford.*)

LADY. — Ah fi ! une bête n'aurait pas fait cela ! Je ne t'embrasserais pas d'un mois, même pour gagner un royaume.

LOVELESS AINÉ. — Ma foi, vous n'aurez pas ce tourment !

LADY. — Alors, c'était une Margot comme celle-ci ! Sûrement, tu es fou !

LOVELESS AINÉ. — Je l'ai été autrefois, quand j'aimais des peintures ; car qu'est-ce que c'est que forme et couleurs, si ce n'est peinture ? En cette peau basanée, réside une masse infinie de vertus, alors que votre peau rouge et blanche en est dénuée.

LADY. — Et c'est celle-là que vous allez épouser, n'est-ce pas ?

LOVELESS AINÉ. — Oui certes, c'est elle.

LADY. — Que Dieu vous donne joie !

LOVELESS AINÉ. — Amen !

WELFORD. — Je vous remercie, en qualité d'inconnue, de

votre bon souhait; le même pour vous, quand vous vous marierez.

LOVELESS AINÉ. — Oh, le noble esprit !

LADY. — Vous me remerciez ? Je vous prie, gardez votre haleine plus près de vous; je ne l'aime pas.

WELFORD. — Je ne voudrais pas causer la moindre offense, et encore moins à une dame de votre condition.

LOVELESS AINÉ. — Douce, douce !

LADY. — Je ne pense pas que cette femme puisse être de nature aussi laide : elle est sans doute déformée par l'exercice du péché.

WELFORD (*s'agenouillant*). — Oh ! Monsieur, ne croyez pas cela ! Que le Ciel me garde pour autant que je suis exempt de toute impure pollution avec un homme ! Si mon honneur m'est enlevé, je ne suis pas une femme !

LOVELESS AINÉ. — Relève-toi, ma chère âme ! Je ne crois pas cela. Hélas ! je crains que son tendre cœur ne se brise sous ces reproches ! — Fi donc ! vous ne savez donc pas être plus polie envers une faible vierge ! — N'importe, ma douce; laissons-la dire ce qu'elle veut ! tu n'en es pas plus mauvaise pour moi ni, par conséquent, pour personne; sois tranquille.

WELFORD. — Pour toute autre chose, je le serais, mais pour mon honneur, il me semble...

LOVELESS AINÉ. — Hélas ! ton honneur n'est pas taché. — Est-ce là l'affaire pour laquelle vous m'avez fait venir ?

MARTHE. — Ma foi, ma sœur, vous êtes fort à blâmer de traiter ainsi une femme, quelle qu'elle soit. Je vais la saluer. — Vous êtes la bienvenue ici.

WELFORD. — Je vous en remercie humblement.

LOVELESS AINÉ. — Toujours aussi douce qu'une colombe, malgré toutes ces injures. Allons, partons-nous ? Je ne t'aime pas si mal que de vouloir te garder ici, comme objet de plaisanteries. — Adieu ! à la fin du monde !

LADY. — Eh bien, où allez-vous, maintenant ?

LOVELESS AINÉ. — Vous ne le saurez jamais, parce que vous ne me retrouverez pas.

LADY. — Je vous en prie, permettez-moi de vous parler.

LOVELESS AINÉ. — C'est parfait. Allons !

LADY. — Je vous en prie, permettez-moi de vous parler.

LOVELESS AINÉ. — Oui, pour une autre moquerie.

LADY. — Par le Ciel ! je ne veux pas me moquer de vous Mon bon Monsieur, un mot.

LOVELESS AINÉ. — Bien que vous ne méritiez pas tant de ma part, cependant, si vous êtes réellement sérieuse, je consens à vous parler un instant ; mais, je vous en supplie, soyez brève, car, en bonne foi, il y a un curé et une licence qui nous attendent à l'église pendant ce temps ; et vous voyez, il fait nuit.

LADY. — Monsieur, écoutez-moi avec patience, et, quoi que ce soit que je vous aie dit jusqu'ici en plaisantant, oubliez-le ; car, comme j'espère mon salut, ce que je vais vous dire maintenant vient de mon cœur, et c'est l'expression de ma pensée.

LOVELESS AINÉ. — Bien, bien, que voulez-vous dire ?

LADY. — N'étais-je pas, naguère, votre maîtresse et vous mon serviteur ?

LOVELESS AINÉ. — Oh ! c'est loin, cette vieille affaire !
(*Il s'en va.*)

LADY. — Non, mon bon Monsieur, attendez. Je voudrais seulement vous entendre m'expliquer vous-même pourquoi vous prendriez cette femme et me quitteriez.

LOVELESS AINÉ. — Et pourquoi pas, s'il vous plaît ? Est-ce qu'elle ne le mérite pas autant que vous ?

LADY. — Je ne le pense pas, si vous nous regardiez toutes deux sans parti pris.

LOVELESS AINÉ. — A ne regarder que la figure, c'est vrai ; mais, si nous jetons sérieusement les yeux sur vos esprits, vous lui êtes mille fois inférieure en mérite. Elle ne sait pas s'évanouir par plaisanterie, ni imposer toutes sortes de tâches à son amant, pour montrer son humeur chagrine, et éprouver l'affec-

tion de son prétendant; et elle ne sait pas non plus contredire tout ce qu'il dit. C'est une excellence femme, qui me donnera tout ce que je veux, et m'apportera des enfants assez vigoureux pour manier le marteau et lever les poids. Et, comme épouse, elle est bien loin de vous. Que pouvez-vous faire dans une maison pour subvenir à vos enfants que rester au lit et les enfanter? Ce qui vous intéresse, c'est de vous habiller, de rester des heures sans rien faire, et de manger, tandis qu'elle sait faire toutes sortes de choses utiles. Elle sait joliment faire de la pâtisserie, et comment il faut farcir les gélinittes; elle sait tisser, faire de la dentelle et rembourrer des pelotes. Et vous, à quoi êtes-vous bonne?

LADY. — Et quand bien même elle me surpasserait à tous les points de vue, est-ce que cela vous autoriserait à vous parjurer?

LOVELESS AINÉ. — Me parjurer, comment?

LADY. — Peut-être avez-vous oublié les innombrables serments que vous avez proférés, en refusant toutes celles qu'on vous offrait, si ce n'est moi? Je ne veux pas vous le rappeler. Que Dieu vous donne joie!

LOVELESS AINÉ. — Non, mais comprenez-moi; il faut toujours examiner l'intention des serments. Admettez que je jure à un ami quelconque d'aller le voir chez lui le lendemain; les dieux ne me considéreraient pas comme parjure si je devenais aveugle, ou s'il se cachait où mes diligentes recherches ne pourraient le trouver; c'est qu'il n'y aurait pas là de mauvaise volonté de ma part. Peut-on imaginer que je songe à vous forcer au mariage, et à vous avoir, que vous le vouliez ou non?

LADY. — Hélas! vous n'en avez pas besoin: je vous fais à l'instant l'offre de moi-même, et ainsi vous êtes parjure.

LOVELESS AINÉ. — Un péché, je le vois, doit de toutes façons tomber sur moi; d'ailleurs, quoi que l'on fasse avec les femmes, on ne peut jamais l'éviter. Pourtant, je voudrais choisir le moindre mal, qui est de vous quitter, vous qui m'avez fait toutes les tromperies que peut imaginer une méchante femme, qui avez méprisé mes soins, et auriez voulu par vos bavardages m'empêcher de me marier, jusqu'à ce que j'aie dépassé l'âge

d'avoir des enfants, plutôt que de quitter celle-ci, qui a abandonné sa famille, et jeté sa tendre personne entre mes mains, sur un mot de moi.

LADY. — Laquelle de nous a juré la première envers vous ?

LOVELESS AINÉ. — Eh bien, c'est vous.

LADY. — Alors, quel est le serment qu'il faut observer ?

LOVELESS AINÉ. — Je vous prie de ne pas insister sur mes péchés, sans que je puisse y porter remède.

LADY. — Vous le pouvez, en m'épousant.

LOVELESS AINÉ. — Et comment alors sera satisfaite la parole que je lui ai donnée ?

LADY. — Vous n'avez pas à la garder, et elle n'a pas besoin de satisfaction : c'est une erreur, digne tout au plus de repentir.

LOVELESS AINÉ. — Pourrais-je faire un tel outrage à un si tendre cœur de vierge ? Ce n'est pas possible.

LADY. — Pourquoi n'est-ce pas possible ?

LOVELESS AINÉ. — Je jure que je préférerais me marier avec toi qu'avec elle, cependant, mon honnêteté...

LADY. — Quelle honnêteté ? Elle est plus à couvert par ce moyen. Allons, mon serviteur, tu le feras. Je t'embrasserai pour cela. (*Elle l'embrasse.*)

LOVELESS AINÉ. — En vérité, ce baiser est bien doux ; plutôt à Dieu qu'il ne cache pas un péché !

LADY. — Il n'y a pas le moindre péché. Essayes-en un autre.

WELFORD. — Oh ! mon cœur !

MARTHE. — Au secours, sœur ! la dame s'évanouit.

LOVELESS AINÉ. — Comment vous sentez-vous ?

WELFORD. — Oh ! très bien, si vous l'êtes aussi.

LOVELESS AINÉ. — Eh bien, je vais faire une chose très simple. Ecoutez-moi : c'est mon dernier mot, et je ne le changerai pas. J'avais fait le serment, quand vous m'avez arrêté ainsi, de me marier cette nuit. Eh bien ! si vous voulez venir sans délai, tout de suite, quelque tard qu'il soit, avec votre

propre prêtre, à votre propre chapelle, je vous épouserai, et ensuite, au lit ! Car, si vous m'abandonniez maintenant, cela me serait bien égal : elle ne m'en voudrait pas, même pour toutes ces injures ; tel est son caractère. Si je ne suis pas honteux de l'embrasser maintenant que je la quitte, que je meure !

WELFORD. — Je vois bien que vous vous allez, aussi furtivement que vous vouliez le faire ; pourtant je prierai pour vous : que toutes les bénédictions du monde brillent sur vous deux, et que vous vieillissiez dans le bonheur ! Que toutes les malédictions du monde s'abattent sur moi, si je ne dis pas ce que je pense !

LADY. — En route, mon serviteur !

MARTHE. — Ma sœur, allez-vous vous marier avec cet inconstant ? Ne pensez-vous pas qu'il va vous chasser demain ? Outrager une femme de la sorte ! Puissiez-vous ne jamais être heureuse avec lui !

WELFORD. — C'est que Dieu ne le veut pas ! Hélas ! Je n'en étais pas digne : je le lui avais dit.

MARTHE. — C'était pure modestie de votre part ; vous êtes trop bonne pour lui. — Je ne voudrais pas voir votre mariage pour un monde !

LADY. — Comme vous voulez, comme vous voulez ! — Venez, Younglove. (*Lady, Loveless Ainé et Abigail sortent*).

MARTHE. — Séchez vos larmes, en vérité ; vous ne penserez pas que nous sommes toutes grossières comme celles-ci. Je voudrais savoir comment vous donner une revanche !

WELFORD. — Je ne le voudrais pas ; non, laissez-moi souffrir ; voilà ce que je désire.

MARTHE. — Je vous en prie, rentrez avec moi ; il est très tard, et vous resterez toute la nuit ; votre lit ne sera pas plus mauvais que le mien. Je voudrais bien vous être agréable.

WELFORD. — Je vous en remercie humblement. Que Dieu m'accorde de vivre pour vous récompenser de votre affection ! (*Marthe et Welford sortent*.)

SCÈNE III

La maison de Loveless aîné.

LOVELESS JEUNE, SAVIL.

LOVELESS JEUNE. — Votre maître vous a envoyé à moi, Savil ?

SAVIL. — Oui, il m'a envoyé à Votre Honneur.

LOVELESS JEUNE. — Sais-tu pourquoi ?

SAVIL. — Hélas, Monsieur, je ne sais rien; et je ne suis plus occupé entre mes heures de repas. Mes jours de danse sont passés, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Qu'est-ce que tu es maintenant, alors ?

SAVIL. — Ce que je suis ? un misérable, Monsieur, sauf le respect de Votre Honneur; un homme qui, à la prochaine colère de votre frère, devra s'en aller sur les grands chemins, et vendre des badines. Ma femme est déjà en train d'apprendre à tisser des rubans.

LOVELESS JEUNE. — Et que penses-tu faire avec tes enfants, Savil ?

SAVIL. — Mon aîné est déjà la moitié d'un fripon : il est né corrompu, et Votre Honneur sait que c'est un excellent moyen d'attirer la pitié des gens; mon plus jeune, je me propose de l'attacher pour dix ans à un géôlier, pour qu'il puisse nous montrer de la compassion dans sa fonction.

LOVELESS JEUNE. — Votre famille est établie de façon bien entendue. Vous êtes résolu alors à tenir le langage de votre situation ? Où allez-vous établir vos pénates, Savil ?

SAVIL. — Les mendiants n'ont pas le choix : partout, je suppose, sauf au pilori.

LOVELESS JEUNE. — C'est votre ivrognerie et votre débauche qui vous valent cela, Savil; je vous l'avais dit; mais votre cœur était endurci.

SAVIL. — C'est vrai, vous avez été le premier à m'en parler; pourtant, je me rappelle dans mes larmes, que vous m'avez dit que vous auriez des prostituées; et, dans cette passion, vous avez éclaté en ces termes : « Toi, misérable, repens-toi, et brasse trois mesures de plus dans un muid : il sera bientôt midi avant que nous soyons soûls de nouveau, et le temps ne peut s'arrêter pour personne. »

LOVELESS JEUNE. — Vous êtes devenu un bien triste compagnon. Je vois que la misère peut vous dégager la tête mieux que la moutarde. Je vais de nouveau intercéder pour vos clefs, Monsieur.

SAVIL. — Serez-vous si aimable pour moi, Monsieur ? Je serai lié...

LOVELESS JEUNE. — Vous le serez, Monsieur, de nouveau à votre trousseau; ou bien je me trompe fort. (*Entre Morecraft.*)

MORECRAFT. — Dieu vous protège, Monsieur, Dieu vous protège !

LOVELESS JEUNE. — Eh bien, vieux putois, quel repaire de jeune lièvre avez-vous à pister ?

MORECRAFT. — Allons, je vous en prie, soyez plus accueillant, chevalier.

LOVELESS JEUNE. — Arrière, renard ! Je vais vous renvoyer à votre terrier.

MORECRAFT. — Vous êtes loin de compte; je veux être des vôtres.

LOVELESS JEUNE. — J'ai quelque chose à faire, Monsieur du Contrat ! Si vous me suivez, je vous battraï; prenez garde ! Sur ma vie, je vous casserai la tête.

MORECRAFT. — Tu te trompes maintenant; je ne suis pas un usurier. Qu'est-ce que c'est que ce pauvre garçon ?

SAVIL. — Je suis bien pauvre, en vérité, Monsieur.

MORECRAFT. — Donnez-lui de l'argent, chevalier.

LOVELESS JEUNE. — Commencez donc.

MORECRAFT. — Voilà, pauvre garçon; voici une pièce pour toi.

LOVELESS JEUNE. — Es-tu sérieux, Morecraft ?

MORECRAFT. — Oui, par ma foi, chevalier. Je veux suivre ton exemple : tu as eu des terres, et des mille et des cents, tu as dépensé, jeté l'argent par les fenêtres, et pourtant ta situation est deux fois plus florissante. Moi, j'ai acheté, extorqué, tiré par tous les bouts pour faire ma fortune, et j'ai été dupé; c'est pour cela que j'ai fait un vœu, essayer tous les moyens de ce monde, mais je veux trouver une manière constante de m'enrichir sans encourir de malédictions.

LOVELESS JEUNE. — Je suis heureux de votre conversion, Monsieur. Vous êtes sur un bon chemin; persistez-y, je vous en prie.

MORECRAFT. — Allons, nous voilà tous parfaits maintenant; je vais te tenir compagnie. — Viens, honnête garçon, pour l'amour de ce gentilhomme, voici deux pièces de plus pour toi.

SAVIL. — Dieu vous en récompense, Monsieur, et vous garde longtemps dans ces dispositions !

LOVELESS JEUNE. — Y persévéreras-tu ?

MORECRAFT. — Tant que j'aurai un penny. J'ai de bons habits tout prêts, et deux chevaux. Ne peux-tu m'organiser une couse, chevalier ? Je veux mettre mille livres sur mon *Crop-ear*.

LOVELESS JEUNE. — Bigre ! voilà qui est plus étrange qu'un monstre d'Afrique ! On ne parlera plus des guerres de Clève tant que cela durera. Viens, je vais te mettre en humeur.

SAVIL. — Je voudrais que toute sa damnée tribu soit d'aussi bonne composition ! — Je vous en supplie, que ce gentilhomme se joigne à vous pour me faire retrouver mes clefs. Je vais prier un instant pour vos deux Excellences.

LOVELESS JEUNE. — Il le fera, Monsieur. (*Ils sortent.*)

SCENE IV

Une chambre dans la maison de Lady.

LOVELESS AINÉ, LADY

LOVELESS AINÉ. — Sur ma foi, ma douce madame, vous voilà prise maintenant, malgré vos subtilités et vos fameux stratagèmes. Soyez donc réservée désormais.

LADY. — Je t'en prie, mon cher cœur, dis-moi la vérité.

LOVELESS AINÉ. — Par cette lumière, par tous les plaisirs que j'ai eus cette nuit, par votre virginité perdue, vous êtes tout simplement dupée; j'ai abusé votre esprit : cette femme est votre amoureux, Welford.

LADY. — Ce n'est pas possible.

LOVELESS AINÉ. — Votre sœur l'a reconnu, ou je me trompe fort. Remarquez comme elle rougit quand vous la regardez de près. Ha, ha, ha ! Je ne voyagerai pas maintenant. Ha, ha, ha !

LADY. — Je t'en prie, mon doux cœur, sois calme; tu m'irrites.

LOVELESS AINÉ. — Je vous plairai bientôt de nouveau.

LADY. — Welford ?

LOVELESS AINÉ. — Oui, Welford. C'est un jeune homme comme il faut, bien né et bien pourvu : votre sœur peut vous instruire de ses qualités mieux que moi.

LADY. — Suis-je donc attrapée à ce point ?

LOVELESS AINÉ. — Oui, ma foi, et tu le seras de nouveau, ne crains rien.

LADY. — Il faut le supporter patiemment, bien que cela me torture. Mais si j'avais su cela, si je l'avais seulement supposé, vous auriez pu attendre encore, avant d'arriver à ce résultat.

LOVELESS AINÉ. — Je le savais; aussi ai-je fait une sape et c'est ainsi que je vous ai fait sauter. Eh mais, voici notre dame. Restons à proximité. (*Ils se retirent.*)

(*Entrent Welford dans ses propres vêtements, et Marthe.*)

MARTHE. — Pour l'amour de Dieu, Monsieur, soyez discret en cette affaire, sinon vous me perdez. Oh ! Dieu ! qu'ai-je fait ?

WELFORD. — Rien de mal, je te garantis.

MARTHE. — Comment vais-je pouvoir maintenant regarder mes amis ? avec quelle figure ?

WELFORD. — Eh quoi ! avec celle-ci ; elle est fort bonne, et tu ne pourras en trouver de meilleure. Regarde donc toutes les figures que tu pourras voir ici : tu les trouveras gracieuses, jolies, douces, et, à ce qu'il te semble, honnêtes ; et pourtant ces gens-là ont fait autant que toi, chère maîtresse ; et cependant ils n'en gardent pas d'émoi.

MARTHE. — Mon bon Monsieur, rentrez et remettez vos habits de femme ; si l'on vous trouve ainsi, je suis perdue pour toujours.

WELFORD. — J'y mettrai bon ordre, ma chère maîtresse ; je ne suis pas un imbécile. Je resterai ici jusqu'à ce que tout soit bouleversée dans la maison.

MARTHE. — Mon cher ami, rentrez.

WELFORD. — Au lit de nouveau, s'il vous plaît ; autrement je reste fixé ici jusqu'à ce qu'on sache qui je suis et ce que j'ai fait. Si vous pouviez m'escamoter de nouveau dans ma cape de femme, et ainsi me cajoler en cachette, tout serait manqué et je resterais là de nouveau comme une bête, comme votre sœur m'a laissé. Non ; je veux que ce soit su et publié partout. Alors, si vous voulez être une femme de mauvaise vie, oubliez-moi, et vivez dans la honte ; et quand vous ne pourrez plus le supporter, épousez quelque manant, et vendez des bouteilles de bière.

MARTHE. — Je n'ose pas rester là, Monsieur ; traitez-moi avec douceur ; je suis votre femme.

WELFORD. — Rentrez ; je vais arranger tout.

LOVELESS AINÉ. — Je pourrai témoigner de votre véracité, Monsieur. (*A Lady.*) Voici la dame en question ; je vous en

prie, regardez-le : voilà celui qui m'a fait briser ma foi, ma douce amie; mais remerciez votre sœur; elle l'a ressoudée.

LADY. — Quelle stupide bête j'étais ! Je ne pouvais donc pas voir que cette femme n'avait rien d'une femme ! Si seulement je m'étais montrée douce comme ma sœur, il m'aurait servi à moi aussi une de ses ruses perfides.

WELFORD. — Il y a vingt contre un à parier que je l'aurais fait.

LOVELESS AINÉ. — Je vous aurais surveillé, Monsieur, pour vous empêcher d'aller fureter dans mes terres.

LADY. — Vous avez été avec ma sœur ?

WELFORD. — Oui, pour apporter...

LOVELESS AINÉ. — Un héritier au monde, je pense.

LADY. — Ne vous échauffez pas, maintenant.

WELFORD. — J'en ai eu ma part; j'ai été échauffé ces trois heures pour le moins; me voici raisonnablement refroidi maintenant.

LADY. — Ne pouvez-vous pas faire bonne chère, sans crier que vous avez mangé du rôti ?

WELFORD. — Celui qui fait bonne chère, et qui n'en bénit pas les auteurs, est ou blasé ou malappris, Madame. Pour ma part, j'ai trouvé une nourriture si douce que je peux la recommander, bien que je ne puisse la céder.

LOVELESS AINÉ. — Et comment ce plat vous a-t-il semblé, Welford ? Pour moi, je l'ai mangé de si bon cœur, que je ne pouvais dormir.

LADY. — Par cette lumière, si je m'étais seulement aperçue de vos intentions, vous auriez dormi avec un oreiller dans les bras, et c'est cela que vous auriez embrassé, à moins que ce soit une colonne du lit; mais, pour une femme, vous auriez pu attendre une année encore. Je vous aurais tourmenté plus qu'un cheval de poste, et j'aurais été plus longue à vous résister qu'Iris ne le fut jamais. Seigneur, puissé-je de nouveau n'être pas mariée !

LOVELESS AINÉ. — Madame, si vous recommenciez à être

acariâtre, je ne me porterais plus garant pour aucune femme du royaume, fût-ce la meilleure. Vous avez eu toujours les pieds chatouilleux.

WELFORD. — Est-elle bien attachée ?

LOVELESS AINÉ. — Elle a été toute la nuit enfermée ici.

WELFORD. — Alors vous pouvez la leurrer, sans crainte de la perdre. — Vous avez comme sœur une femme charmante : Seigneur, en quelle jolie fureur elle fut quand elle s'aperçut que j'étais un homme ! Mais, grâce à Dieu, j'ai fait taire ses scrupules sans le curé.

LOVELESS AINÉ. — Qu'avez-vous fait ?

WELFORD. — Madame, pouvez-vous dire ce que nous avons fait ?

LOVELESS AINÉ. — Elle en fait une maligne conjecture ; je le vois par ses...

LADY. — Bien, bien, moquez-vous de nous. Mais, ma grande Madame, si seulement je m'étais avisé de vous, vous auriez eu une autre compagne de lit, beaucoup plus digne de votre gale.

WELFORD. — Je vous remercie, Madame ; à mon gré, c'était fort bien. (*Entrent Loveless Jeune, sa Femme, Morecraft, Savil et des domestiques.*)

LOVELESS AINÉ. — Mettez votre pourpoint, voilà mon frère.

LOVELESS JEUNE. — Bonjour, mon frère ! Mes meilleurs vœux à votre femme.

MORECRAFT. — Dieu vous garde, et le bonjour à tous !

LOVELESS AINÉ. — Bonjour ! — Voici que vous arrive un pauvre frère.

LADY. — Fi ! comme cela me fait honte !

MORECRAFT. — Je vous en prie, mon bon ami, faites-moi avoir un verre de bière.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur. (*Il sort.*)

LOVELESS JEUNE. — Que faites-vous ici, mon frère ? Que veut faire cette dame ? Est-elle toujours blessée ?

LOVELESS AINÉ. — Non, je l'ai soignée. — Monsieur Welford, je vous présente mon frère.

WELFORD. — Monsieur, il me tarde d'en être l'ami.

LOVELESS JEUNE. — Je ne serai pas votre débiteur, Monsieur. Mais comment cela va-t-il pour vous ?

LOVELESS AINÉ. — Aussi bien que possible, mon garçon; je suis marié. Votre nouvelle connaissance est l'heureux possesseur de la sœur de ma femme, et tout est bien.

LOVELESS JEUNE. — J'en suis heureux. — Eh bien, ma jolie belle-sœur, comment trouvez-vous mon frère ?

LADY. — Presque aussi fou que vous.

LOVELESS JEUNE. — Il fera le meilleur des époux. Vous l'avez mis à l'épreuve ?

LADY. — Contre ma volonté, Monsieur.

LOVELESS JEUNE. — Il fera en sorte que votre volonté s'amende bientôt; n'en doutez pas. Mais, Monsieur, je vous supplie de faire plus ample connaissance avec ce Juif converti que voici. (*Rentre le Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Voici la bière que vous avez demandée, Monsieur.

MORECRAFT. — Et voici une pièce pour vous. — N'achetez jamais de propriétés, Monsieur, cela ne réussira jamais.

LOVELESS AINÉ. — Comment cela ?

LOVELESS JEUNE. — Je vous le dirai. Il est devenu un honnête homme.

LOVELESS AINÉ. — Un honnête homme ?

LOVELESS JEUNE. — Oui, un honnête homme. Je vous en dirai la raison à un moment de loisir.

WELFORD. — Oh ! mon bon Monsieur, présentez-le moi donc, maintenant.

LOVELESS AINÉ. — Vous pouvez vous embrasser.

MORECRAFT. — Monsieur, il faut que je sois des vôtres.

LOVELESS AINÉ. — Et que vous me fassiez raison.

LOVELESS JEUNE. — Morecraft l'Artificieux, tournez-vous de l'autre côté; je vais vous présenter quelqu'un d'autre.

MORECRAFT. — Autant que vous voudrez, Monsieur.

WELFORD. — Monsieur, je suis tout à votre service.

MORECRAFT. — J'en profiterai, ma foi, Monsieur.

LOVELESS AINÉ. — Je t'en prie, mon doux cœur, embrasse-le.

LADY. — Qui ? cet individu ?

SAVIL. — Monsieur, vous plâirait-il de vous souvenir de moi ? Mes clefs, mon bon Monsieur !

LOVELESS JEUNE. — Je vais le faire tout de suite.

LOVELESS AINÉ. — Viens, tu l'embrasseras pour l'amour de nos ébats.

LADY. — Qu'il vienne alors; mais, entendez-vous, ne m'apprenez pas ces friponneries, car vous pourrez vous en repentir.

LOVELESS AINÉ. — C'est à mes risques et périls. — Mon joyeux monsieur Morecraft, voici une dame qui voudrait vous saluer.

MORECRAFT. — Son désir sera satisfait. Qui est-ce ?

LOVELESS AINÉ. — Ma femme, Monsieur.

MORECRAFT. — Elle sera alors ma maîtresse. (*Il l'embrasse*).

LADY. — Le dois-je, Monsieur ?

LOVELESS AINÉ. — Oh ! certes, vous le devez.

MORECRAFT. — Et vous devez aussi accepter cet anneau, un pauvre gage de quelque cinquante livres.

LOVELESS AINÉ. — Prends-le de toutes façons; c'est une prise légitime.

LADY. — Monsieur, je vous appellerai mon galant.

MORECRAFT. — J'en serai fier. — Qu'est-ce que c'est ce gaillard ?

LOVELESS JEUNE. — Le cocher de ma femme.

MORECRAFT. — Voici quelque chose, mon ami, pour vous acheter un fouet; pour vous, Monsieur, et vous, Monsieur (*Il donne de l'argent aux domestiques*.)

LOVELESS AINÉ. — A moins d'un miracle, ceci est la chose la plus étrange que j'aie jamais vue.

MORECRAFT. — Eh bien, allons-nous boire ou jouer ? Qu'allons-nous faire ?

WELFORD. — De plus en plus étrange ! Monsieur, vous trouverez à vous divertir d'ici un jour ou deux.

LOVELESS JEUNE. — Monsieur, j'ai une prière à vous adresser, au sujet de votre serviteur, Savil.

LOVELESS AINÉ. — Oui, pour ses clefs ; je le sais.

SAVIL. — Je vous en prie, Monsieur, intervenez à votre tour.

MORECRAFT. — Monsieur, vous devriez exaucer ma prière.

LOVELESS AINÉ. — C'est fait, Monsieur. — Reprenez vos clefs ; mais écoutez-moi, Savil : renoncez aux mouvements de la chair, et soyez honnête ; sinon, vous pourrez recommencer à brouter. Je vais vous mettre à l'épreuve une fois de plus.

SAVIL. — Si jamais vous me prenez à me soûler ou à bati-foler, enlevez la plus grosse clef du trousseau, et ouvrez-moi la tête avec, Monsieur. — Je remercie humblement Vos Hon-neurs.

LOVELESS AINÉ. — Allons, je vois que c'est un jour de fête. (*Entrent Roger et Abigail.*)

LOVELESS AINÉ. — Voici le dernier couple dans l'enfer.

ROGER. — Que la joie règne parmi vous tous !

LADY. — Eh bien, quoi, Monsieur, que signifie cet em-blème ?

ROGER. — Mariage, s'il plaît à Votre Honneur.

LADY. — Vous êtes donc mariés ?

ROGER. — Aussi bien que le prêtre voisin a pu le faire, Madame.

WELFORD. — Monsieur Roger, que voulez-vous recevoir pour coucher loin de votre chérie cette nuit ?

ROGER. — Pas même le plus grand bénéfice en présent de Votre Honneur, Monsieur !

WELFORD — Voyez-moi ce bâtard, comme il se gonfle !

LOVELESS JEUNE. — Combien de fois cette nuit, monsieur Roger ?

ROGER. — Monsieur, vous devenez grossier. Ce que je dois faire, je le ferai ; je n'aurai pas besoin de votre aide.

LOVELESS JEUNE. — Pour de la viande de cheval, Roger !

LOVELESS AINÉ. — Allons, je t'en prie, ne te mets pas en colère ; nous devons être aujourd'hui tout à la joie.

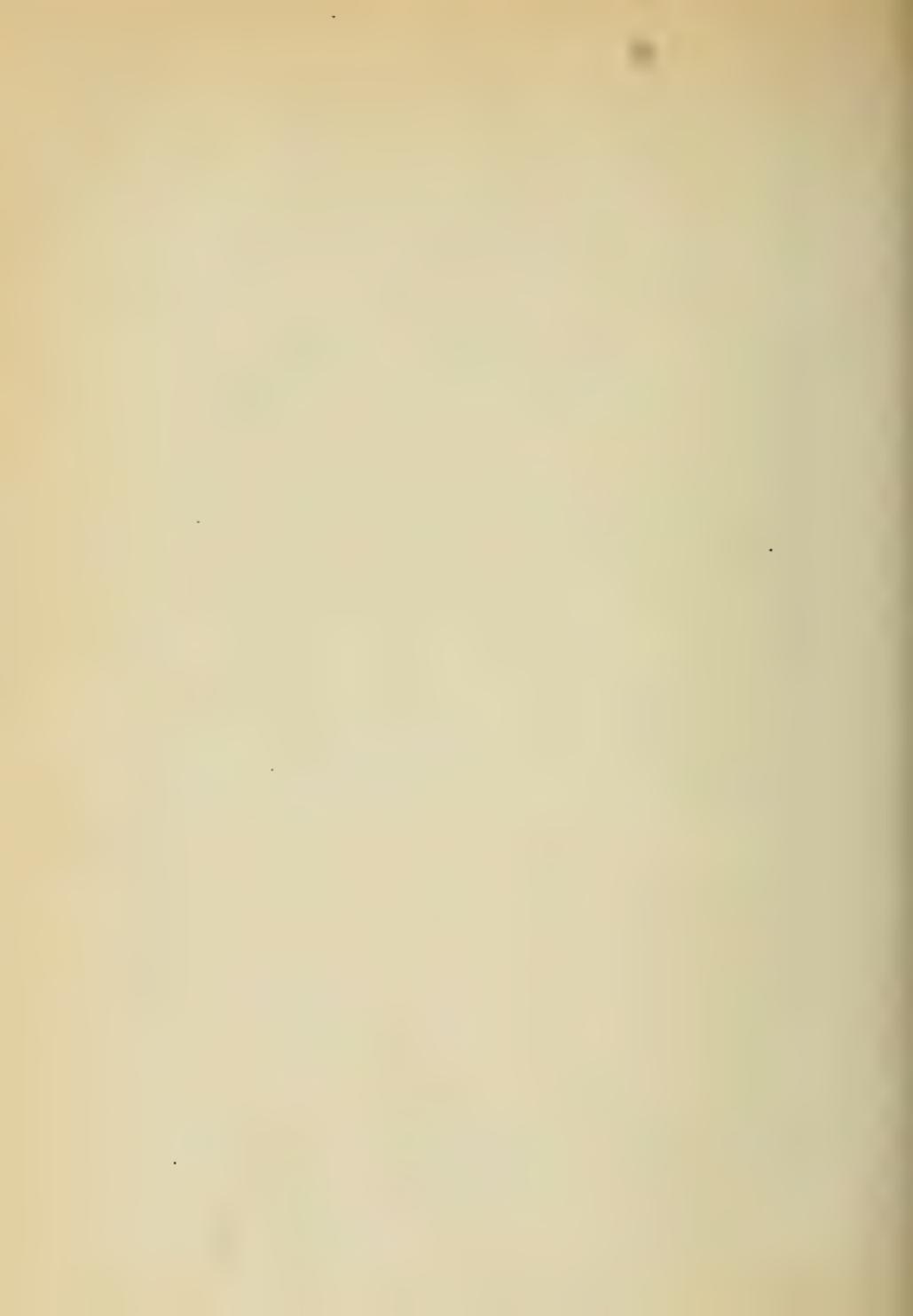
LADY. — Il en sera ainsi, Monsieur. Monsieur Roger, et vous, Madame son épouse, nous vous supplions de rester à notre service.

LOVELESS AINÉ. — Vous, Welford, allez à l'église ; par cette lumière, vous ne coucherez pas de nouveau avec elle, que vous ne soyez mariés.

WELFORD. — J'y vais.

MORECRAFT. — A chaque épouse, je porte six santés ; et, cela sera dur, mais, à chacune, je donne un bijou. Allons, soyons fous, mes amis !

LOVELESS AINÉ. — Tu es en bonne voie ! Allons, qui ouvre la marche ? M. Roger, montrez le chemin ! Puisse toute femme hargneuse connaître un tel jour ! (*Ils sortent tous.*)



ÉCOLE DE DRESSAGE

PERSONNAGES :

LE DUC DE MEDINA.

DON JUAN DE CASTRO, colonel.

SANCHIO, {
ALONZO, { officiers.

MICHEL PEREZ, capitaine.

LÉON, frère d'Altea.

CACAFOGO, riche usurier.

MARGARITA.

ALTEA, sa servante.

CLARA.

ESTIFANIA.

TROIS VIEILLES DAMES.

UNE VIEILLE FEMME.

UNE JEUNE SERVANTE.

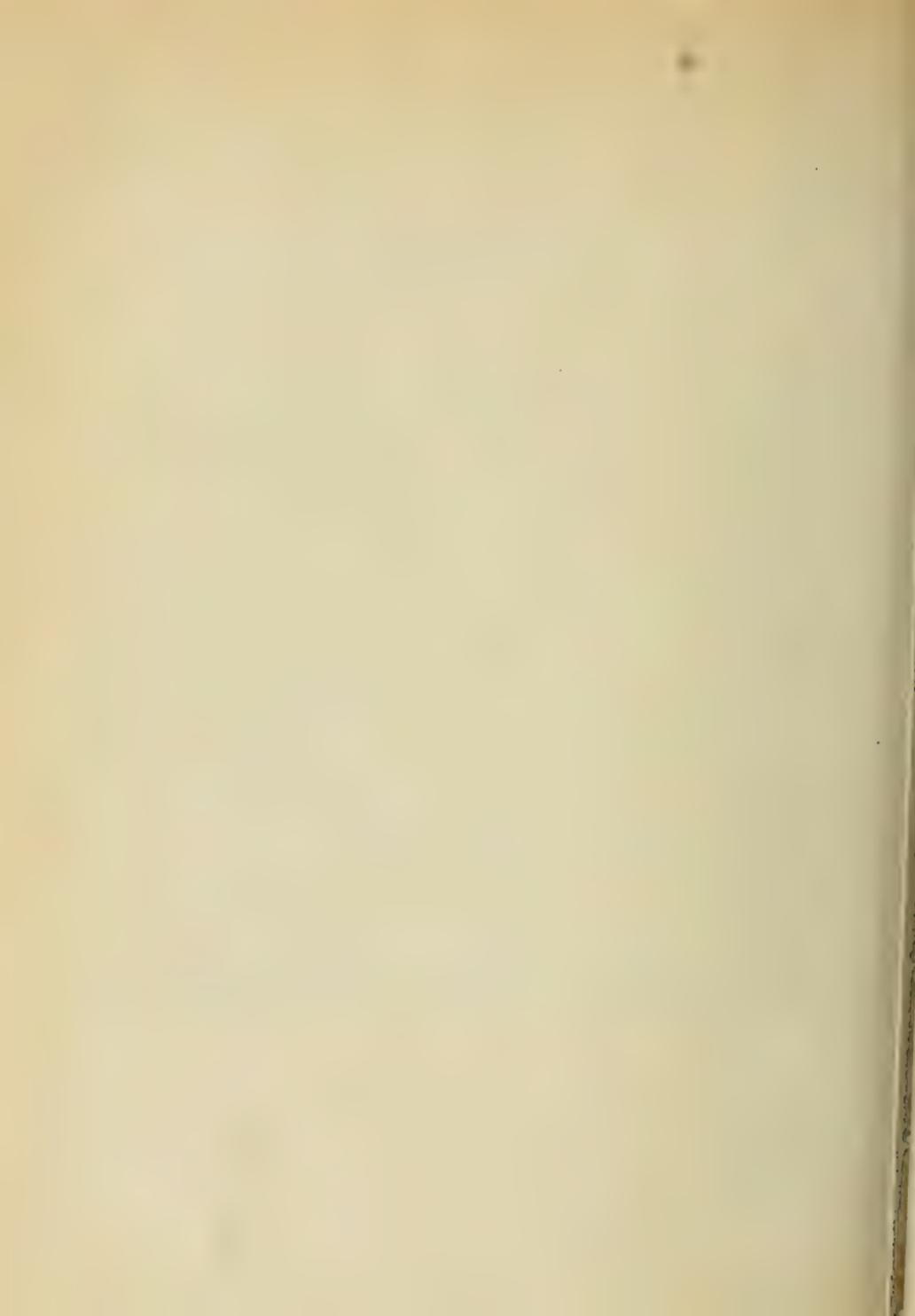
*La scène se passe à Valladolid, et dans une maison
de campagne à côté de la ville.*

PROLOGUE

Tout au plaisir, Messieurs ! A vous gaîté, fantaisie, charme, esprit ! Ne faites pas la grimace, et n'allez pas rappeler la mémoire de nos anciennes erreurs, parce qu'aujourd'hui, nous voici tous de nouveau Espagnols, et que notre action se passe en Espagne ! Jugez l'esprit et non l'état !

Vous, Mesdames, ne vous irritez pas si vous voyez une jeune et jolie femme, enjouée et un peu libre, chercher à tromper son mari : c'est toujours en Espagne ! D'aussi grosses fautes sont inconnues chez vous ! Vous êtes toutes des vestales, et nous avons beau souffler sur le feu, il est bien rare que nous lui fassions jeter des flammes à notre gré. Seulement ne prenez pas exemple sur elle pour commencer à pécher ! Et puis, ne blâmez pas le poète, s'il lui échappe parfois quelque mot lascif ou un peu gros : l'éventail devant le visage, souriez à votre aise ! Une scène cruelle ne serait pas de votre goût.

Vous, Messieurs, ne soyez pas fâchés si nous vous présentons des sots, des malades, des ivrognes et des fous : nous ne pensons pas à vous. Notre critique ne va pas plus loin que notre comédie. Vous êtes nos amis : soyez généreux, et voyez !



ÉCOLE DE DRESSAGE

Comédie en cinq actes.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Valladolid : l'appartement de Don Juan.

DON JUAN DE CASTRO, MICHEL PÉREZ

PÉREZ. — Vos compagnies sont-elles complètes, colonel ?

DON JUAN. — Pas encore, pas encore, Monsieur, et elles ne le seront pas avant un mois, selon mon calcul. Et vous, où en êtes-vous de vos recrues ?

PÉREZ. — Nous ramassons encore des hommes, et, tant que nous aurons de l'argent, nous en aurons de nouveaux. D'ici là, je pense que nous serons aussi au complet. Il nous vient assez de braves jeunes gens.

DON JUAN. — Et inexpérimentés : les guerres sont de beaux rêves pour de jeunes esprits fougueux ; le temps et l'expérience les calment. Nous en avons d'étranges pour compléter notre effectif : il y a un certain Don Léon, un bon garçon assez original, qui m'est recommandé par quelques nobles amis pour être mon lieutenant ; si vous l'aviez vu, et quelles promesses de géant cela fait !

PÉREZ. — J'en ai entendu parler, et j'ai ouï dire qu'il a déjà servi.

DON JUAN. — Mais il n'a jamais fait de mal, et il n'a jamais songé à en faire, du moins à ce que j'en sais. Posez-lui une question, il rougit comme une jeune fille, il répond peu et encore moins sur le fait en question ; il a une bonne épée et de

bons vêtements; voilà des espoirs prometteurs. Je n'ai jamais entendu dire que personne l'ait vu en colère.

PÉREZ. — Gardez-le, il sera bon pour conclure la paix, si besoin est. Plusieurs braves comme lui se proposent de venir avec nous; ils jurent aussi vaillamment qu'on peut le désirer; leurs bouches sont capables de lâcher six jurons à la fois, et de fameux, propres à faire rentrer ces ivrognes de Hollandais dans des taupinières.

DON JUAN. — C'est vrai; en voilà qu'il faut rechercher. Mais, Michel Pérez, y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de Donna Margarita, la riche héritière?

PÉREZ. — J'entends parler d'elle à chaque instant, bien que je ne l'aie jamais vue. Elle est dans toutes les conversations. Noble Don Juan de Castro, heureux sera l'homme qui pourra s'emparer de cette femme-là! Il vivra joyeux et content! Elle est jeune, belle, riche, infiniment riche, et reçoit très gracieusement, à ce qu'on dit.

DON JUAN. — Mais elle est orgueilleuse, Monsieur, j'en suis certain, et cela va rarement sans la coquetterie; celui qui l'épousera aura du mal à la conduire.

PÉREZ. — Si jamais je me mariais, je voudrais trouver le talent de gouverner ma femme avec une bride fort légère. Si jamais une femme, la plus subtile du monde, parvient à me dépasser sur ce point, je consens à ce que les enfants me sifflent à me faire fuir de la paroisse! (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a deux dames qui désirent vous parler.

DON JUAN. — Fais-les entrer.

PÉREZ. — Elles sont bien, ces deux dames?

LE DOMESTIQUE. — Elles paraissent fort bien; mais elles sont voilées, Monsieur.

PÉREZ. — Tu me fais venir l'eau à la bouche. Je raffole des jolies femmes.

DON JUAN. — Fais-les venir, te dis-je. (*Le domestique sort.*)

PÉREZ. — Don Juan!

DON JUAN. — Comme cela vous démange, Michel, comme vous vous échauffez ! Cette ardeur de soldat ne sortira-t-elle donc pas de vos os ? Comme vos yeux brillent !

PÉREZ. — Elles sont deux.

DON JUAN. — Des femmes honnêtes, à ce que je pense ; cela vous embarrasse-t-il ?

PÉREZ. — Je voudrais bien voir cela ; j'ai été deux fois aux Indes, et j'ai vu des choses étranges, mais, deux femmes honnêtes !... J'ai lu une fois qu'il en existait une.

DON JUAN. — Je vous en prie, soyez sage.

PÉREZ. — Tout ce qu'il vous plaira ! (*Entrent le Domestique, Clara et Estifania, voilées.*)

DON JUAN. — Mesdames, soyez les bienvenues.

PÉREZ (*A part*). — Toutes les deux encapuchonnées ! Je les aime bien malgré cela. Elles ne viennent pas ici, je pense, pour affaires sérieuses ! Peut-être ont-elles appris à soulever le brochet : je suis bon pour elles. Elles sont bien modestes ; voilà un bon prélude !

DON JUAN. — Est-ce à moi ou à ce gentilhomme que vous désirez parler, Madame ?

CLARA. — A vous, Monsieur. Don Juan de Castro, je pense ? (*Elle se dévoile.*)

PÉREZ (*A part*). — Voilà son voile défait ; c'est une jolie personne.

DON JUAN. — C'est moi-même, et je dois remercier la fortune, si je puis rendre service à de si charmantes dames.

CLARA. — Capitaine, j'ai entendu dire que vous êtes sur le point de partir pour la Flandre, où vous allez servir le roi catholique.

DON JUAN. — En effet, charmante dame.

CLARA. — J'ai un parent, un noble ami, qui sert dans cette guerre ; peut-être Monsieur, le connaissez-vous. C'est Don Campusano, capitaine de carabiniers ; je vous prierai d'avoir la bonté de lui remettre ce pauvre souvenir. (*Elle lui donne une lettre.*)

DON JUAN. — Vous pouvez compter sur moi. Je le connais; c'est un excellent officier.

CLARA. — Deux mots en particulier.

DON JUAN. — Eloignons-nous un peu; je suis à vos ordres.
(*Don Juan et Clara sortent.*)

PÉREZ. — Je t'en prie, laisse-moi voir ta figure.

ESTIFANIA. — Monsieur, vous m'excuserez; des femmes de notre condition, qui tiennent à leur réputation, et qui veulent mettre leur chasteté à l'abri des soupçons, devraient porter des voiles encore plus épais.

PÉREZ. — Je respecte la beauté chez une dame et je n'ai pas la hardiesse de prétendre tout de suite à ses faveurs particulières. Je sais combien la réputation est délicate, et avec quelles précautions il faut la préserver, Madame; vous pouvez me permettre...

ESTIFANIA. — Vous me pardonnerez, Monsieur, je ne viens pas ici pour me vendre.

PÉREZ. — Aussi vrai que je suis un gentilhomme! Sur mon honneur de soldat!

ESTIFANIA. — Je vous crois; je vous prie d'être correct; je crois que vous voudriez bien me voir, et quand vous m'auriez vue, que vous pourriez bien m'aimer; mais dans un endroit étranger, devant un étranger, ce serait comme si je venais dans le but de vous séduire. En vérité, je ne veux pas.

PÉREZ. — Je vous aimerai tendrement, et c'est un péché de refuser mon affection : je n'ai pas de maîtresse, et je ne désire en servir d'autre que vous. — (*A part*) Cette huître ne s'ouvrira-t-elle pas? — Je ne sais, votre modestie m'a frappé si profondément, — elle va se contracter, c'est sûr! — qu'elle a rassemblé sur vous tous les désirs que je pourrais former pour les autres. Vite, ils viennent!

ESTIFANIA. — En vérité, je n'ose; mais puisque je vois que vous êtes si désireux, Monsieur, de voir ma pauvre figure qui ne mérite que le repentir que vous aurez...

PÉREZ. — Elle ne peut être que charmante.

ESTIFANIA. — Et, puisque vous me le demandez avec cette honnêteté, que votre domestique me suive quand je m'en irai, et qu'il remarque la maison où j'entrerai; venez-y; c'est là que j'aurai la hardiesse de vous apparaître dévoilée. et, comme votre conduite vertueuse m'a plu, je serai capable de vous faire un bon accueil. (*Entrent Don Juan, Clara et le Domestique.*)

ESTIFANIA. — Elle a terminé son affaire; il me faut prendre congé de vous, Monsieur.

PÉREZ. — Laissez-moi baiser votre belle main blanche, Madame, et vous remercier; mon domestique va vous suivre. Je suis votre humble serviteur. — Approche, drôle, écoute. (*Il lui parle à l'oreille.*)

LE DOMESTIQUE. — Je vais m'en acquitter fidèlement. (*Il sort.*)

DON JUAN. — Vous n'avez plus rien à m'ordonner pour votre service ?

CLARA. — D'avoir soin de votre santé, à laquelle je prendrai toujours intérêt, cher Monsieur.

DON JUAN. — Je vous remercie, et je vous baise les mains. — Accompagne ces dames en bas. (*Clara, Estifania et le Domestique sortent.*)

PÉREZ. — Vous avez eu l'honneur de voir la figure de celle qui est allée avec vous ?

DON JUAN. — Oui, elle est très belle; et la vôtre, Michel ?

PÉREZ. — La mienne est restée en éclipse, et toujours couverte d'un nuage. Mais je crois bien, et j'espère qu'elle est belle; elle avait une main à tenter un saint ermite.

DON JUAN. — Vous ne connaissez ni l'une ni l'autre ?

PÉREZ. — Non.

DON JUAN. — Moi, si, capitaine; mais je ne dirai rien avant d'en avoir des preuves. — (*A part*) Soyez réservé, Don Pérez, ou votre Seigneurie pourrait bien être attrapée.

PÉREZ. — Est-ce un billet doux qu'elle vous a remis ?

DON JUAN. — C'est un paquet pour un de ses parents qui est

actuellement en Flandre. La vôtre était fort modeste, à ce qu'il m'a paru.

PÉREZ. — Quelque jeune personne innocente. Mais je verrai bien...

DON JUAN. — C'est une expérience qui en vaut la peine. Sortons, et allons voir nos compagnies. (*Ils sortent.*)

SCENE II

La rue.

SANCHIO, ALONZO.

SANCHIO. — Eh bien, en êtes-vous pour la guerre, Alonzo ?

ALONZO. — Peut-être bien que oui, peut-être bien que non; c'est selon mon humeur. Si je trouve la paix au milieu du beau sexe, et un plaisir facile, je resterai à la maison; je ne suis pas absolument obligé de soupirer après les marches forcées et les biscuits pourris, et de devenir fou pour l'honneur. Quand vous serez tous partis, je ferai mon choix.

SANCHIO. — De l'hôpital dans lequel tu iras suer. Ne cesseras-tu jamais de courir le jupon ?

ALONZO. — C'est moins dangereux que de tirer le canon, Sanchio; si nous sommes blessés quelquefois, ces blessures ne sont pas mortelles; et puis, ça ne vous brise pas les membres.

SANCHIO. — Mais ça les met hors d'état; vois-tu comment tu traînes la jambe ?

ALONZO. — Il vaut mieux la traîner ainsi que de se promener sur une jambe de bois.

SANCHIO. — Fi ! voilà qui est dégoûtant.

ALONZO. — Et ne penses-tu pas que c'est dégoûtant de souffrir, de souffrir atrocement ? Vous pensez que ce n'est rien de rester couché vingt jours dans les mains d'un chirurgien qui ne vous fait pas grâce ?

SANCHIO. — Comme tu l'as fait, j'en suis sûr. Mais je comprends maintenant pourquoi tu désires rester : l'héritière d'Orient, la Margârta, Monsieur.

ALONZO. — Je voudrais bien la posséder, certes.

SANCHIO. — On dit qu'elle veut se marier.

ALONZO. — Oui, je pense qu'elle le veut.

SANCHIO. — Et se marier tout de suite, à ce qu'on raconte aussi. Elle craint que sa jeunesse ne dure pas, Alonzo.

ALONZO. — Il me plairait assez de lui servir de couverture.

SANCHIO. — On dit aussi qu'elle a un... œil avide, qu'un seul homme ne suffit pas à nourrir.

ALONZO. — Je voudrais qu'elle soit à moi ! J'ai de quoi lui fournir ce qu'il lui faut. Mais, Sanchio, il y a de trop grands seigneurs qui l'adorent, des princes, des compagnons de princes, qui réclament leurs privilèges.

SANCHIO. — Pourtant, ceux-ci s'écartent de la route du mariage ; être liée au plaisir d'un homme, c'est une autre affaire.

ALONZO. — Elle a acheté une superbe maison dans la ville.

SANCHIO. — Je l'ai entendu dire.

ALONZO. — Puisse-t-elle la convertir à de pieux usages, et y faire bon accueil aux pauvres gentilshommes !

SANCHIO. — Quand y arrive-t-elle ?

ALONZO. — D'ici deux jours ; elle est encore dans les environs, où elle a la plus belle maison du pays.

SANCHIO. — Alors, il y a quelque espoir de la voir. Viens-tu avec moi ?

ALONZO. — Non, non, je te laisse ; je vais trouver une vieille dame, qui a quelque crédit auprès d'elle, et qui peut lui dire un mot en ma faveur.

SANCHIO. — Que la bonne fortune t'accompagne ! Mais assainis-toi d'abord !

ALONZO. — Je suis un soldat, et un corps trop sain ne me convient pas. Adieu ! (*Ils sortent.*)

SCENE III

*La même rue.**Entre le DOMESTIQUE de Pérez*

LE DOMESTIQUE. — C'est dans cette maison ou dans cette autre, ou bien j'en suis pour ma peine; ces deux maisons sont belles et bien bâties. La dame marchait diablement vite; et c'est par ici que je l'ai perdue. (*Entre Estifania.*) — Stop! la voici, c'est bien elle. Elle me fait une profonde révérence. Remarquons bien sa demeure : pour la rue, je m'en souviendrai. La voici entrée. Sûrement quelque noble dame. (*Estifania rentre dans la maison.*) — Comme je serais heureux si elle aimait mon maître! Une fameuse maison! Il y a là des chambres superbes; j'y dormirai comme un empereur, et je m'y empiffrerai. Je remercie mon sort! Je vais rentrer en hâte, et lui apporter d'heureuses nouvelles. (*Il sort.*)

SCENE IV

*Aux environs : une chambre dans la maison de campagne de Margarita.**Entrent trois VIEILLES DAMES*

1^{re} DAME. — Qu'est-ce que cela veut dire qu'elle nous a envoyé chercher avec tant de hâte ?

2^e DAME. — Apparemment, M^{me} Margarita a quelque affaire à nous communiquer en secret.

3^e DAME. — Cela se pourrait bien; c'est une charmante jeune femme, et fort sage.

2^e DAME. — Et trop vertueuse aussi, je vous le garantis, pour une jeune femme de son âge. C'est une pitié d'accabler sa jeunesse sous une telle vertu.

3^e DAME. — C'est un fardeau bien lourd! (*Entre Altea.*)

ALTEA. — Bonjour, Mesdames!

TOUTES. — Bonjour, ma bonne dame.

1^{re} DAME. — Comment va notre chère jeune beauté, M^{me} Margarita ?

2^e DAME. — A-t-elle bien dormi après sa promenade de la nuit dernière ?

1^{re} DAME. — A-t-elle fait de jolis rêves ?

ALTEA. — Tout va bien; elle se porte à merveille. Elle vous a envoyé chercher en toute hâte pour vous demander conseil sur une affaire qui l'intéresse beaucoup.

2^e DAME. — Elle fait bien, et c'est très sage de sa part de demander le conseil de ses aînées, Madame; nos années ont passé par bien des choses qu'elle ne connaît pas.

ALTEA. — Elle aurait grande envie de se marier.

1^{re} DAME. — C'est ce qui lui convient et à son âge, elle ne saurait mieux faire. Avec qui voudrait-elle s'unir ?

ALTEA. — C'est sur quoi il s'agit de raisonner. Mais, je vous en prie, entrez ici, et venez déjeuner; buvez un bon verre ou deux pour vous fortifier le jugement; et ensuite, elle causera avec vous.

2^e DAME. — Le bon vin produit les bonnes pensées; nous vous obéissons. (*Elles sortent.*)

SCENE V

Valladolid : la rue.

DON JUAN DE CASTRO, LÉON

DON JUAN. — Avez-vous déjà servi ?

LÉON. — Oui.

DON JUAN. — Où ?

LÉON. — Partout.

DON JUAN. — Quel grade avez-vous ?

LÉON. — Aucun; je n'en étais pas digne.

DON JUAN. — Quels capitaines connaissez-vous ?

LÉON. — Aucun; ils étaient trop au-dessus de moi.

DON JUAN. — Vous n'avez jamais été blessé ?

LÉON. — Non pas, autant qu'il m'en souviene ; mais un jour, j'ai volé une poule et j'ai été battu. De grâce, ne me faites pas tant de questions; j'ai une fort mauvaise mémoire.

DON JUAN. — C'est un âne que cet homme-là ! — Vous n'avez jamais tiré l'épée ?

LÉON. — Jamais, pour faire du mal ! J'en remercie le Ciel !

DON JUAN. — Vous n'avez jamais été fait prisonnier ?

LÉON. — Jamais. J'ai eu soin de m'enfuir, car je n'aurais pas eu de quoi payer ma rançon.

DON JUAN. — Pouvez-vous endurer le bruit du tambour ?

LÉON. — Il me fait mal à la tête.

DON JUAN. — N'êtes-vous pas brave quand vous êtes soulé ?

LÉON. — Je ne crois pas, mais je suis amoureux.

DON JUAN. — Quel lourdaud que cet homme ! — Votre père avait-il son bon sens ?

LÉON. — Il en a eu trop pour moi, assurément, car il a donné tout ce qu'il avait à mon plus jeune frère.

DON JUAN. — Il a fort bien fait, je vous en réponds. Sais-tu coucher avec une femme ?

LÉON. — Je pense que j'en serais capable; mais je suis timide.

DON JUAN. — Dans la nuit ?

LÉON. — Je ne sais pas; l'obscurité en vérité peut m'être d'un grand secours.

DON JUAN. — Comment a-t-on pu t'envoyer à moi avec tant de recommandations pour que je fasse de toi un officier, quand tu n'oses pas te battre ?

LÉON. — Il y a beaucoup d'officiers qui pensent comme moi, ou je me trompe fort, Monsieur, mais ils en disent bien davantage.

DON JUAN. — Comment t'y prendras-tu pour échapper à un boulet de canon ?

LÉON. — Sait-on ? la chance ! Et puis, ils ne visent que les hommes de mérite ; hélas ! je n'en suis pas, Monsieur.

DON JUAN. — Cet individu a dans son langage quelque chose de singulier qui m'étonne ; il ne peut être tout à fait un imbécile. (*Entre Alonzo.*) Sois le bienvenu, Alonzo !

ALONZO. — Qu'est-ce que vous faites donc ici ? La Sagesse en votre compagnie, l'esprit de la paix ? Nous aurions alors des guerres de quatre sols ! (*Entre Cacafoغو.*) — Oh ! voici une autre citrouille ; le fils engraisé de cet affamé d'usurier, Cacafoغو ; de leurs deux cervelles fricassées dans du beurre, il n'y aurait pas de quoi faire deux cuillerées.

CACAFOGO. — Mon père est mort ; je suis un homme de guerre, moi aussi ; de l'argent, des domaines. j'ai des vaisseaux sur la mer, capitaine.

DON JUAN. — Prenez garde aux Hollandais ; ils pourraient bien couler vos navires.

CACAFOGO. — Je me moque des Hollandais ; c'est moi qui leur fournis le vin qu'ils boivent.

ALONZO. — Serrez votre or, mon cher ; autrement je l'emprunterai.

CACAFOGO. — Je suis certain que vous n'en ferez rien. — (*A Léon.*) Sortons, je te connais, tu vas éprouver ma colère sans tarder.

LÉON. — Je ne vous ai jamais offensé.

CACAFOGO. — Tu as offensé mon honneur ; tu as jeté trois fois un regard trop lascif sur ma maîtresse ; tu me le paieras.

DON JUAN. — Ne vous échauffez pas, cela vous fera mal.

CACAFOGO. — Tu as aussi gagné mon argent avec une paire de méchants dés truqués ; c'est pourquoi il faut que je te rosse, que je te rosse d'importance ; je veux te faire une blessure dangereuse ; voici pour te provoquer. (*Il le frappe.*)

ALONZO. — Votre pied a frappé trop bas, Monsieur.

DON JUAN. — Il faudra que vous preniez une échelle quand vous voudrez battre ce gaillard.

LÉON. — Je ne peux pas m'empêcher de vous le rendre; je vous demande pardon! (*Il le frappe.*)

CACAFOGO. — Si tu ne m'avais pas demandé pardon, je t'aurais tué; je te laisse comme un être méprisable. *Beso las manos a vuestra sennoria!* (*Il sort.*)

ALONZO. — Vous l'avez échappé par miracle; il n'y a pas dans toute l'Espagne, un esprit plus violent que ce dragon de feu!

LÉON. — Je vois qu'il est emporté, et je lui donnerais permission de me battre à son aise, s'il voulait me négocier mon billet.

DON JUAN. — Qu'est-ce que je vais faire avec ce gaillard?

ALONZO. — Renvoie-le; il infecterait le camp de sa coura-dise, s'il venait avec toi.

DON JUAN. — Dans quelques semaines d'ici, Monsieur, si je ne trouve pas d'officier plus capable, vous aurez de mes nouvelles.

LÉON. — Je ne demande pas mieux. (*Il sort.*)

SCENE VI

Un splendide appartement dans la maison de Margarita, à la ville.

ESTIFANIA, PÉREZ.

PÉREZ. — Vous me dédommangez avec trop de bonté. Madame, de votre rigoureuse conduite lors de notre première entrevue. Tant de beautés méritent bien de ne pas rester cachées; c'était un crime de voiler un aussi doux objet; je pourrais à présent vous gronder, mais voici de quelle façon. (*Il*

l'embrasse.) Qu'aucun autre chagrin n'approche de votre douceur !

ESTIFANIA. — Vous me paraissez si honnête et si bien élevé, Monsieur, que, sans rougir, j'ose vous souhaiter la bienvenue.

PÉREZ. — Maintenant, permettez-moi de vous demander votre nom.

ESTIFANIA. — Je m'appelle Estifania, l'héritière de cette pauvre maison.

PÉREZ. — Cette pauvre maison, dites-vous ? Il n'y a rien de tout ce qui frappe mes regards qui ne semble riche et admirable ; toutes les chambres sont tapissées comme si une princesse devait y habiter, les jardins, les vergers, tout est magnifique ! Toute cette argenterie vous appartient aussi ?

ESTIFANIA. — Vous en voyez bien peu, c'est celle qui sert tous les jours ; j'en ai davantage, et de plus riche, pour les jours où elle est nécessaire et où je reçois des amis. Les tapisseries que vous voyez — celles des chambres d'en haut — sont celles qui servent ordinairement à orner la maison. Je crois que j'en ai, en outre, de telles qu'on n'en trouverait pas les pareilles dans Séville ou dans tout autre ville d'Espagne.

PÉREZ (*à part*). — Si elle n'est pas mariée, je conçois des espérances. — Etes-vous encore jeune fille ?

ESTIFANIA. — Vous me faites rougir à vous répondre. J'ai toujours passé pour telle jusqu'à cette heure, et c'est pourquoi je vis si retirée, Monsieur.

PÉREZ. — Alors je vous conseillerais de vous marier au plus tôt. — (*A part*) Si je l'obtiens, ma fortune est faite. — Car, chaque année, vous perdez, vous perdez une beauté ; un époux, un honnête époux attentif à vos désirs serait un tel appui pour vous ! Voulez-vous que nous montions à l'autre étage ?

ESTIFANIA. — Celui-ci est convenable pour vous recevoir ; beaucoup plus convenable, Monsieur ; là-haut, il y a des lits de

repos, et de telles tentations ne me donnent pas confiance, Monsieur.

PÉREZ (*à part*). — Elle est vraiment d'une sagesse exceptionnelle, avec tout cela.

ESTIFANIA. — Vous parlez d'un mari; je ne suis pas prude, Monsieur, ni déterminée à une solitude virginale; mais s'il se présentait un homme honnête et noble, riche et soldat (car j'ai fait vœu de n'épouser qu'un soldat), je pense que je l'accepterais; mais, par dessus tout, il faut qu'il m'aime.

PÉREZ. — Ce serait bien vil, autrement. — (*A part*) Ce mot de soldat est d'un bon augure pour moi; quelle douce vie je mènerais là!

ESTIFANIA. — Je ne suis pas si ignorante que je ne sache bien quand je devrai obéir et quand ce sera à moi de commander. Je dépense peu, j'ai toujours amassé; un réal n'a pas la moindre valeur, s'il est dépensé mal à propos. Pour plaire à mon époux, il me sera bien indifférent d'être sa servante ou sa cuisinière à l'office, et d'être la maîtresse de la maison dans le salon.

PÉREZ (*à part*). — Douce, riche et prévoyante! Maintenant, fortune, favorise-moi! — Madame, je suis soldat et célibataire, et, une femme telle que vous, je l'aimerais infiniment. Les grands parleurs sont souvent de grands trompeurs; il me tarde d'être mari, et bon mari; car il est bien certain que je servirai d'exemple à tous ceux qui viendront après moi pour leur apprendre à aimer leurs femmes. Je suis jeune, comme vous voyez, et vigoureux, vous le croirez sans peine; s'il vous plaît de me connaître mieux, essayez-moi avant de me prendre. Il est vrai que je n'ai pas une aussi grande fortune que vous, mille ducats en or, sonnante et trébuchant, comme vous pouvez vous en assurer, et d'aussi riches habits qu'aucun homme d'armes, Madame.

ESTIFANIA. — Vous êtes un vrai gentilhomme, et beau garçon, à ce que je vois, et je choiserais plutôt un tel homme...

PÉREZ. — Qu'il en soit ainsi, je vous en prie! Je fais venir un prêtre sur-le-champ.

ESTIFANIA. — Aussi soudainement, vous vous en repentirez.

PÉREZ. — Je serais plutôt pendu ou noyé d'abord ! Par ce baiser, et cet autre, et cet autre... (*Il l'embrasse.*)

ESTIFANIA. — Vous êtes un flatteur ; mais je dois dire que, quand je vous ai vu pour la première fois, j'ai trouvé dans votre noble figure, quelque chose qui m'a excité l'imagination.

PÉREZ. — Je l'exciterai bien mieux avant que vous dormiez, douce amie. Je vais envoyer chercher tous mes coffres et les mettre à votre disposition, avant d'aller au lit ; et alors, douce jeune fille...

ESTIFANIA. — Vous avez l'art de me persuader. (*Ils sortent.*)

ACTE II

SCÈNE I

Un appartement dans la maison de campagne de Margarita.

MARGARITA, deux DAMES et ALTEA.

MARGARITA. — Asseyez-vous et donnez-moi votre avis d'une façon sérieuse.

LA PREMIÈRE DAME. — Vous dites que vous avez dessein de vous marier, Madame ?

MARGARITA. — C'est vrai, et ce que j'en fais, c'est pour préserver ma réputation; et pourtant non pas tant pour cela que pour ma condition. Comprenez-moi bien, voilà l'essentiel de la question : la réputation, je peux la racheter : l'argent la remplumera; mais si mon argent s'est enfui, si la loi doit me faire déchoir de mon rang, et pour mon incontinence me dépouiller de tout ?

LA PREMIÈRE DAME. — Pensez-vous donc que votre corps vous jouera d'aussi vilains tours ?

MARGARITA. — Il est comme tous les corps qui sont jeunes et vigoureux, languissants et bien nourris. J'aime le plaisir et il faut que j'en aie.

LA DEUXIÈME DAME. — Rien n'est plus raisonnable; votre âge le réclame, et c'est nécessaire, aussi nécessaire que la nourriture pour une jeune femme ; le sommeil ne peut nourrir davantage.

LA PREMIÈRE DAME. — Mais ne pourriez-vous le faire sans vous marier ? En vous mariant, vous vous privez de la variété; l'abondance des jouissances vous est alors interdite; et n'est-ce pas l'abondance que vous recherchez ?

MARGARITA. — Oui; ne suis-je pas femme ?

LA DEUXIÈME DAME. — Et chaque jour un nouvel amant ?

MARGARITA. — A quoi servirait d'être jeune et belle, si l'on n'en faisait rien ?

LA PREMIÈRE DAME. — Vous avez bien raison; mais alors, pourquoi vous marier ?

ALTEA. — Parce qu'un époux est une sécurité, et facilite tout.

LA DEUXIÈME DAME. — De quel mari s'agit-il ?

ALTEA. — D'un mari crédule, d'un sot, qui la prendra pour sa fortune et qui sera fait exprès pour son plaisir; d'un homme qui, bien qu'il voie qu'il est cocu, tiendra la porte ouverte et recevra le galant.

LA DEUXIÈME DAME. — Vous croyez donc possible de trouver un tel homme ?

LA PREMIÈRE DAME. — Oui, parbleu; mais la difficulté sera de l'amener à ce degré de perfection.

LA DEUXIÈME DAME. — Il faut alors le choisir ainsi, parmi ces êtres sans honneur, ni apparence d'honnêteté.

MARGARITA. — Non, ce n'est pas la question; je ne me soucie guère de ce que sont mes galants, pourvu qu'ils soient vigoureux.

LA DEUXIÈME DAME. — Il me semble que vous devriez prendre un riche homme de loi, ou quelqu'un de ce genre, qui ait de la considération et un air respectable, mais qui ne couche qu'avec les dossiers de ses clients.

MARGARITA. — Non, il n'y a pas à se fier à ces sortes de gens; ils sont trop subtils; l'étude des lois en fait de malins chicaneurs.

LA PREMIÈRE DAME. — Alors un grave gouverneur, un homme d'honneur, mais pourtant d'humeur facile.

MARGARITA. — S'il a de l'honneur, je suis perdue; ce n'est

pas ce qu'il me faut. Je veux un homme vigoureux; l'honneur me couperait les moyens.

ALTEA. — Je le comprends; mais à la fin, à force de recherches et grâce à mon esprit et à la peine que j'ai prise, j'en ai trouvé un qui ferait parfaitement votre affaire; il est hardi comme un page, en pleine force de l'âge et d'une nature éprouvée.

MARGARITA. — Est-ce un gentilhomme ?

ALTEA. — Oui, et un soldat, mais aussi doux que vous puissiez le désirer; un bon garçon, et qui a de bons habits.

MARGARITA. — J'aurai soin qu'il soit bien vêtu; cela me fera honneur; est-il assez obtus ?

ALTEA. — Très suffisamment.

MARGARITA. — C'est ce qu'il faut ! Le métier des armes ne l'a-t-il pas rendu coléreux ?

ALTEA. — Non; il ne sait pas se fâcher contre un chien qui le mord; et, qu'il ait bu ou qu'il soit à jeun, il est tout silence.

MARGARITA. — Il n'est pas chatouilleux sur le point d'honneur ? Car c'est le propre des soldats.

ALTEA. — L'honneur est une chose trop subtile pour sa sagesse; si l'honneur résidait dans le manger, il serait un homme d'honneur.

MARGARITA. — Est-il aussi bonhomme que vous le dites ?

ALTEA. — Vous le verrez; pour tout dire, c'est une bûche, une souche.

MARGARITA. — Parfait, je lui ajouterai des branches pour l'orner. Va me le chercher et amène-le moi; s'il a les dispositions que tu me dis, et s'il ne fait pas plus de bruit, je le prendrai à mon service. Amène-le.

ALTEA. — Il s'attachera à votre Seigneurie. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

Valladolid, l'appartement de Don Juan.

DON JUAN, ALONZO et PÉREZ.

DON JUAN. — Réellement, tu n'es pas marié ?

PÉREZ. — Non, non, je te prie de le croire. Hélas ! je suis un pauvre diable dont on ne tient pas compte ; je ne mérite pas de fixer les regards d'une belle dame !

ALONZO. — Voudrais-tu escamoter une grande fortune sans en faire part à tes amis, sans même les inviter à la noce ?

PÉREZ. — Non, en vérité. Y aurait-il quelque sagesse à inviter un artiste en séduction, un vieux séducteur comme toi, à venir dîner avec sa femme ? Je saurai bien découper mon pâté sans vos leçons.

DON JUAN. — C'est la jeune fille avec son voile ?

PÉREZ. — *Basta!* C'est elle-même ; la plus jolie friponne que j'aie jamais vue, la plus amoureuse petite laronne...

DON JUAN. — Et est-elle riche avec cela ?

PÉREZ. — Une mine, une mine. on ne voit pas la fin de sa fortune, colonel. Dis-moi, je te prie, colonel, tes compagnies sont-elles complètes maintenant ?

DON JUAN. — Vous êtes plaisant, Monsieur ; vous avez l'intention de faire une guerre moins dangereuse, à la maison, sans doute ?

PÉREZ. — Je ne pense pas que je combattrai cette année ; je vais songer à me donner un peu de bon temps. J'ai envie de vendre ma compagnie ; le métier est dangereux.

ALONZO (*à part*). — J'enrage de voir ce gaillard séduire à première vue, une jeune personne si riche ; et moi, qui ai con-

sumé mon temps et ma peine pour étudier leurs astuces, comme un fol alchimiste, je vois toujours s'envoler tous mes espoirs ! — Quand irons-nous chez toi, et quand nous feras-tu un libre et bon accueil ?

PÉREZ. — Quand je me serai organisé un peu mieux avec elle; j'ai une maison assez grande pour recevoir une armée.

ALONZO. — Si ta femme est belle, tu n'auras guère moins d'une armée de visiteurs.

PÉREZ. — Mais où ils seront reçus, voilà la question. Je ne bats pas du tambour.

ALONZO. — Vous n'avez besoin que de son tambour à elle.

PÉREZ. — Peut-être, après un mois ou deux, irai-je en campagne, pour me rafraîchir l'estomac. Je trouve, colonel, que la richesse a bien des inconvénients; je ne sais si je m'en accommoderai; c'est aussi un embarras d'être marié et d'avoir mille choses de grande valeur, bijoux, vaisselle et autres bêtises de ce genre; cela m'importune. La cervelle d'un homme en devient obsédée, avec une telle fortune. Avant je me promenais sans soucis. (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Ma maîtresse, Monsieur, est malade de votre absence; elle pleure et ne veut pas manger.

PÉREZ. — Hélas, mon bijou ! Allons, je vais aller la trouver. — Messieurs, je vous souhaite le bonjour. Vous voyez que je suis un peu lié à un joug charmant; je vous prie de m'excuser. Je voudrais que vous ayez tous deux des femmes aussi aimables que la mienne. (*Pérez et le Domestique sortent.*)

DON JUAN. — Merci pour vos vieilles bottes ! Ne te laisse pas déconcerter, Alonzo, parce que ce gaillard t'a enlevé ta fortune ! Dans dix jours d'ici, tu me diras ce qu'il en pense et comment il se trouve du gracieux état du mariage. Viens, allons dîner. Quand Margarita sera de retour, nous irons tous deux lui rendre visite; ce sera peut-être là que tu trouveras ta fortune. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Un appartement dans la maison de campagne de Margarita.

MARGARITA, ALTEA et les VIEILLES DAMES.

MARGARITA. — Est-il venu ?

ALTEA. — Oui, Madame : il est ici depuis une demi-heure ; je l'ai questionné sur tout ce que vous pouvez avoir à lui demander, et je l'ai trouvé tel précisément qu'il vous le faut.

MARGARITA. — L'avez vous bien sondé, Mesdames ?

TOUTES. — C'est un homme en tous points, un homme comme il vous le faut.

MARGARITA. — Faites-le venir, Altea. (*Altea sort et rentre aussitôt avec Léon*). — Un homme de belle prestance. — Voulez-vous venir par ici ? — Et d'allure vigoureuse : son esprit est-il doux ?

ALTEA. — Faites-moi le plaisir de l'interroger, et, si vous ne le trouvez pas à votre gré, mettez-le à la porte : il n'y aura aucun mal de fait.

MARGARITA. — Savez-vous aimer une jeune femme ? — Oh ! comme il rougit !

ALTEA. — Cessez donc de tourner votre chapeau, levez la tête et parlez à Madame.

LÉON. — Oui, je pense que je le saurai ; il faut m'apprendre : je ne sais pas bien ce que cela signifie, Madame.

MARGARITA. — On vous l'apprendra. Et sauriez-vous, quand cela lui ferait plaisir, partir à cheval et vous en aller de la maison, et être absent une semaine ou deux ? Vous aurez des gens et des chevaux à votre service et de l'argent dans votre bourse.

LÉON. — Oui, j'aime bien monter à cheval, et quand je suis dehors, je suis si joyeux !

MARGARITA. — Soyez aussi joyeux que vous voulez. Et sauriez-vous aussi gentiment, quand elle vous rappellera, revenir avec obéissance, et remplir votre devoir envers la dame qui vous aime ?

LÉON. — Oui, sûrement, je le saurai.

MARGARITA. — Et quand vous verrez ici ses amis ou ses nobles parents, saurez-vous tenir compagnie à leurs domestiques dans le cellier ou vous occuper de votre côté et rester tranquille, quoi que vous puissiez entendre ou voir ?

LÉON. — Si je me conduis autrement, je consens à être pendu.

MARGARITA. — Laissez-moi essayer vos baisers. (*Elle l'embrasse.*) — Comme il tremble cet imbécile ! — Je ne vous mangerai pas. — Dieu me damne, il embrasse d'une façon vraiment virile ! — Savez-vous faire quelque chose d'autre ?

LÉON. — En vérité, je ne sais pas ; mais s'il plaisait à Votre Honneur de m'instruire, sûrement, j'apprendrais bien.

MARGARITA. — Alors, on vous instruira. Et si j'étais cette dame qui songe à vous, dites, si je voulais vous épouser ?...

ALTEA. — Faites attention à ce que vous dit Madame.

MARGARITA. — Avez-vous de l'argent ?

LÉON. — Non, Madame, ni argent ni amis. Je voudrais faire quelque chose pour vous servir, Madame.

MARGARITA. — Il ne faudra pas que vous vous regardiez comme mon maître, Monsieur, ni parler dans la maison comme si vous portiez les culottes, ni y commander en rien.

LÉON. — Ne craignez rien ; hélas ! je n'en serais pas capable ; je n'ai pas d'esprit, Madame.

MARGARITA. — Et tâchez de ne pas essayer d'en acquérir ; cela vous ferait mal à la tête. Je vous prends par charité, et vous serez mon inférieur comme un domestique. Selon votre bonne volonté, je pourrai vous aimer, et, si vous m'obéissez, il pourra se faire que je couche avec vous. Vous remarquez bien cela ?

LÉON. — Oui, assurément, parbleu, Madame.

MARGARITA. — Ecoutez encore ceci : soit que je vous prenne avec moi ou que je vous en éloigne, que je vous en éloigne entièrement, vous ne devez jamais être impertinent, ni en aucun temps vous familiariser avec moi ; à peine sembler me connaître, quand je ne vous appellerai pas.

LÉON. — Bien volontiers. Hélas, je ne me suis jamais connu moi-même suffisamment.

MARGARITA. — Et ce n'est pas nécessaire non plus maintenant.

LÉON. — Je serai un chien pour vous plaire.

MARGARITA. — En effet, votre devoir sera de chercher et d'apporter à mes ordres.

LÉON. — Je serais à blâmer autrement.

MARGARITA. — Embrassez-moi de nouveau. — Un fameux gaillard ! Il y a une vigueur dans ses lèvres... — Si vous me voyez en embrasser un autre, vingt fois dans une heure, Monsieur, vous ne devez pas sourciller ni vous fâcher.

LÉON. — Non ; si vous en embrassez mille, je serai bien content ; cela m'apprendra mieux ce que je dois faire pour vous être agréable.

ALTEA. — Je vous l'avais dit, Madame !

MARGARITA. — C'est bien l'homme que je désirais. — Vous parlerez le moins possible.

LÉON. — Je ne parlerai jamais, Madame, à moins que vous ne m'adressiez la parole ; et alors je parlerai tout bas.

MARGARITA. — Allez me chercher un prêtre, je l'épouse à l'instant. — Mais quand vous serez mon mari, songez qu'il faut être à mes ordres et suivre en tout mes lois.

LÉON. — Si je ne le fais, vous pourrez me pendre.

MARGARITA. — Je vous donnerai de meilleurs habits quand vous les aurez mérités. — Entrons ici et servez-moi de témoins.

TOUTES. — A vos ordres, Madame.

MARGARITA. — Et après, en route tout de suite pour la ville ;

je veux aller à ma nouvelle maison où je dois trouver de nouveaux amis. (*Elle sort avec les Dames.*)

LÉON. — Les mille couronnes sont à toi, et ma fortune est faite.

ALTEA. — Ne te découvre pas si tôt !

LÉON. — J'en connais le moment, ma fille.

SCENE IV

Valladolid; une chambre dans la maison de Margarita.

CLARA, ESTIFANIA, un papier à la main.

CLARA. — Eh bien, avez-vous mis la main dessus ?

ESTIFANIA. — Oui.

CLARA. — Et trouvez-vous en lui l'homme que vous désiriez ?

ESTIFANIA. — Oui, aussi; l'homme le plus gentil et le plus capable de rendre une femme heureuse ! Il est solide comme du vin vieux, et c'est un homme ! Et il est fort riche aussi.

CLARA. — Es-tu mariée avec lui ?

ESTIFANIA. — Crois-tu donc que je pêche sans hameçon, ma fille ? J'amorce les sots. Il est mien, il m'appartient. Je t'ai dit que je le chatouillerais comme une truite; et, en jetant le filet, je l'ai attrapé délicatement, et tout ce qu'il possède est entièrement à ma dévotion.

CLARA. — Et ta maîtresse sait-elle tout cela ? Elle est sur le point de venir à la ville, pour vivre dans cette maison.

ESTIFANIA. — Qu'elle vienne, elle sera la bienvenue; je suis préparée pour la recevoir. Elle serait folle sûrement si elle était fâchée de ma fortune, pour ce coup hardi.

CLARA. — N'aimes-tu pas ton mari ?

ESTIFANIA. — Oui, tout à fait, tant qu'il sera comme il est et qu'il n'ira pas jeter un coup d'œil sur mes intentions; mais,

s'il les soupçonne, je le haïrai, et cette sage haine m'apprendra à bien le tromper. C'est un dompteur de femmes et qui apprend aux hommes comment courber sous eux leurs épouses et faire fléchir leur volonté, leur tenir la bride serrée; et il soutient que c'est un âne, celui qui ne peut façonner un diable à l'obéissance. Il faut que je lui joue un bon tour pour ces opinions-là, et je les lui ferai payer. (*Entre Pérez.*)

ESTIFANIA. — Oh! le voici. Tu vas voir un homme charmant.

PÉREZ. — Mon Estifania, allons-nous dîner, mon agneau? Je sais que vous m'attendez.

ESTIFANIA. — Je ne pourrais manger autrement.

PÉREZ. — Je n'entre jamais où vous êtes, que je ne croie voir le paradis autour de moi.

ESTIFANIA. — Vous y êtes le bienvenu, Monsieur.

PÉREZ. — Je pense que j'ai la plus douce retraite de toute l'Espagne et la plus riche aussi, ma jolie. Nous allons manger dans le jardin, sous les arbres : il y fait frais et agréable; et nous mettrons le vin à rafraîchir dans l'eau courante d'une fontaine. Qui est là?

ESTIFANIA. — Une de mes amies, Monsieur.

PÉREZ. — De quelle condition?

ESTIFANIA. — Une dame comme il faut, Monsieur.

PÉREZ. — Quelles occupations a-t-elle? Est-elle savante en mathématiques? Dit-elle la bonne aventure?

ESTIFANIA. — C'est plus que je n'en sais, Monsieur.

PÉREZ. — Ou bien a-t-elle toujours une lettre d'une parente, ces lettres qu'on remet en mon absence, ma femme? Ou vient-elle de la part du Docteur, pour s'informer de votre santé? Elle ne ressemble pas à un confesseur.

ESTIFANIA. — A quoi bon toutes ces questions? De quoi vous inquiétez-vous, qu'est-ce qui vous est suspect? Elle ne peut vous faire cocu. C'est une femme, Monsieur, une vraie femme.

PÉREZ. — Votre femme réelle peut très bien s'occuper réellement de certaines choses; car si elle ne peut rien faire pour son compte, elle peut agir par procuration : les meilleurs faiseurs de tours ont toujours des compères.

ESTIFANIA. — Demandez-moi pardon, mon mari; vous êtes jaloux alors et vous me soupçonnez peut-être.

PÉREZ. — Non, certes, ma femme.

ESTIFANIA. — Attendez au moins que vous en ayez des raisons, et des raisons plus claires; vous avez sûrement entendu dire, mon cher mari, qu'une femme qu'on surveille trop passerait à travers des barreaux de fer pour se libérer; une femme heureuse, tranquille et bonne peut apprendre bien des ruses, si on la mécontente.

PÉREZ. — Non, non, je ne faisais que badiner avec vous.

ESTIFANIA. — A demain, mon amie, j'irai vous voir.

CLARA. — Je vous laisse et vous souhaite ce qui vous est le plus doux. (*Elle sort. — On frappe à la porte.*)

ESTIFANIA. — Eh bien, où est la fille? Qui est à la porte?

PÉREZ. — Qui frappe ici? Venez-vous de la part du roi pour frapper si insolemment? Voyez à la porte. (*Entre une servante.*)

LA SERVANTE (*à part à Estifania*). — Madame! Sur ma vie, Madame est arrivée, elle est à la porte; j'ai regardé à travers et je l'ai vue; et toute une compagnie de belles dames est avec elle.

ESTIFANIA. — C'est une semaine trop tôt; mais il faut que je la rencontre et que je fasse jouer un nouveau ressort, et un fameux, qui aveugle ce terrible Mars, ou je suis perdue.

PÉREZ. — Qui sont ces personnes?

ESTIFANIA. — Des personnes telles, mon Michel, que vous pouvez bénir le jour de leur entrée dans cette maison; elles ne viennent que pour votre bien.

PÉREZ. — Parfait!

ESTIFANIA. — Oui, mais ce sera mieux encore, si vous me laissez arranger les affaires, que vous demeuriez étranger à tout

ceci et que vous ne me gêniez pas. Qu'ai-je maintenant à faire, sinon de chercher ce qui peut vous être avantageux ?

PÉREZ. — Faites-le; je me confie à vous. Je suis fâché de m'être mis en colère; je vois que tu es une jeune femme sage.

ESTIFANIA (à part). — J'aurai donné une leçon de sagesse à Votre Seigneurie, avant de vous quitter. — Je vous en prie, allez vous promener par là et ne dites rien, saluez seulement ces dames et laissez-moi le soin du reste, Monsieur. Je vous répons de votre femme. (*Elle sort.*)

PÉREZ. — La friponne parle à cœur ouvert; sa bonne volonté donne des couleurs à ses joues; je suis né pour l'aimer. Je dois être fort gentil pour cette tendre nature; le rude langage d'un soldat ne convient pas aux dames et nous ne devons pas leur parler comme nous faisons entre nous autres officiers. Je vais la laisser faire, c'est pour moi qu'elle agit à présent; je suis son mari, son héritier, je suis tout pour elle. (*Entrent Margarita, Altea, Léon, Estifania et les Vieilles Dames.*)

PÉREZ. — Qui sont ces personnes ? Ces airs pimpants ? Voilà une femme superbe, une belle femme, assurément ! Cette maison est trop grande, trop en vue, pour être une maison de rendez-vous.

ESTIFANIA. — Mon mari, Madame.

MARGARITA. — Vous avez épousé un bel homme.

PÉREZ. — Quoi que je sois, Madame, je suis votre serviteur. (*Il l'embrasse.*)

ESTIFANIA (à part à Pérez). — Monsieur, faites ce que je vous dirai, et je vous fais riche. Cette dame est ma cousine, ce monsieur en est éperdument amoureux, à en mourir. Voyez comme il la regarde.

PÉREZ. — C'est une bien belle femme.

ESTIFANIA. — C'est un modèle de beauté, mais elle est pauvre. Sans cela, elle aurait été la femme d'un prince. Elle a fait venir son prétendant ici en lui disant que cette maison lui appartenait en propre, comptant sur moi, sur ma complaisance; comprenez-moi bien, et, vite, il la croit fort riche : s'il savait qu'il n'en est rien...

PÉREZ. — Bien, bien. Elle a une figure remarquable.

ESTIFANIA. — Nous devons conduire cette affaire avec discrétion et l'aider pendant quatre jours.

PÉREZ. — L'aider de notre maison, de nos meubles et de nos biens ?

ESTIFANIA. — Tout cela n'est qu'un semblant, pour allécher l'amoureux. Voyez-vous cet écrit ? Deux cents livres de rente quand ils seront mariés, voilà ce qu'elle a signé à notre profit. Ce n'est pas le moment; je vous le montrerai demain.

PÉREZ. — Toute la maison ?

ESTIFANIA. — Tout, tout, et nous la quitterons même pour mieux appuyer la ruse; ils rentreront à la campagne aussitôt qu'ils seront mariés et alors elle lui découvrira tout.

PÉREZ. — La possession de tout, ma femme ? Songez à ce que vous faites. Une partie de la maison...

ESTIFANIA. — Non, non, il faut qu'ils l'aient toute entière, et qu'ils en disposent à leur gré. C'est pour notre avantage. Quoi, qu'est-ce que c'est que quatre jours ? Si vous aviez une sœur, une nièce ou une amie qui vous demandât cette complaisance et que je fisse quelque difficulté de m'y prêter...

PÉREZ. — Si tout ceci doit nous revenir aisément...

ESTIFANIA. — Aussi aisément, je vous le jure, que nous l'avons acquis. N'est-ce pas pitié de laisser une si belle dame dans l'embarras pour un si petit secours ? Vous ne perdrez pas la maison.

PÉREZ. — Il faudra en être sûr.

ESTIFANIA. — Je mettrai les écrits dans vos mains.

PÉREZ. — Bien alors.

ESTIFANIA. — Et vous en aurez la garde.

PÉREZ. — Je suis satisfait. Je voudrais bien avoir aussi la jeune fille en garde.

ESTIFANIA. — Quand elle l'aura épousé, il en est tellement épris que vous, moi, tous ceux qui l'auront aidée dans cet embarras. Dieu sait ce qu'ils obtiendront !

PÉREZ. — Je vais emporter mes affaires à l'instant et louer quelque petite maison; ce n'est que pour quatre jours.

ESTIFANIA. — J'ai une pauvre vieille amie, chez qui nous irons.

PÉREZ. — Soit.

ESTIFANIA. — Allez-vous-en donc de bonne grâce et débarrassez la maison.

PÉREZ. — Entendu.

ESTIFANIA. — Le peu d'effets dont nous pourrons avoir besoin nous suivra de près, et un petit garçon vous y conduira. Soyez tranquille, notre fortune est faite. (*Pérez sort.*)

MARGARITA. — Allons, nous entrons ? Toutes les chambres ont été gardées en bon état, ma fille ?

ESTIFANIA. — Elles sont agréables et propres.

MARGARITA. — Eh bien, où est votre mari ?

ESTIFANIA. — Il est parti, Madame. Quand vous venez chez vous, il doit vous laisser la place, Madame.

MARGARITA. — Vous ne voudriez pas que je le connaisse mieux ! Eh bien pourtant, je ne vous oublierai pas.

ESTIFANIA. — J'en remercie votre Honneur. (*Elles sortent*)

ACTE III

SCENE I

Une chambre dans la maison de Margarita, à la ville.

MARGARITA, ALTEA.

ALTEA. — Etes-vous tranquille, à présent ? Votre cœur n'est-il pas en repos, maintenant que vous avez acquis une ombrelle pour mettre votre belle réputation à l'abri des traits de feu de l'opinion publique ?

MARGARITA. — Je suis sans inquiétude, Altea ; s'il continue d'être tel qu'il se montre, s'il persévère dans cette simplicité dont il fait profession, me voilà heureuse. Je vais vivre au milieu du plaisir, et ma libre conduite sera à l'abri de l'œil louche de la loi et de la critique malveillante des langues envieuses.

ALTEA. — Vous voilà une femme accomplie.

MARGARITA. — Mais s'il allait se montrer une espèce de mari, fin et dissimulé, un adroit fripon, un maître consommé dans l'art de la tromperie ?

ALTEA. — Sur ma vie, c'est un innocent.

MARGARITA. — C'est ce que je veux qu'il soit ; c'est ce que j'espère ; alors je suis sûre de le gouverner à ma fantaisie ; car les innocents sont comme des enfants obéissants. élevés par une dure belle-mère, cruelle, qui, n'étant pas habitués aux déjeuners et collations, sont reconnaissants quand on leur offre un morceau de gros pain et prennent cela pour une faveur. Les chambres sont-elles prêtes pour recevoir nos amis ? J'ai un furieux désir de danser et de faire la folle ; chantons, ma belle, chantons ! Est il là-haut, le grand divan que le duc de Medina a envoyé ?

ALTEA. — Il est là-haut, tout installé.

MARGARITA. — Et des lits de repos dans toutes les chambres ?

ALTEA. — Dans toutes, Madame. Votre maison n'est à présent qu'un asile de plaisirs de toute espèce, et les galants commencent à la regarder avec désir.

MARGARITA. — Laisse-les faire. J'ai été élevée à la mode de la cour, dans l'opulence et le divertissement; la bonne compagnie, la galanterie, voilà mes goûts; je veux des adorateurs de bonne mine, et à choisir. Où est mon bon mari ? Où attend-il mes ordres ?

ALTEA. — Il garde ses distances, Madame. Je vous garantis qu'il est occupé à la cave avec les domestiques ou en train de dormir jusqu'à ce qu'il vous plaise de le faire réveiller.

MARGARITA. — C'est bien, Altea; c'est ce qu'il doit faire; il faut que je le tienne toujours sous ma tutelle. (*Entrent Léon et un Domestique.*) — Eh mais ! qui est-ce qui lui a dit de venir ? Comment ose-t-il se présenter sans que je l'aie fait appeler ? Le chapeau sur la tête ?

ALTEA. — Sûrement, il ne vous voit pas.

MARGARITA. — Quel regard insolent !

LÉON. — Toutes les chambres sont donc préparées et ornées pour le plaisir de Madame ? De nouvelles tapisseries à chaque heure pour la réjouir, de nouvelle argenterie, de nouveaux bijoux pour lui donner de l'éclat ?

LE DOMESTIQUE. — En effet, et il y en aura encore d'autres, et de plus riches : c'est sa volonté.

LÉON. — Hein ? C'est ainsi ? A merveille ! Est-ce aussi sa volonté d'avoir des festins, des banquets, des orgies et des mascarades ?

LE DOMESTIQUE. — Elle les a toujours passionnément aimés, et nous allons avoir une fameuse maison, Monsieur ! Je ne dois pas vous appeler mon maître, elle m'en a averti, ni vous ôter mon chapeau.

LÉON. — Ce n'est pas la mode; quoique son mari, je ne suis que votre camarade; aurai-je au moins quelque privilège ?

LE DOMESTIQUE. — Autant que vous l'aurez mérité, Monsieur.

LÉON. — Et quand je couche avec elle...

LE DOMESTIQUE. — Peut-être bien que je vous tiendrai la chandelle; vous me rendrez le même service en pareille circonstance. (*Entre une Vieille Dame.*)

LA PREMIÈRE DAME. — Madame, le duc de Médina et quelques capitaines se proposent de venir dîner ici; ils ont envoyé des vins rares et vous font présenter leurs hommages.

MARGARITA. — Ils seront les bienvenus. Que tout dans la maison sente les grandes manières, que tout soit parfumé. Maintenant, je vais prendre mon plaisir, et que mon voisin Justice n'aille pas marmonner contre moi. — Allez mettre vos plus beaux habits, mais, jusqu'à ce que je vous appelle, qu'on ne vous voie pas. Vous dînez avec les femmes, et conduisez-vous proprement, pour me faire honneur. (*Entre une seconde Vieille Dame.*)

LA DEUXIÈME DAME. — Madame, Madame Julia...

LÉON (*à part*). — Une garce, une garce à trois poils, la garce-major de l'armée.

LA DEUXIÈME DAME. — A envoyé sa voiture aux ordres de Madame, et lui fait demander si elle veut prendre l'air ce matin.

LÉON. — Le bon air d'un couvent !

MARGARITA. — Dites que non; j'irai la voir cette après-midi.

LA DEUXIÈME DAME. — J'y vais, Madame (*Elle sort.*)

MARGARITA. — Pourquoi n'êtes-vous pas allé vous préparer? Vous pourriez bien me servir de majordome; une imposante prestance! — Altea, il me semble amaigri! Voilà un fripon qui ne va pas garder sa chair en bon état.

ALTEA. — Il est plein de bonne volonté et n'a pas besoin de stimulant.

LÉON. — Par ma foi, Madame, selon mon petit jugement,

vous feriez mieux de voir vos honnêtes voisins, vos amis autour de vous, qui peuvent dire du bien de vous et faire l'éloge de votre bonté.

MARGARITA. — Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

LÉON. — C'est seulement pour vous persuader; le commerce des courtisans est une chose bien scabreuse, ce sont des espèces de massepains qui durent pas; un œuf et du poivre valent mieux que leurs breuvages, et dans un corps bien bâti, un malheureux panais sera plus nourrissant que tout ce qu'ils vous font avaler.

MARGARITA. — Cet homme est fou !

LÉON. — Celui qui donne des conseils aux dames qui ont des yeux friands de plaisir et ambitieux tout à la fois, est soit un fou, soit un ivrogne, quand bien même il leur dirait l'Évangile.

ALTEA (à part). — Il éclate avec modération.

LÉON. — Je vous prie de n'être point fâchée; mon indiscretion m'a enhardi à vous dire ce que vous trouverez vrai.

MARGARITA. — Tu oses parler ?

LÉON. — Pas beaucoup, Madame; vous enchaînez la langue de votre serviteur; il n'ose être aussi hardi que la raison le lui commande; il serait bon que votre tempérament fût plus fortement enchaîné que sa langue. Ne me regardez pas si sévèrement; je suis votre mari ! Mais que sont les maris ? Lisez les récits merveilleux qu'on nous fait du nouveau monde, vous y trouverez difficilement des conduites difformes comme celles des maris de notre monstrueux monde à nous. Ce ne sont plus que des ombres pour couvrir les péchés véniels de leurs femmes, des ailes pour vos moulins, qui broient à toute occasion, des garants qui couchent avec vous pour effacer vos souillures, et des enseignes fixées avec des cornes devant vos mensonges pour mettre en location votre concupiscence.

MARGARITA. — L'entendez-vous ?

LÉON. — J'ai fini, Madame; un bœuf parla une fois, à ce que disent les savants; bientôt, je serai semblable au bœuf.

alors je dirai des merveilles. En attendant, je vous proteste de mon obéissance. (*Il sort.*)

MARGARITA. — Je vais commencer par me débarrasser de toi ! — Avez-vous remarqué comme ce monsieur m'a parlé avec hardiesse et impertinence ? Et je l'avais pris pour un lourdaud, pour une bonne pâte d'ignorant ! Il s'est dressé contre moi et a résisté à mes ordres ! Et c'est ta prudence, ta sagesse qui me l'ont fait choisir ; les voilà bien, votre remarquable prévoyance, votre jugement ! Qu'en pensez-vous à présent ?

ALTEA. — Je pense qu'il est toujours un sot ; cette hardiesse, quelqu'un de vos gens la lui aura inspirée, ainsi que ce bon sens, en lui faisant boire du bon vin : c'est un tyran, et un philosophe aussi, qui fait trouver des arguments.

MARGARITA. — J'aurai ma cave fermée à clef, et il ne s'y tiendra plus d'école, on n'y fera plus de découvertes. Je vais mettre à la porte mes ivrognes qui ont tant d'esprit quand ils ont bu et qui disputent par les pourquoi et les comment ; et sur-le-champ, je vais les envoyer paître ; je ne conserverai que ceux qui sont toujours sots, à jeun comme ivres, et qui ne connaîtront de l'humanité que l'obéissance, et, de cette manière, je garderai la main sur ce mari !

ALTEA. — Il redeviendra comme avant. Sur ma vie, il crie à présent : empêchez-le de boire ; il est d'une constitution irritable. (*Entre Léon.*)

LÉON — Vais-je mettre mon nouvel habit, Madame ?

MARGARITA. — Non, vos vieux vêtements et partez pour la campagne à l'instant même ; allez voir si mes faucons sont bien dressés ; vous aurez la nourriture qui convient à des palais insolents, Monsieur, et vous logerez avec les valets : c'est encore trop bon pour vous.

ALTEA. — Bonne Madame, ne traitez pas si durement son repentir : vous voyez comme il revient tourner autour de vous.

MARGARITA. — Je ne vois que ce que je m'attendais à voir.

LÉON. — Vous verrez, Madame, s'il plaît à Votre Seigneurie...

ALTEA. — Voyez comme il s'humilie; pardonnez, bonne Madame.

MARGARITA. — Soit! Allez vous faire beau et n'en parlons plus.

LÉON (*à part*). — Vous n'avez donc pas le moindre sentiment? Je vous pincerai jusqu'aux os, mon orgueilleuse Madame! (*Il sort.*)

MARGARITA. — Voyez à le maintenir dans ces dispositions, sous peine de perdre mes bonnes grâces; vous connaissez mon caractère, attachez-le à la meule; à la première révolte, je me débarrasserai de lui. Je n'ai pas besoin que des coquins que je prends à mon service viennent me quereller sur mon genre de vie. Entrons et voyons à ce que tout soit bien.

ALTEA (*à part*). — Je souhaite de vous voir ainsi, vous aussi; sans cela, j'aurai perdu ma peine. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II

Une chambre dans un mauvais galetas.

Entre PÉREZ.

PÉREZ. — Ne retournerai-je donc jamais dans la maison qui m'appartient? Nous sommes logés dans la plus misérable niche à chien!.. Le taudis d'un sorcier aurait de quoi plaire davantage; une cage à faucons serait un palais en comparaison. Nous avons un lit qui n'est pas plus grand qu'un panier, et nous y couchons serrés comme des livres de beurre; aussi allons-nous fondre en sauce sans tarder! et avec cela il y reste des fumées épaisses et fétides à faire reculer un vidangeur! Ne retournerai-je donc jamais dans ce paradis qui m'appartient? — Holà, ma femme, holà! Estifania!

ESTIFANIA (*à l'intérieur*). — Je viens tout de suite.

PÉREZ. — Hâtez-vous, mon cher bijou! Je suis comme les habitants des Iles fortunées; je meurs, je meurs si je reste

un jour de plus ici; l'humidité qui sort de partout ici me pourrit les poumons et je ne crache plus que des puanteurs de toute sorte. Les habitants de cette maison sont deux rats affamés, car il n'y a pas de quoi nourrir un chat; et ils semblent aussi terribles que deux diables; ils ont déjà mangé une carte géographique sur laquelle il y avait le monde entier, et, si nous restons ici une nuit, nous y passerons de même. Il y a une vieille femme qui est devenue aussi dure que le marbre, séchée dans ce four à briques. Elle se tient dans la cheminée (qui n'est faite qu'avec trois tuiles arrangées comme un château de cartes), vrai portrait d'une vieille sybille enfumée; il y a aussi une jeune chose, que la nature avait faite pour être une fille, mais qui est devenue un monstre; elle a sur elle un sorte de cosse comme une châtaigne, faite de crasse. Et il y fait chaud comme sur la ligne. Et ces deux femmes font ensemble un bruit sourd, comme des grenouilles ou le vent qui passe entre deux portes. Grâce, délivrez-moi! (*Entre Estifania.*) — Ah! c'est vous, ma femme? Allons-nous bientôt être libres?

ESTIFANIA. — Je vais sortir voir, et vous retournerez sans tarder dans votre maison, Monsieur; le souvenir de cette petite contrariété vous fournira de quoi rire toute votre existence. Pendant le temps que vous aurez dit vos prières et pris votre déjeuner, je serai de retour, et prêt à vous rendre votre ancienne bonne humeur avec votre liberté.

PÉREZ. — Vous feriez mieux de me tordre le cou! Il n'y a rien à manger ici, si l'on ne se mange pas l'un l'autre, comme des cannibales. Vous pensez donc qu'un morceau de la muraille accommodée au beurre est une chose délicieuse! Retournons à notre maison sur-le-champ; et, je vous en prie, prenez garde qu'on ne nous ait pas abîmé nos meubles.

ESTIFANIA. — On ne nous a pas fait tort d'une épingle; je vous en répons.

PÉREZ. — Et faites-les partir tout de suite.

ESTIFANIA. — Ils vont s'en aller tous deux, car il y a un terme à toute complaisance; ils vont s'en aller car, depuis un moment je sais qu'elle a mis son mari au courant de tout, et

que tout est arrangé; elle m'a envoyé un mot, Monsieur, et va s'en aller, pleine de reconnaissance pour vous.

PÉREZ. — Je vais faire un tour dans le cimetière; les morts m'offenseront moins que les vivants qui sont ici. Dans une heure, je vous attends.

ESTIFANIA. — Je serai là, Monsieur.

PÉREZ. — Et, entendez-vous, que nous ayons un bon dîner; que tout soit bien ordonné comme avant, et que j'aie un bon bain pour me remettre d'aplomb. Je pue comme un étal de poissons ou de boucherie, ou comme un magasin d'huile!

ESTIFANIA. — Vous aurez tout (à pari) ce que l'on appelle rien! — Je vous enverrai du monde pour emporter les coffres et les bagages.

PÉREZ. — Que ce soit des gens sûrs et honnêtes : et faites mes compliments à votre cousine.

ESTIFANIA. — Je n'y manquerai pas, Monsieur; mais, si je ne viens pas à l'heure dite, allez à la maison, pour que nos hôtes puissent vous faire leurs remerciements de votre complaisance. Et faites-vous beau, pour me faire honneur.

PÉREZ. — Je vous obéirai. (*Elle sort.*)

SCENE III

La rue.

DON JUAN DE CASTRO, SANCHIO et CACAFOGO.

SANCHIO. — Te voilà bien beau.

CACAFOGO. — J'ai mes raisons : j'ai de l'argent.

SANCHIO. — L'argent est-il une raison ?

CACAFOGO. — C'est la raison, et la rime encore avec, capitaine. Si vous n'avez pas d'argent, vous êtes un âne.

SANCHIO. — Je vous remercie.

CACAFOGO. — Voilà de bonnes manières; il faut toujours remercier celui qui est riche.

SANCHIO. — Veux-tu me prêter quelque chose ?

CACAFOGO. — Pas un liard, Capitaine; les capitaines sont sujets à caution.

SANCHIO. — Tous les hommes le sont; tu auras mon billet.

CACAFOGO. — Ton billet et rien... Mon argent est à moi; cela n'est pas douteux.

DON JUAN. — Qu'est-ce que tu vas en faire ?

CACAFOGO. — De pieux usages : me payer du vin et des filles, et ruiner de jeunes fats qui voudraient bien me ruiner.

DON JUAN. — Voilà les hôpitaux que vous allez fonder ?

CACAFOGO. — Je m'occuperai d'abord de remplir mes hôpitaux de créatures à moi, que je sais infortunées, et je construirai alors; ces gens seront plus enclins à prier pour moi. En outre, j'en garde l'usufruit.

DON JUAN. — Voilà une charité prévoyante. Irez-vous à la guerre, Monsieur ?

CACAFOGO. — Je ne suis pas assez pauvre pour me faire soldat, et je n'ai pas assez de foi pour écarter un boulet; ce n'est pas une garniture pour une tranchée, je le suppose.

DON JUAN. — Vous parlez en homme sage.

CACAFOGO. — Si vous aviez mon argent, colonel, vous penseriez comme moi; j'aime mieux amonceler chez moi cent mille couronnes et j'en tire plus d'honneur, que de faire faire l'exercice à dix mille imbéciles, sans rien avoir; l'homme sage mange avec précautions, le sot se coupe les doigts.

SANCHIO. — Un usurier fieffé ! Pourquoi ne te maries-tu pas et ne vis-tu pas en juge respectable ?

CACAFOGO. — N'est-il pas plus noble de commander à un juge respectable que de l'être soi-même ? Et qu'ai-je à faire d'une femme, capitaine, quand chaque sot complaisant qui m'emprunte de l'argent, me prête sa femme, pour me calmer ?

DON JUAN. — Veux-tu dîner avec nous ?

CACAFOGO. — J'irai; je verrai la perle de l'Espagne, ce bel Orient, cette femme fortunée, et je serai respecté; je porte

mon titre avec moi; je lui parlerai; et, tandis que vos capitaineries se tiendront à l'écart, et se mettront les doigts dans le nez, je mettrai son affection dans ma poche.

DON JUAN. — Le duc y dîne aussi aujourd'hui, le duc de Medina.

CACAFOGO. — Que le roi y dîne aussi : il me doit de l'argent, et ainsi c'est ma créature; et certainement je peux faire le fier avec mon bien, Capitaine.

SANCHIO. — Tu vas manger monstreusement.

CACAFOGO. — Comme un véritable Espagnol; comme si j'étais en Angleterre, où il pousse des bœufs, et je boirai tout mon soûl, et alors je parlerai avec autant de licence qu'Ovide, pour exciter l'imagination des dames; je l'ai appris d'un galant commis de mon père.

DON JUAN. — Si nous jouons, tu me fourniras des fonds.

CACAFOGO. — Vous me donnerez en gage votre compagnie de cavalerie, et alors cela pourra se faire, colonel.

SANCHIO. — Allons, venez. Ce drôle va nous procurer un rare divertissement ! Comme les dames vont rire de lui ! Adieu la colère !

DON JUAN. — Si j'en trouve l'occasion, je ferai suer sa bourse.

CACAFOGO. — Me conduisez-vous, Messieurs ? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

La rue devant le galetas.

PÉREZ, UNE VIEILLE FEMME, UNE SERVANTE.

PÉREZ. — Allons, sortez, et que je vous comprenne ! Et tâchez de parler un peu plus haut, Madame; je vous tiens bien. Vieux coup-de-langue, comment se fait-il que mes coffres sont ouverts ? et mes effets envolés ? quel esprit crocheteur de serrures...

LA VIEILLE FEMME. — Ah! qu'est-ce que vous avez ?

PÉREZ. — Mes effets tout de suite. Comment mes coffres sont-ils ouverts ?

LA VIEILLE FEMME. — Vos coffres sont ouverts ?

PÉREZ. — Oui, et mes habits partis, avec mes chaînes, mes bijoux ! — Elle pue comme un bœuf fumé ! Fi ! elle rote l'ail !

LA VIEILLE FEMME. — Où est votre dame ? la jeune et belle dame ?

PÉREZ. — Qu'est-ce que ça fait à ce que je vous demande ? C'est ma femme, et elle est sortie pour ses affaires.

LA SERVANTE. — C'est votre femme, Monsieur ?

PÉREZ. — Oui. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Est-ce que le nom d'épouse est inconnu ici ?

LA VIEILLE FEMME. — Est-elle vraiment, vraiment votre femme ?

PÉREZ. — Je le pense, car je l'ai épousée; je n'ai pas eu de vision, pour sûr !

LA SERVANTE. — Elle a les clefs, Monsieur.

PÉREZ. — Je sais bien qu'elle les a; mais qui a mes affaires, démon ?

LA VIEILLE FEMME. — Si vous avez épousé cette femme-là, tant pis pour vous : elle a vingt maris.

LA SERVANTE. — Elle vous dit vrai.

LA VIEILLE FEMME. — Et elle les a tous attrapés, Monsieur.

PÉREZ. — Le diable ! Elle m'a apporté une belle maison, tout près d'ici, et un ameublement royal.

LA VIEILLE FEMME. — Vous êtes dupé aussi; ce n'est pas à elle, mon bon Monsieur. C'est à une dame... Comment s'appelle-t-elle, ma fille ?

LA SERVANTE. — Madame Margarita; votre femme était sa servante, et gardait sa maison; mais elle allait être renvoyée pour les tours pendables qu'elle jouait.

PÉREZ. — La peste du démon ! Comment ! avec toute ma sagesse, je me suis laissé attraper par une damnée friponne ? —

Quel genre de dame est-ce, la propriétaire de la maison ?

LA VIEILLE FEMME. — Une jeune et charmante dame.

PÉREZ. — Grande ?

LA VIEILLE FEMME. — Elle est plutôt petite, mais d'une beauté surprenante.

PÉREZ. — Je sens que je suis joué; et il est clair que je suis perdu ! C'est cette dame j'en suis sûr, cette cousine, qui, m'a-t-elle dit, l'a suppliée de lui prêter la maison pour quatre jours : elle s'y est prise avec tant de douceur !

LA SERVANTE. — Quand elle est sortie ce matin, à ce que j'ai vu, il y avait deux femmes avec elle à la porte; et elle leur donna des affaires, et les en chargea; mais qui c'était... j'ai entendu aussi ouvrir vos coffres, s'ils sont à vous.

PÉREZ. — Ils étaient à moi, tant qu'ils étaient pleins, mais maintenant qu'ils sont vides, ils ne valent pas la peine que je les réclame. C'était sa maîtresse, dites-vous ?

LA VIEILLE FEMME. — Sa vraie maîtresse, sa propre maîtresse, Monsieur, et tout ce que vous avez vu sur et dans la maison est à elle.

PÉREZ. — Ni argenterie, ni bijoux, ni tapisseries ?

LA SERVANTE. — Pas un liard; elle est pauvre, Monsieur, une pauvre intrigante.

PÉREZ. — Pas d'argent ?

LA VIEILLE FEMME. — Abominablement pauvre; aussi pauvre que nous le sommes; elle ne voit guère d'argent, à moins qu'elle n'en vole. Si elle n'avait une jupe correcte que sa maîtresse lui a donnée, elle pourrait bien aller nue, la bonne fille !

PÉREZ. — J'en deviendrai fou ! Je suis aussi pauvre qu'elle; autrement je serais large. Il ne me reste à moi aussi qu'un seul habit correct et c'est tout; et si elle me le vole, il faudra qu'elle m'écorche. — Mais où habite-t-elle ?

LA VIEILLE FEMME. — Vous trouveriez la vérité plutôt que sa demeure; hélas ! elle se cache dans mille petits recoins, Monsieur; elle accroche une toison par ici, une par là, et vit

dans les brouillards et les fumées où personne ne peut la trouver.

PÉREZ. — C'est une garce, sûrement ?

LA VIEILLE FEMME. — Elle ne vaut guère mieux, Monsieur; je n'ose dire qu'elle en est une, parce qu'elle est votre femme; mais depuis cinq ans, elle a mené une jolie vie, jusqu'à ce qu'elle arrive à se placer comme servante! — (*A part.*) Je crains qu'il ne me frappe, en disant que je mens.

PÉREZ. — Elle m'a bien servi, sur ma foi. Putain et voleuse! deux beaux textes de morale pour une seule sainte! J'espère que je verrai sa légende. Et les femmes m'ont craint pour mon habileté à les découvrir, et m'ont courtoisé pour que je la dissimule! Ai-je donc si longtemps étudié les artifices de ce sexe, et en ai-je fait leçon aux jeunes gens? Ai-je professé l'art de mâter l'orgueil des femmes, et les ai-je éprouvées? Et je suis joué maintenant! Je suis mené par le bout du nez! — J'ai ici un réal de reste; ce sera pour le logement et la nourriture de cette semaine. Un ver à soie a un meilleur ordinaire et dort dans un lit plus doux. Adieu, vieille grand'mère! Si je découvre que vous avez été complice, votre affaire sera faite en deux sombres minutes, je vous pendrai à l'instant!

LA VIEILLE FEMME. — Et je l'aurais mérité. Je n'ai dit que la vérité.

PÉREZ. — Et moi, je suis un imbécile, grand'mère! (*Il sort.*)

SCENE V

Un hall dans la maison de Margarita, à la ville.

Entrent le DUC DE MÉDINA, DON JUAN DE CASTRO, ALONZO.
SANCHIO, CACAFOGO et des DOMESTIQUES.

LE DUC. — Une fort belle maison.

DON JUAN. — Et richement meublée, Monsieur.

ALONZO. — Et ornée d'une manière propre aux plaisirs! J'aime ces apprêts; cela excite l'appétit pour un banquet qui promet, et annonce que la maîtresse du logis est facile et gaillarde. Vive une maison où le plaisir vous accueille!

LE DUC. — Eh bien, Cacafoغو, que dites-vous de cette habitation ? Ce serait une bonne hypothèque.

CACAFOGO. — Elle m'appartiendra; elle a été bâtie à ma convenance; les chambres en sont larges et spacieuses, bien aérées et très agréables; et c'est ce que j'aime. Je vous dirai, quand j'aurai goûté le vin et que je me serai empiffré à table, ce que je me sens d'affection pour la jeune dame (*Entrent Margarita, Altea, les Vieilles Dames et des Domestiques.*)

MARGARITA. — Que Votre Grâce soit la bienvenue et vous aussi, Messieurs les soldats ! Votre présence fait grand honneur à mon humble demeure; et les faibles plaisirs qu'on y peut trouver sont aux ordres de Votre Grâce; tout est ici à votre service; votre servante serait heureuse que vous vous y plaisiez

LE DUC. — Je vous remercie, Madame. Je me suis enhardi à vous rendre visite pour remplir mes yeux une fois de plus de votre charmante beauté. Ce ne fut qu'une longue nuit depuis que vous avez quitté la cour, car, jusqu'à ce que je vous revoie, le jour n'a pas lui pour moi.

MARGARITA. — Qu'on serve M. le Duc !

SANCHIO. — Elle est charmante.

DON JUAN. — La plus rare beauté que j'aie jamais vue. J'aimerais mieux l'avoir sous mes ordres que mon régiment.

CACAFOGO. — Je l'aurai; un millier de ducats que je regagnerai par mon adresse, en dix jours, et quelques bijoux, pour justifier ma friponnerie. L'épouserai-je ? Elle vaut plus d'argent que toute mon usure. C'est encore le plus sûr marché. Je pourrais souhaiter qu'elle soit une mesure ou deux plus forte pour l'assaut, car je suis comme un lion quand je tiens ma proie; mais ces agneaux endurent une charge énorme sans bêler; c'est ce que M. le Temps nous a appris. — Je suis si vertueux maintenant que je ne puis lui parler; un âne fiefé et honteux ! Je brûle de m'en aller ! (*Entre Léon.*)

MARGARITA. — Eh bien, où en est ce dîner ?

LÉON. — Il n'est pas prêt, Madame, et ne le sera pas que je n'aie fait connaissance avec les hôtes, moi aussi; et ils ne

peuvent être ici les bienvenus qu'après que je les aurai reçus moi-même.

DON JUAN. — Eh mais, c'est mon lieutenant ! Il a une toute autre mine ; est-ce qu'il se fait encore des miracles ?

MARGARITA. — Qu'est-ce, drôle ? Qu'est-ce, faquin ?

LÉON. — Je vous entends, femme impertinente ; et, comme vous êtes ma femme, je vous engage à mieux connaître votre devoir ; c'est la couronne de la modestie.

LE DUC. — Votre femme ?

LÉON. — Oui, mon cher Seigneur, je suis son mari ; et je vous prie de bien noter que je réclame cet honneur, et que je le maintiendrai.

CACAFOGO. — Si tu es son mari, je suis décidé à te faire cocu ; je serai ton meilleur ami.

LÉON. — La paix, ordure et fumier que tu es ; je ne veux pas perdre ma colère contre une canaille comme toi ; si tu m'insultes davantage, je battrai ton corps soufflé jusqu'à ce que tu rebondisses comme une balle de paume.

ALONZO. — Voilà qui est miraculeux !

SANCHIO. — Est-ce là le gaillard qui a eu la patience de se donner l'air d'un sot, d'un sot ridicule, et tout à coup, comme par miracle, change sa sottise en courage et richesse ? Je l'admire ; je n'en reviens pas !

MARGARITA. — Je vais divorcer à l'instant.

LÉON. — Vous ne le ferez pas ; vous ne descendrez pas à ce degré de méchanceté. Je respecte davantage votre honneur et votre âge, Madame. Vous m'avez pris pour une ombre, pour donner un nouveau vernis à votre réputation, pour être votre jouet ; vous avez pensé trouver un pauvre sot : je me croirais coupable de consentir à votre déshonneur ; seulement je serai connu comme votre seigneur et maître, et je le serai comme il convient, ou j'en périrai.

MARGARITA. — Je t'ordonne de t'en aller, mon pauvre garçon, imbécile que j'ai attrapé.

LÉON. — Un imbécile que vous avez attrapé ? Pas tout à

fait. Vous n'avez rien à me commander; je suis au dessus de vous! Vous pouvez me priver de vos bonnes grâces, Madame, mais de votre bien, vous ne le pouvez en aucune manière; je le garderai, et je le garderai pour mon propre usage : la loi m'y autorise. Et alors, divertissez-vous à votre aise; je fermerai les yeux.

MARGARITA. — Ainsi je suis bravée dans ma propre maison ?

LÉON. — C'est la mienne. Madame; vous vous trompez, je suis le maître de cette maison; c'est à moi de la conduire et de disposer de tout ce qu'elle renferme. Vous n'avez rien à faire ici, Madame, qu'à tenir le logis propre comme une servante, et à obéir aux ordres que je donnerai. Et je veillerai à ce qu'il en soit ainsi.

MARGARITA. -- Si vous m'aimez, cédez-moi

LÉON. — Il sera bien mieux que je ne vous cède pas, Madame; il s'agit de mon propre honneur, et je le défendrai. Vous me connaîtrez maintenant comme un homme intelligent, et qui connaît les goûts de votre sexe; qui sait ce que c'est qu'une jeune orgueilleuse qui veut tout faire plier à sa volonté, une femme démangée par l'ardeur de son sang excité. Je rejette le nuage qui me couvrait, et j'apparais moi-même, le maître de ce petit être de méchanceté! Et je tracerai autour de vous un cercle, Madame, hors duquel vous ne pourrez faire un pas sans ma permission.

LE DUC. — Est-ce là le gaillard qu'on me traitait au doigt comme une ombre d'homme, comme une apparence vivante? Il parle d'un ton d'une étrange fermeté.

LÉON. — Comme le doit un mari, Monsieur le Duc, dans sa propre maison; et, comme il me convient de le faire. Je pense qu'il ne plairait guère à Votre Grâce, si le fait se produisait, d'avoir une femme ou une servante, car les femmes sont à mettre au rang des servantes, qui vous commandât sous votre propre toit.

DON JUAN. — Energique! Etrange conversion! Tu peux maintenant commander en chef!

LE DUC. — N'y a-t-il pas de différence entre elle et vous, Monsieur ?

LÉON. — Pas pour le moment, Seigneur; ma fortune me rend son égal; et, comme je suis un honnête homme, je suis plus noble qu'elle.

MARGARITA. — Faites avancer ma voiture !

LÉON. — Nous verrons qui osera le faire jusqu'à ce que j'en donne l'ordre. Je la lui ferai tirer et manger, votre voiture, bien que ce soit d'une dure digestion, à celui qui exécuterait votre ordre ! — Ou plutôt, prenez votre voiture, Madame; je vous donne toute liberté; et prenez vos gens, que je chasse de chez moi, et faites ce que vous voudrez quand vous serez dehors; prenez tout cela librement, mais ne comptez plus sur moi; et adieu !

LE DUC. — Non, Monsieur, n'allez pas si loin; vous ne pouvez insulter une dame d'un ton si arrogant, et penser que vous êtes le maître de la faire souffrir. Nous ne resterons pas ici comme des lâches devant votre dureté, à voir une femme pleurer. (*Il dégaîne.*)

LÉON. — Ce sont des larmes de colère, je vous supplie de le remarquer, et qui ne méritent pas la pitié; des larmes de rage, parce que sa volonté ne prévaut pas; (elle s'évanouirait maintenant, si elle ne pouvait pas crier !) autrement, elles m'affligeraient aussi. Rengaînez, Monsieur le Duc : c'est un acte d'oppression qui appelle à mon secours le glaive de la justice, la loi pour me prêter la main, le roi pour assurer mes droits; tous ceux enfin qui connaîtront la manière dont vous me provoquez. Me braver dans ma propre maison ! Est-ce là agir en prince ? (*Il dégaîne.*) Eh bien, en garde ! Si j'épargne Votre Grâce et si je ne lui fais pas de cette place un monument trop beau pour une si coupable conduite (j'ai là un juste sujet d'en tuer mille comme vous !) qu'il n'y ait plus de pitié pour moi !

DON JUAN. — Arrêtez, Seigneur je vous en supplie ! Ce gentilhomme ne fait que plaider son droit avec beaucoup de noblesse.

LÉON. — Celui qui ose combattre contre l'autorité du mari,

la malédiction du mari le frappera, ce sera un cocu soumis ! Puisse sa femme être jeune et belle, mais la plus malhonnête, la plus impudente des femmes ; qu'il ne s'en aperçoive pas, qu'elle couche avec lui comme une flatterie qui le ruine, et tue à la fois sa race et son honneur ! Puisse-t-il périr sans être pleuré par personne, et ne pas trouver une terre assez vile pour lui servir de tombeau ! Maintenant, Monsieur, en garde ! Je suis prêt à vous faire raison.

LE DUC. — J'ai mieux réfléchi. Je vous prie, Monsieur, de mieux traiter votre femme.

LÉON. — Ma propre humanité saura bien me l'enseigner, Monsieur. — Et maintenant, soyez tous les bienvenus, et allons dîner ; c'est aujourd'hui mon jour de noces.

LE DUC (*à part*). — Je trouverai encore moyen de troubler ta joie.

DON JUAN. — J'ai vu un miracle ! Garde ton bien, soldat ! Qui sait dompter une femme n'aura pas peur de combattre !

SANCHIO. — Il a bouleversé toutes mes pensées libertines, comme s'il les avait infusées avec leur cosse ! (*Entre Pérez.*)

PÉREZ. — Dieu vous garde ! Où est la maîtresse de la maison ?

LÉON. — La voici, Monsieur, cette jolie dame, si vous voulez lui parler.

DON JUAN. — Don Michel, Léon ; un autre audacieux.

PÉREZ. — Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi, j' à faire ; quand j'aurai plus de loisir, je pourrai plaisanter avec vous. — Voici cette femme. — Ma bonne Madame, parlez-moi sincèrement, aviez-vous une femme de chambre appelée Estifania ?

MARGARITA. — Oui, c'est vrai, je l'ai eue.

PÉREZ. — Était-elle vierge, à votre avis ?

MARGARITA. — Je n'en jurerais pas ; car elle avait une assez faible réputation.

PÉREZ. — Était-elle votre parente ?

MARGARITA. — Non pas que je sache. Mais, je vous recon

nais; je pense que c'est vous qui l'avez épousée. En avez-vous bien du plaisir, Monsieur? Vous pouvez la revendiquer : c'était une jeune coquine assez délurée!

PÉREZ. — Donnez-moi une corde pour me pendre! — Cette maison ne m'appartient-elle pas? N'en était-elle pas la propriétaire? Parlez-moi sincèrement, je vous en prie.

MARGARITA. — Non, assurément; la maison est à moi, Monsieur; je l'ai payée, et je ne me souviens pas de vous en avoir fait présent.

PÉREZ. — Les tapisseries et l'argenterie aussi?

MARGARITA. — Tout est à moi, Monsieur, ainsi que tout ce que vous voyez dans la maison. J'avais confié le tout à sa garde pendant mon absence, et elle s'en est si mal acquittée, que j'avais assez d'elle.

SANCHIO. — Quel diable le tient?

DON JUAN. — Il est possédé, je vous assure.

PÉREZ. — Où est votre femme de chambre?

MARGARITA. — Ne le savez-vous pas? Elle est à vous à présent; pourquoi m'en occuperais-je? Depuis l'instant de mon arrivée, je ne l'ai pas vue.

PÉREZ. — Je l'ai revue plus récemment, et je voudrais que le diable l'ait emportée! Tout est vrai, je m'en aperçois; que la peste l'étouffe!

DON JUAN. — Ta femme a-t-elle un enfant, Michel, ton excellente femme? Es-tu un homme encore?

ALONZO. — Quand irons-nous te rendre visite?

SANCHIO. — Et manger quelques-uns de tes fruits rares? Tu as des vergers admirables. Vous êtes si jaloux, maintenant! La peste de votre jalousie! Comme vous nous regardez avec colère!

PÉREZ. — Je vous en prie, laissez là la plaisanterie; je ne suis pas en humeur de jaser et de rire. — N'a-t-elle pas fait des siennes chez vous?

MARGARITA. — Si, fréquemment; si souvent que j'avais honte

de la garder; mais je lui pardonnais dans l'espoir qu'elle se corrigerait, et, si vous ne l'aviez pas épousée, j'étais sur le point de la chasser de chez moi.

PÉREZ. — Je vous remercie. Me voilà bien! De quelque côté que je me tourne, mon affaire est faite; je suis misérablement trompé sans ressource.

DON JUAN. — Restez-vous à dîner?

PÉREZ. — Je ne le puis, colonel; écoute que je te dise un mot à l'oreille : je suis le sot le plus fieffé, l'âne le plus misérable !. — Mais il faut que je vous quitte; je suis pressé, pressé! Dieu vous bénisse, bonne Madame! Puissiez-vous vous montrer aussi bonne que ma femme! (*Il sort*).

LÉON. — Voulez-vous vous approcher, Monsieur? Votre Grâce veut-elle me faire l'honneur d'être de notre dîner? Vous êtes hautement le bienvenu! Toute colère est passée, j'espère, et je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Tu es un vrai type d'homme, et je t'admire! (*Ils sortent*).

ACTE IV

SCÈNE I

La rue.

PÉREZ.

PÉREZ. — Je vais aller voir un sorcier pour qu'il me dise où est ce putois, cette putain voleuse. La peste des voiles, et des artifices qui couvrent l'impudence des femmes! Leur air de Sainte-Nitouche tromperait le diable! (*Entre Estifania, une cassette à la main.*) — Voici mon mauvais ange. Dieu me bénisse!

ESTIFANIA (*à part*). — C'est lui! Je suis prise. Il faut faire bonne contenance et ne pas laisser paraître la moindre frayeur. Je vois qu'il est fâché et dans une belle colère!

PÉREZ. — Ma digne femme, j'ai cherché votre modeste personne dans la ville.

ESTIFANIA. — Mon très noble époux, je suis enchantée de vous avoir trouvé; car en vérité, je suis lasse, lasse et boîteuse, à force d'avoir cherché votre Seigneurie.

PÉREZ. — J'ai été dans les maisons de débauche.

ESTIFANIA. — Je le crois, et tout récemment même.

PÉREZ. — Permettez — pour y chercher votre Seigneurie. J'ai été dans des caveaux, dans des caveaux privés, où les débauchés altérés écoutent votre confession; j'ai été au théâtre vous chercher parmi les jeunes acteurs; aux yeux de marionnettes (vous êtes experte en l'art de les faire danser); j'ai demandé après vous aux commères, mais au milieu de leurs conversations débridées, on ne distingue pas plus que dans une tour de Babel; j'ai été chez les religieuses, parce que vous chantez bien, mais elles disent que vous ne connaissez que des chansons libertines,

et elles pleurent sur votre conduite; et enfin je suis allé à l'église pour vous y chercher; mais il y a si longtemps que vous n'y avez pas mis les pieds que l'on vous y a oubliée.

ESTIFANIA. — Vous avez fait un joli voyage; je vais vous dire le mien à présent. Pour vous chercher, je suis allée dans vingt tavernes...

PÉREZ. — Et vous n'êtes pas ivre ?

ESTIFANIA. — Je ne trébuche pas encore, Monsieur. — Où j'ai vu vingt ivrognes, des soldats pour la plupart; j'avais grand espoir de vous y trouver déguisé parmi eux; de là je suis allée au tripot, où j'ai trouvé des querelles, sans rime ni raison, des épées, des pots, des chandeliers, des tables, des tabourets, et tout en un désordre tel, que personne n'y reconnaissait son ami; j'ai laissé ce chaos, et j'ai été chez le chirurgien; il voulait me faire rester, car, disait-il habilement, s'il est ivre, il y a vingt à parier contre un qu'il ira trouver des femmes, et alors j'entendrai parler de lui; ou bien il aura des querelles, et il viendra aussi. Je vous ai cherché ensuite où il est fort périlleux d'aller s'aventurer, au milieu des maladies honteuses, des femmes dégoûtantes, car je me rappelais votre vieil axiome romain, que plus on court de dangers, plus on acquiert de gloire. Enfin, je suis allée à votre confesseur, qui m'a dit que vous étiez trop orgueilleux pour prier. Et c'est ici enfin que je vous ai trouvé.

PÉREZ (*à part*). — Elle ne se défend pas mal, et la coquine a de l'esprit; mais je vais à l'instant abattre son caquet. — Laissons de côté toutes ces paroles plaisantes, et venons au fait. Pourquoi m'avez-vous trompé ?

ESTIFANIA. — Pourquoi m'avez-vous abusée ?

PÉREZ. — Toi, la plus vile, la plus fausse, la plus abominable...

ESTIFANIA. — Capitaine !

PÉREZ. — Toi, bête puante, misérable, grêlée...

ESTIFANIA. — Capitaine !

PÉREZ. — Allez vous me répéter tout le temps la même chose ?

ESTIFANIA. — Oui, Monsieur, et aller plus fort que vous, et vous devancer. Pourquoi me railler pour ce qui est votre propre faute, votre propre friponnerie ?

PÉREZ. — Et tu oses me braver ainsi ?

ESTIFANIA. — Vous allez mettre l'épée à la main, Capitaine ? Tirer l'épée contre une femme, fort bien, brave Capitaine ! contre votre propre femme : oh ! très illustre Capitaine !

PÉREZ. — La peste t'étouffe ! Réponds-moi sur-le-champ. Pourquoi m'as-tu épousé ?

ESTIFANIA. — Pour que vous fussiez mon mari ; je pensais que vous étiez infiniment riche, mais j'ai été trompée.

PÉREZ. — Pourquoi m'as-tu flatté et m'as-tu fait voir des merveilles ? une maison et des richesses, quand tout cela n'était que des ombres, des ombres pour moi ?

ESTIFANIA. — Pourquoi m'avez-vous tendu des pièges (je ne fais que prendre ma revanche, Monsieur), avec votre fameux esprit de soldat, et m'avez-vous juré que vous m'apportiez tant, en chaînes, en bijoux, en riches habits ?

PÉREZ. — Tu les as, drôlesse ; je te les ai remis entre les mains, mes coffres et tout, et tu les as ouverts et tu as vendu mon trésor.

ESTIFANIA. — Voici votre trésor, Monsieur ; envoyez-le au chaudronnier, pour mettre des pièces aux vieilles casseroles. N'est-ce pas un noble usage ? Il faut que tout le monde voie ici le trésor du Capitaine ! Il n'y a personne qui ne juge qu'il est composé de choses précieuses ! (*Elle ouvre la cassette*). Voici une chaîne dorée qui tient à un chausse-pieds de corne ; — comme cela sent mauvais ! plus mauvais que les pieds crottés auxquels il a servi ; — voici une autre chaîne de moindre valeur encore, si petite que j'aurais honte de la mettre au cou de mon chien ! Voilà mon douaire ! Rougissez, ou bien ces bijoux vont rougir pour vous ; épargnez-leur en la peine.

PÉREZ. — Ah ! la charmante rusée ! Pouvez-vous être aussi astucieuse ?

ESTIFANIA. — Voici un magnifique joyau ; l'avez-vous gagné à l'assaut de la Goulette, Capitaine ? ou pris sur le champ de

bataille à quelque brave pacha ? Comme il brille ! — comme les yeux d'une vieille femme ! Comme il remplit chaque chambre de son éclat ! — comme une lanterne sourde ! Cela ferait bien à la fenêtre d'une certaine abbaye, pour attirer les pèlerins !

PÉREZ. — Je t'en prie, laisse le bavardage.

ESTIFANIA. — Voici encore une chaîne avec des yeux de merlan en fait de perles ; un marchand de moules en aurait fait un plus beau bijou.

PÉREZ. — Allons, femme, mes habits, mes habits !

ESTIFANIA. — J'y viens : vos habits sont pareils à ces bijoux, tout du faux. Mettez tout cela sur vous et vous serez un homme de cuivre, une espèce de chandelier ; vous avez cru me tromper avec tout cela, mais je suis quitte envers vous.

PÉREZ. — Pas de maison alors, ni de terres qui en dépendent, ni d'argenterie, ni de tapisseries ?

ESTIFANIA. — Rien de tout cela, mon doux mari ; chimère pour chimère. Pouvez-vous m'insulter maintenant ? Allons, fâchez-vous. Monsieur, et dites de grands mots ; vous êtes un soldat, tonnerre !

PÉREZ. — Je parlerai peu ; j'ai fait une sottise et j'en suis bien payé.

ESTIFANIA. — Voilà qui est bien parlé, Monsieur ; et maintenant que je vois que vous êtes raisonnable, je vais vous reconforter de nouveau : allez à la maison ; on emballe pour la quitter ; vous y dinerez ; je vous y rejoindrai et je vous apporterai des habits et du linge blanc, et tout ira bien. — (*À part.*) Je vais te tromper encore une fois, pour t'apprendre à m'apporter du cuivre !

PÉREZ. — Dis-moi une chose, et, je t'en supplie, parle-moi vrai, ma femme. Quelle que soit ta réponse, je te pardonne : es-tu honnête ? La vieille jurait...

ESTIFANIA. — Je lui avais ordonné de parler ainsi, Monsieur : c'était mon jeu. Hélas, mon crédule époux ! La belle dame vous a dit aussi...

PÉREZ. — De très étranges choses sur ton compte.

ESTIFANIA. — C'était toujours mon système, pour vous tourmenter ; et elle a nié que la maison m'appartînt ?

PÉREZ. — Elle a dit qu'elle ne me connaissait pas, et que je n'avais aucun titre à cette propriété.

ESTIFANIA. — La chose a été bien conduite. En voilà assez ; je suis arrivée à ce que je voulais.

PÉREZ. — J'aimerais à vous croire, mais le Ciel sait ce que j'ai dans le cœur. Voulez-vous me suivre ?

ESTIFANIA. — Je vais y aller dans un instant.

PÉREZ. — Je suis dupé, et je crains de m'en assurer. (*Il sort*).

ESTIFANIA. — Va, pauvre imbécile ! tu peux être un bon soldat sur le champ de bataille, mais, en service privé, tu es un âne ; je te le ferai voir, ou je me trompe fort. (*Entre Cacafogo*). Voilà une autre truite à chatouiller, et à chatouiller délicatement, sinon mon but serait manqué. — Pourrais-je vous parler, Monsieur ?

CACAFOGO. — Je t'en prie, fais comme si je t'avais répondu, et tu n'auras pas à me demander à me parler. Je suis dans mes méditations, laisse-moi tranquille ; j'ai été battu, et dans ce moment je suis encore meurtri à faire compassion ; un âne, et ensuite un éléphant ; douce justice ! Il ne reste plus de moyen de l'approcher maintenant ; si l'argent pouvait le faire, je le payerais bien ; il faut que je le fasse cocu ! Et l'argent est d'un grand secours ; mille ducats ? C'est une bien petite saignée au patrimoine d'un gros héritier.

ESTIFANIA. — De grâce, Monsieur, écoutez-moi.

CACAFOGO. — Je sais que tu as un anneau de mariage à mettre en gage, d'argent doré, avec une devise à l'intérieur : « Amour et cheval de moulin tournent de concert », ou le hochet de ton petit enfant, ou la chaîne de ton écureuil. Je ne veux rien de tout cela. — Je voudrais seulement qu'elle me connût, ou que cet individu ait besoin d'argent ; alors je trouverais quelque moyen...

ESTIFANIA. — Je vous quitte, Monsieur, et je dirai à la belle dame qui m'a envoyé vers vous, à Mme Margarita...

CACOFOGO. — Arrête, je t'en prie. Qu'est-ce que tu me veux ? Je suis tout entier à toi ; parle maintenant jusqu'à ce que la langue te fasse mal ; je t'écoute.

ESTIFANIA. — Elle voudrait vous demander un service.

CACAFOGO. — Elle n'a qu'à commander ! Qu'il en soit ainsi, ma douce jeune femme, et ne t'oublie pas toi-même.

ESTIFANIA. — Elle attend donc de vous la complaisance, parce qu'elle sait combien vous avez l'âme noble...

CACAFOGO. — C'est votre maîtresse, je suppose ?

ESTIFANIA. — Ma propre maîtresse. — Sur ces bijoux, Monsieur — ils sont beaux et riches, et, examinez-les bien...

CACAFOGO. — Douter de leur valeur serait une hérésie.

ESTIFANIA. — De lui prêter mille ducats ; c'est pour les besoins du moment ; son mari, Monsieur, est bien dur.

CACAFOGO. — Puisse-t-il continuer de même !

ESTIFANIA. — Elle désire en outre faire plus ample connaissance avec une personne de votre mérite, et, quand il vous plaira de lui faire le grand honneur, Monsieur...

CACAFOGO. — Allons, dépêchons-nous.

ESTIFANIA. — En vérité, je lui ai entendu dire, Monsieur, que, de tous les hommes gras, elle n'en a pas vu de plus agréable. Mais dans cette affaire...

CACAFOGO. — Terminons-la d'abord, et nous verrons ensuite ; la dame doit être impatiente.

ESTIFANIA. — Elle vous demande le plus grand secret ; elle m'a dit combien vous étiez prudent.

CACAFOGO. — Nous ne sommes pas prudents de bavarder ainsi ! Porte-lui l'or ; je vais chercher un joyau aussi brillant que ses yeux, et un autre pour toi. Allons, je t'en prie, je languis de servir cette dame, je languis effroyablement. A présent, mon brave, je puis vous défier, vous qui défiez les ducs !

ESTIFANIA (à part). — Mon petit oison, vous voilà maintenant attrapé ! (Ils sortent).

SCENE II

Une autre rue.

LE DUC, SANCHIO, DON JUAN et ALONZO

LE DUC. — Il n'en fera pas à sa tête, je l'en empêcherai. J'ai ici un petit jeu qui fera tourner le courant, sans tarder, et d'étrange façon. Ici, Don Juan; allez lui présenter ceci. (*Il lui donne un papier.*)

DON JUAN. — A vos ordres.

LE DUC. — Voilà un individu qu'on a tiré de rien par charité et qu'on a façonné aux grandeurs, et qui méprise sa bienfaitrice, et fait fléchir la main libre qui l'a créé ? cela ne peut être.

SANCHIO. — Comme une coquille d'huître contient une perle, et d'un prix extraordinaire, en prison ! Etait-elle faite pour être la chose de celui qui la perd, pour laisser un individu malpropre et lourdaut, emporté et volontaire, disposer de sa beauté ? Nous souffrons tout, Monsieur, dans cette triste éclipse : elle ferait briller où elle se montrerait, son charme parfait, pour reconforter ses admirateurs, et verser ses rayons sur ses amis. Nous sommes tous dupés et le monde entier murmurerait contre votre patience si elle nous est ravie ainsi.

LE DUC. — Ne crains pas cela, Sanchio; nous allons la libérer, et l'amener à la cour, dans son orbe de lumière. Avoir cette seule douce beauté pour bénir cette région de l'Espagne, et la laisser ternir !

ALONZO. — C'est la cause de chaque homme de bien, et nous ne nous ferons pas prier.

LE DUC. — Je vous garantis qu'il sera heureux de nous complaire, et heureux de partager aussi; nous allons entendre tout à l'heure une nouvelle chanson de sa part; attendons un peu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une chambre dans la maison de Margarita.

LÉON, DON JUAN, *tenant un brevet.*

LÉON. — Colonel, je vous suis très obligé de votre complaisance: je me proposais d'être officier dans votre régiment, c'est vrai, Monsieur; et j'aurais été très fier de servir sous vos ordres; il plaît au roi, dans son excessive faveur, de m'élever au même rang que vous; ce brevet me donne un régiment de cavalerie.

DON JUAN. — Je m'en réjouis, et je suis heureux de vous avoir comme camarade. Je suis sûr que le roi n'ignore pas que vous êtes nouvellement marié, et qu'à cause de cette circonstance, il vous accorde quelque répit.

LÉON. — Il faut que je parte dans quatre jours, c'est l'ordre que je reçois; et il ne serait pas convenable à moi de le discuter; le temps devient plus court à chaque moment. Vos effets sont-ils prêts ?

DON JUAN. — Ils sont à bord.

LÉON. — Holà, quelqu'un ! (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur ?

LÉON. — Écoutez-moi bien. Portez ceci à votre maîtresse, Monsieur, et qu'elle voie l'honneur que le roi vient de me faire; dites-lui que je lui ordonne d'avoir de la force; elle est la femme d'un soldat. Défaites toutes les tapisseries, empaquetez tous mes habits, mon argenterie, mes bijoux et tout ce qui est transportable. — Monsieur: quand nous vivrons en garnison, il convient que nous tenions grand état, pour l'honneur du roi. — Et vous, écoutez encore: que toute la garde-robe de votre maîtresse soit bien placée, et en sûreté dans mes coffres; nous devons l'emporter aussi.

LE DOMESTIQUE. — Où tout cela doit-il aller, Monsieur ?

LÉON. — A la guerre, Lorenzo, et vous aussi, et tout ici: je ne laisserai pas un tournebroche.

LE DOMESTIQUE. — Eh, par saint Jacques, Monsieur, vous nous avez tous refaits, et, si nous vous quittons... Est-ce que Madame ira aussi ?

LÉON. — Tout doit partir demain du côté de la mer, Monsieur; tout, tout doit y aller.

LE DOMESTIQUE. — Holà, Pedro, Vasco, Diego ! Allons, venez m'aider, venez, venez, mes enfants; tous soldats, camarades ! Nous allons écorcher ces canailles gonflées de bière ; allons, vite ! (*Il sort.*)

DON JUAN (*à part*). — Il a pris le bon chemin pour sauver son honneur et entraver les projets du duc; je l'en aime encore davantage. Sur mon honneur, tu es un noble gentilhomme ! (*Entre Margarita soutenue par deux Dames.*)

LÉON. — Eh bien, qu'y a-t-il, ma femme ? quoi, malade de mon avancement ? Ce n'est guère aimable de votre part.

MARGARITA. — Quoi, c'est au moment où je vous aime, où je vous aime avec une entière tendresse, Monsieur, où j'ai enfin reconnu la bonté de votre esprit et mon propre devoir, que je vous perds, qu'il faut me séparer de vous ? C'est une cruauté ! J'irai au roi, je lui dirai qu'il est injuste de séparer deux âmes, deux cœurs si étroitement unis.

LÉON. — Ne faites pas cela, mon doux cœur !

MARGARITA. — S'il était marié depuis quatre jours comme moi...

LÉON (*à part*). — Il se pendrait le cinquième, ou il quitterait bien vite le pays.

MARGARITA. — Il aurait qualifié de traîtresse la langue qui lui aurait parlé de guerre, ou d'autre chose qui le contrarie. Vous ne partirez pas.

LÉON. — En vérité, il le faut, douce femme. Quoi ! perdrais-je la faveur du roi pour quelques baisers ? Nous en aurons assez.

MARGARITA. — Je m'adresserai au duc, mon cousin; il parlera au roi.

LÉON. — Le duc m'a rendu ce grand service, je lui en suis

reconnaissant; irai-je maintenant le prier de défaire ce qu'il a fait? Fi, ce serait un vil déshonneur!

MARGARITA. — Je voudrais être capable. Monsieur, de vous accompagner; que j'en serais satisfaite et joyeuse! Je ne veux pas vivre seule.

LÉON. — Soyez tranquille, vous ne le serez pas. (*On entend des coups à l'intérieur.*)

MARGARITA. — Qu'est-ce que c'est que ce tapage? Oh Ciel! ma tête! Eh bien, drôles! Je pense que la guerre commence déjà dans la maison.

LÉON. — Ce sont les préparatifs; on enlève et on empaquette les tapisseries, l'argenterie et les bijoux, et tout le mobilier qu'il me faudra avoir quand je serai en garnison. (*Entre un Cocher.*)

LE COCHER. — La voiture doit-elle s'en aller aussi, Monsieur?

LÉON. — Comment votre maîtresse pourrait-elle sans cela voyager commodément jusqu'à la mer? Nous trouverons ensuite un bateau pour la transporter.

MARGARITA. — Je m'en vais aussi? Hélas!

LÉON. — J'aurai le plus grand soin de vous; je sais que vous êtes malade; il nous mènera très doucement, et vous ne manquerez d'aucune commodité.

MARGARITA. — Je voudrais en être capable.

LÉON. — Allons, je vous répons de tout! Et ne suis-je pas avec vous, douce amie? — A-t-on empaqueté ses robes et son linge? — Donnez vos instructions à vos femmes; vous savez combien j'ai peu de temps, et j'ai des ordres.

MARGARITA. — Laissez-moi chercher une garde-malade, et tout le monde dont j'ai besoin; il faudra une barque commode.

LÉON. — Elle ne vous secouera pas, je vous le garantis; quelques fredaines de temps en temps.

MARGARITA. — Je suis enceinte, Monsieur.

LÉON. — Après quatre jours? c'est prompt, au moins. Avez-

vous la conception aussi facile que vos juments, avec le vent d'ouest ? Mon héritier sera donc bien léger à la course, Madame. Je jurerais que vous étiez vierge quand j'ai couché pour la première fois avec vous.

MARGARITA. — Je vous en prie, ne jurez pas; je le pensais aussi; mais nous pouvons tous deux nous être trompés sur ce point, Monsieur.

LÉON. — En un point si étroit, je vous garantis que je ne pouvais me tromper, Madame.

DON JUAN (*à part*). — Encore un autre stratagème de douceur pour l'éprouver. Rattrape-la maintenant !

MARGARITA. — Il faudra que vous songiez à emporter un berceau, et quel embarras !

LÉON. — La mer le bercera, c'est la meilleure nourrice; elle mugira et le bercera à la fois; la tempête en le secouant lui chantera une berceuse.

MARGARITA. — Sur ma foi, laissez-moi rester ici; je vous ferais honte.

LÉON. — Quand vous devriez me faire mille hontes, vous viendrez avec moi. A la maison, je suis sûr que vous m'en ferez un million; chaque homme porte le fardeau de ses péchés sur son dos; vous êtes le mien : je suerai pour vous. (*Entrent le Duc, Alonzo et Sanchio.*)

LE DUC. — Eh bien, Monsieur, vous faites vos préparatifs pour votre beau voyage ? C'est bien, mais cela vous donne beaucoup de peine. J'ai vu que votre esprit était porté vers la guerre, et je savais que vous seriez un bon soldat pour votre pays. — C'est pourquoi, belle cousine, vous me pardonnerez si j'ai obtenu cet honorable emploi pour votre mari. Mais quoi, du chagrin pour son avancement ? Vous avez tort; il reviendra, ma chère cousine; et, en l'attendant, comme la triste et sage Pénélope, vous resterez au milieu de vos femmes, et, occupée des soins du ménage...

LÉON. — Non, Monsieur, je n'ose pas la laisser ainsi solitaire; elle est jeune, et le chagrin, ou les mauvaises nouvelles de

la garnison, pourraient lui faire du mal; elle partira avec moi, Monsieur.

LE DUC. — Cela ne sera pas, Capitaine.

LÉON. — Cela sera, s'il vous plaît.

LE DUC. — Quoi, emmener une jeune femme délicate, et l'exposer à tant de dangers, à tant d'émotions; elle est malade!

LÉON. — Cela lui fera du bien, Monsieur; il n'y a rien de meilleur pour la santé que de voyager.

SANCHIO. — Allons, c'est impossible.

ALONZO. — Cela ne se doit pas, Monsieur. L'entraîner ainsi; ce n'est pas humain, Capitaine.

LE DUC. — Je ne puis blâmer ses larmes; l'épouvanter avec des tempêtes, avec le tonnerre de la guerre! J'ose jurer que, si elle le pouvait...

LÉON. — Elle le peut; tout à fait; et je vous prie, ne jurez pas : elle partira, il n'y a rien à faire; ni votre grandeur, ni le tour que vous avez voulu me jouer pour me séparer d'elle, facile à démêler, si clair, si évident — et je vous dirai même, Monsieur, si peu noble, — ne peuvent m'arrêter... N'eût-elle que dix heures à vivre, plus encore, que deux heures, je l'emmenerais avec moi; je ne laisserai pas sa réputation ainsi exposée au danger, à la ruine et à la honte où sa faiblesse et votre ardeur voudraient l'entraîner. (*Entre Pérez.*) — Qu'est-ce que ce masque maintenant? Encore d'autres troupes et d'autres figures pour abuser de ma patience? Quel cousin est-ce là?

DON JUAN. — Eh bien, Michel-du-Hibou, comment vas-tu? Dans quel sombre grenier ou quel amas de vieux lierre as-tu été te cacher?

PÉREZ. — Les choses ont leur flux et leur reflux, colonel; et les hommes doivent tantôt se cacher, et tantôt se montrer avec éclat. — Vous êtes les bienvenus ici, autant qu'un ami peut le dire, Messieurs; vous voyez une belle maison, agréablement située, des promenades charmantes et faciles, des eaux de cristal.

ALONZO. — Il est certainement fou.

DON JUAN. — Aussi fou qu'un tailleur français qui n'a dans la tête que des changements de mode.

PÉREZ. — Je vois que vous faites vos paquets, mon aimable cousin, et ma femme m'a dit que je vous trouverais ainsi; je vois qu'elle a dit vrai. Vous plaisantiez, Madame, la dernière fois que je vous ai vue, mais c'était pour exercer ma patience. Je suis fâché que la nécessité des circonstances m'empêche de vous laisser vous divertir plus longtemps ici; cependant je vous prie de croire, mon honoré cousin, que cette maison et tout ce que je possède est à votre service.

LÉON. — Quelle maison? quel divertissement? qu'est-ce que vous voulez dire, Monsieur?

PÉREZ. — Vous poussez la plaisanterie si loin qu'elle en devient désobligeante. Je parle de cette maison, du plaisir qu'on peut y trouver.

LÉON. — Et qu'est-ce que vous en dites?

PÉREZ. — Que la maison est à moi, et vous le savez, Monsieur; je veux dire qu'elle appartient à ma femme qui me l'a apportée en dot. Je prierai vos domestiques, qui sont si occupés à défaire les tapisseries, de les remettre à leur place ordinaire; je vais tout à l'heure passer en revue l'argenterie et les meubles qui sont en bas. Vous êtes toujours joyeux, cousin, et d'un tempérament plaisant; les gens riches s'amuse*nt ad placitum*.

LÉON. — Je te prie, bonne entêtée de femme, de me répondre de façon positive; laisse la raillerie, bon mal de femme, et dis-moi en conscience : cet homme est-il ton parent?

MARGARITA. — Je ne puis rien vous en dire.

LÉON. — J'ai bien des parents, mais un aussi fou, aussi extravagant! — Toute la maison?

PÉREZ. — Tout est à moi, avec tout ce qui est dedans. Je n'en veux rien rabattre, pas la moindre chose. Ne pouvez-vous, mon cousin, recevoir la politesse que je vous fais, de bonne grâce et en galant homme, comme vous le devez, au lieu de prétendre en avoir la gloire?

LÉON. — Sais-tu te battre?

PÉREZ. — Je vous le dirai tout à l'heure; je pourrais bien le faire.

LÉON. — Car il faudra la justice et l'épée avant que tu l'obtiennes !

DON JUAN. — Allons, pas de querelle !

LÉON. — Maintenant que je suis plus calme, je voudrais qu'il soit prouvé, si vous n'avez jamais été dans un asile d'aliénés, ni amoureux (car c'est aussi une folie), si vous n'avez jamais hérité d'une grand bien auquel vous ne vous attendiez pas, et que vous n'avez pas su régir, ce qui peut causer aussi du dérangement dans la cervelle, que vous avez été baptisé, et que vous avez eu des parrains; et alors je cède.

PÉREZ. — Il m'a à moitié persuadé que je suis né dans la lune, que je n'ai jamais eu de poil au cul ! Ne sommes-nous pas tous deux fous, et dans une bien drôle de maison ? et tout ce que nous faisons n'est-il pas un rêve ? Ne voulez-vous pas vous en aller, Monsieur ? Si tout à l'heure je ne vous bats pas jusqu'à vous convaincre que cette maison est à moi, scellez-moi dans ce mur pour servir d'ornement à la cheminée, et dites que j'étais un des Césars fait par les ciseleurs de cachets.

LÉON. — Je ne dirai plus rien. Allons, partons sur le champ.

MARGARITA. — Eh bien donc, la maison est à lui, et tout ce qu'elle contient. — (*A part*). J'y perdrai ma peau, mais je le ruinerai. — Je l'ai donnée à sa femme; il faut la rendre, Monsieur, et vous en trouver une autre.

PÉREZ. — Suis-je fou à présent, ou suis-je baptisé ? Vous, mon païen de cousin, mon puissant parent le mahométan ? quel faux-fuyant maintenant ? — Vous serez tous les bienvenus ; j'espère voir ici Votre Grâce et mon cousin; nous sommes tous soldats et nous devons nous rendre service l'un à l'autre.

LE DUC. — Restez-vous déconcerté à ce langage ? D'ailleurs, je vous dirai, Monsieur, que vous n'aurez pas de commandement ! Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, et commander une compagnie d'ânes. C'était un stratagème dont j'ai usé pour éprouver votre jalousie, sur la prière de votre femme, et pour la sauver.

LÉON. — Tout cela ne m'émeut pas, ne me met pas en colère et ne change pas mes sentiments. — Vous avez d'autres meubles, d'autres maisons, Madame, et de fort riches; je ferai le fier avec celles-là; et vous avez encore des propriétés aux Indes, à ce que je sais; nous irons dans ce pays, et nous verrons un peu ces climats, nous visiterons vos agents qui peuvent vous tromper; c'est entendu; il faut partir.

MARGARITA. — Je vois maintenant que tu es un homme honnête et courageux, et, par cette lumière sacrée, je t'aime tendrement. — (*A Pérez.*) La maison n'est pas à vous, je ne faisais que plaisanter; et vous n'êtes pas mon cousin; je vous prie de disparaître; je vous dis, sans ambages, que vous n'avez pas plus de droits que lui; votre femme vous a attrapé une fois de plus; allez et réfléchissez!

LÉON. — Bonjour, mon cher cousin! Je serais heureux, Monsieur...

PÉREZ. — C'est de cette main qu'elle mourra, elle et tous ceux qui me parleront en sa faveur! (*Il sort.*)

MARGARITA. — Souffrez que je vous prie de rester ici un pauvre petit mois; vous aurez alors votre brevet, et j'irai avec vous; accordez-moi cette seule demande.

LÉON. — Bien, je vous éprouverai. — Je salue Votre Grâce; nous avons des affaires privées.

Le DUC (*à part*). — Si je te rate de nouveau, je suis un fieffé maladroit!

DON JUAN. — Tu auras mon commandement. et je marcherai sous tes ordres; tu es un brave garçon.

ALONZO. — J'ai eu des visions! (*Ils sortent.*)

ACTE V

SCÈNE I

La même chambre dans la maison de Margarita.

Entrent LÉON, une lettre à la main, et MARGARITA

LÉON. — Venez ici, ma femme; connaissez-vous cette écriture ?

MARGARITA. — En effet; c'est celle d'Estifania, qui fut ma femme de chambre.

LÉON. — Elle m'écrit ici, qu'un certain Cacafofo, fils d'un bijoutier usurier, (je connais cette canaille) est tombé mortellement amoureux de vous...

MARGARITA. — C'est un monstre. Délivrez-moi de cette montagne !

LÉON. — Et que ce soir il viendra vous trouver et vous montrer des bijoux, et vous offrir quelque chose pour avoir accès près de vous; si je peux me jouer de lui ou en tirer profit (car il est propre aux deux), elle me dit d'en user; et c'est ainsi que je veux que vous soyez de bonne composition, et que vous suiviez mes instructions.

MARGARITA. — Je n'y manquerai pas, Monsieur.

LÉON. — Est-ce que le duc va revenir, à votre avis ?

MARGARITA. — Non, sûrement, Monsieur; il n'a plus de moyen astucieux pour s'amener ici.

LÉON. — Ni pour vous amener à lui, si je vois clair, ma belle amie ! Allons dîner. (*Ils sortent.*)

SCENE II

La rue.

PÉREZ.

PÉREZ. — Je voudrais avoir des poumons assez forts pour crier de manière que toutes les garces de la chrétienté pussent m'entendre et que tous les hommes fussent préservés de la contagion dont je me suis laissé atteindre. On devrait faire un crime de haute trahison, je dis de la plus haute, à tout homme de se marier. J'entends pour tout homme qui veut vivre heureux et tranquille, et conserver son honneur, sa raison et son crédit. Quels tourments lui ferai-je souffrir ? Le taureau de Phalaris ? (1) Au diable ! elles en raffolent, de faire le taureau, quand il devrait leur en cuire ! La couper en morceaux ? Chaque tronçon serait encore en vie et trouverait moyen de faire du mal ! Elles sont si vivaces que la potence ne les ferait pas mourir ! Elles sont trop légères pour qu'on puisse les noyer : elles sont de liège et de plumes ; trop froides pour brûler : elles vivent dans le feu comme des salamandres. Dois-je l'enterrer sous d'énormes tas de pierres et l'en accabler, comme il est arrivé aux géants ? Elle soulèverait un poids plus lourd que ne le serait l'édifice de la vieille tour de Babel... Il faut absolument que je la détruise. (*Entre Cacafogo, avec une cassette.*)

CACAFOGO. — Etre attrapé par une laveuse d'écuelles, par une vermine ! Etre dupé de mille ducats par une je ne sais quoi !

PÉREZ. — Qui est-ce qui a été dupé ? Parle encore, fantôme ! Tu as été dupé ? Donne-moi quelque soulagement. Dis-moi sans ambages, tu as été dupé gentiment ? Allons, je t'en prie, allons ; es-tu donc un freluquet pour être ainsi abattu ? Ne diffère pas de moi ; parle-moi, je t'en conjure.

CACAFOGO. — Alors ne sors pas de ton cercle de sorcier, car je suis un esprit terrible qui erre et voltige autour de toi, et, qui que tu sois, si tu es quelque chose d'humain, je te le dis d'une manière positive, j'ai été damnablement dupé.

(1) Taureau d'airain dans lequel Phalaris, tyran d'Agrigente (VI^e siècle avant J.-C.), faisait brûler ses victimes.

PÉREZ. — Ah, ah, ah!

CACAFOGO. — Tu ris? Damnablement, je te dis; très damnablement!

PÉREZ. — Par qui, bon esprit? Parle, parle! Ah, ah, ah!

CACAFOGO. — Je te le dirai clairement, dusses-tu rire jusqu'à crever; par un mauvais sujet de femme, une femme débauchée, abominable, une vraie femme, enfin. Ris-tu encore à présent?

PÉREZ. — Il faut que je rie. Pardonne-moi, je t'en prie, je ne puis m'empêcher de rire très fort.

CACAFOGO. — Et moi, je dois être chagrin, terriblement chagrin, j'en ai sujet.

PÉREZ. — C'est cela, et malgré tout ton chagrin dont je te plains du fond du cœur, il faut encore que je rie à tes dépens. Dupé par une femme! Tu es sûr que c'était une femme?

CACAFOGO. — Je te casserai la tête; cela me démange de te battre.

PÉREZ. — Ce n'est pas la question. Attrapé par une femme? une vraie femme?

CACAFOGO. — Un vrai diable. La peste soit de ses bijoux et de ses chaînes de cuivre! Comme tout cela pue!

PÉREZ. — Mon bon Monsieur l'Attrapé, permettez-moi de les voir; j'ai été dupé aussi; je vous prie de le remarquer, et dupé d'une manière infâme, par une femme aussi, une femme de rien; je suis refait, cher Monsieur, et c'est pourquoi vous devez me permettre de rire.

CACAFOGO. — Prenez donc cela. (*Il lui donne la cassette.*) Vous êtes l'infortuné le plus gai de toute l'Europe; qu'avons-nous besoin de violons, de chansons grivoises et de vin des îles, quand nos propres misères suffisent pour nous mettre en gaité?

PÉREZ. — Ah, ah, ah! Je les ai vus, ces bijoux! En voilà pour un sol sur votre cœur! En prendriez-vous bien, Monsieur, quelque vingt ducats?

CACAFOGO. — Vous vous trompez? J'en prendrai...

PÉREZ. — Pour éclaircir votre affaire?

CACAFOGO. — J'en prendrai dix, tout ce qu'on voudra, la moitié de dix, un demi-ducats !

PÉREZ. — Un excellent lapidaire a monté ces pierres. Ne les trouvez-vous pas d'une belle eau ?

CACAFOGO. — Que les sables mouvants étouffent leur eau, et celle qui me les a apportées. Mais je la retrouverai.

PÉREZ. — J'espère bien aussi la retrouver; mais ne lui faites pas de mal; vous ne pouvez trouver dans tout le royaume, si vous avez besoin d'être dupé (car de si grosses natures le désirent souvent, c'est quelquefois une assez fine variété de plaisir), une femme qui puisse vous attraper aussi joliment. — Elle m'a fait passer la moitié de ma mauvaise humeur sur ce stratagème. (*Il sort.*)

CACAFOGO. — Si j'étais courageux maintenant, je tuerais cet individu. J'ai assez d'argent sur moi pour payer au besoin pour la vie de vingt canailles qui m'ennuieraient. Je vais aller voir cette dame; là je trouverai satisfaction. (*Il sort*)

SCENE III

Une chambre dans la maison de Margarita.

LÉON, MARGARITA.

LÉON. — Allons, nous irons à notre maison de campagne, et là nous apprendrons à vivre satisfaits; il y a ici trop d'embarras et de fatigues; ce n'est jamais dans les villes qu'on trouve la paix et le bonheur.

MARGARITA. — Partout où vous irez, Monsieur, je vous suivrai avec plaisir; quand vous feriez votre demeure dans le creux d'un arbre, j'y vivrais avec vous.

LÉON. — Ah! maintenant, vous me faites entendre une douce harmonie, une véritable harmonie, quand vous témoignez de votre obéissance à votre mari et votre maladie vous fera tendre au respect de l'honneur. Maintenant, je raffole de vous.

je vous aime tendrement, et mon rude naturel se perd, comme les torrents s'écoulent après avoir grondé; il s'épure et s'adoucit dans vos embrassements. Quel joyau qu'une femme excellente, une femme sage, vertueuse et noble ! Quand nous en rencontrons de telles, nous leur imprimons notre marque des deux côtés, et, à travers le monde, nous proclamons ces vertus; seuls, nous sommes des médailles isolées, à une seule face, et nous usons notre fortune dans des chimères inutiles. Commandez à présent, et soulagez-moi de cette peine; je serai votre humble serviteur; invitez qui vous voudrez, faites venir vos nobles amis : ils seront tous les bienvenus ; visitez vos connaissances, allez à votre gré ; votre propre expérience vous a enseigné à marcher toujours dans le chemin de la bonté. (*Un cliquetis d'épée; un cri en dehors.*) Des épées ? quel bruit est-ce là ? quel cri affreux !

MARGARITA. — C'est trop effrayant; sûrement il arrive quelque malheur dans la rue; voyez ce que c'est.

LÉON. — Regardez donc, et courez au secours ! (*Entre un domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Oh ! Monsieur, le duc de Medina...

LÉON. — Quoi, le duc de Medina ?

LE DOMESTIQUE. — Oh ! ce bon gentilhomme est presque égorgé.

MARGARITA. — Courons-y, courons-y et secourons-le; toute la maison au secours ! (*Margarita et le Domestique sortent.*)

LÉON. — Comment, égorgé ? Quoi, Margarita, ma femme ? Sûrement ils ont imaginé quelque nouvelle intrigue, quelque stratagème contre mon bonheur; je le démêlerai. Je me chargerais plutôt de conduire, seul et au milieu d'une tempête, un vaisseau de haut-bord que de gouverner une femme ! (*Entre le Duc, soutenu par Margarita, Sanchio, Alonzo et le Domestique.*)

MARGARITA. — Comment avez-vous été blessé, Monsieur ?

LE DUC. — J'ai eu une querelle avec mon ami, le noble colonel; ma cause n'était pas bonne, car j'avais attaqué son honneur, et qui fait tort à un innocent ne prospère jamais; il m'a abandonné ainsi. Par charité, procurez-moi un lit où je

puisse reposer mon corps souffrant; où, avant que je périsse, je puisse montrer ma contrition. Je crains d'être blessé mortellement.

LÉON. — Aidez, Messieurs, à le transporter. Il n'y aura rien dans cette maison, Seigneur, qui ne soit à votre service.

LE DUC. — Je vous remercie, noble Monsieur.

LÉON. — Allez le mettre au lit, et vous, ma femme, donnez-lui votre assistance. (*Entre Juan.*)

DON JUAN. — Les docteurs et les chirurgiens...

LE DUC. — Ne m'inquiétez pas, mais laissez-moi reposer en paix. (*Sortent le Duc, Sanchio, Alonzo, Margarita et le Domestique.*)

LÉON. — Devant moi, il joue à merveille la comédie!

DON JUAN. — En vérité, c'est bien cela. Monsieur; veillez à ce que ce dernier coup ne vous dépouille pas. Il n'est pas blessé; nous avons fait seulement un peu de bruit, comme si nous étions en colère; cette égratignure qu'il a sur la main a été faite exprès pour qu'on le plaigne et pour qu'il puisse entrer chez vous avec adresse. Il ne faut pas que je reste davantage. Soyez sur la défensive; vous êtes un galant homme.

LÉON. — Je vous remercie, noble colonel, et je vous estime. (*Juan sort.*) — Jamais tranquille? (*Entre Margarita*)

MARGARITA. — Il est extrêmement malade, Monsieur; je ne crois pas que de dix mois il soit guéri.

LÉON. — Est-ce qu'il loue ma maison pour y faire des folies? Est-ce que cette maison est une caverne enchantée? Nous y sommes hantés! Tous les maris et toutes les femmes sont-ils ainsi tourmentés par des visions?

MARGARITA. — Qu'est-ce qui vous prend, Monsieur?

LÉON. — Qu'est-ce qui vous prend vous-même, ma douce femme, d'inventer tous les jours des passe-temps qui mettent à l'épreuve ma patience? Que voyez-vous en moi qui puisse vous faire croire que je le souffrirai? N'ai-je pas fait ma part comme un véritable époux et payé quelques dettes désespérées que vous n'auriez jamais recherchées?

MARGARITA. — Vous avez agi galamment, je dois le confesser, Monsieur.

LÉON. — Ne t'ai-je pas gardée, éveillé comme un faucon, et n'ai-je pas veillé sur toi avec délices pour te satisfaire ?

MARGARITA. — Hélas ! je vous plains.

LÉON. — Tu me feras mettre en colère ; tu ne m'as pas encore vu dans mes moments de fureur.

MARGARITA. — Vous extravaguez toujours, comme si vous sortiez d'une maison de fous !

LÉON. — Si tu continues, je deviendrai tout à fait fou ; si vous avez encore des ducs ou des gentilshommes qui viennent réclamer vos soins, j'en perdrai la tête. Je connais le tour qu'on me joue, et vous verrez bien que je le connais. Ton sang est-il si bouillant que tu ne puisses le calmer ? Je te ferai ouvrir les veines, je découvrirai tes pensées, je les connaîtrai à fond ; je t'ôterai ces esprits indociles qui te mettent ainsi toute en furie ; ta femme de chambre sera ta maîtresse, et tu seras sa femme de chambre ; tu feras tout l'ouvrage de la maison, et tu le feras gaîment, ou sans cela tu iras coucher sans manger. Votre femme de chambre couchera avec moi, pour vous apprendre votre devoir, tandis que vous serez à côté sur un grabat, pour vous humilier et vous faire regretter ce que vous aurez perdu.

MARGARITA (*s'agenouillant*). — C'est moi-même que j'ai perdue, Monsieur, et, tout ce que j'avais de bas, de désobéissant, ma légèreté, mon opiniâtreté, j'ai perdu tout cela aussi : je vous jure à présent, par cette pure foi qui fait la gloire des honnêtes femme, par la noblesse de vos procédés...

LÉON. — Je vous relève et vous presse sur mon cœur ; tâchez d'en être digne. (*Entre Altea.*)

LÉON. — Eh bien, que voulez-vous ?

ALTEA. — Je viens dire à Madame qu'il y a un gros homme dégoûtant qui voudrait lui parler.

LÉON. — C'est Cacafo. Allez le recevoir, et attirez-le par quelques espérances.

MARGARITA. — Je vais vous obéir.

LÉON. — J'ai un fameux projet au sujet de cet individu; et vous devez y travailler aussi.

ALTEA. — Très volontiers, Monsieur.

LÉON. — Allez-y toutes les deux, et gardez-le près d'ici, loin des yeux du duc; gardez le duc de son côté, et allumez-les tous les deux : je trouverai le moment de les guérir. (*Elles sortent.*)

SCENE IV

La rue.

PÉREZ, ESTIFANIA.

PÉREZ. — Comment oses-tu venir au devant de moi, malheureuse ? Ne sais-tu pas comment tu as agi trois fois à mon égard, coquine ? N'aurais-tu pas mieux fait de fuir ma vengeance ? Ne pouvais-tu trouver quelque trou, quelque caverne pour te sauver de ma furie, au lieu de te présenter à moi face à face pour m'obliger à te tuer ? Je ne t'aurais pas cherchée exprès pour te détruire, mais tu viens toi-même me provoquer; tu viens te jeter au devant de moi. Comme tu ressembles à un voleur de moutons pris sur le fait et qui mérite la potence ! Que tu as réellement une mine pendable, malfaisante créature que tu es ! N'as-tu pas un couteau, n'as-tu pas quelque corde dont tu puisses te servir pour aller aux Champs-Élysées ? N'y a-t-il pas dans la ville quelque brave apothicaire qui, par pitié pour des carognes comme toi, consentirait à leur donner une dose de mort-aux-rats ? Et faut-il absolument que tu me passes par les mains ?

ESTIFANIA (*s'agenouillant*). — Je connais votre miséricorde.

PÉREZ. — Quand j'aurais des tonnes de miséricorde, tu n'en mérites pas. Quel nouveau tour médites-tu à présent ? As-tu bâti quelques nouvelles maisons en l'air ? As-tu quelques jardins en idée ? Que penses-tu pour sauver ta vie ?

ESTIFANIA. — Peu de chose ou rien. Je sais que vous me tuerez et qu'il est inutile de vous demander grâce. Laissez-moi seulement prendre un livre et prier un peu.

PÉREZ. — Soit, mais un tout petit peu; car j'ai autre chose à faire que te tuer; j'ai de l'argent à emprunter. Tu me diras quand tu seras prête.

ESTIFANIA. — A présent; à présent, Monsieur. (*Elle montre un pistolet.*) Avancez. Reculez-vous devant moi? Vous suez, grand Capitaine? Avez-vous vu un revenant?

PÉREZ. — Vous portez des armes?

ESTIFANIA. — Je suis la femme d'un soldat, Monsieur. et j'ai le privilège d'être armée. Eh bien, quelles nouvelles? Parlons de bonne amitié et causons en paix de nos affaires.

PÉREZ. — Laisse-moi voir ton pistolet, je t'en prie, laisse-le moi voir; il est bien joli!

ESTIFANIA. — Non, non, Monsieur, vous le sentirez.

PÉREZ. — Arrête, arrête, malheureuse! Quoi, ton propre mari?

ESTIFANIA. — Que mon cher mari alors soit dans son bon sens. Voici mille ducats. (*Elle montre une bourse.*) Qui pourvoit à vos besoins? Et cependant vous voulez me tuer?

PÉREZ. — Je ne voudrais pas te faire de mal pour dix mille millions.

ESTIFANIA. — Quand dégagerez-vous vos bijoux? Je les ai mis en gage, vous voyez pour quelle somme.

PÉREZ. — Il faut que je t'embrasse. Tâche d'en avoir encore autant, et je chanterai tes louanges. — Que n'avons-nous la maison à présent!

ESTIFANIA. — Venez avec moi; si celle-là est évanouie, nous en trouverons bien d'autres à louer, Monsieur.

PÉREZ. — Je vois qu'auprès de toi, je suis un âne. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Une chambre dans la maison de Margarita.

LÉON, MARGARITA et ALTEA, *une chandelle à la main.*

LÉON. — L'imbécile est-il venu ?

ALTEA. — Oui, et dans la cave, où il prend du bon temps jusqu'à ce que je l'appelle; il va faire une fameuse musique au milieu des bouteilles de vin. Je l'ai mis juste au-dessous de la chambre du duc.

LÉON. — C'est parfait.

ALTEA. — Il m'a apporté un cadeau royal, et pour Madame, un plein chargement de bijoux.

LÉON. — De mieux en mieux. — Allez, Margarita, je vais pouvoir vous juger; vous dites que vous êtes honnête maintenant, je vous mets à l'épreuve.

MARGARITA. — Soyez sans crainte, Monsieur. Donnez-moi la chandelle; passons en silence. (*Léon et Altea sortent; Margarita frappe à la porte.*)

LE DUC (*à l'intérieur.*) — Qui est là ? Oh, oh !

MARGARITA. — Monsieur le Duc !

LE DUC. — M'apportez-vous quelque réconfort ?

MARGARITA. — Oui, Monsieur le Duc; sortez, c'est moi. Venez doucement; je vais vous aider. (*Entre le Duc, en robe de chambre.*)

MARGARITA. — Doucement, doucement. Comment allez-vous ? (*On entend du bruit par en-dessous.*)

LE DUC. — Il n'y a personne ici ? Laissez-moi voir tout autour, nous ne saurions être trop prudents. Oh ! bénie soit cette heure ! Êtes-vous seule, chère amie ?

MARGARITA. — Seule, pour vous apporter quelque soulagement. (*Cacasago fait du bruit au-dessous.*)

LE DUC. — Mais qu'est-ce que vous faites tomber ? J'ai entendu du bruit depuis une demi-heure au-dessous de moi, un bruit terrible.

MARGARITA (*à part*). — Voilà le gros qui fait le fou dans la cave, et qui trébuche d'un tonneau à l'autre. Deux coupes de plus, et il ne trouvera plus la sortie. — Que craignez-vous ? Venez, asseyez-vous gaîment près de moi ; mon mari est en lieu sûr. Comment vont vos blessures ?

LE DUC. — Je n'en ai point ; j'ai simulé des blessures avec astuce, et j'ai feint la querelle aussi, pour vous posséder, ma douce amie. Ne perdons pas de temps. (*Du bruit au-dessous.*) Ecoutez, le même bruit de nouveau !

MARGARITA. — Quel bruit ? Pourquoi êtes-vous tout pâle ? Je n'ai rien entendu. — (*A part.*) Ce démon dans la cave va être ivre ! — Vous n'êtes pas bien, je le vois par votre délire ; votre corps est mal en point ; vos blessures...

LE DUC. — Je n'en ai point, je suis aussi vigoureux et aussi plein de santé, et le sang aussi bouillant...

MARGARITA. — Le sang aussi épuisé, voulez-vous dire. Comme je suis malheureuse, toute disposée à vous faire plaisir, de vous trouver si impuissant !

LE DUC. — Croyez-moi, Madame...

MARGARITA. — Je sais, vous voulez risquer tout ce que vous avez pour me satisfaire, votre vie même ; mais est-il convenable que je vous épuise ainsi ?

CACAFOGO (*au-dessous*). — A la santé du duc !

LE DUC. — On vient de prononcer mon nom, c'est certain. Je l'ai entendu très clairement.

MARGARITA. — Vous êtes blessé mortellement, et plus propre à faire vos prières qu'à vous livrer au plaisir, Monsieur. Quels sauts vous faites ! Je ne voudrais pas vous embrasser de bon cœur, pour tout l'or du monde ! — Ai-je mis mon mari en sûreté et écarté tout soupçon, pour être trompée de la sorte ?

CACAFOGO (*au-dessous*). — Je viens, je viens.

LE DUC. — Dieu me bénisse !

MARGARITA. — Et qu'il nous bénisse tous deux, car sûrement c'est le diable ! Je l'ai entendu clairement maintenant : il va venir pour vous chercher. Un véritable esprit, car il parle sous terre, et il a parlé juste au moment où vous auriez voulu me saisir. Vous êtes un homme méchant, et sûrement il vous hante ! Puissiez-vous être hors de cette maison !

LE DUC. — Je le voudrais, à condition de sauter par une fenêtre.

MARGARITA. — Et ce ne sera que le moindre des sauts, si vous en réchappez. Quoi, quel fou étiez-vous de venir ici, en simulant de profondes blessures, pour en blesser un autre plus profondément !

LE DUC. — Etes-vous donc honnête, maintenant ?

MARGARITA. — Oui, certes, et maintenant et toujours ; et tout à fait honnête, et je n'ai fait ceci que pour vous montrer que les grands hommes sont des sots quelquefois aussi bien que les hommes de rien ; je voudrais que vous ayez une bonne blessure, sans espoir d'en réchapper, la tête brisée ou le corps transpercé, pour vous faire sortir d'ici aussi tranquillement que vous y êtes entré, Monsieur ! Je le souhaite comme une amie qui vous aime tendrement ; car, si mon mari vous surprend ainsi, en simulateur, en homme qui voudrait lui dérober son honneur, il vous tuera sur le champ ; ni grâce, ni une heure de pitié ; vous sentez-vous quelque envie pour une dame, maintenant ?

LE DUC. — Je voudrais être bien loin d'ici ! Si jamais une femme me prend dans un piège désormais...

MARGARITA. — Si vous étiez en bonne santé et dans votre force... fi, fi ! ne tremblez pas ! Vous dites que vous m'aimez ; eh bien, allez, allez-y bravement ; méprisez tout danger ; je suis à vous.

LE DUC. — Elle se moque de moi misérablement. Oh, cruelle femme !

MARGARITA. — Oh, cruel seigneur ! Voudrais-tu séduire mon honnêteté, la séduire dans ma propre maison, faire tort à mon mari, comme un voleur de nuit, qui se dissimule pendant le jour ?

LE DUC. — Je suis le plus misérable des hommes.

MARGARITA. -- En effet; et, comme un sot, c'est vous-même qui vous êtes rendu tel. Votre propre délicatesse ne pouvait-elle vous dire, Monsieur, que, du moment que j'étais mariée, je n'étais plus pour vous ? Il fallait alors commander à vos yeux de ne plus me regarder; je suis maintenant dans une enceinte qui me protège. Vos charmes ni votre pouvoir ne peuvent désormais m'atteindre. Songez à ceci, Monsieur et que vous êtes le plus misérable des hommes. C'est un sacrilège de violer un mariage; vous dépouillez deux temples, vous êtes deux fois coupable : vous perdez la femme et vous salissez l'honneur du mari.

LE DUC. — Laissez-moi partir. Je n'attenterai plus jamais à votre honneur.

MARGARITA. — Vous ne pouvez partir ainsi; il n'est pas en mon pouvoir de vous sauver. Osez-vous donc vous dissimuler sous cette apparence de maladie ? Si j'étais le duc de Médina, je me battrais; vous devez vous battre, et bravement; c'est votre affaire. Vous me faites un double outrage, si vous vous en allez ainsi l'oreille basse, Monsieur, et tout le monde dira que j'ai aimé un couard. Et il faut aussi que vous mouriez, car vous serez tué, et que vous abandonniez votre jeunesse, votre dignité et votre condition, et tous ces chers plaisirs que vous avez adorés ici. (*Du bruit au-dessous.*)

LE DUC. — Ce bruit de nouveau !

CACAFOGO (*au-dessous*). — De la bière, si vous m'aimez !

MARGARITA. — Le diable vous hante sûrement; vos péchés sont énormes; c'est même un diable ivre, pour vous tourmenter affreusement.

LE DUC. — Dieu m'en préserve !

MARGARITA. — Il y a un puits profond, dans le champ d'à côté, si vous avez le courage de vous noyer; ce n'est que la mort.

LE DUC. — Je ne voudrais pas mourir si misérablement.

MARGARITA. — Je vous ferai descendre alors par la fenêtre du grenier; mais ai-je dit que la corde est pourrie ? et c'est extrêmement haut !

LE DUC. — N'avez-vous pas de pitié ?

MARGARITA. — Eh bien, vous voilà tout à fait effrayé, et puisque vous comprenez ce que c'est que de faire le sot, et que vous voyez clairement votre vice détesté, je serai votre défenseur.

LE DUC. — Et moi, votre fidèle serviteur. De cette heure, je vous aime vertueusement, et je vous regarde avec chasteté et réserve. Et que ceci en soit le sceau. (*Il l'embrasse.*)

MARGARITA. — Je puis embrasser un étranger, car il faut que vous soyez tel pour moi désormais. (*Entrent Léon, Juan, Alonzo et Sanchio.*)

LÉON. — Comment vous trouvez-vous, mon cher duc ? Il me semble que vous n'avez pas l'air à votre aise. Ma femme vous a-t-elle donc fait du mal ? Vous étiez beaucoup mieux il y a un moment. Remettez-vous, Monsieur, je vous en prie ; j'ai tout oublié et tout pardonné sincèrement. — Ma femme, vous êtes une brave femme, et maintenant, en tous lieux, vous aurez ma confiance.

DON JUAN. — Plus de combats fictifs. Seigneur ; ils n'aboutissent jamais à rien de bon. (*Entrent Altea et Cacafofo, ivre.*)

LÉON. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Le diable de la cave ?

ALTEA. — C'est lui, Monsieur, et furieusement ivre, bien qu'il en ait l'habitude.

CACAFOGO. — Donnez-moi un verre de vin et embrassez-moi, Madame ! Embrassez ma douce figure, et cocufiez votre mari ! — Un océan de vin !

LÉON. — Il est diablement soûl !

LE DUC. — J'avais pensé que c'était un diable, tant il faisait de bruit !

LÉON. — Un véritable amoureux, Monsieur, se lamente à grands cris ! — Laquelle de mes bottes de vin a reçu tes caresses ?

CACAFOGO. — Une botte dans ton ventre !

LÉON. — Il y en a deux sûrement dans le tien, tant il est enflé !

CACAFOGO. — Une botte sur ta figure !

LÉON — Allons, emmenez-le dormir; quand il ne sera plus ivre, mettez-le dehors, ou pendez-le; ce ne sera pas une grande perte. (*Cacafogo et le Domestique sortent. — Entrent Pérez et Estifania.*) — Qui est là? Ah! c'est mon cousin le Mahométan!

PÉREZ. — Bien, Monsieur, parfait! Je voudrais avoir une maison aussi et n'être pas réduit à coucher en plein air; et être joyeux aussi. Je vous le dis franchement, vous avez bien du bonheur, une jolie maison, une jolie femme : je les ai manquées toutes les deux. Mon charpentier a bâti dans un nuage, je le remercie. Faites-moi le plaisir de me laisser voir la maison encore une fois. Mais je pleurerai de colère. Je vais louer une boutique de fabricant de chandelles tout à côté de chez vous, et pour ma sottise, j'y vendrai du savon et des fouets... Si vous ne riez pas à votre tour, et si vous ne riez pas de bon cœur, vous êtes un sot, mon cousin.

LÉON. — Je rirai un peu; c'est fait. — Cousin, vous vivrez avec moi, mon joyeux cousin; le monde ne nous séparera pas. Tu es un brave homme et tu ne manqueras jamais de rien. Ceci te satisfait-il?

PÉREZ. — J'ai les larmes aux yeux, et je ne me sens pas la force de vous remercier; vous pouvez compter sur ma reconnaissance. Je vivrai ici comme un oiseau dans son nid. — Femme, je te pardonne tout, si tu es honnête désormais.

ESTIFANIA. — Je mendierai plutôt que de faire autrement.

LÉON. — Prenez; c'est à vous, en récompense de vos services. (*Il donne de l'argent à Estifania.*) Faites-en un plus noble usage que celui qui l'a donné.

LE DUC. — Et voici qui vous appartient, votre véritable brevet, Monsieur. Maintenant vous êtes capitaine.

LÉON. — Vous êtes un noble prince, Monsieur, et maintenant vous agissez en soldat.

TOUS. — Nous nous en réjouissons tous.

DON JUAN. — Monsieur, je vous suivrai partout, quelle que soit votre fortune.

LÉON. — Et moi aussi.

ALTEA. — Pour moi, il faut aussi que j'accompagne ma maîtresse.

LÉON. — Le voulez-vous bien, ma sœur ?

ALTEA. — Oui, certes, mon bon frère; deux choses me rattachent à elle : mon sang et mon service.

MARGARITA. — C'est votre sœur ?

LÉON. — Oui, vraiment, ma chère femme; c'est une excellente sœur; et elle l'a prouvé quand elle vous a trompée en vous donnant un mari qui vous aime.

ALTEA. — Je n'en aurais pas fait autant pour un étranger.

MARGARITA. — Je suis tentée de vous gronder, mais il faut que ce soit en amie et en sœur. — Je vous accompagnerai dans votre voyage, et vous traiterai de mon mieux, car maintenant j'ai un cœur honnête pour vous aimer. Et nous nous livrerons ensemble au bleu Neptune.

DON JUAN. — Vous allez maintenant porter vos couleurs, et les porter avec vaillance, les porter devant les boulets et dans le sang; et le monde entier saura que nous sommes les serviteurs de la Vertu.

LE DUC. — Et le monde entier saura aussi qu'un noble esprit embellit une femme et fait taire l'envie.

EPILOGUE

Bonne nuit, chers amis ! Puissiez-vous nous quitter le cœur joyeux et libre, comme vous êtes entrés ! A ces nobles yeux, qui daignent sourire à nos pauvres talents, et encourager notre travail, comme nous en espérons beaucoup, que la Fortune accorde l'accomplissement de leurs désirs, des femmes aussi belles que le jour et chastes ! A ceux qui vivent de méchanceté, des femmes hâtivement dressées !



MONSIEUR THOMAS

PERSONNAGES

VALENTIN, gentilhomme récemment revenu de voyage.

MONSIEUR THOMAS, son compagnon de voyage.

SÉBASTIEN, père de M. Thomas.

FRANCISCO, fils de Valentin, amoureux de Cellida.

HYLAS, amoureux universel.

SAM, son ami.

LANCELOT, domestique de M. Thomas.

MICHEL, voisin de Valentin.

Trois MÉDECINS, un APOTHIKAIRE et un BARBIER.

ALICE, sœur de Valentin.

CELLIDA, aimée par Valentin, amoureuse de Francisco.

MARY, nièce de Valentin et d'Alice, amoureuse de M. Thomas.

DOROTHÉE, sœur de M. Thomas.

L'ABBESSE du Couvent de Sainte-Catherine, tante de M. Thomas.

MADGE, KATE, une NÉGRESSE, et d'autres SERVANTES.

La scène se passe à Londres.

MONSIEUR THOMAS

Comédie en cinq actes.

ACTE PREMIER

SCENE I

Une chambre dans la maison de Valentin.

ALICE, VALENTIN.

ALICE. — Vous êtes le bienvenu dans votre maison, mon frère !

VALENTIN. — Je le sais; et, mon excellente sœur, vous êtes aussi bien chère à mes yeux; et je suis bien sûr que la façon dont vous avez gouverné ma maison et mes serviteurs pendant mon absence le confirmera; le mieux et le plus dignement, j'en suis persuadé; je vous outragerais en pensant autrement.

ALICE. — Aussi bien que me le permettait ma sagesse de femme, qui n'est que faible et sans grande valeur.

VALENTIN. — Mais, ma bonne Alice, dites-moi comment va Cellida, la douce Cellida, l'objet de mon amour, depuis mon voyage, mon long et pénible voyage ? Son amour est-il toujours sur la pente ascendante ? Ne s'arrête-t-il pas, et ne se flétrit-il pas avec mes années ? N'a-t-elle pas vu et accueilli quelque doux amoureux plus jeune, quelque jeune homme dans la fleur de son âge, comme elle ? Voilà ce que je crains.

ALICE. — Vous n'en avez pas besoin; car, croyez-moi, vous l'avez si bien dirigée, vous avez si bien gagné son esprit, depuis son enfance jusqu'à son adolescence actuelle (et, en votre absence, j'ai encore appuyé dans ce sens), vous avez si bien infusé votre générosité en elle, vous l'avez si bien observée,

vous avez si bien nourri son imagination, si bien vécu toujours en elle, que, bien que l'Amour soit un enfant toujours plein de jeunesse, et qui vise toujours des buts jeunes et beaux, vous avez pourtant dépassé l'Amour, amélioré la Nature, et vous l'avez fait apparaître devant un homme d'âge, grisonnant, mais plein de flamme, son arc toujours tendu. Ne craignez rien, frère; car si votre corps a été loin d'elle, pourtant, à chaque minute, votre cœur, qui est votre bonté même, a, grâce à moi, pénétré en elle; je lui ai gagné une place prépondérante, et de son plein gré, elle lui offrira toujours un asile; croyez bien qu'elle est tellement à vous et que la marque que vos observations lui ont par miracle (à cause de votre âge) imprimée, est si profondément gravée en elle qu'elle ne peut l'altérer. Si maintenant il était vivant cet enfant que vous avez perdu en mer, au milieu des galères génoises, quel bonheur pour nous! Quelle bénédiction du Ciel!

VALENTIN. — Oh! taisez-vous, ma chère sœur! Ne touchez plus cette fibre; elle est trop pénible et vibre trop encore! Tous mes espoirs ont fui avec cet enfant, et, vous le savez, avec la source de tous ces espoirs, sa mère, elle aussi perdue peu de jours après.

ALICE. — C'est trop vrai et trop fatal; mais paix à leurs âmes!

VALENTIN. — Après ce malheur, j'espère que la belle Célida...

ALICE. — Vous le pouvez, Monsieur, car elle est toute à vous.

VALENTIN. — Pour compenser la perte de ce pauvre enfant, j'ai amené un noble ami que j'ai rencontré en voyage; une âme digne et un esprit modéré tels, si j'ai assez de jugement pour les discerner, que jamais homme n'en a possédés de semblables.

ALICE. — Qui est-ce?

VALENTIN. — Un gentilhomme, j'en suis certain, et de la meilleure naissance, bien qu'il la dissimule. Je l'ai rencontré à Valence, pauvre et nécessiteux; son esprit seul possédait un trésor; j'ai recherché son amitié et l'ai obtenue avec beaucoup de

difficultés, car son honnêteté et sa modestie lui faisaient tous jours craindre de m'imposer une charge. Combien je l'aime, il va le savoir maintenant, quand le besoin et lui ne seront plus compagnons. Traitez-le noblement: c'est mon désir, chère sœur; à tout ce que j'ai, je le ferai librement participer: une seule chose...

ALICE. — Je vous obéis; mais conservez vos droits ici; amour et autorité n'admettent pas de rivaux, frère. Il aura, soyez sûr, considération et respect. (*Entre Hylas.*)

HYLAS. — Vous êtes le bienvenu, mon noble Monsieur!

VALENTIN. — Quoi, Monsieur Hylas! Je suis heureux de voir votre joyeuse personne en bonne santé.

HYLAS. — Par ma foi, vous êtes le bienvenu chez vous! Quelles nouvelles au-delà des mers?

VALENTIN. — Aucune, si ce n'est de nouveaux hommes qui sont prêts, comme vous, à faire naître de nouvelles admirations. Je vous présente ma sœur. Je serais enchanté que vous fassiez sa connaissance, Monsieur.

HYLAS. — De tout mon cœur. Vous le permettez, Madame?

ALICE. — Très volontiers, Monsieur. (*Ils se saluent.*)

HYLAS (*à part*). — Jolie allure, qui présage un corps ardent et actif; quelque peu âgée, mais cela m'est égal: l'âge apporte l'expérience. Si vous le permettez, Monsieur, je rendrai mes hommages à Madame d'une façon moins cérémonieuse.

VALENTIN. — Quoi, toujours le vieux Chevalier des Dames?

HYLAS. — Toujours l'admirateur de leur beauté. — (*A part.*) De tout mon cœur maintenant, j'aime une femme de son âge, bien dressée, qui, si on lui laisse la bride sur le cou, marchera... Quarante ans, et quelque peu fruste, c'est un fameux plat; ces jeunes pouliches sont trop volages. (*Entre Mary.*)

ALICE. — Voici ma nièce Mary, qui vient, toute joyeuse, vous féliciter de votre heureux retour.

VALENTIN. — Ma chère et charmante nièce, soyez mille fois la bienvenue!

MARY. — Je remercie mille fois le Ciel de vous avoir gardé sain et sauf pendant votre voyage et votre retour.

VALENTIN. — Je vous remercie; mais où est ma Cellida bénie? Sa négligence à venir me voir...

MARY. — Ne pensez pas cela, mon cher oncle; je l'ai laissée à genoux remerciant les dieux avec des larmes et des prières.

VALENTIN. — Vous me donnez un grand réconfort.

MARY. — Elle ne tardera pas à être près de vous.

HYLAS. — C'est votre jolie nièce?

VALENTIN. — En effet, et un appas auquel vous ne pouvez manquer de vous prendre, Monsieur, si vous suivez toujours votre vieille règle de conduite. Vous pouvez faire sa connaissance.

HYLAS. — Vous avez une heureuse famille. — Très honorée Madame, le plus humble de vos serviteurs vous présente ses devoirs et sa foi.

MARY. — Oh! c'est un baiser que vous voudriez, Monsieur; prenez-le, et liez votre langue.

HYLAS (*à part*). — Je suis un âne, je le comprends maintenant, un âne aveugle, un imbécile; car celle-ci est toute beauté; celle-ci qui nous entraîne à elle, corps et os. Oh! ce front élevé, ces yeux, ces lèvres, tout en elle! Un cygne! Même quand elle marche, on dirait qu'elle nage; comme un cygne, elle porte haut son sein d'albâtre! Voilà la femme, elle, elle seulement, que je veux honorer autant que je la pense digne de mon amour: toutes ces vieilles idoles, je les abhorre du fond du cœur, et les donne pour faire de la poudre à canon, et toutes les natures, hors la sienne, je les donne aux gypsies! (*Entrent par une porte Francisco, et par l'autre, Cellida.*)

VALENTIN. — Oh! ma vie, mon cœur! tous les dangers, toutes les peines, toutes les infortunes que j'ai endurées pendant mon voyage, auraient-ils été sans fin comme les heures qui s'écoulaient sur moi, que ce baiser les eût ensevelis dans l'oubli. Comme vous me rendez heureux, vraiment heureux!

CELLIDA. — La joie a été si forte pour moi, que, dans les larmes que j'ai versées pour votre retour...

VALENTIN. — Oh! très chère!... — Mon noble ami aussi? Quelle félicité est la mienne maintenant; comme mes vœux sont de nouveau comblés! Du fond de mon cœur, soyez le bienvenu ici! Tout ce que j'ai est à vous : usez librement de mes serviteurs, qui seront à vos ordres, et tout ce qui sera en mon pouvoir...

FRANCISCO. — Vous êtes trop généreux, et je ne sais comment vous remercier, Monsieur.

VALENTIN. — Vous faites injure à ma tendre affection. Tout est à vous, je n'en excepte rien; que tout nous soit commun, si ce n'est cette femme; celle-ci, je vous supplie, mon ami...

FRANCISCO. — C'est un joyau, je dois l'avouer, qui ferait facilement de chacun un voleur; mais jamais de celui qui est tant à vous, si dévoué à votre service; ce serait une vile ingratitude.

VALENTIN. — Vous avez l'âme noble! Je vous en prie, faites sa connaissance. Ma nièce, et ma sœur.

ALICE. — Vous êtes tout-à-fait le bienvenu.

MARY. — S'il y a quelque chose en notre petit pouvoir qui puisse vous satisfaire, cher Monsieur, et témoigner de notre bon accueil, demandez-le.

ALICE. — Nous serons heureuses de l'accomplir.

FRANCISCO. — Le misérable serviteur de votre bonté vous présente ses hommages.

VALENTIN. — Allons, assez de compliments; à l'usage, c'est devenu vieux jeu et ennuyeux; une fois de plus, vous êtes le bienvenu plus que vous ne le pouvez penser vous-même. et vous le serez toujours; entrons ratifier cet accueil

HYLAS. — Ecoutez, Valentin, est-ce que Folle-Avoine est revenu?

VALENTIN. — Oui, avec moi.

MARY. — Comment se porte-t-il?

VALENTIN. — Beaucoup mieux. Pourquoi rougissez-vous ? Il se conduira bien.

MARY. — J'en serai heureuse.

VALENTIN. — Comment est son père ?

HYLAS. — Un ver rongeur aussi fou qu'il le fut jamais.

VALENTIN. — Je m'y attendais. Aurons-nous le plaisir de jouir de votre compagnie ?

HYLAS. — Je vais vous accompagner : laissez-moi réfléchir une minute ou deux.

VALENTIN. — Nous n'acceptons pas d'excuses. (*Ils sortent.*)

HYLAS. — Cette dernière jeune fille ! Oui, cette dernière jeune fille était une jolie fille ! Une femme délicieuse, et comme il faut ! Le diable l'emporte, qu'est-ce que j'ai ? En aimer de nouveau quinze à la fois ! C'est assez, penserait-on, pour mon appétit ! Mais qu'est-ce que quinze, ou quinze cents, pour mes pensées ? Et c'est pourquoi mes yeux sont fous, et grossissent les objets que je désire. Cette dernière jeune fille reste furieusement dans mon esprit : mille livres pour être aussi dans le sien ! Si j'aimais maintenant, comme tant d'insensés le font, je deviendrais fou ! (*Il sort.*)

SCENE II

Une Chambre dans la maison de Sébastien.

SÉBASTIEN, LANCELOT.

SÉBASTIEN. — Drôle, assez de vos haussements d'épaules à la mode de France, je vous le conseille. Si vous avez la gale, allez vous soigner.

LANCELOT. — Puisse-t-il plaire à Votre Honneur...

SÉBASTIEN. — Seulement de voir mon fils ; mon fils, bon Lancelot, votre maître et mon fils ! Plus d'argent, plus d'argent, M. Lancelot ; pas un denier, mon doux *Signior* ! Amenez-le en

personne, en personne, mon enfant, mon fils Tom, Monsieur Thomas, ou fichez-moi le camp ! *Bassa mi cu*, bon Lancelot ! *Valetote* ! Mon fils, ou rien du tout !

LANCELOT. — Alors, pour répondre ponctuellement...

SÉBASTIEN. — Je parle sans ambages.

LANCELOT. — Alors, je réponds sans ambages : votre fils, mon maître, ou M. Thomas (car c'est ainsi que depuis son voyage on l'a nommé), à travers maints dangers, et toutes les embûches qui se dressent devant la vertu, (je vous supplie d'y faire attention) est enfin arrivé, pour réclamer (comme les Français l'appellent agréablement) votre « bénédiction de jour en jour ».

SÉBASTIEN. — Drôle, n'essaie pas de me charmer avec ta folie de français !

LANCELOT. — *Che ditt'a vous, monsieur ?*

SÉBASTIEN. — *Che doga vou, fripon !* Laissez-moi là ce langage bizarre, et dites-moi clairement et vite, maraud, si vous ne voulez pas que je vous brise votre auréole française, ce que pense votre bon maître. Je vous ai entretenu, vous et votre monsieur, à ce que je pense, Monsieur Lancelot, pendant ces deux ans, *de jour en jour*. Assez de *jour* maintenant ; car plus un sou ne sortira de ma bourse.

LANCELOT. — Votre Honneur fait erreur ; car, comme je vous l'ai dit, votre fils Tom ou M. Thomas, mon maître et votre fils, vient d'arriver pour vous demander (comme notre langue le dit plus exactement) votre bénédiction quotidienne ; et le voici en personne. (*Entre Thomas.*)

SÉBASTIEN. — Eh quoi ! c'est Tom, mon garçon ! La bienvenue de tout mon cœur, mon garçon ! Sois le bienvenu, par ma foi ! Me voilà réjoui jusqu'au fond de l'âme, mon garçon ! Me voilà infiniment heureux. J'ai prié aussi, Thomas, pour vous, mon fou de Thomas. Tom, je te remercie du fond du cœur d'être venu à la maison.

TOM. — Monsieur, je trouve que vos prières ont bien triomphé de mes péchés.

SÉBASTIEN. — Comment cela ?

TOM. — Autrement j'aurais certainement péri avec ma mauvaise conduite, avant que je ne me sois amené moi-même à cette raison que j'espère que vous reconnaîtrez désormais.

SÉBASTIEN. — Hum, hum ! raison ? Il en est arrivé là ? Le gaillard est fichu.

TOM (à Lancelot). — Drôle, fripon, gare à toi ! Je te rendrai dix fois plus misérable que tu ne pensais l'être avant d'avoir voyagé ! Tu as dit à mon père (je le sais, et je m'en aperçois) toutes mes fourberies, par pur esprit de prévention, pour me perdre

LANCELOT. — Monsieur, aussi vrai que je parle huit langues, je lui ai seulement dit que vous étiez venu pour lui demander sa bénédiction « *de jour en jour* ».

TOM. — Si je ne devais être bien élevé, je te battrais comme un chien. — Monsieur, quoique le temps que j'ai gaspillé puisse vous rendre sceptique, et même, renforcer votre doute en ma conversion...

SÉBASTIEN. — Peste soit du voyage, je te dis !

TOM. — Pourtant, mon cher père, votre propre expérience dans mes voyages futurs... (*Entre Dorothée.*)

SÉBASTIEN. — Je t'en prie, plus un mot; voici ta sœur. — Perdu, sans remède ! Il mange avec des fourchettes. Complètement corrompu, l'esprit tourné ! Comment ai-je donc péché, que cette affliction puisse peser si péniblement sur moi ? Je n'ai plus de fils, celui-ci n'est plus mon fils; pas le moindre côté de sa nature ne me le fait reconnaître comme mien maintenant: le voilà apprivoisé ! Ma plus grande malédiction accable ce qui l'a transformé ainsi : le voyage ! C'est mon cheval que j'enverrai en voyage désormais, *Monsieur !* Maintenant mes chers et canoniques voisins vont dire que j'ai retrouvé mon fils, et se réjouiront avec moi, parce qu'il a envoyé ses folies au diable. Je ne sais pas encore, mais je crois bien que ce Monsieur, ce joli gentilhomme, ne sera jamais dans mes petits papiers comme le fou de Thomas. Il faut que je cherche un héritier; mon héritage ne doit pas tourner aux livres de compte. Mon nom et ma qualité ont gardé mes terres trois cents

ans en pleine folie : si cela doit cesser maintenant, que tout sombre ! (*Il sort.*)

TOM. — Excellente sœur, je suis heureux de te voir en bonne santé. — Mais où est mon père ?

DOROTHÉE. — Parti furieux, il me semble.

TOM. — Il a mal fait, comme il fait toujours; car j'allais lui débiter un beau discours ou deux, que j'ai étudiés depuis Paris. Comme je suis content de te voir !

DOROTHÉE. — Je suis plus heureuse de vous voir (et j'ai plus d'affection aussi, je le prétends) que mon père n'est fâché de voir, à ce que je suppose, votre conversion; et je suis sûre qu'il est furieux, et encore plus, je le sais; il a maintes fois prié pour l'empêcher; mais il semble Monsieur, que vous l'avez plutôt aveuglé avec cette pauvre apparence que vous ne vous êtes corrigé en vous-même. Mon très cher frère, puisqu'il y a entre nous deux une telle ressemblance que seuls nos sexes nous distinguent, et puisqu'une heureuse naissance nous à amenés ici, qu'un esprit plus heureux...

TOM. — Cela sera, ma sœur; car je peux l'avoir quand je le veux, et pourtant être fou aussi quand il me plaît; j'y suis habile; méfie-toi d'un voyageur.

DOROTHÉE. — Laisse là cette habileté aussi.

TOM. — Non, certes, pour tout l'or du monde. Mais où est ma maîtresse ? Je t'en prie, dis-moi comment elle va ? Je suis tout attendri à l'idée de la voir, et tout de suite : il faut que j'y aille.

DOROTHÉE. — Alors, fais-le, car, sur ma foi, elle ne veut pas te voir, frère.

TOM. — Ne pas me voir ? Je vais...

DOROTHÉE. — Allons, vous jouez votre vrai rôle; comme mon père aimerait cela ! Je puis vous assurer qu'elle ne veut pas vous voir; elle a entendu parler des ébats que vous avez pris depuis votre départ dans chaque ville où vous êtes arrivé, de vos nombreuses malices, de vos parties fines et de vos bonnes fortunes; de toutes vos querelles, et de leur futilité; tout cela,

je le crois bien, pour des oreilles réservées, pour une jeune fille qui attendait que vous vous corrigiez, — et c'est pourquoi son oncle vous avait proposé le voyage, — tout cela doit nécessairement, — et c'est fort juste, — être pris en considération par sa modestie; et cela lui a fait craindre de souiller son âme avec cette affection : vous l'avez perdue, et, pour autant que je vois, vous vous êtes exilé vous-même.

TOM. — Assez, assez, ma douce Doll; je serai désormais un homme rangé.

DOROTHÉE. — Mais combien de temps ?

TOM. — Voudrais-tu que je perde mon héritage ? Car le vieux me déshériterait si je deviens trop réservé. Ma bonne et douce Doll, je t'en prie, je t'en prie, chère sœur, fais que je la voie !

DOROTHÉE. — Non.

TOM. — Je t'en supplie ! Par cette lumière...

DOROTHÉE. — Oui, oui, fanfaronnade !

TOM. — Embrasse-moi, et sois mon amie : nous sommes jumeaux; allons-nous maintenant devenir étrangers ?

DOROTHÉE. — Ce n'est pas de ma faute.

TOM. — Bien, il y a d'autres femmes; mais souvenez-vous que c'est vous, vous, qui avez été la cause de tout cela; il ne manque pas non plus d'autres pays, où vivent de meilleures gens, et d'autres amours. Adieu ! Que vais-je devenir, moi et mes vanités, puisqu'elles vous affligent ?

DOROTHÉE. — Venez ici, venez. Voyez-vous ce nuage qui vole là-bas ? Vous êtes aussi léger que lui, et de même chassé par chaque fantaisie. Voulez-vous seulement me donner l'espoir que vous vous rangerez ? Je sais que votre nature est assez douce et sensible, et qu'elle n'est pas dissimulée; aimez vous votre maîtresse ?

TOM. — Il ment, celui qui dit que je ne l'aime pas.

DOROTHÉE. — Voudriez-vous la voir ?

TOM. — Je vous en prie, il le faut.

DOROTHÉE. — Et lui apparaît comme un objet digne d'être aimé ?

TOM. — Oui.

DOROTHÉE. — Changez alors un peu de votre dissipation en sagesse; et revêtez une plus grande douceur. Je vais faire le mieux que je pourrai pour vous aider, pourtant je vous affirme qu'elle a juré, et juré avec le plus grand sérieux, qu'elle ne vous reverrait plus jamais. Où est votre cœur d'homme, maintenant ? Quoi, vous vous évanouissez pour cela ?

TOM. — Elle, c'est une femme; mais celui qu'elle reçoit comme soupirant, j'aurai vite l'audace de l'écarteler !

DOROTHÉE. — Pas de pensée de bataille. Entrez ici, et nous en parlerons plus à loisir; tenez-vous seulement, et, ce qui sera en mon pouvoir, soyez sûr que je le ferai. (*Ils sortent.*)

SCENE III

Une Chambre chez Mary.

ALICE, MARY.

ALICE. — Il n'est pas possible qu'il soit toujours aussi dissipé !

MARY. — C'est trop certain. Je sais tout maintenant, et toute la vérité.

ALICE. — Admettons tout cela. Est-ce le premier que l'on a donné comme un homme perdu, et qui, pourtant, est revenu honnêtement à son foyer ? Il est jeune et sensible, et en état de recevoir l'impression que votre affection marquera sur lui. La réserve vient avec l'âge. Dans un an d'ici, toutes ces folies qui maintenant le possèdent, se montreront à lui comme des épouvantails, des fantômes propres à le refroidir. Le mariage dissipe tout cela comme des nuages.

MARY. — Elles sont ancrées en lui héréditairement depuis son père, et jusqu'à son tombeau, elles le hanteront.

ALICE. — Cela, c'est votre crainte, votre côté sage; mais votre amour, quoique vous puissiez sembler l'amoindrir avec ces répugnances, et l'étouffer par le spectacle de ses fautes, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, il se mettra toujours à l'excuser : vous l'avez dans votre cœur, et bien ancré, ma nièce, à une place d'où ni puissance de la raison, ni réserve ne pourront jamais le déraciner.

MARY. — Ancré dans mon cœur, tante ? Ne croyez pas cela; je n'ai jamais été si libre. Et ceci, quoiqu'il puisse sembler un garçon de bonne mine, ce qu'on peut appeler un joli garçon, un beau garçon; et ceci, quoique ses promesses puissent rencontrer en son âme le pouvoir de la bonté, et quelque jour arriver...

ALICE. — Comme ton cœur te trahit volontiers, ma nièce. Ne te dupe pas toi-même davantage. Tu n'as pas plus le pouvoir de cesser de l'aimer que celui qui a soif ne peut s'abstenir de prendre la boisson qui est devant lui. Son esprit n'est pas si monstrueux; pour sa tournure, si j'ai des yeux, je n'en ai pas vu de meilleure; une jolie nature brune...

MARY. — Pour être raisonnable, qui incline vers le basané.

ALICE. — Si j'avais dit cela, vous m'auriez arraché la langue. Mais son allure...

MARY. — Peut être corrigée; j'ai vu des jambes plus droites, et mieux faites.

ALICE. — Son corps aussi...

MARY. — J'en connais de mieux tournés et de mieux bâtis à la fois.

ALICE. — Dieu te pardonne ! Car tu mens obstinément contre ta conscience.

MARY. — J'accorde qu'il est assez bien fait.

ALICE. — Il est parfait; et quand l'extérieur est beau et aimable (car qu'est-il, sinon le moule de l'esprit ?) que peut être l'âme ? A supposer que la jeunesse ait son cours, et qu'une nature fougueuse s'enflamme quelquefois à des folies...

MARY. — Oui, tout cela est pour me faire dire que je l'aime : eh bien, je le confesse; mais que cette passion doive se jeter elle-même sur ses folies échevelées...

ALICE. — Ce n'est pas ce que je vous conseille; attendez qu'il se soit amendé, ce qui ne sera pas la preuve d'un miracle : pourtant, Mary, je crains bien que cela ne te chagrine horriblement d'attendre si longtemps.

MARY. — Non, non, tante; non, croyez-moi.

ALICE. — Qu'est-ce que vous avez donc rêvé cette nuit? car je vous ai remarquée, vous serrant contre moi, en disant : « Mon cher, mon doux Tom! »

MARY. — Fi, ma tante! Sur ma conscience...

ALICE. — Sur ma parole, c'est la vérité, ma fille. Et alors tu m'as embrassée, Mary, et plus d'une fois, et tu as soupiré, et tu as dit de nouveau : « Tom, mon cher Tom! » Non, ne rougis pas; tu as cela dans le cœur, ma fille.

MARY. — Je serai pendue d'abord; mais vous en ferez à votre guise.

ALICE. — Et c'est ce que vous voulez aussi, ou vous renverserez toutes les barrières. (*Entre Dorothee.*) — Dorothee! Te voilà le plus à propos du monde. Comment va ton frère? J'ai entendu dire qu'il est devenu merveilleusement bien élevé depuis son court voyage.

DOROTHÉE. — Je prie le Ciel qu'il justifie ce propos, Alice.

ALICE. — Comment allez-vous, amie? Il faut que je vous cherche querelle; vous vous dérobez et fuyez ma compagnie.

DOROTHÉE. — Oh! pardonnez-moi, chère amie : c'était pour accueillir un frère, que j'ai quelque raison de bien aimer.

MARY. — Je t'en prie, comment est-il? Tu as dit vrai?

DOROTHÉE. — Pas encore parfait; mais j'espère qu'il le deviendra.

MARY. — Jamais. Il m'a oubliée, à ce que j'ai entendu dire, et son grand amour aussi...

ALICE. — Tu en pleurerais alors.

MARY. — Et je suis contente qu'il en soit ainsi : ses voyages lui ont présenté une variété de maîtresses beaucoup plus belles à ses yeux.

ALICE. — Oh ! la menteuse friponne !

MARY. — J'étais une sottie ; mais de meilleures pensées, grâce au Ciel...

DOROTHÉE. — Je vous en prie, ne pensez pas ainsi, car il vous aime tendrement, sur ma foi, très sincèrement ; il voudrait bien vous voir.

MARY. — Me voir ? amie ! Pensez-vous que ce soit convenable ?

DOROTHÉE. — C'est fort possible, et sans que vous perdiez votre réputation. Il n'est pas une chose si prodigieuse, si monstrueuse, à bannir de toute société.

MARY. — C'est si contraire à mes désirs, j'ai pour lui une telle antipathie, que je préférerais voir mon tombeau.

DOROTHÉE. — Ma chère amie, il n'en était pas ainsi avant son arrivée.

MARY. — Je vous l'accorde, car j'espérais tous les jours qu'il changerait.

ALICE. — Allons, n'allez pas contre vous-même et voyez-le librement ; vous en mourez d'envie.

MARY. — Cette envie, je la maîtriserai.

DOROTHÉE. — Votre haine est-elle si mortelle ?

MARY. — Non contre sa personne, mais contre ses dispositions, ses folies écervelées, qui toujours, comme les têtes de l'Hydre, repoussent en lui plus nombreuses. J'ai une réputation, amie, et les jeunes filles de ma condition aiment que leur modestie puisse vivre sans tache.

DOROTHÉE. — Je renonce alors à cet espoir : je vous en prie, pour l'amour de votre amie, ne serait-ce que par pure courtoisie, acceptez cette lettre.

MARY. — De lui ?

DOROTHÉE. — De lui-même. Ce n'est qu'une minute de lecture ; et de même que nous pouvons voir sur des tableaux

des démons qui nous troublent l'imagination, mais qui disparaissent avec l'objet suivant, de même, si ceci est grossier, vous pouvez l'oublier. Je vous en prie !

MARY. — Avez-vous vu ce qu'elle contient ?

DOROTHÉE. — Je ne veux pas mentir, je ne l'ai pas vu; mais je présume, tant il vous a en honneur, que son plus mauvais côté était loin de lui quand son bon côté vous a écrit ceci.

MARY. — Pour l'amour de vous, alors; non que je puisse aimer de quelque façon son griffonnage...

ALICE. — Ah! la dissimulée friponne !

DOROTHÉE. — Merci, chère amie; je sais qu'elle l'aime.

ALICE. — Oui, et qu'elle ne l'oubliera pas, à moins qu'il ne saute dans la lune, croyez-le bien, et encore, elle y grimperait aussi. Les amours des jeunes filles sont comme la marche d'une fièvre quarte : il peuvent changer de place, et semblent quelquefois disparaître, et pourtant nous voyons le moindre excès les faire revenir et les replacer dans leur ancien cours; ne craignez rien, à moins qu'il ne soit un démon.

MARY. — Le Ciel me bénisse !

DOROTHÉE. — Qu'est-ce qu'il a écrit ?

MARY. — Fi donc, fi sur lui !

DOROTHÉE. — Ah! qu'a donc fait ce fou ?

MARY. — De plus en plus mauvais, et toujours plus mauvais !

ALICE. — Quelque niaiserie, un peu grossière.

MARY. — Toujours plus vil ! La Bonté divine me protège. Oh !

DOROTHÉE. — Qu'avez-vous donc ?

MARY. — Tenez, reprenez votre mot, il me brûle les doigts. Quel amoureux a jamais écrit une si douce lettre, en un style si élégant ? Je vous en prie, regardez-la; c'est la plus rare accumulation de grossiers jurons qu'ait jamais proférés un coupleur de bourses.

ALICE. — Quel fou est-ce donc ?

MARY. — Seulement là, dans le bas, un petit julep genti-

ment répandu par-dessus, pour se rafraîchir la bouche, de peur qu'elle n'éclate en pustules : « En vérité, à vous pour toujours ! »

DOROTHÉE. — Je suis navrée.

MARY. — Vous serez toujours la bienvenue près de moi, venez quand il vous plaira; mais, pour votre frère, vous me pardonnerez : jusqu'à ce que je sois de sa nature, pas d'entrée ici, amie, pas d'annonce de sa visite, si vous m'aimez. Excusez-moi, je vous laisse. (*Elle sort.*)

ALICE. — Quelle lettre cet individu a-t-il écrite ? Cela gronde comme le tonnerre ! De quelle façon il entre en matière ! « Chère maîtresse ! »

DOROTHÉE. — Fi sur lui, le fou !

ALICE. — Eh bien, voici un moyen d'atteindre Mary pourtant : vous avez tous deux une telle ressemblance, il me semble...

DOROTHÉE. — Je suis folle aussi, et pourtant je vous conçois. Adieu ! Le sot maintenant pêchera pour lui-même.

ALICE. — Alors, que sa ligne soit solide; et ensuite, pas de jurons; sans cela, il n'attrapera pas de poisson. Adieu, Doll !

DOROTHÉE. — Adieu, Alice ! (*Elle sort.*)

ACTE II

SCÈNE I

Une chambre dans la maison de Valentin.

VALENTIN, ALICE et CELLIDA.

CELLIDA. — En vérité, il a bien changé; ses traits sont extrêmement altérés, son teint s'est étrangement fané aussi.

VALENTIN. — C'est l'air, l'air vif et piquant de ces climats qui sont nouveaux pour lui, j'espère; il le remettra d'aplomb comme il l'a éprouvé, et le rendra plus fort comme il l'a mis en danger. Comment va ma douce amie? Cette heure bénie arrive maintenant à grands pas, ma Cellida (elle frappe même à la porte), où nos amours et nos longs désirs, comme des rivières qui prennent leur source loin l'une de l'autre, se rencontreront enfin. Dans deux jours, ma chérie ..

CELLIDA. — Lorsque le Ciel et vous, Monsieur, penserez que c'est convenable; car c'est votre volonté qui me dirige.

ALICE. — Ce serait une bonne préparation... (*Entre Francisco.*)

VALENTIN. — Tout cela est possible; cela ne sera pas un mariage obscur; et toute la joie de tous nos amis nous accompagnera, j'espère. — Il a plus mauvaise mine d'heure en heure. — Comment va mon ami? mon autre moi-même? Il a aussi une sueur froide; son pouls bat comme la goutte lente d'une gouttière, à rares pulsations. Comment cela va-t-il, mon ami? Hélas, Monsieur, vous avez bien mauvaise mine. Est-ce quelquel ancien chagrin, dont le poids...

FRANCISCO. — Aucun, Monsieur, que je ressente; votre affection est trop délicate. Non, croyez le, Monsieur..

CELLIDA. — Vous ne pouvez être le maître de votre santé : peut-être est-ce quelque fièvre qui est en passe de vous prendre, et dont nous voyons les avant-coureurs sur votre figure, ou bien quelque mécontentement, à qui, s'il provient de cette maison, — j'ose parler à la fois pour ce noble gentilhomme et tous ceux qui y vivent, — il sera promptement remédié, et que l'on mettra autant de soin à adoucir; et où la cause est...

FRANCISCO. — C'est une joie d'être malade, lorsqu'un aussi bon et joli médecin est prêt à vous soulager; votre douce sollicitude, je vous en serai toujours reconnaissant; et puisse mon respect — (*à part*) Je n'ose la regarder! — ne pas se contenter de cette timidité. Je ne ressens rien de dangereux; une sorte de malaise, causé par l'altération de l'air, pèse sur moi : mon cœur est sain. — (*A part.*) Je voudrais qu'il le soit!

VALENTIN. — Je savais que la cause en était là.

FRANCISCO (*à part*). — Non, vous ne la connaîtrez jamais.

ALICE. — Des bouillons chauds pour purger le sang, gardez le lit une journée, Monsieur, et vous suerez votre fièvre.

CELLIDA. — J'ai un cordial tel que, si vous me promettez de le prendre, il vous guérira, et très vite. Je serai votre docteur; vous verrez comme je vais vous remonter vivement.

VALENTIN. — Il sue à grosses gouttes; de la fièvre, beaucoup de fièvre; son pouls maintenant bat comme un tambour. Sentez cela, ma sœur, sentez cela, ma charmante.

FRANCISCO (*à part*). — Comme ce contact m'a raffermi!

VALENTIN. — Apportez ma robe de chambre.

CELLIDA. — Et ces juleps qui sont sur la fenêtre.

ALICE. — Que quelqu'un voie si son lit est fait.

VALENTIN. — Ah! voilà qui est malheureux! Courage, mon garçon, ce n'est qu'un accès de fièvre.

CELLIDA. — Et ce sera le dernier.

FRANCISCO (*à part*). — Non, certes! Maintenant, ce que c'est que d'être vraiment malheureux, je le sens par expérience.

ALICE. — Il s'affaiblit.

VALENTIN. — Allons, portons-le dans la chambre; il va se mettre au lit; un vomitif, je vais lui donner un vomitif.

ALICE. — Une purge d'abord; et, si on lui ouvrait une veine...

VALENTIN. — Non, non, pas de saignée; un clystère rafraîchira tout cela.

CELLIDA. — Prenez courage, Monsieur.

ALICE. — Il ne veut pas parler.

CELLIDA. — Comme il serre ma main, tante!

ALICE. — Je n'aime pas ce signe!

VALENTIN. — En route pour sa chambre, doucement; il est accablé de fatigue; prenez garde, avec toute la sollicitude que vous avez.

SCÈNE II

Une chambre dans la maison de Sébastien.

DOROTHÉE, THOMAS.

DOROTHÉE. — Pourquoi m'insultez-vous? Est-ce que je suis en elle pour la forcer à faire ceci ou cela? Votre lettre! Un feu grégeois sur votre lettre, votre douce lettre! Ah! vous êtes habile quand vous écrivez! Vous voilà maintenant comme si vous aviez harcelé un troupeau de moutons! Il faut que vous tourniez casaque, et tout de suite et véritablement, et avec discrétion; il faut que vous preniez une tournure d'ordre et de civilité, ou sans cela vous n'épouserez que des Marie-souillons. Il le faut, mon cher frère. Me faites-vous donc la messagère de vos couleuvrines? Suis-je un agent propre à transmettre vos injures? Qui aurait écrit une telle débauche...

TOM. — Permettez : un homme ne peut-il avouer son amour?

DOROTHÉE. — En blasphèmes? Torturer les tendres oreilles d'une jeune fille avec des « damnation » et des mots du diable! Fi, fi sur toi!

TOM. — Et comment auriez-vous voulu que j'aie écrit ? Commencer par : « Mon amour déclaré... ma maîtresse... »

DOROTHÉE. — Faites comme vous le voulez, car je vois que toute persuasion est vaine, que tout esprit d'humanité a disparu en vous; de cette heure, je me lave les mains de tout ce que vous faites. Adieu, Monsieur !

TOM. — Tu n'es pas folle ?

DOROTHÉE. — Non; si je l'étais, mon cher frère, je resterais avec vous. Prenez une nouvelle maîtresse, quelque sainte des faubourgs, que quelques sous et des mots grossiers vous amèneront; buvez à sa santé à pleines canettes, à la lueur de bouts de chandelles, et battez-vous pour sa beauté; voilà la bonne amie qu'il vous faut; votre ancien amour vous relève de tous vos engagements, et abjure tout-à-fait votre mémoire, jusqu'à ce que le temps vous ait conduit dans un meilleur chemin. Voulez-vous me rendre...

TOM. — Quoi, dupé de tous les côtés ?

DOROTHÉE. — Un service digne de mon père, Monsieur ? que je puisse lui dire, pour la paix de son cœur, et sa plus grande joie, que vous êtes toujours son vrai fils Tom ? Vous plairait-il de battre une demi-douzaine de ses serviteurs tout de suite, que je puisse attester que vous avez rapporté à la maison le même esprit sans tache ? Ou, si cela vous est agréable, il y a ici deux femmes de chambre, deux jeunes filles, jolies, et propres à tout exercice; vous avez été bon et charitable, *signor*, pour ces pauvres orphelines. Et maintenant, soit dit en passant, j'y pense, votre jeune contre-amiral, je veux dire votre dernier bâtard, Don John, que vous avez eu de Lady Blanche la laitière, est, grâce à une académie de doctes gypsies, en train d'apprendre de fort jolies choses pour un enfant, enlevé aux bras de sa nourrice, et il se promène avec ces prophétesses. Voici de l'argenterie dans le salon, et quand vous le voudrez, des provisions la garniront. Là-dessus, très humblement, avec tout le respect que je vous dois, je prends congé, Monsieur. *(Elle sort.)*

TOM. — Voyons, Doll, voyons, Doll ! — Ma lettre renvoyée

aussi... et pas d'accès auprès d'elle sans que je corrige mes mœurs? Tous mes desseins dans les limbes? Je l'aurai, oui, je l'aurai, malgré les rugissements du diable; j'y suis résolu, même si elle vivait sous terre; je ne veux pas être dupé ainsi. Eh bien, je serai honnête, excessivement honnête, je me conduirai remarquablement bien; et pourtant je serai fou à l'occasion, et tout à fait fou, et ma terre sera sauvée: mon père, j'obtiendrai ce que je voudrai de lui, de quelque façon que ma jeune fille se conduise!

SCÈNE III

La rue devant la même maison.

SÉBASTIEN, LANCELOT.

SÉBASTIEN. — Maraude, je te dis encore que tu as ruiné ton maître. Vous avez ruiné votre maître, Monsieur!

LANCELOT. — Et comment cela, Monsieur?

SÉBASTIEN. — Pardi, vous l'avez instruit, comme un fripon fieffé, d'abord à lire parfaitement, ce dont, Dieu me bénisse, je l'avais détourné; car je savais que, s'il lisait un jour, c'était un homme perdu. Secondement, Monsieur Lancelot, Monsieur le pouilleux Lancelot, vous avez souffert, contre mes ordres, d'abord, et puis contre mes préceptes, qu'il reste en compagnie de cette sorte de gens tout en minauderies, que l'on appelle des gens honnêtes. Remarquez-vous cela, Monsieur?

LANCELOT. — S'il plaît à Votre Honneur...

SÉBASTIEN. — Il ne plaît pas à mon Honneur, et il ne plaira pas à mon Honneur! Troisièmement enfin, — et pour cela, si la loi le permettait, je te pendrais (cependant je te rendrai boiteux!), — comme un gremlin, tu l'as amené à oublier complètement ce que c'est que faire une bêtise, une jolie bêtise, comme tu savais que je les aimais bien. Mes serviteurs sont tous parfaits, maintenant, mon vin surit, pas un cheval n'est

mis en gage, pas la moindre perte au jeu; pas d'excuse pour la rupture de la paix; on voyage avec son argent sans faire de mauvaises rencontres; j'étais maudit quand je t'ai envoyé avec lui! Tu as toujours été porté à la paresse et à perdre l'esprit; tu as encore dormi comme un bouchon sur l'eau.

LANCELOT. — Votre Honneur sait qu'on m'a toujours regardé comme le plus débauché. Et qu'il vous plaise de vous rappeler que j'étais soûl tous les jours, n'en déplaise à Votre Honneur; et que j'ai aussi cassé la tête au sommelier.

SÉBASTIEN. — Non, vil paillard; je me rappelle cet assaut; tu as été battu, et tu as fui avant le sommelier, un faquin qui se jouait furieusement de toi; je t'ai vu en morceaux, coquin. Voici ton maître. (*Entre Thomas, un livre à la main*)

TOM. — Quel doux contentement règne ici!

LANCELOT. — Laissez votre livre, Monsieur, sans cela nous sommes tous perdus.

SÉBASTIEN. — Tom, quand est la course de chevaux?

TOM. — Je ne sais pas, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Vous y serez?

TOM. — Non, Monsieur; j'ai oublié ces sortes de voyages.

SÉBASTIEN. — Perdu pour toujours! — La course est toujours à Derby, et il y aura là Jack Lanoss et Will D. Kavey.

TOM. — Je suis désolé, Monsieur, qu'ils emploient leur temps si légèrement; leur intelligence supporterait de meilleures façons de vivre.

SÉBASTIEN (*à part*). — Oui, je me remarierai! — Mais, monsieur Thomas, que dites-vous du gentilhomme qui vous a provoqué avant que vous ne soyez arrivé, et du gaillard avec lequel vous vous êtes colleté?

TOM. — Oh, bon Monsieur, oubliez ces folies. Si j'ai causé du tort (pour autant que j'aie appris maintenant à me discerner moi-même), de toute ma force et de tout mon repentir, je le réparerai.

SÉBASTIEN. — Une femme! Je ne me soucie ni de quelle

couleur ni de quelle nature, une femme qui puisse faire des enfants ! — Riez en paix ! (*Il sort.*)

LANCELOT. — Vous m'avez tout à fait perdu, vous m'avez proprement jeté par-dessus bord ; je suis bon pour le régiment des gueux.

TOM. — Huit langues, et se laisser abattre par les paroles d'un vieux !

LANCELOT. — Oh, pardon, je le connais trop bien ! Quatre-vingt langues, j'en suis sûr, ne m'auraient pas empêché d'être battu, sinon tué ; je lui donnerai la permission de me casser une jambe, et je le remercierai. Vous auriez pu sauver tout cela, en jurant un peu. Qu'est-ce que c'est qu'un juron ou deux ? ou même une tête brisée, bien que ç'eût été la mienne, pour satisfaire le vieux ?

TOM. — Je te la briserai pourtant.

LANCELOT. — Maintenant c'est trop tard, à mon avis. Voulez-vous vous souler cette nuit (il a fallu moins de prières pour vous y amener), et sauver tout ainsi ? non soûl furieux, car alors vous êtes le diable ; pourtant c'est toujours le meilleur buveur qui plaît à votre père. Votre état est désespéré, et c'est avec une cure désespérée que vous devez le remettre d'aplomb. Faites quelque chose, Monsieur, faites quelque chose ; faites quelque action d'ivrogne, quelque action de fou, quelque chose pour nous aider.

TOM. — Alors, va chercher un ménétrier ; le pauvre vieux ménétrier qui dit ses chansons. Mais d'abord, où couche ma maîtresse ? T'es-tu informé de cela ?

LANCELOT. — Dans son appartement, toute seule, Monsieur ; personne que ses propres domestiques.

TOM. — C'est parfait. En route alors, trouve le ménétrier et ne manque pas de me retrouver à neuf heures.

LANCELOT. — *Via ! (Il sort.)*

TOM. — Mon père est fou maintenant, et sûrement il va me déshériter ; je vais le pousser à l'abîme, et cependant rester joyeux. (*Entrent Hylas et Sam.*)

HYLAS. — Don Thomasio ! Quelle heureuse rencontre !

TOM. — Il faut que je vous embrasse. — Comment vas-tu, Sam ?

SAM. — Toujours le même Sam, votre ami, Monsieur.

TOM. — Et comment cela va-t-il, mes gaillards ?

HYLAS. — Tu n'es pas changé; on disait que tu étais un « Monsieur ».

TOM. — Oh ! croyez-le. me voilà bien changé; je suis une bien autre route; je suis devenu le plus honnête gentilhomme de tout le pays. Ne voyez-vous pas que je suis changé ? « Oui et non », Messieurs; un homme tout à fait converti. Où est le meilleur vin, les amis ?

HYLAS. — Un vrai converti !

TOM. — Eh bien, as-tu fait la cour à vingt femmes ?

HYLAS. — Par votre dame. j'ai agi en cela fort adroitement, car, à ce que je crois, la dernière que j'ai tombée porte le n° 16.

TOM. — Regardez votre peau; Rambald le géant vous l'arrachera morceau par morceau.

SAM. — Il ne va jamais plus loin que les regarder.

TOM. — Alors tu n'as jamais pensé à épouser une femme que tu as aimée ?

HYLAS. — Non certes, pas plus qu'aucun homme sage, je pense. Le mariage ? Voudriez-vous que je devienne un apprenti, et que je me mette à apprendre à raccommo-der les vieilles bottes des autres ?

SAM. — Pourquoi ? vous pouvez prendre une jeune fille.

HYLAS. — Où ça ? Pourriez-vous me le dire ? Ou, s'il était possible que je puisse trouver une jeune fille, qu'est-ce que j'en ferais ? La regarder ? la faire sauter sur mes genoux ? lui donner des sucres d'orge ? Toutes les nouvelles robes de la paroisse ne lui plairont pas si elle est de haute noblesse (car c'est le plaisir auquel elles aspirent), ni toutes les plumes de la ville.

TOM. — Alors prenez une veuve, une gaillarde solide.

HYLAS. — Et faire le second ? Vivre dans le monument d'un défunt ? Non, pas moi, Monsieur. Je resterai sur mon vieux chemin, en vrai mendiant. Le plaisir que chaque jour m'apporte, je ne veux jamais le laisser au lendemain; et il me semble toujours que le cuisinier d'un autre me prépare un succulent repas.

TOM. — Tu avais coutume d'aimer de vieilles femmes, grasses, et au nez épaté. et tu te plaisais à dire qu'elles embrassaient comme des carrelets, à la figure toute plate.

HYLAS. — J'en ai eu dans ce genre, je l'avoue.

TOM. — Tu as été un fameux drôle !

SAM. — Des yeux seulement: et, sur ma conscience, d'après eux, il a couché avec la moitié du royaume. (*Entrent, de l'autre côté de la scène, des Médecins, etc.*)

TOM. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Où vont tous ces raccommodeurs d'hommes, ces médecins ? Qui a un chien malade des vers ?

SAM. — C'est ce jeune et pimpant *signior*, que M. Valentin a ramené avec lui de voyage, à ce que j'ai entendu dire, qui est tombé malade subitement, gravement malade, et c'est là qu'ils vont sans doute.

TOM. — Qui ? le jeune Frank ? le seul esprit tempéré, étudiant, soldat, courtisan, et tout cela en un seul homme ? Ce n'est pas possible. (*Entre Alice.*)

SAM. — En voici une qui pourra mieux nous enseigner.

TOM. — Madame Alice, je suis heureux de vous voir.

ALICE. — Mon bon monsieur Thomas, vous êtes le bienvenu à votre retour. Je suis pressée; il y a là un malade.

TOM. — Et comment allez-vous ?

ALICE. — Tout à fait bien; aussi bien que possible, je vous remercie.

TOM. — J'en suis heureux. Je vous en prie, écoutez-moi.

ALICE. — Je ne peux pas m'arrêter. (*Ils se promènent à l'écart.*)

TOM. — Un moment, Alice.

SAM. — Il ne faut pas regarder de si près.

HYLAS. — Je regarde ses jambes; reste tranquille, je t'en prie.

ALICE. — Je ne peux pas m'arrêter.

TOM. — Oh! douce Alice!

HYLAS. — Un joli cou-de-pied, c'est ce que j'aime dans la vie. Je n'avais pas remarqué auparavant que cette femme fût moitié si bien. Comme vive et agile, telle une ombre, sa jambe s'est montrée! Par la messe, voilà une jolie jambe! la couleur de son bas est très excitante!

ALICE. — Mon bon Monsieur, je n'ai pas le temps de parler maintenant.

HYLAS. — Jolie jupe, bien gracieuse aussi.

ALICE. — Elle ne veut pas, je peux vous l'assurer, et ainsi...

TOM. — Seulement un mot!

ALICE. — Je ne peux pas, et je ne veux pas. Seigneur!
(Elle sort.)

HYLAS. — Bien, vous en entendrez davantage de ma part.

TOM. — Nous allons aller lui rendre visite; c'est acte de charité. Et puis je sais qu'elle est là; et, grâce à cette visite, je la verrai. Y allons-nous?

HYLAS. — Certainement.

TOM. — Soyez sûrs alors que je suis un homme plein de réserve. Je vous prépare des plaisirs qui vous rendront joyeux pour un jour de noces.

HYLAS. — En route donc! (Ils sortent.)

SCÈNE IV

Une chambre dans la maison de Valentin.

TROIS MÉDECINS, *avec un urinal.*

1^{er} MÉDECIN. — Une pleurésie, à ce que je vois.

2^e MÉDECIN. — Je pencherais plutôt pour *tremor cordis*.

3^e MÉDECIN. — Remarquez-vous les *faeces*? C'est une fièvre pestilente très contagieuse; une indigestion, une affreuse indigestion; il faut le saigner.

1^{er} MÉDECIN. — En aucune façon.

3^e MÉDECIN. — Je dis qu'il faut le saigner.

1^{er} MÉDECIN. — Et moi, je dis que c'est dangereux, la personne étant épuisée à ce point par avance. Des clystères, des clystères froids...

2^e MÉDECIN. — Eh bien, avec votre permission, je pencherais plutôt pour un vomitif; en effet, enlevez la cause, l'effet doit suivre : l'estomac est sale et chargé; et sa cheminée est enflammée.

3^e MÉDECIN. — Non, non, nous y remédierons par des moyens plus doux; une nature si abattue ne peut supporter de violence. (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Vous plâtrait-il de venir près du malade? Il est de plus en plus mal.

1^{er} MÉDECIN. — Allons, nous allons le soigner.

2^e MÉDECIN. — Il ira bien, mon ami.

1^{er} MÉDECIN. — Tout à fait bien. je te le garantis; très bien et tout de suite.

3^e MÉDECIN. — Il n'y a pas de doute, pas le moindre doute; ne crains rien. (*Ils sortent.*)

SCENE V

Une autre chambre dans la même maison.

VALENTIN, MICHEL

MICHEL. — Qu'il soit gravement malade, je le crois volontiers, et même je pense que sans une cure rapide cela le tuera; mais qu'il faille avoir recours à la médecine pour restaurer sa santé, et que cet art le guérisse, je crois qu'en cela, vous vous abusez; d'ailleurs je pourrais vous en dire la vraie cause, mais cela vous fâcherait, que dis-je, vous rendrait fou

VALENTIN. — Tout ce que je possède peut-il le guérir? Je l'aime si chèrement et si tendrement... (je ne sais d'ailleurs pas pourquoi); oui, ma vie aussi...

MICHEL. — Eh bien, puisque je vous vois si obstiné, je vous dirai : *Hei mihi quod nullis amor est medicabilis herbis!* (1)

VALENTIN. — Voilà ce que je craignais! Mon cher ami, laissez-moi; j'ai le cœur trop plein pour une plus longue conversation. En êtes-vous bien sûr?

MICHEL. — C'est trop certain. Mais, supportez-le avec noblesse; la jeunesse a ses erreurs.

VALENTIN. — Je le ferai, et je vous remercie; pas un mot de cela.

MICHEL. — Je n'ai pas l'habitude de bavarder, Monsieur.

VALENTIN. — Vous êtes le bienvenu. (*Michel sort.*) — N'y a-t-il donc pas de constance dans les choses terrestres? pas de bonheur en nous qui ne doive s'altérer? pas de vie sans le lourd fardeau du sort? Quelle misère de nous-mêmes! Même quand un bonheur parfait semble régner sur nous, quels maux et quelles peines chaque jour! (*Entre Alice.*)

(1) Malheur à moi, car il n'est pas d'herbes pour guérir l'amour!

ALICE. — Oh ! cher frère, le gentilhomme. si vous le voyez encore en vie... (*Entre Cellida.*)

CELLIDA. — Oh ! il s'évanouit ! Pour l'amour du Ciel, pour l'amour du Ciel, Monsieur...

VALENTIN. — Allez le réconforter. chère sœur. (*Alice sort.*)
Et un mot, ma charmante, avec vous ; puis nous irons vers lui.
Que pensez-vous de ce Monsieur ?

CELLIDA. — Je le plains, Monsieur ; c'est grande pitié qu'il puisse périr ainsi.

VALENTIN. — En effet ; mais, Cellida, il doit mourir.

CELLIDA. — Ce serait une cruauté, quand des soins peuvent le guérir. Pourquoi pleurez-vous ainsi, Monsieur ? il peut revenir à la santé.

VALENTIN. — Il le peut, mais avec beaucoup de danger. Ma chère Cellida, vous avez une parole pleine de pouvoir.

CELLIDA. — Pour vous rendre service.

VALENTIN. — Je vais vous révéler son mal : il aime une jeune fille, une de vos amies, dont le cœur est pris par un autre ; il sait cela aussi ; et cet amour caché qui le domine, et son manque de hardiesse à l'avouer, l'ont miné au point qu'ils vont causer sa mort. Jamais sur un esprit si doux, si plein d'espoir, l'infortune ne s'est abattue.

CELLIDA. — Certes, elle a un cœur bien dur, celle qui voit cela, et ne se laisse pas toucher, et profondément toucher, par une telle misère. Elle n'est pas mariée ?

VALENTIN. — Pas encore.

CELLIDA. — Ni près de l'être ?

VALENTIN. — Si, quand il lui plaira.

CELLIDA. — Et, je vous prie, Monsieur, mérite-t-il sa foi, celui qu'elle aime ainsi ?

VALENTIN. — Son amour peut la mériter amplement ; sa personne, peu.

CELLIDA. — Est-il votre ami ?

VALENTIN. — Il pourrait l'être, car il est près de moi.

CELLIDA. — Mais ne mourra-t-il pas si l'autre guérit ?

VALENTIN. — Votre question m'embarrasse.

CELLIDA. — Il me semble qu'il n'en serait pas loin, s'il l'aime, si elle l'aime.

VALENTIN. — Elle l'aime, et voudrait agir avec justice.

CELLIDA. — C'est une rude tâche que vous me proposez là ; pourtant, je vais lui parler, pour vous : tout l'art de persuasion que je puis avoir, tous mes efforts, je les emploierai ; sa jeunesse et lui-même, son esprit plein de beautés, tous ses espoirs, la mémoire de tristes exemples semblables, les malédictions des jeunes filles amoureuses, et tout ce qui peut être allégué, je le lui mettrai devant les yeux. Quel est son nom ? Je suis prête.

VALENTIN. — Mais voulez-vous agir effectivement ?

CELLIDA. — Bien réellement ; si c'était moi-même, je le ferais, à votre prière.

VALENTIN. — Et pourriez-vous être assez compatissante ?

CELLIDA. — Assez obéissante, puisque vous y insistez.

VALENTIN. — Il se pourrait bien alors que ce fût vous-même.

CELLIDA. — C'est moi, je le sais, et maintenant je sais comment vous m'aimez.

VALENTIN. — Oh ! ma très chère, que votre bonté soit juge : c'est pitié de votre part ; jetez seulement les yeux sur son affliction ; il est à moi, et ainsi doit partager vos soins. Songez quelle ruine la nature souffre en ce jeune homme, quelle noble nature humaine perdue ! Considérez mon déclin, mon âge sur sa pente fatale, plein d'impotence et de maladies, mon corps qui ne bourgeonne plus ; l'hiver qui fane tout a scellé cette sève ; au mieux, au plus heureux, je puis être votre enfant, vous ma nourrice, et combien peu en rapport avec moi ; et de l'autre côté, son âge, sa douceur, son constant printemps de bonté, mon sort qui reflurira en lui, et moi-même enfin, qui ferai vivre en lui tout votre ancien amour. Ne me comprenez pas mal ; je ne dis pas cela en homme las de son esclavage, ou prêt à enfreindre sa foi ; rendez-m'en témoignage, vous, yeux que j'adore toujours, lampes qui éclairez toute la joie que je puis avoir !

CELLIDA. — Vous en avez assez dit, Monsieur, et plus encore que je ne pensais que votre langue pouvait prononcer; mais vous êtes un homme, un homme faux comme ils le sont tous!

VALENTIN. — Ma chère Cellida!

CELLIDA. — Et maintenant, pour vous montrer que je suis une femme, à qui l'on a volé son repos, dérobé son amour, ce gentilhomme vivra, et, s'il m'aime, vous serez tous deux mes triomphes. Je vais aller le trouver; et, comme vous rejetez négligemment votre heureux sort, et vous êtes lassé de m'avoir si aisément gagnée, ainsi je perdrai le nom de Valentin; et, croyez-le bien, puisque vous avez si légèrement renoncé à mon affection, à cette affection pour laquelle vous avez engagé votre foi, — de cette heure, pas de repentir, de vœux ni de prières ne pourront me ramener à vous. Ce que je ferai (et pourtant je vais entreprendre sa cure), attendez-vous à cela, n'apportera réconfort ni contentement à aucun de vous, mais seulement, à chaque heure, plus de tourment.

VALENTIN. — Eh bien, alors, laissez-le mourir.

CELLIDA. — Non; j'ai tant aimé à être commandée par vous, que, même maintenant, même dans ma haine, je veux obéir à vos désirs.

VALENTIN. — Que vais-je faire?

CELLIDA. — Mourez comme un sot sans chagrin, un sot ruiné, qui rejette son trésor! Je vais commencer ma cure.

VALENTIN. — Et moi, mon calvaire. (*Ils sortent.*)

ACTE III

SCÈNE I

Une autre chambre dans la maison de Valentin.

FRANCISCO, *couché dans son lit*, les trois MÉDECINS,
UN APOTHIKAIRE.

1^{er} MÉDECIN. — Appuyez sur le cataplasme.

FRANCISCO. — Mes bons Messieurs, mes bons doctes Messieurs...

2^e MÉDECIN. — Et prenez soin que ces bouillons soient prêts dans une heure. Je vous prie de garder vos bras dans le lit; l'air est âpre, et cause beaucoup de mal.

FRANCISCO. — Laissez-moi, je vous en prie; je vous en supplie, laissez-moi, Messieurs. Je n'ai pas d'autre maladie que votre présence. Apportez vos cataplasmes à ceux qui en ont besoin, avec vos vomitifs et vos clystères.

3^e MÉDECIN. — Laissez-vous soigner, je vous en prie, Monsieur.

1^{er} MÉDECIN. — On va vous faire la barbe, et ensuite nous vous ferons dormir.

FRANCISCO. — Jusqu'au jour du jugement dernier. Que tout cela est inutile pour un esprit blessé!

2^e MÉDECIN. — Comment allez-vous, Monsieur?

FRANCISCO. — Quelle question! Comment allez-vous, Monsieur? Je suis heureux de vous voir en bonne santé

3^e MÉDECIN. — Grave maladie; il devient toujours plus févreux.

1^{er} MÉDECIN. — Ouvrez la bouche, s'il vous plaît, Monsieur.

FRANCISCO. — Et allez-vous me dire mon âge ? Voici ma main : montrez-moi donc combien j'ai eu de tibias brisés depuis deux ans. Mon bon monsieur le Docteur, et vous, mon cher Docteur, et vous, mon doux Docteur, et vous précieux Monsieur l'Apothicaire, permettez-moi, je vous en prie, de vivre un petit peu plus longtemps : vous vous tenez devant moi comme mes draperies de deuil.

2^e MÉDECIN. — C'est dangereux, car voilà son esprit qui divague aussi. (*Entre Cellida.*)

CELLIDA. — Si vous le permettez, Messieurs, je vous prierais de me laisser un moment; j'ai quelque chose de secret à dire en particulier à votre patient.

1^{er} MÉDECIN. — De tout notre cœur.

3^e MÉDECIN. — Oui, parbleu ! Un tel médecin a chance de trouver l'humeur maligne. Ne soyez pas longue, Madame, car nous devons le soigner dans une demi-heure.

CELLIDA. — Vous n'attendrez pas pour moi (*Les Médecins et l'Apothicaire sortent.*)

FRANCISCO. (*Il se lève.*) — Puissiez-vous être tous pourris, que vous puissiez seulement vous soigner vos gales mutuelles ! Je voudrais que les hommes, d'un commun accord, se contentent de boire de la petite bière pendant sept ans, et abolissent ainsi ce feu qui dévore le sang, le désir insatiable de la femme. Quels tourments introduits dans le corps...

CELLIDA. — Comment allez-vous, cher Monsieur ?

FRANCISCO. — Dieu me bénisse ! Quels rayons s'échappent de ces yeux angéliques ! Quel supplice pour moi, si recherché pourtant, d'être maintenant un honnête homme ! Vous ne craignez pas de vous asseoir près de moi ?

CELLIDA. — Non, pas plus que de venir vous reconforter; je vois que vous en avez besoin.

FRANCISCO. — Vous êtes un bien joli médecin : vous n'apportez pas d'amertume déguisée pour nous duper, ni de danger dans vos regards; c'est là pourtant qu'est ma mort !

CELLIDA. — Je serais désolée, Monsieur, que ma charité et

mes bons souhaits pour votre santé, méritent une si dure interprétation. Vous plairait-il de prendre un peu de ce cordial ? (*Entre Valentin, secrètement.*) Car ceci, je l'espère, pourra vous guérir.

FRANCISCO. — De quoi, Madame ? — (*A part.*) Sûrement elle a trouvé mon mal — Pourquoi rougissez-vous ?

CELLIDA. — Ne comprenez-vous pas ? De ceci, de ce cordial. (*Elle l'embrasse.*)

VALENTIN. — Oh ! mon cœur affligé ! Elle s'éloigne pour toujours.

FRANCISCO. — Quel Ciel m'apportez-vous, Madame !

CELLIDA. — Ne vous étonnez pas : car ce n'est pas l'impudence, ni un manque d'honneur qui me fait agir ainsi ; mais l'amour, pour sauver votre vie, Monsieur, votre vie trop excellente pour la perdre en vains souhaits ; de l'amour, un vertueux amour.

FRANCISCO. — Qu'une vertueuse bénédiction vous couronne ! Oh ! bonne et douce amie, peut-il y avoir tant de charité, tant de noble compassion dans ce cœur, rempli par la belle affection d'un autre ? La grâce peut-elle tomber de ces yeux ? Un tel miracle peut-il être fait sur un homme à sa fin, quand toutes vos facultés et cet objet parfait appartiennent à un autre, qui le mérite bien ?

CELLIDA. — Ne désespérez pas ; et ne pensez pas non plus avec trop de hardiesse que j'ose manquer à ma promesse. J'étais à votre ami, et si solidement liée que je pensais que le temps même ne pourrait nous séparer. Mais si grand est le danger où vous êtes, et le nom d'ami a tant de valeur pour lui à qui je dois toujours obéissance, que me voilà ici, par son ordre, pour vous soigner ; bien plus, pour toujours, par sa pleine résignation ; et, de mon plein gré je ratifie sa décision.

FRANCISCO. — Arrêtez, au nom du Ciel ! Le malheur d'un ami peut-il faire mon triomphe ? Porté-je ce noble nom pour être un traître ? Oh ! vertueuse bonté, reste sans tache : vous n'avez pas le pouvoir de vous donner, ni lui celui de renoncer, ni moi celui de prendre. Je suis résolu à mourir d'abord.

VALENTIN. (*A part*). — Ah ! parles-tu ainsi ? Non, tu ne périras pas.

FRANCISCO. — Et, quoique je vous aime plus que cette lumière qui brille sur moi, plus que toutes les richesses du royaume; bien que je préférerais recevoir cette bénédiction qui s'offre à moi que la grâce de ma vie, si j'étais condamnée par la loi; pourtant pourtant, oh ! noble beauté pourtant, oh ! Paradis (car vous en êtes toute la merveille révélée à mes yeux), pourtant, il faut que je garde intacte ma gratitude. une gratitude méritée, pour un homme digne du noble nom d'ami.

CELLIDA. — Mais dites-moi, si je ne l'avais jamais connu, n'accepteriez-vous pas mon offre de bon cœur ?

FRANCISCO. — En avez-vous quelque doute ?

CELLIDA. — Et pouvez-vous ne pas consentir alors qu'il est vieux et impotent et qu'il tend à assurer votre bonheur ? quand il le fait sans contrainte, mais de lui-même, sans conseil ? Hélas, réfléchissez, réfléchissez comme il le fait lui-même, et, je le vois maintenant, réfléchissez vraiment. Monsieur, quelle misère...

FRANCISCO. — Pour l'amour de la Vertu, prenez garde !

CELLIDA. — Quelle perte de jeunesse, quel éternel bannissement de tout ce à quoi notre âge seul peut avoir l'ambition de parvenir, affections semblables qui naissent et se développent ensemble ? Quel nom vivant un âge déjà mort peut-il laisser derrière lui, quel amour stérile ?

FRANCISCO. — C'est impossible.

CELLIDA. — Pour vous à moins que vous ne vous y appliquiez avec une foi plus grande et plus forte. Je ne parle que de choses possibles, non faites encore, ni même probables; une potion guérit votre mal, et pourtant je sais que vous vous en affligez; et, bien que ce soit votre mérite d'ami qui vous fasse hésiter, pourtant, mon patient, mon doux patient, je voudrais bien en dire plus, si vous vouliez comprendre.

VALENTIN. — Oh ! femme cruelle !

CELLIDA. — Il est bien certain pourtant que votre maladie

n'est pas si oublieuse, ni vous si prêt à vous perdre vous-même de bon cœur.

FRANCISCO. — Assez, je vous en prie; il me semble que vous n'êtes plus si belle maintenant; bien plus encore, que cette vertu modeste, que l'on vantait en vous, ne se montre plus à moi que comme une ombre, légère et prête à se faner.

VALENTIN. (*A part*). — Excellent ami!

FRANCISCO. — Vous n'avez plus de rapport avec la bonté; vous vous démentez; vous n'êtes pas Cellida. la modeste, l'immaculée! Qui êtes-vous? Je veux le savoir. Quel démon, pour nuire à mon vertueux ami, a changé de formes avec cette beauté sans tache?

CELLIDA. — Ne délirez pas, Monsieur, et ne laissez pas la violence de vos pensées vous égarer. Je suis à vous; j'ai pitié; par ces beaux yeux, j'ai pitié.

FRANCISCO. — Oh! femme au cœur faux! oh! femme accomplie! quel trouble pour l'humanité quand tu as été faite, vrai démon! quel attrayant enfer fut alors inventé! Dites-moi, et si vous vous souvenez de ce qu'est la bonté, dites-moi par la bonté, et par la vérité, est-il possible qu'une femme si chérie, si sacrée dans l'âme de cet homme dont le respect devient presque de l'idolâtrie, dont chaque jour s'efforce et souhaite de s'offrir comme encens sur votre autel, dont les jours ne s'écoulent (souvenez-vous en toujours, Madame). que pour vous satisfaire...

VALENTIN. (*A part*). — Oh! miracle!

FRANCISCO. — Dont tout, dont chaque partie, comme des pages empressés, obéit à vos volontés... Pouvez-vous. osez-vous, devez-vous repousser cet homme (bien qu'il y soit consentant, bien que, dans son noble désir d'écarter de moi le danger, son amitié ait eu le courage de vous y pousser), sans bassesse, sans souiller votre honneur? Et après cela, ne dira-t-on pas sans contrainte: « Voici la femme qui a perdu son père, son ami, elle-même et sa foi, pour flatter un étranger? »

VALENTIN. (*A part*). — Prends-la de tout mon cœur. Tu es

si honnête qu'il faut bien que je me sacrifie. De toute mon âme, prends-la.

CELLIDA. — Jusqu'à cette minute, je vous ai méprisé et haï, et je suis venue pour vous duper; mais ce que vous avez dit fait un changement étonnant en moi, à vous rendre fou.

FRANCISCO. — Juste Ciel, qu'est-ce que c'est que cette femme ?

CELLIDA. — Ce n'était que par charité que j'étais un peu émue, et vous ne m'apparaissiez que comme un objet fort commun. Et pourtant, maintenant, vraiment, et noblement, je vous aime tendrement. et, de cette heure, vous êtes l'homme que j'honore; vous êtes l'homme, le mérite, la loyauté, le seul ami.

FRANCISCO. — Où me poussez-vous donc ?

CELLIDA. — De nouveau à votre loyauté; observez-la toujours. C'est comme un château solidement bâti, haut situé, qui attire toutes les ambitions: réparez-le toujours, fortifiez-le toujours : il y a mille ennemis, à côté du tyran Beauté, qui veulent l'assaillir; veillez sur vos sentinelles qui le gardent à toute heure, vos yeux, ne les laissez pas s'écarter de leur poste.

FRANCISCO. — Est-ce sérieux, ou se joue-t-elle toujours de moi ?

CELLIDA. — Préservez vos oreilles, ces deux grandes portes qui peuvent vous livrer, de la facile croyance d'abord, de la flatterie ensuite, spécialement quand c'est une femme qui s'adresse à vous; et le centre de votre forteresse, votre noble cœur, gardez-le de jamais se laisser aller à des fins déshonnêtes, entourez-le d'un sillon de vertu, afin que ni brèches ni mines adroites ne puissent vous atteindre.

FRANCISCO. — Tel le soleil, qui, à travers une éclipse, s'avance avec peine, sinistre et sombre, telle elle s'est montrée jusqu'à maintenant; et, quand sa pénible route est accomplie, avec quel éclat il perce de nouveau, et verse ses rayons salutaires! Excellent ange, car cet esprit céleste ne peut révéler moins en toi, honneur de tout ton sexe, qu'il me soit permis (et, comme un pèlerin, je le demande à genoux), non point avec des lèvres profanes, ni des passions enflammées, mais,

ramené à la foi, avec de pieux désirs, d'embrasser cette main virginale !

CELLIDA. — Satisfaites votre désir, Monsieur, et de cette noble manière : j'ai confiance en vous; mon amour ne vous rapportera rien d'autre, je le crains, rien d'autre. Pourtant votre mémoire (tant je suis attachée à ce mérite), sera constamment mon ami, mon compagnon, mon époux. Adieu, et gouvernez bien vos sentiments; restez ainsi, et ne me trompez pas. — (*A part.*) Oh ! noble jeune homme, je t'aime de toute mon âme, mais je n'ose le dire ! Encore une fois, adieu, et guérissez. (*Elle sort.*)

FRANCISCO. — La bonté soit ton guide ! — Ma surprise, semblable à des fantômes terribles dans des rêves, m'a éveillé de mon accès de folie, mais non pour m'en défaire. Un charme demeure en moi, que m'a lancé cette ravissante femme, un charme que le sort ne peut éviter, que la science ne peut découvrir; et, fortifié par son conseil, je n'ai plus que ceci comme soutien, j'aime la belle vertu. Eh bien, il faut que j'agisse, pour être un véritable ami : et pourtant, je suis pauvre et indolent; pour elle aussi, bien que je ne puisse jamais atteindre sa perfection. (*Entrent Valentin, Thomas, Hylas et Sam.*)

VALENTIN. — Ne soyez pas incorrect, Tom, et faites à votre gré.

TOM. — Pensez-vous que je suis fou ? Vous me donnerez la permission de l'éprouver bel et bien ?

VALENTIN. — Faites de votre mieux.

TOM. — Eh bien, alors, ami... Mais où est notre malade ?

HYLAS. — Où sont ces dames qui devaient le soigner ? voici le patient. Il me semble que ces femmes...

TOM. — Tu n'as pas d'autre pensée en tête.

VALENTIN. — Allez à lui, ami, et réconfortez-le; je vais vous montrer le chemin. — Oh ! ma plus belle joie, mon plus digne ami, pardonnez-moi, je vous en prie. Je suis joyeux au-delà de toute expression : ma vie sera une éternelle reconnaissance. Souhaitez la bienvenue à vos amis. (*Il sort.*)

TOM. — Comment vas-tu, Frank ? Comment vas-tu, mon garçon ? Tiens bon, mon gaillard ! Quoi ! tous les nerfs contractés pour une petite maladie ! *Diavolo, morte !*

FRANCISCO. — Je suis en convalescence.

TOM. — Voyez cela, tu susses comme une flûte : « En convalescence ! » ami. « Sacrebleu, je vais bien ! » Parle comme un homme.

FRANCISCO. — Tu es un fou ! Jamais l'esprit en repos, Tom ?

TOM. — Qu'ils aient l'esprit en repos, ces coquins qui n'ont pas de gîte ; un gentilhomme peut divaguer. Assieds-toi, Frank, vois ce que je t'ai apporté. Allons, regarde ! (*Il tire une bouteille.*) Un ami, à l'heure du besoin, fripon, vaut un million.

FRANCISCO. — Qu'est-ce que tu as là ? un julep ?

HYLAS. — Il ne faut pas qu'il le touche ; c'est la mort prompte.

TOM. — Vous êtes un âne ! un moulin à paroles ! un épouvantail ! Joli médecin, ma foi ! Va donc plutôt rafistoler un bât mal ajusté ! A la porte, freluquet ! — C'est mon ami, Frank, mais un vrai fou. Vois-tu cette bouteille ? Regarde-la bien.

FRANCISCO. — C'est ce que je fais, Tom

TOM. — Il y a en elle autant d'existences qu'un chat en porte en lui ; c'est une liqueur qui donne l'éternité

FRANCISCO. — Quoi donc ?

TOM. — Du vin vieux, mon garçon, un vin vieux vénérable, qui, à ce que j'en ai pu apprendre, était cette pierre philosophale avec laquelle le sage roi Ptomélee faisait ses miracles.

FRANCISCO. — Je ne vois pas de mal, Tom, à en boire avec modération.

TOM. — Bois-en avec du sucre, que j'ai tout prêt ici, et voici un verre. M'as-tu vu sans mes outils ?

SAM. — Je vous en prie, Monsieur, soyez tempérant ; vous savez votre état mieux que nous.

FRANCISCO. — Monsieur, je vous remercie beaucoup, et je

serai prudent; pourtant, un verre ou deux, je crois que mon corps en est capable, et c'est si nécessaire...

TOM. — Remplissez-le, et laissez toutes vos sottises. Tu dis vrai, Tom...

HYLAS. — Où sont ces femmes ?

TOM. — Voilà le plus nécessaire. Enlevez tous vos juleps, vos potions, vos bouillons d'orge et vos salades d'oseille; tout cela, c'est la gale, et c'est comme un cautère sur une jambe de bois. Donnez-moi du vin! — (*A part.*) Je me demande où est cette jeune fille. — A la tienne!

FRANCISCO. — A la tienne! Je te ferai raison!

TOM. — Avale-le trois fois, et crie « hurrah! » comme un chasseur, d'un cœur tranquille; et plus d'accès de fièvre, j'en garantis : le seul cordial, Frank. (*On entend les Médecins et les Domestiques à l'intérieur.*)

1^{er} MÉDECIN. — Tout est-il prêt, et le barbier est arrivé ?

LE DOMESTIQUE. — Depuis une heure, Monsieur.

1^{er} MÉDECIN. — Apportez l'huile alors.

FRANCISCO. — Maintenant ou jamais, Messieurs, rendez-moi un service, et délivrez-moi.

TOM. — De quoi, mon garçon ?

FRANCISCO. — De ces choses qui parlent là-dedans : les médecins, Tom, les médecins, les baguettes d'écurage; ils veulent me prendre comme sujet d'expérience. (*Entrent les trois Médecins, l'Apothicaire, et le Barbier.*)

HYLAS. — Laissons-les entrer.

TOM. — Et sois sans crainte, nous t'en délivrerons. — Voyons, Docteur, si le diable était malade maintenant, ses cornes sciées, et sa tête prise dans un bonnet, malade d'un échauffement résultant d'une indigestion d'âmes puantes, que lui donneriez-vous à l'impromptu ? Votre avis clair et bref.

1^{er} MÉDECIN. — Une tête de sot.

TOM. — Non, Monsieur : une tête de médecin, pour trois causes : la première, parce que c'est une tête chauve, qui pourra descendre aisément, sans épiluchures.

3^e MÉDECIN. — Merveilleuse cause !

TOM. — La seconde, parce qu'elle est pleine de grec brisé, qui s'agitiera dans son estomac, Docteur, et remuera les crudités (comprenez-moi) dans ses boyaux, de telle sorte qu'il puisse se décharger de ces âmes damnées.

HYLAS. — Ou, se rencontrant avec l'eau du Styx...

TOM. — Bien, Monsieur.

HYLAS. — Renforcée avec un cataplasme de pétards...

TOM. — Parfait.

HYLAS. — Nettoyer tout devant lui, comme un boueux.

TOM. — *Satisfecisti, domine*. Ma dernière cause, ma dernière est, et non la moindre, savantissimes Docteurs, que dans les têtes des plus grands médecins, je veux dire, ceux qui sont les meilleurs, vieux avec cela, et coléreux — nous savons cela par la tradition des grands écrivains — il se produit une sorte de crapaudine dont la vertu, le Docteur étant desséché...

1^{er} MÉDECIN. — On vous a abusé, Monsieur.

TOM. — C'est ainsi, ou cela sera ainsi. D'autre part, dans une colique causée par une indigestion de soupe de pois, faut-il ouvrir la veine-porte, ou la veine esquiline ?

SAM. — Savante question ! Ou bien supposons que le diaphragme, par une hernie, le signe étant alors dans la tête du Capricorne...

TOM. — Se rencontre avec la passion Hypercondriaca, et ainsi cause une carnosité dans les reins, et non dans le cerveau, beurré avec cette humeur... Répondez à cela.

SAM. — Merveilleuse argumentation !

2^e MÉDECIN. — A votre prochain accès, mes beaux écoliers, la maison de fous vous offrira un asile. Adieu, Monsieur ! Nous venions pour vous faire du bien, mais ces jeunes Docteurs, semble-t-il, nous ont devancés.

3^e MÉDECIN. — Buvez ferme, Messieurs, et prenez des filles bien malsaines : dix pour un alors que nous entrons parler de

vous, et que votre chant ne sera plus le même. (*Les Médecins, l'Apothicaire et le Barbier sortent.*)

FRANCISCO. — Eh, l'habile Tom! (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, les jeunes femmes m'envoient pour voir qui vous avez avec vous; elles ont le grand désir de vous rendre visite.

FRANCISCO. — Remercie-les, et dis-leur que ma plus grande maladie est leur absence : tu vois ma compagnie.

TOM. — Viens ici, maraud. De quelles jeunes femmes s'agit-il ? de ma maîtresse ?

LE DOMESTIQUE. — Oui, Monsieur.

HYLAS. — Et qui d'autre ?

LE DOMESTIQUE. — Mme Alice.

HYLAS. — Oh !

TOM. — Ecoute, fripon; pas un mot de ce que je suis ici, à moins qu'elle ne le sache.

LE DOMESTIQUE. — Je ne le pense pas.

TOM. — Prends cela, et *motus!*

LE DOMESTIQUE. — Vous m'avez lié la langue. (*Il sort.*)

TOM. — Asseyez-vous, mon bon Francis, et pas un mot de moi, jusqu'à ce que vous m'avez entendu; et, alors, suivez-moi dans ce que je dirai. Vous deux, venez ici. tenez-vous tout près, sans être vus, amis, et faites ce que je vous dirai.

FRANCISCO. — Quelle nouvelle histoire ?

TOM. — Plus un mot, je t'en prie, mais aide-moi maintenant.

HYLAS. — Je voudrais bien parler avec ces jeunes femmes.

TOM. — Parler avec ces jeunes femmes ? de quoi, vraiment ? de l'impression du dernier moment de virginité, ou du clystère qui opère le mieux ? Faites ce que je vous dirai.

HYLAS. — Et dans quel but ? Pour quel autre but sommes-nous venus ?

SAM. — Laissez vous donc mener.

TOM. — Votre air chafouin doit bien dépister le vertugadin ! Faites comme je vous l'ordonne, ou par cette lumière...

HYLAS. — Allons-y, alors.

TOM. — Restez là, tout près, et observez-moi. (*Ils se tiennent à l'écart.*)

FRANCISCO. — Toutes ces folies n'arriveront jamais à rien. (*Entrent Alice et Mary.*)

ALICE. — J'espère que nous vous apportons la santé. Comment allez-vous ?

MARY. — Vous semblez beaucoup mieux, croyez-moi. — Un teint frais envahit de nouveau ses joues.

ALICE. — Votre ennemi, à ce que je vois, a battu en retraite. Allons, nous allons vous revoir vigoureux et joyeux ; laissez toutes ces pensées.

MARY. — En vérité, cela vous fait mal, Monsieur.

FRANCISCO. — Mes charmantes visiteuses, je me laisserai diriger par vous.

ALICE. — Vous irez bien alors, et tout de suite, et parfaitement bien.

MARY. — Cet air, Monsieur, maintenant que vous y êtes acclimaté, vous conservera toujours.

TOM (*caché*). — Non, non, je n'ai pas d'espoir ! Et il n'est pas convenable, ami, ma vie ayant été si dissolue, et ces mœurs relâchées, dont je me repens trop tard, si lamentables, qu'il y ait rien d'autre que des malédictions pour s'abattre sur moi ; je suis de tous les côtés hors de la bonne route.

ALICE. — Qui est-ce là, Monsieur ? Un autre malade ?

MARY. — Sûrement, je connais cette voix.

TOM (*caché*). — Dans toute ma vie, une incurable désobéissance.

FRANCISCO (*à part*). — Quel étrange individu que celui-ci !

TOM (*caché*). — Pas de conseils, amis.

ALICE. — Connaissez-vous cette voix, Monsieur ?

FRANCISCO. — Oui; c'est celle d'un gentilhomme dont l'esprit est fort affligé; grande pitié, Mesdames.

ALICE. — Que le Ciel lui vienne en aide !

FRANCISCO. — Il est venu à moi pour me demander pardon de méfaits commis il y a longtemps, qui faisaient croire à une mauvaise nature, mais il n'en était rien.

MARY. — Oh ! puisse-t-il être vrai !

HYLAS (*caché*). — Vous vous plaisez à le croire.

TOM (*caché*). — A quoi bon, Messieurs ? Quand tout est perdu dans un naufrage, reste-t-il quelque espoir que la mer, qui n'a jamais connu la tristesse, puisse être pitoyable ? Mon honneur est brisé, noyé; et il n'est pas possible, ma vie fût-elle prolongée si longtemps que...

MARY. — J'aime bien cela.

SAM (*caché*). — Votre esprit est trop plein de défiance.

TOM (*caché*). — J'ai une sœur vertueuse, mais je l'ai méprisée; une maîtresse aussi, une noble jeune fille, les dépassant toutes en bonté...

MARY. — Maintenant, je sais qui c'est.

TOM (*caché*). — Que ces yeux, amis, mes yeux ne doivent plus jamais voir.

ALICE. — Il s'agit de vous, Mary, prenez garde, ma nièce.

TOM (*caché*). — Oh ! mon sort ! Mais il est juste, je suis méprisé et haï.

HYLAS (*caché*). — Ne désespérez pas, ce n'est pas d'un homme; une heure de bonté efface une infinité de maux.

ALICE. — Pleurez, ma nièce, pleurez avec compassion.

FRANCISCO (*à part*). — Comme ce jeune rusé joue habilement son rôle !

MARY. — Voilà Tom, mon Tom de nouveau, si tout ceci est vrai.

HYLAS (*caché — à part*). — Elle pleure, mon garçon.

TOM (*caché*). — Oh ! j'en mourrai !

MARY. — Que le Ciel le protège !

SAM (*caché — à part*). — Tu l'as.

TOM (*caché*). — Allons, venez avec moi trouver mon ami, pour prendre congé; et, ensuite, le sort qui tombera sur moi sera le bienvenu ! — (*À part à Hylas.*) Comment cela va-t-il ?

HYLAS. — Oh ! parfaitement bien.

MARY. — Ah ! c'est ainsi que vous parlez, Monsieur ?

FRANCISCO. — Le stupide animal !

MARY. — Et vous êtes ici, mon trompeur ? En route ! nous avons été dupées, Alice.

ALICE. — Quel imbécile ! (*Elles sortent.*)

TOM. — Où est-elle ?

FRANCISCO. — Partie; elle a découvert votre ruse, et habilement; elle vous a pris dans vos propres nasses; vous aviez bien besoin de chuchoter pour savoir comment cela allait; non content de faire bonne chère, il faut que vous criiez partout les beautés du rôti. Jusqu'à ce que vous lui donniez un soupçon, vous étiez fort près du but; elle vous croyait, et pleurait très tendrement. Si vous aviez continué, sans aucun doute, vous emportiez la position.

TOM (*à Hylas*). — C'est de ta faute, fripon ! Tu étais tout le temps en train de chuchoter. Je pourrais bien te casser la tête.

HYLAS. — Vous m'avez parlé le premier.

TOM. — Ne me mets pas en colère; car, par cette main, je te frapperai, stupide buse ! Elle ne m'échappera pas ainsi; adieu pour le moment !

FRANCISCO. — Bonne nuit C'est presque le moment d'aller au lit; pourtant le sommeil ne peut fermer mes yeux. (*Il sort.*)

TOM. — Tu vas t'en venir aussi; car je veux te tourmenter pour tes péchés de cette nuit; je ne cesserai pas de te faire marcher jusqu'à ce que je t'aie épuisé.

HYLAS. — Que votre volonté soit faite, Monsieur.

TOM. — Vous ne me laisserez pas, Sam ?

SAM. — Non, certes.

TOM. — En route alors; je serai votre guide. Maintenant, si mon domestique est digne de confiance, ma dame rancunière, je vais vous jouer une telle aubade que vous en danserez une gigue. Restez près de moi. (*Ils sortent.*)

SCENE II

Une chambre dans la maison de Sébastien.

SÉBASTIEN, DOROTHÉE.

SÉBASTIEN. — Vous ne me persuaderez jamais; je veux me marier. Quoi, laisserais-je ma fortune aux broches et aux tisonniers, aux vertugadins et aux volants? à toi?

DOROTHÉE. — Vous avez un fils, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Où? Qui est-ce? A qui ressemble-t-il?

DOROTHÉE. — A vous-même.

SÉBASTIEN. — Tu mens; tu l'as gâté, toi et tes livres de prière; je le désavoue. Ne l'ai-je pas surpris, la nuit dernière, chantant une ballade pieuse, sur un air religieux aussi; et il avait un catéchisme dans sa poche, Mademoiselle. Un de vos disciples, je le vois. Quand est-il parti à cheval depuis son retour? Quelle taverne a-t-il fréquentée? Qu'a-t-il fait qui montre un homme et de l'ardeur? Quand ma maison a-t-elle été à ce point déshonorée que l'on se glisse au lit à dix heures, faute de compagnie? Ni chant, ni danse, ni boisson? Tu n'as pas pensé à ces scandales. Quand et où a-t-il seulement montré son épée depuis quelque temps?

DOROTHÉE. — Ne désespérez pas, je vous en supplie, Monsieur, car, si c'est cela qui vous plaît, je puis vous assurer qu'il est toujours le même.

SÉBASTIEN. — Puisses-tu être réduite en cendres à cette condition. Mais sachez-le, ma commère, vous avez insulté...

DOROTHÉE. — Vous, jamais, Monsieur; je connais mon

devoir. Et, pour l'amour du Ciel, écoutez ce conseil avant de vous marier (vous aviez l'habitude de m'écouter) : prenez-le à part, confessez-le, scrutez-le au vif, et, si vous trouvez qu'il est perfide, faites comme il vous plaira; j'honore le nom d'une mère.

SÉBASTIEN. — Il est perdu et ruiné; j'ai résolu que jamais mon toit ne l'accueillera. Et pour vous, mignonne, je vous garderai de près, de peur que vous ne vous évadiez et me fassiez plus de tort. Rentrez! (*Elle sort.*) — Holà! quelqu'un! (*Entre un Domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Vous appelez, Monsieur?

SÉBASTIEN. — Cherchez mon fils, et ordonnez-lui d'attendre ma volonté demain matin. Remarquez dans quelle maison il est et ce qu'il fait, et rapportez-le moi fidèlement.

LE DOMESTIQUE. — Je n'y manquerai pas, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Si tu y manques, je te pendrai. (*Le Domestique sort.*)

SCENE III

Devant la demeure de Mary, la nuit.

THOMAS, HYLAS et SAM.

TOM. — Surveillez la porte de derrière par ici, et prenez garde qu'aucun des domestiques n'entre ni ne sorte. Si quelque femme passe, elle est prise légitime, mon garçon. Écartez toute escorte.

HYLAS. — Et qui m'y aidera?

TOM. — Moi, craintive sarcelle; j'apparaîtrai au moment de l'action.

HYLAS. — Pouvons-nous aussi parler en termes honorables?

TOM. — Avec toute femme qui apparaîtra à la fenêtre; vous pouvez aussi déclamer quelques doux morceaux de poésie à quelque femme de chambre.

HYLAS. — Pouvons-nous chanter aussi ? Car c'est ma grande affaire.

TOM. — En aucune façon; non pas, amis; je me réserve pour la chanson, c'est ma partie; et, si ce n'est pas un roc, ma voix la touchera. Vous pouvez chantonner et siffler selon le moment; mais, pour ce qui est de chanter réellement, laissez-moi faire. En route ! soyez attentifs !

HYLAS. — Encore un mot, un seul mot, Tom. Nous pouvons être battus.

TOM. — C'est comme vous le jugez bon; si vous le méritez, c'est la chose la plus aisée à obtenir. Battus ? Quels loups-garous habitent dans votre cerveau ? Et qui vous battrait ?

HYLAS. — Elle a assez de domestiques mâles.

TOM. — Et n'es-tu pas un mâle toi aussi ? Tu as assez de chair; si toute cette masse ne contient pas un petit esprit, prends-la et fais la sécher pour la nourriture des chiens. Allez-vous-en; j'ai des choses d'importance dans l'esprit. Cette porte, garde-la comme tu garderais ta femme d'un prétendant. Cela suffit. En route, Sam !

SAM. — A votre volonté, Monsieur. (*Hylas et Sam sortent.*)
(*Entrent Lancelot et le Ménétrier.*)

LANCELOT. — Je l'ai, le voici, un merveilleux fripon. Bon doux maître, faites tout de suite quelque chose de savoureux, que nous puissions manger et vivre; je suis presque mort de faim. Non, par la vertu de mes langues étrangères, il n'y a rien à espérer de mon vieux maître ! Oh ! Seigneur Dieu ! Je n'ai rien pour me garnir le corps que des petits pâtés et des coups de bâton, jusqu'à ce que vous nous aidiez.

TOM. — Il n'y a que la famine qui t'effraye. Viens ici, Ménétrier. Quelles ballades connais-tu le mieux ? Sois bref.

LE MÉNÉTRIER. — Avec la permission de Votre Excellence, je peux chanter : *Le Duc de Norfolk* ou *La Joyeuse Ballade de Diverus et de Lazarus*, *La Rose d'Angleterre*, *En Crète quand Didyme commença...*

TOM. — Excellent; tout cela est parfait.

LE MÉNÉTRIER. — *Mawdlin la fille du Marchand, Le Diable et vous, charmantes Dames...*

TOM. — Parfait toujours.

LE MÉNÉTRIER. — *Le Débarquement des Espagnols à Bow, A la Bataille sanglante de Mile-End.*

TOM. — Tout est excellent ! Pas de musique, pour l'amour de moi ; laisse ton violon parler Welche, ou quelque autre langue hors de toute harmonie. Le plus bas est encore le mieux, comme tu le penses toi-même, car je présume que ta voix ne fera pas danser les arbres.

LE MÉNÉTRIER. — Non, vraiment.

TOM. — Vous, veillez sur cette clef. Sont-ils tous au lit,hein ?

LANCELOT. — Je n'entends remuer nulle part et je ne vois de lumière à aucune fenêtre : c'est une nuit faite pour votre dessein.

TOM. — Allons, commence alors, et entonne *La Fille du Marchand* ; nous reprendrons le refrain. (*Chanson.*)

UN DOMESTIQUE (à une fenêtre). — Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel est ce bruit ? Qu'est-ce que ces coquins à cette heure ?

TOM (*chante*) :

Qu'est ce que ça vous fait, vieux sot ?

Qu'est-ce que ça vous fait ?

Enlevez de là votre nez,

Ou gare à vos os.

Une autre ballade, une autre, une autre !

(*Le Ménétrier chante.*)

UNE SERVANTE (à une fenêtre). — Eh ! qui est ce là ?

LANCELOT (*chante*) :

Demoiselle chérie,

Ouvre la porte et tu verras,

Ouvre la porte !

LA SERVANTE (*chante*) :

*Oh! charmant cavalier,
Oui, mais d'abord on te pendra,
Adieu, chéri!*

(*Mary se met à la fenêtre.*)

LA SERVANTE. — C'est M. Thomas il se tient là en bas.

MARY. — Il est étrange que rien ne puisse le corriger. Moque-toi de lui d'ici, ou chante-lui quelque chose dans son genre; quelque chose pour nous en débarrasser.

LA SERVANTE. — Alors sus! (*Elle chante.*)

*Thomas mon ami
M'a promis
De venir me voir ce soir.*

TOM (*chante*) :

*Me voilà, amour;
Dis-moi, cher amour,
Comment je pourrai te voir.*

LA SERVANTE (*chante*) :

*Viens à ma fenêtre, amour,
Viens, viens, viens;
Viens à ma fenêtre, amour;
La pluie et le vent
Ne seront gênants.
Tu resteras jusqu'au jour.*

TOM. — Et es-tu bien décidée ?

LANCELOT. — Montez, montez, je vous le garantis.

MARY. — Qu'est-ce que tu veux donc faire ?

LA SERVANTE. — Ne vous inquiétez pas, bonne maîtresse. Je vous garantis que je vais le refroidir. Madge !

MADGE (*en haut*). — Je suis prête.

TOM. — Allez, chante maintenant *Le Duc de Northumberland*.

LE MÉNÉTRIER (*chante*) :

*Et, escaladant le talus,
Il tomba soudain.*

(*Entre, par en bas, Madge, avec un masque de diable, elle rugit, s'avance pour l'embrasser; il tombe et elle sort.*)

LA SERVANTE. — Adieu, Monsieur !

MARY. — Qu'est-ce que tu as fait ? Tu lui as cassé le nez.

LA SERVANTE. — Pas même touché; il est tombé sur ses jambes comme un chat.

TOM. — Oh ! femme ! Oh ! misérable femme ! Je suis perdu ! Ma jambe, ma jambe, ma jambe ! Oh ! mes deux jambes !

MARY. — Je t'avais bien dit ce que tu as fait ! Malheur à toi !

TOM. — Oh ! me voilà estropié pour toujours ! Oh ! ma jambe ! Brisée en vingt endroits ! Oh ! prenez garde, prenez garde aux femmes, Ménétrier ! Oh ! un chirurgien, un chirurgien ou je meurs ! Oh ! mes bons messieurs ! Pas une personne de charitable ? Tout le monde sans pitié ? Oh ! quel malheureux je suis ! Oh ! ma jambe !

LANCELOT. — Soyez raisonnable, soyez raisonnable, Monsieur; je vais la bander. (*Entrent Sam et Hylas, la tête fendue.*)

TOM. — Oh ! ne la touche pas, coquin !

HYLAS. — Ma tête, ma tête, ma tête ! Oh ! ma tête brisée !

SAM. — Voilà ce que c'est de courtiser les jeunes filles par le trou de la serrure. Capitaine Hylas ! Allons, remettez-vous : la peau est à peine fendue.

TOM. — Oh ! ma jambe !

SAM. — Qu'est-ce que vous avez, Monsieur ?

TOM. — Oh ! je suis estropié pour toujours avec cette chute ! Il est abîmé lui aussi : je vois son cerveau.

HYLAS. — Allons, pour l'amour du Ciel ! Un chirurgien !

SAM. — C'est une fameuse nuit, en vérité !

HYLAS. — Un chirurgien ! (*Ils sortent tous, excepté le Ménétrier et Tom.*)

MARY. — Va, cours chercher du secours.

TOM. — Oh !

MARY. — Courez tous ! Oh ! la maudite bête qui l'a frappé ! Courez, courez, volez, il en mourra autrement !

TOM. — Oh !

MARY. — Mon bon ami, allez aussi.

LE MÉNÉTRIER. — Et qui me paiera ma musique ?

MARY. — Au diable votre musique ! Voici douze pence pour vous.

LE MÉNÉTRIER. — C'est deux oboles de trop, en vérité ; je ne reçois jamais plus. Soyez joyeux ! (*Il sort.*)

MARY. — Qu'un pot de graisse dore vos cordes à violon ! — Comment allez-vous ? Comment vous sentez-vous, mon ami ?

TOM (*il se lève*). — Mais fort bien, je vous remercie, mon cher cœur. Entrons donc, il n'y a plus personne pour nous gêner.

MARY (*à part*). — Pouvez-vous être aussi rusé, Monsieur ? Je ne serai pas en reste avec vous. — Je connaissais votre ruse, et j'étais consentante, mon Tom, mon Tom à moi, pour te satisfaire. Sois le bienvenu, le bienvenu, le bienvenu, mon meilleur ami, chez moi ; mon très cher ami !

TOM. — Vous voilà maintenant ma noble maîtresse. Nous perdons du temps, douce amie.

MARY. — Je pense qu'ils sont tous partis.

TOM. — Tous ; vous avez agi sagement.

MARY. — Et vous habilement.

TOM. — Et nous voilà bien réunis.

MARY. — Venez, entrons alors amoureusement. — Oh ! mon écharpe, Tom ! Je l'ai perdue tout près d'ici : trouvez-la et gardez-la comme une faveur de votre maîtresse. (*Elle entre dans la maison.*)

TOM. — Je l'ai. — Eh bien ! la porte est fermée, et elle est entrée ? Suis-je refait à ce point ?

MARY (*en haut*). — Un mot en particulier, doux Thomas.

Bien que, pour sauver votre réputation, j'aie dédommagé votre ménétrier, je ne dois pas satisfaire de même votre folie, Monsieur. Vous êtes rusé; mais, croyez-le, fin renard, je vous retrouverai! Les chirurgiens vont être ici dans un instant hurle de nouveau, mon garçon, et casse-toi les jambes de honte: sans cela, on se fichera de toi! Bonne nuit! (*Elle rentre et ferme la fenêtre.*)

TOM. — Elle dit vrai; il ne faut pas que je reste là: elle m'a roulé; si je vis, je te rendrai la pareille, et bientôt. Et maintenant, une chanson pour me tirer d'affaire. (*Il chante.*)

*Beaux jeunes gens, que je vous avertisse:
Quand vous ferez la cour,
Ne grimpez pas, car souvent le pied glisse...
Adieu l'amour!*

(*Il sort.*)

ACTE IV

SCENE I

Une chambre dans la maison de Valentin.

VALENTIN, ALICE et un DOMESTIQUE.

VALENTIN. — Il n'est pas possible qu'il s'en aille sans prendre congé de moi. Pourrait-il être impoli à ce point ? Il est dans le jardin ou dans le verger, sans doute. Voyez donc.

ALICE. — Il n'irait pas dans le jardin à cheval, je suppose.

VALENTIN. — A cheval ? Mais alors... A-t-il fait sortir un cheval ?

LE DOMESTIQUE. — C'est ce qu'a dit le palefrenier, un peu avant la fin du jour.

VALENTIN. — Il est parti, mon meilleur ami est parti, Alice ! J'ai perdu le plus noble, le plus sincère, le plus vraiment homme enfin, que j'aie jamais trouvé.

ALICE. — En vérité, Monsieur, il mérite tout éloge.

VALENTIN. — Tous les éloges, ma sœur, tous et c'est encore trop peu. Oh ! cette honnêteté, cette honnêteté toujours sans tache, cette parfaite bonté !

ALICE. — Il reviendra certainement, Monsieur ; il ne peut être si dur à votre égard.

VALENTIN. — Oh ! jamais, jamais il ne reviendra ; tu ne peux savoir pourquoi il est parti.

ALICE. — Il a eu ici le meilleur accueil...

VALENTIN. — Il le méritait.

ALICE. — Et il n'a manqué, à ma connaissance...

VALENTIN. — Je te dirai, avant une heure, des choses qui te surprendront. Il ne reviendra jamais. (*Entre Michel.*)

MICHEL. — Bonjour, Monsieur.

VALENTIN. — Bonjour, Monsieur Michel.

MICHEL. — Mon bon voisin, il me semble que vous vous iez de bien bonne heure, depuis votre voyage; vous avez appris les bons principes de la santé. Où donc est votre maîtresse? Elle reste au chaud dans son lit, je vous le garantis.

VALENTIN. — Je le pense.

ALICE. — Ce n'est pas l'heure ou elle se réveille.

MICHEL. — Ne couchez-vous pas avec elle, Madame?

ALICE. — Pas cette nuit, Monsieur, ni d'autre nuit de cette semaine.

MICHEL. — Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

ALICE. — La nuit dernière.

MICHEL. — Etait-elle alors au lit?

ALICE. — Non, Monsieur; je l'ai laissée en train de faire ses prières. Mais pourquoi ces questions?

MICHEL. — J'ai été hanté par un rêve étrange. Tout le long de cette nuit, après maints réveils, toujours le même rêve : il me semblait que je rencontrais la jeune Cellida à la porte du couvent de Sainte-Catherine.

VALENTIN. — Ah!

MICHEL. — Sa figure était ternie de larmes; il me semblait qu'elle criait à l'Abbesse : « Par charité, recevez-moi, sainte femme, pauvre jeune fille qui ai oublié les affections de ce monde, recevez-moi dans votre ordre virginal. » Il m'a semblé alors qu'elle la recevait, jetait sur elle une étole et une sainte robe, et je n'en sus pas davantage.

VALENTIN. — Un rêve?

MICHEL. — Bonne Madame Alice, faites-moi la grâce, pour me satisfaire, d'aller voir.

ALICE. — Je sais qu'elle est ici, Monsieur, et tout ceci n'est qu'un rêve.

MICHEL. — Vous ne connaissez pas mes rêves; ils ne sont guère heureux et souvent vrais. Mais ceci, j'espère pourtant...

ALICE. — Je vais vous donner satisfaction. (*Elle sort.*)

MICHEL. — Voisin, comment va votre ami ?

VALENTIN. — Je ne sais pas... Ce rêve d'un couvent ?

MICHEL. — Comment avez-vous trouvé ce que j'ai dit sur la nature de sa maladie ?

VALENTIN. — N'a-t-elle pas crié que c'était ma folie qui la forçait à entrer dans ce couvent ? Ne m'a-t-elle pas maudit ? Pour l'amour de Dieu, parlez ! N'avez-vous pas rêvé de moi aussi ? Avec quelle bassesse, avec quelle lâcheté, avec quelle folie, lassé du bonheur qu'elle me donnait...

MICHEL. — Hélas ! mon pauvre ami ! Vous m'avez promis. Monsieur, de porter cette croix.

VALENTIN. — Je la porte jusqu'à ce que je la brise !

MICHEL. — Mais noblement, honnêtement...

VALENTIN. — Assez, assez, mon bon voisin; vous ne faites que jeter de l'huile sur le feu. — (*Entre Alice.*) Où est-elle ?

ALICE. — Elle n'est pas là-bas, Monsieur, et elle n'a certainement pas été cette nuit dans son lit

MICHEL. — Ce qu'elle vous dit doit être vrai; et maintenant, je vais vous dire pourquoi je suis venu : ce matin, un de mes domestiques, pour son travail, vint de bonne heure à la maison, et il me dit qu'à l'aube, au couvent de Sainte-Catherine, il avait rencontré votre maîtresse, comme je vous le disais en parlant de rêve, toute troublée, et il a vu l'abbesse la recevoir. De surprise, je me levai et je me hâtai vers vous pour en savoir la cause.

VALENTIN. — Adieu, je ne peux la dire ! (*Il sort.*)

ALICE. — Pour l'amour du Ciel, ne le laissez pas !

MICHEL. — Non, non, Madame.

ALICE. — Il est dans un tel désespoir !

MICHEL. — Nous en aurons bientôt davantage. Occupez-vous de la maison, bonne Alice, et confiez-le moi. Non, ne pleurez pas : tout ira bien, ne vous désespérez pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une chambre dans la maison de Sébastien.

SÉBASTIEN, un DOMESTIQUE.

SÉBASTIEN. — A la maison de Valentin, et si joyeux ?

LE DOMESTIQUE. — Comme une pie, Monsieur.

SÉBASTIEN. — De si bonne humeur, dis tu ?

LE DOMESTIQUE. — Je vous garantis que je l'ai entendu.

SÉBASTIEN. — Des chansons et des violons aussi ?

LE DOMESTIQUE. — Non, un seul violon; mais le tintamarre de vingt à la fois! (*Entre Lancelot.*)

SÉBASTIEN. — A-t-il inventé quelque malice ?

LE DOMESTIQUE. — Les meilleures, Monsieur. Voici mon camarade Lancelot qui vous renseignera; il était parmi eux, un vrai fou lui aussi; moi, je me tenais seulement dans un coin.

SÉBASTIEN. — Venez, Monsieur. Qu'avez-vous à me dire ? Y a-t-il quelque espoir que votre maître nous revienne ?

LANCELOT. — Il est devenu bien autre; je puis assurer Votre Honneur, sur ma foi, sur la parole d'un voyageur et d'un gentilhomme, que votre fils est bien de nouveau votre fils, votre Tom.

SÉBASTIEN. — Est-ce l'ancien Tom ?

LANCELOT. — L'ancien Tom.

SÉBASTIEN. — Continue.

LANCELOT. — Eh bien, voyez encore à quel point il est votre ancien Tom.

SÉBASTIEN. — Raconte-moi cela.

LANCELOT. — J'aurais voulu que vous voyiez cela la nuit dernière, comme nous l'avons vu. Œillades sur œillades ! Ah ! le bruit, le tapage que nous avons fait !

SÉBASTIEN. — Bien, bien !

LANCELOT. — Les fenêtres claquant, et toutes les femmes de chambre en un tel affolement, l'une avec sa chemise à moitié enlevée, l'autre vêtue en hâte d'une culotte de valet sur la tête...

SÉBASTIEN. — Bon toujours !

LANCELOT. — Un gaillard qui lançait des injures par une fenêtre et qui a vu sa bouche fermée par un paquet d'ordures...

SÉBASTIEN. — Parfait, parfait toujours !

LANCELOT. — Ici, une de nos têtes brisée...

SÉBASTIEN. — Ma foi, un garçon supérieur !

LANCELOT. — Le Monsieur, le jeune M. Thomas, entouré de ses fougueux myrmidons, le ménétrier et moi-même, tantôt chantant, tantôt frappant à la porte, tantôt parlementant, courtisant à cette fenêtre, escaladant à cette autre et tout ce tintamarre pour deux fameuses luronnes, qui semblaient avoir rudement bonne façon !

SÉBASTIEN. — Viens ici; mange et empiffre-toi de nouveau; je suis satisfait. (*Il lui donne de l'argent.*)

LANCELOT. — Et là ne s'est pas bornée notre fredaine, bien qu'à la fin nous ayons abandonné le fort de la dame; mais, par les rues silencieuses, nous avons continué notre tapage : un garde dormait ici; nous lui enlevons ses chaussures; cela fait du bruit, il s'éveille et nous poursuit; les rues sont sales, et il vous attrape un fameux rhume, qui, avec le fromage dont il se gave en se soûlant, vous l'étouffent jusqu'au lundi suivant; fenêtres et enseignes, nous envoyons tout à l'Erèbe; nous recevons enfin un troupeau de malédictions quand, ayant lâché les cochons dans les faubourgs, nous poussons un cri aussi haut que la porte de Aldgate ! Voilà que descend un constable, et la truie, sa sœur, marche traîtreusement sur l'autorité. Ici, un comptoir entier d'étoffes est mis virilement en déroute, et la paix publique prend la fuite; là un cochon myope me heurte sa tête dans la lanterne de l'amiral, plus de lumière, et tout tourne à la confusion; un potier se lève pour s'enquérir de cette furie; un

sanglier serré de près se réfugie dans la boutique, quand vingt chiens se précipitent derrière lui; nous riions toujours: par terre, les pots, les marmites, les casseroles; ici, les bols de crème crient vengeance; là, les chandeliers!

SÉBASTIEN (*chante*) :

*Si c'est vrai, mignon petit page,
Le récit que tu me fais,
Je te donnerai comme gage
Une nouvelle livrée.
Si c'est faux, mignon petit page,
Le récit que tu me fais,
Avec un bâton, je te gage,
Je te fiche une râclée.*

(*Entre un Domestique.*)

SÉBASTIEN. — Va-t-il venir ?

LE DOMESTIQUE. — Il arrive, Monsieur. (*Entre Thomas.*)

SÉBASTIEN. — Ainsi le temps éprouve tout.

LANCELOT. — Le voici en personne, Monsieur.

SÉBASTIEN, — Pour être bref, Thomas, comme je sens un scrupule de conscience au sujet de ta conduite, et que, comme un père, je voudrais être satisfait, grimpe à cette fenêtre ici, tout de suite, comme un gentilhomme tout à fait accompli, qui vient de Tripoli.

TOM. — Seigneur ! Monsieur, comme vous êtes induit en erreur ! quelles imaginations, plus propres à de mauvais garçons ivres, — permettez-moi de le dire, et avec quelque surprise, — étouffent votre noble jugement ?

SÉBASTIEN. — Fripon, Lancelot, menteur, canaille !

LANCELOT. — Allez-vous tout détruire de nouveau, Monsieur ? Pourquoi ? quel diable...

TOM. — Hors d'ici, drôle ! — Vous gardez une société d'insolents gaillards débauchés, tous les jours ivres, qui vous dévorent; des individus dont les âmes grossières ne tendent qu'à la cave: vous êtes bien mal avisé, Monsieur, de remettre votre confiance..

SÉBASTIEN. — Coquin, coquin !

LANCELOT. — Que je ne mange plus jamais, Monsieur, et que je ne ressente pas la bénédiction d'un autre habit bleu, si ce jeune monsieur, le doux M. Thomas, n'a pas été aussi fou qu'un cœur peut le souhaiter, votre cœur, Monsieur; si la conversation de la nuit dernière... Parle, ami Robin; et si tu dis moins que la vérité...

TOM. — Il est étrange que ces valets...

LE DOMESTIQUE. — Par ces dix os, Monsieur, si ces yeux et ces oreilles peuvent voir et entendre...

TOM. — Extrêmement étrange ! — puissent aussi hardiment, en votre présence, greffer toutes sortes de choses sur la conduite de votre fils.

LANCELOT. — Oh ! Pouvez-vous nier que vous avez battu un constable, la nuit dernière ?

TOM. — J'ai touché l'autorité, drôle ! J'ai violé la loi !

LANCELOT. — Bon monsieur Thomas !

SÉBASTIEN. — N'avez-vous pas aussi arraché deux femmes à la garde et ne les avez-vous pas poussées dans Pudding-Lane ?

LANCELOT. — Sans parler de ces choses très correctes que vous avez faites à la maison de M. Valentin, le violon et le *fa-la* ?

TOM. — Oh ! étrange impudence ! — Je vous en supplie, Monsieur, ne permettez pas à ces drôles, à ces ivrognes, d'injurier votre fils de la sorte. Soyez raisonnable, et renvoyez-les. Nous vivons, Monsieur, dans un état gouverné avec honnêteté et modération, où les actes de chaque homme devraient renforcer la loi, et non la faire craquer et la faire oublier.

SÉBASTIEN. — Lancelot du Lac, allez fabriquer des aventures; enlevez votre habit, et faites votre sortie.

LANCELOT. — *Pour l'amour de Dieu !*

SÉBASTIEN. — A la porte avec ton *Pour*; dehors, fripon ! Sans cela je te bats ! (*Il le bat*) Dehors, l'homme aux huit langues !

LANCELOT. — Mon sang retombe sur votre tête ! (*Lancelot sort.*)

TOM. — Nettoyez-moi tout cela, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Et vous aussi, sur-le-champ.

TOM. — A votre volonté, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Ordonnez à toutes mes femmes de chambre de venir, et amenez ma fille; j'en veux avoir une qui me plaise. (*Le Domestique sort.*)

TOM. — C'est tout à fait ce qu'il vous faut, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Apportez-moi de l'argent ici. Venez, Monsieur Thomas ! (*Entrent deux Domestiques avec deux sacs.*) Asseyez-vous; vous n'êtes plus mon fils désormais. Bon Monsieur, restez couvert.

TOM. — Comme vous voudrez.

SÉBASTIEN. — Je vous donne cet argent parce qu'autrefois vous avez pensé être mon fils, et que vous avez fait quelques actions dans mon genre; maintenant, vous en êtes un autre. Voici 200 livres, somme honnête pour un jeune homme honnête. Restez couvert, je vous en supplie.

TOM. — A votre fantaisie.

SÉBASTIEN. — Quant à mon argent, il restera pour mon usage, pour mon usage personnel; voyez, Monsieur; mon cher gentilhomme, je ne donne pas mon argent pour nourrir un notaire; il est destiné au trafic journalier, et c'est ainsi que je l'emploierai.

TOM. — Parfait ! (*Entrent Dorothée et quatre Femmes de chambre.*)

SÉBASTIEN. — Quant à la grande affaire pour laquelle je vous ai envoyé chercher, voyez ceci; voyez ce petit échantillon d'exposé, et examinez-le bien : il me faut un héritier en ligne directe, pour hériter de moi, non seulement de ma fortune, mais de mes mœurs, contre lesquelles vous vous êtes révolté; aussi vous êtes mort à mes yeux; et je me casserai les reins mais j'en aurai un.

TOM. — Vous voulez choisir ici, Monsieur ?

SÉBASTIEN. — Ici, parmi ces demoiselles, dans ma propre tribu; je connais leurs qualités, qui ne peuvent manquer de me plaire. Pour la beauté, la moindre des choses les rend parfaites, un peu de bière, et du bouillon de bœuf; de plus elles sont saines. — Tenez-vous toutes de front. Maintenant, mon bon monsieur Thomas, avant que je choisisse, comme vous avez vécu longtemps avec moi, et par bonheur, quelquefois avec quelques-unes de celles-ci aussi (faute sur laquelle je n'ai jamais froncé les sourcils), je vous prie de me montrer (de crainte de confondre nos généalogies), lesquelles vous avez carambolées; parlez franchement; avez-vous copulé avec celle-ci?

TOM. — Oui.

SÉBASTIEN. — Ecartez-vous alors. — Et comment cela avec elle, Monsieur?

TOM. — Comment? ce n'est pas apparemment le lieu de le dire.

DOROTHÉE. — Voilà un joli jeu!

SÉBASTIEN. — Retirez-vous aussi. — Continuez, Monsieur Thomas..

TOM. — Je vais le faire, et sans ambages : j'ai couché avec toutes, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Avec toutes? c'est énorme!

DOROTHÉE. — Et pourtant vous aimez cela. Le péché a-t-il jamais été aussi glorieux?

SÉBASTIEN. — Avec toutes, Thomas?

TOM. — Toutes, je vous le garantis, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Voilà pourtant un signe que tu es mon fils! — Retirez-vous toutes et retournez à vos occupations. (*Les Femmes de chambre sortent.*)

SÉBASTIEN. — Que dites-vous de la jeune Lucie, la fille de mon voisin? Elle était trop jeune, je suppose, quand vous êtes parti en voyage. Quelque douze ans.

TOM. — Son désir avait quinze ans, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Jolie réponse, pour couper court à un long discours, car j'ai encore beaucoup à vous demander : où je

peux choisir, et dignement. Levez le doigt, quand ce sera bien. Que dites-vous de Valérie, dont le mari est mourant ? — Pourquoi deux doigts ? et de cette façon ?

TOM. — Son mari est rétabli.

SÉBASTIEN. — Sage morale ! Encore une fois, Thomas : les sœurs de Saint-Albans ? — Toutes les cinq ? garnement ! Mon fils tout de même !

DOROTHÉE. — Fi sur toi, monstre !

TOM. — Toujours dans l'espoir de votre pardon.

SÉBASTIEN. — Inutile, mon garçon ! Tu n'en as pas besoin. Je ne te demanderai plus rien, et je ne pense plus au mariage, car, sur ma conscience, tu me ferais cocu. — Il y a encore en lui un bon côté. — Tenez-vous comme il faut, vous pouvez me regagner. Voici vingt livres, Monsieur ; je vois quelques étincelles qui peuvent s'enflammer de nouveau. Vous pouvez manger avec moi quand il vous plaira ; vous me connaissez. *(Il sort.)*

DOROTHÉE. — Pourquoi mens-tu si diablement, si follement ?

TOM. — As-tu envie que je te casse la tête ? Reste en paix, et fais ce que je te demanderai ou, par cette main, je tue ton perroquet, je pends ton petit chien et je bois ta dot.

DOROTHÉE. — Tu as donc toujours été un tel animal !

TOM. — Je t'en prie, la paix !

DOROTHÉE. — Et penses-tu que les hommes ne t'assommeront pas, pour abuser ainsi de leurs femmes et de leurs enfants ?

TOM. — Et penses-tu que les femmes et les enfants de ces hommes, on peut en abuser trop ?

DOROTHÉE. — Tu m'ahuris ! Et où en es-tu avec ta maîtresse ?

TOM. — Je serai plus près d'elle avant que je sois de douze heures plus vieux ; c'est mon affaire. Elle est étonnamment rusée, Doll.

DOROTHÉE. — Le diable, je pense, ne peut te dépasser en fait de ruse.

TOM. — S'il joue franc jeu. Allons, il faut que vous m'aidez maintenant.

DOROTHÉE. — Non, adieu.

TOM. — Tu ne dormiras ni ne mangeras, autrement.

DOROTHÉE. — Je ne veux pas vous prêter la main, ni me faire la complice de vos ruses.

TOM. — Par cette lumière, Doll, je ne ferai rien que d'honnête !

DOROTHÉE. — Tu n'as jamais connu cette route.

TOM. — Ma douce Doll de miel, si je ne l'épouse pas, si je ne l'épouse pas honnêtement, si je n'ai pas que des pensées honnêtes... viens, tu vas m'aider. Prends garde, tu me fâcherais beaucoup ! Je t'aiderai aussi à trouver un mari, un joli gentilhomme (je sais que tu en es folle), un vigoureux jeune homme, un brun, je te jure qu'il a sa virginité ; un homme riche....

DOROTHÉE. — Venez dîner et je vous répondrai.

TOM. — Eh bien, je viens avec toi, Doll. Quatre cents par an, ma fille ! (*Ils sortent.*)

SCENE III

Une rue.

MICHEL, VALENTIN

MICHEL. — Mon bon ami, rentrez et suivez mon conseil ; les plaies ne se guérissent pas par le chagrin, et le temps ne s'éloigne pas de nous avec des soupirs.

VALENTIN. — Que ferai-je, ami ?

MICHEL. — Faites ce qui pourrait vous racheter à ses yeux ; rentrez promptement : la fille de Sébastien peut avoir beaucoup d'influence sur elle, l'abbesse est sa tante aussi.

VALENTIN. — Mais alors, mon ami, dont l'amour et la perte sont liés ?

MICHEL. — Rassurez-vous, je m'en charge. S'il est en vie, et si je puis le rejoindre, je vous le ramènerai

VALENTIN. — Dites-lui qu'il revienne pour prolonger la vie de son pauvre ami et empêcher ma maîtresse d'être vouée pour toujours à la réclusion.

MICHEL. — Si soudainement, c'est impossible. Mais hâtez-vous d'y aller sur-le-champ, pour écarter ce danger. D'abord, elle vous a été confiée, comme à un père, puis comme à un ami : aussi ne peut-elle se faire elle-même cette violence; vous pouvez l'en empêcher, et la loi vous y autorise.

VALENTIN. — Oh ! mais c'est moi qui l'y ai forcée.

MICHEL. — Cessez de disputer contre vous-même : réfléchissez si vous tenez à être malheureux, en dépit de sa bonté, et des encouragements de votre ami.

VALENTIN. — J'y vais alors, et je suis votre conseil; et, mon bon, mon excellent Michel...

MICHEL. — Assez là-dessus; je sais que votre âme est partagée, Valentin; soignez-en cette partie par un mariage rapide, avant mon retour, car alors ces pensées qui l'ont troublée, tandis qu'ici coulaient des flux de larmes pour ces passions vacillantes, se stabiliseront, et l'honneur aux chastes yeux sera leur guide. En route, et espérez ! Je vais travailler pour vous, et, croyez-le, du fond du cœur. En route, assez parlé ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Une autre rue.

HYLAS, SAM.

HYLAS. — Je ne me soucie guère de ma tête brisée, mais c'était là un coup monté, et c'est une femme, une sale femme qui l'a préparé !

SAM. — Tu peux être tranquille; car sur ma conscience, il t'aurait ménagé quelque chose d'autre sans cela !

HYLAS. — Je suis résolu à le prendre comme responsable. N'était-il pas manifeste qu'il méditait de me causer du tort, et

qu'il s'est fichu de moi, quand il restait là en hurlant que sa jambe était cassée, et qu'il n'en était rien ? S'il s'était cassé le nez, en vérité, je ne m'en affligerais guère ! Que la potence le tourmente ! Mais pourquoi m'a-t-il choisi ?

SAM. — Tu es toujours prêt à te fourrer dans ces affaires de femmes, et lui, dans sa fourberie, à l'accepter.

HYLAS. — Bien, bien, sur ma vie, je lui revaudrai cela.

SAM. — Cela ne sera pas un mal ; mais combattre avec lui, c'est en pure perte. En outre, il est réellement courageux, et c'est une fameuse épée ; et toi, tu ne t'es jamais battu ?

HYLAS. — Non, non, je ne veux pas me battre.

SAM. — En outre, pour une querelle de femme, qui voudrait risquer de rester couché entre les mains d'un chirurgien un mois ou deux par ce temps ?

HYLAS. — Non, non, je ne veux pas me battre, Sam, mais attendre l'occasion.

SAM. — Pour lui donner son compte avec un beau projet ; surveille-le donc aussi, je te le souhaite. Mais dis-moi, aimes-toujours ces femmes ?

HYLAS. — Oui, certes, Sam, je les aime autant que je les ai jamais aimées ; et, quand je devrais me faire encore casser la tête, je le ferai.

SAM. — Mais aimes-tu une femme spécialement ?

HYLAS. — Une femme spécialement, de toute condition et de toute profession.

SAM. — De tout âge aussi ?

HYLAS. — De tout âge, de quarante à quatorze, et de tout genre.

SAM. — Même avec des défauts ?

HYLAS. — Parfaitement ; car, parmi celles que j'aime, pour m'amener à la contrition, une femme sans nez évoque pour moi, après ma suffisance, la morale du roi Philippe : *Memento mori*. Celle qui a une jambe de bois, démontre que « comme des hypocrites, nous hésitons devant la potence » ; une vieille, avec

une seule dent, semble nous dire : « Doux mets, sauce amère » ; celle qui est pleine de maladies : « N'émiettez pas voire pain avant d'avoir goûté votre potage » ; et nous pourrions trouver ainsi beaucoup d'autres morales.

SAM. — Parfait, Monsieur, vous en faites de bien dignes usages. Mais, *quid igitur ?* Qu'allons-nous déterminer maintenant ?

HYLAS. — Réfléchissons une heure ou deux comment je pourrai arranger ce gaillard.

SAM. — Trouvons-le d'abord ; il nous en donnera vite l'occasion : mais prenez garde à vous-même ; je vous ai prévenu au moins ; il a une sacrée caboche.

HYLAS. — C'est à mes risques et périls. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Le Port.

Entrent des MATELOTS en chantant ; MICHEL et FRANCISCO se dirigent vers eux, chacun de son côté.

UN MATELOT. — Embarquons, embarquons, le vent est bon !

MICHEL. — En voilà qui appellent les passagers ; je vais rester là et voir qui ils prennent à bord.

FRANCISCO. — Un bateau, un bateau, un bateau !

UN MATELOT. — Embarquez !

FRANCISCO. — Quel est votre direction ?

UN MATELOT. — Vers les Détroits.

MICHEL. — Ah ! en voilà un qui lui ressemble bien.

FRANCISCO. — Pourrais-je faire la traversée en vous payant ?

UN MATELOT. — Vous serez le bienvenu.

MICHEL. — C'est lui ; je le reconnais.

FRANCISCO. — Alors, à bord gaiement — Et, mon noble ami, que la bonté du Ciel te protège pour toujours, et que toutes les vertus restent dans ton cœur, Cellida ! Je laisse derrière moi mes larmes et mon sacrifice ; car je ne puis demeurer plus longtemps pour vous trahir.

MICHEL. — Ne vous dépêchez pas tant, Monsieur. — Matelots, je vous somme, en vertu de ce mandat, d'arrêter cet homme.

FRANCISCO. — Cet homme ?

MICHEL. — Parfaitement, Monsieur.

UN MATELOT. — Inutile de sortir votre épée, Monsieur ; nous vous maîtriserons ; allez chercher les menottes.

FRANCISCO. — Je vous obéis. Mais, je vous en prie, Monsieur, dites-moi de quoi je suis coupable.

MICHEL. — Vous avez volé un gentilhomme à qui vous étiez redevable de votre vie et de votre existence ; vous lui avez pris argent et cheval, et quelque chose de plus notable encore ; mais, comme vous êtes un gentilhomme...

FRANCISCO. — Il en sera donc ainsi ; et je vais mettre fin à tous mes malheurs, puisque l'amitié est si cruelle. — Je le confesse, et, bien plus encore, j'avoue cent de ces larcins : cet anneau, je le lui ai dérobé aussi, et ce joyau, début et fin de toute ma richesse. — (*A part.*) Pardonnez-moi, mon innocence et ma fidélité, de dire que je les ai dérobés, et puisse leur valeur compenser la millième partie de son affection, et le pain que j'ai mangé ! — Je vous prie de les lui rendre, noble Monsieur, et je me remets à votre discrétion.

MICHEL. — Gardez-le sur votre bateau, je vous en charge, matelots ; je viendrai l'y reprendre, et le remettre à la justice.

UN MATELOT. — Venez, Monsieur, regardez votre cou ; vous êtes tout prêt à faire un petit voyage dans les airs. (*Ils sortent.*)

SCENE VI

Une chambre dans la maison de Sébastien.

Entrent THOMAS en habits de femme, DOROTHÉE
et une SERVANTE

TOM. — Allons, vite, vite, vite; fardez-moi gentiment, prenez garde que mon nez ne conserve pas son teint. Allons, Doll, Doll, attifez-moi.

DOROTHÉE. — Si vous vous mettez maintenant à jouer de nouveau votre rôle de diable...

TOM. — Oui et non, Dorothée.

DOROTHÉE. — Si vous faites autre chose que ce que vous avez juré, ce qui est l'unique raison...

TOM. — Aussi vrai que je suis un gentilhomme ! Arrangez-moi ces cheveux, Doll, élégamment.

DOROTHÉE. — Vous avez votre culotte ?

TOM. — Assez, je t'en prie ! Tu sais que je suis formidablement chatouilleux. Quoi, penses-tu que j'aime me faire desécher les fesses ?

DOROTHÉE. — Je vous battrai pour cette grossièreté. Car je sais bien ce que vous avez l'intention de faire, Monsieur.

TOM. — Mon châle par-dessus !

DOROTHÉE. — Vous voilà une jolie femme ! Allons, faites la révérence ! Quoi ! le derrière en l'air ? Levez la tête !

TOM. — Peste soit de cela ! Je vais pisser dans ma culotte, si je me baisse ainsi !

LA SERVANTE. — En tous points comme il faut, Monsieur ; comme si vous étiez ma maîtresse.

DOROTHÉE. — Qui va avec vous ?

TOM. — Personne que ma fortune et moi-même. (*Il sort.*)

DOROTHÉE. — Dieu vous bénisse ! — Maintenant, cours,

toi, sur ta vie, et dans le rôle; prends le chemin de traverse, et dis à ma cousine Mary sous quel costume il a l'intention de venir la duper; je te suivrai moi-même sur tes talons. Vole, petite!

LA SERVANTE. — J'y vais. (*Elle sort. — Entrent Sébastien et Thomas.*)

DOROTHÉE. (*A part.*) — Mon père l'a rencontré; cela va très bien! Je vais partir pendant ce temps. Gare à votre peau, Thomas! (*Elle sort.*)

SÉBASTIEN. — Quoi, êtes-vous devenue si fière, ma bonne Gillian, que vous ne vouliez plus reconnaître votre père? Quelles fantaisies avez-vous en tête? Qu'est-ce que c'est que cette fuite, ces talons crottés? vous allez vagabonder pendant la nuit, et vous vous faites un chemin secret à travers le verger? Quoi, avez-vous un taon dans votre culotte? ou votre frère vous a-t-il fixé un rendez-vous pour vous montrer comment il se comporte lui-même? Allez au lit, coureuse! ou je vous froterai les épaules. — Allez, prude souillon, rentrez!

TOM. — Je ne veux pas, je ne veux pas.

SÉBASTIEN. — En est-il donc ainsi, Madame? Alors, je vais vous attaquer avec une incantation.

TOM. — Gardez-vous-en, Monsieur!

SÉBASTIEN. —

Saint-Georges, Saint-Georges, chevalier de Notre-Dame,

Il va le jour, il va la nuit;

Et quand il l'a trouvée,

Il la bat et l'enchaîne,

Jusqu'à ce qu'elle lui ait engagé sa foi.

Elle n'a pas voulu le quitter cette nuit!

TOM. — A moi alors la contre-incantation!

Des elfes, farfadets et fées,

Des démons et des feux-follets,

Défendez-nous, grand Ciel!

(*Il renverse Sébastien et sort. — Entre Lancelot.*)

LANCELOT. — Dieu bénisse mon maître! Levez la tête, Monsieur, je vous en supplie! Levez les yeux au ciel!

SÉBASTIEN. — Levez votre nez, Monsieur ! Je ne saigne pas. Elle m'a donné un fameux coup ! Voilà une femme affreusement virile ! Comme ma tête chancelle ! — Bien, va ton chemin ; tu as gagné mille livres de plus avec ce tour de chien. Voilà mon esprit en elle aussi.

LANCELOT. — En elle ? Hélas, Monsieur, hélas, pauvre femme, a-t-elle une main si lourde pour vous assommer comme un veau, ou assez de cœur pour battre son père ? Si vous vouliez me croire, Monsieur...

SÉBASTIEN. — Qui voudrais-tu me faire croire que c'était ? le diable ?

LANCELOT. — Quelqu'un qui crache du feu aussi bien que lui quelquefois, et change de costume aussi souvent, votre fils Thomas. Ne soyez pas surpris. Si ce n'est pas lui, pendez-moi sur-le-champ.

SÉBASTIEN. — Lui ? S'il en est ainsi, je te mets sur mon testament.

LANCELOT. — J'ai vu ses jambes ; il a des bottes comme un acteur sous des vêtements de femme ; c'est lui, c'est Thomas sous les habits de sa sœur, Monsieur, je l'ai bien vu.

SÉBASTIEN. — Plus un mot alors ; nous allons le surveiller. Tu ne peux croire, Lancelot, combien je suis heureux.

LANCELOT. — Puissiez-vous être plus heureux encore ! Mais pas par là, Monsieur.

SÉBASTIEN. — Plus un mot, mais surveille-le. (*Ils sortent*)

SCÈNE VII

Une chambre dans la demeure de Mary.

MARY, DOROTHÉE, et une SERVANTE

MARY. — Quand vient-il ?

DOROTHÉE. — Tout de suite.

MARY. — Alors montez, Doll, en route ; je vais tout de suite venir vous rejoindre. Tout est prêt ?

LA SERVANTE. — Tout.

MARY. — Laissez la lumière assez loin.

LA SERVANTE. — Elle est placée comme cela.

MARY. — Tenez-vous là pour le recevoir et le conduire dans la chambre; mais restez tout près, ma fille; il saute sur tout.

LA SERVANTE. — Soyez sans crainte.

MARY. — Vous n'avez pas besoin d'autres instructions ?

LA SERVANTE. — Je connais mon rôle. (*Elles sortent.*)

SCENE VIII

La rue devant la même maison.

Entrent VALENTIN et THOMAS déguisé.

TOM. — Encore d'autres obstacles ? Sûrement le démon est mon père ! Le vieux Valentin ! Quel vent est dans sa poupe ?

VALENTIN. — Madame, je suis fort heureux de vous rencontrer. Oh ! gentille Doll, il faut maintenant que vous m'accordiez une grâce toute spéciale.

TOM. — Laquelle, monsieur Valentin ? Je suis cruellement tourmentée par un rhume qui m'est tombé sur les gencives.

VALENTIN. — Je vais vous le dire, et vous en serez justement émue : ma maîtresse bénie, s'étant mise en colère pour une futilité, s'est réfugiée, pour ma perte, dans le couvent de votre tante, d'où ma seule persuasion ne suffira pas à l'arracher; et je n'ai pas la liberté d'aller l'y trouver. Ma bonne, ma bonne Dorothée, vous avez de l'influence sur elle, et sur votre tante aussi, et vous pouvez pénétrer à toute heure au couvent; parlez pour moi, maintenant ou jamais.

TOM. — Dans un couvent ? Vous ne pouvez souffrir cela, M. Valentin; sa mère ne l'a jamais désiré. — (*A part.*) Voilà qui est fameux pour moi ! Un plaisir après l'autre ! — Je vous

retrouverai à la tombée du jour, et ne craignez rien, ami, nous l'en sortirons. je vous le garantis. Je ne peux m'arrêter davantage.

VALENTIN. — Vous n'y manquez pas ?

TOM. — N'ayez pas peur. Bonne nuit.

VALENTIN. — Bonne nuit, chère mademoiselle Doll. (*Il sort.*)

TOM. — Cela va très bien. Chacun me prend pour ma sœur; excellent ! Et puis, voilà un couvent qui tombe à pic ! Il y a là de jolies femmes, et elles le sauront, si jamais je m'y faufile, avant qu'elles ne me mettent dehors. Stop, voici la maison, et une de ses servantes. (*Entre une servante.*)

LA SERVANTE. — Qui est là ? Oh ! Madame Dorothée ! Vous devenez une étrangère.

TOM (*à part*). — Toujours Mme Dorothée ? Cet habit est parfait.

LA SERVANTE. — Voulez-vous entrer ?

TOM. — Comment va votre maîtresse ?

LA SERVANTE. — Pas très bien; elle est allée au lit; je suis heureuse que vous soyez venue si à propos pour la reconforter.

TOM. — Oui, oui, je vais la reconforter.

LA SERVANTE. — Je vous en prie, ne faites pas beaucoup de bruit, car elle dort sûrement. Vous connaissez votre côté; glissez-vous doucement dans le lit; votre compagnie la réchauffera.

TOM. — Je te garantis que je la réchaufferai.

LA SERVANTE. — Votre frère est venu ici; l'étrange individu !

TOM. — Un vrai fripon, un fripon libertin !

LA SERVANTE. — Je vais vous conduire jusqu'à la porte de la chambre, et je vous laisserai là. (*Elles sortent.*)

SCENE IX

Devant la maison de Michel.

MICHEL, FRANCISCO et des POLICIERS.

MICHEL. — Venez, Monsieur; pour cette nuit, je vais vous recevoir, et comme un gentilhomme, bien que votre sort vous ait jeté dans une bien mauvaise route.

FRANCISCO. — Comme il vous plaira, Monsieur; je suis décidé, et ni joie ni peine ne peuvent beaucoup m'émouvoir maintenant.

MICHEL (*à part*). — Je suis fâché contre moi-même maintenant d'avoir eu recours à ce moyen de violence; pourtant tout autre moyen aurait été insuffisant. Et cependant je ne sais que penser, car, sans contrainte, il a avoué d'étranges méfaits qui, s'ils sont réels, et bien que la grande affection de l'autre puisse tout oublier, justifierait ce retour, et de cette façon. — (*Aux policiers.*) Buvez cela, et maintenant laissez votre prisonnier à mes soins; je le garderai pour cette nuit.

LES POLICIERS. — Bonne nuit à Votre Honneur. (*Ils sortent.*)

MICHEL. — Bonne nuit, mes braves amis. Venez, Monsieur; j'espère que vous ne trouverez pas ici une cause de tristesse comme celle qui vous tient.

FRANCISCO. — Ma foi, Monsieur, c'en est fait de mon repos, et ce qui peut m'arriver maintenant ne peut pas plus m'affliger que si je jouais au bouchon; et ma figure ne dit pas tout ce que je peux souffrir : j'ai bien rarement eu moi des pensées plus légères.

MICHEL (*à part*). — Voilà un homme constant. J'aurais dû prendre une fièvre quand j'ai employé ce dur moyen pour le ramener ici. — Allons, entrez avec moi, Monsieur. Je ne doute pas que tout ceci ne soit éclairci avant demain soir. (*Ils sortent.*)

ACTE V

SCÈNE I

La nuit; la rue devant la maison de Valentin.

HYLAS.

HYLAS. — J'ai suivi sa sœur, et j'espère qu'elle va revenir cette nuit encore; j'ai semé Sam exprès. Maintenant, si je peux, de tout mon art, lorsqu'elle reviendra, avoir un entretien avec elle en échange de ma tête brisée, adieu sa virginité! Et là est *vindicta!* On sort de la maison; je vais me tenir à distance. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Une chambre à coucher dans la même maison; une Nègresse est couchée dans le lit.

Entrent MARY et DOROTHÉE, puis THOMAS et la SERVANTE.

DOROTHÉE. — Est-il entré?

MARY. — Parlez bas; il est ici, et il vient.

TOM. — Bonne nuit, bonne nuit, ma fille!

MARY. — Aussi doucement que possible, Monsieur. (*Elle sort.*)

TOM. — Comme une souris, Nanette. — La voilà couchée tout près, cette petite coquine!

MARY. — Comme il brûle de désir! (*Dorothée et Mary se tiennent à l'écart.*)

DOROTHÉE. — Que donneriez-vous pour être ici, et moi à la maison, Mary?

MARY. — Paix ! par pudeur !

TOM. — Dans quelle position la petite folle s'est mise ! Tout à l'heure, vous coucherez plus serrée ; vous vous agitez ? Je m'agiterai bientôt avec vous, jeune fille. Elle dort profondément. Tu ne songes guère au plaisir qui va venir, le doux, le doux plaisir ! Tu ne songes guère aux baisers ; mais ces choses auxquelles on ne pense pas sont toujours les plus heureuses. Comme elle est douce à toucher la friponne ! Oh ! petite gredine, douce et prude coquine, comme je vais vous caresser ! Vous avez beau dire : « Fi ! sortez, mon bon prétendant, car vous êtes un gentilhomme... »

MARY (à part à Dorothée). — Je t'en prie, cesse de rire !

TOM. — « Fi de vous, Thomas ! Qu'est-ce que vous voulez donc faire ? Je vais réveiller toute la maison. Oh ! Dieu, je suis sûre que vous ne le voulez pas ! » — tout cela ne servira à rien.

MARY (à part). — Votre courage sera refroidi tout à l'heure.

TOM. — Si je suis pendu pour cela, je veux être écartelé ici d'abord.

DOROTHÉE (à part). — Oh ! furieux drôle !

MARY (à part à Dorothée.) — Que voudrait-il faire en vérité, Doll ?

DOROTHÉE (à part à Mary). — Vous l'avez mis à l'épreuve de la meilleure façon.

TOM. — Je veux t'embrasser avant de me mettre au lit, ma douce Mary...

MARY (à part à Dorothée). — Je t'en prie cesse de rire.

DOROTHÉE (à part). — Oh ! par Saint Nicolas !

TOM. — Et contempler ce visage qui a tant fulminé contre moi. Le calme s'en est-il emparé, maintenant ? Avec votre permission, chandelle, et vous, porte, avec la vôtre aussi. Voici : une jolie, jolie... Vais-je pouvoir maintenant la regarder ? Par cette lumière, cela m'émeut

MARY (à part). — Puisse cela vous faire beaucoup de bien, Monsieur !

TOM. — Que les saints me protègent ! Le diable, le diable, le diable ; oh ! le diable !

MARY, DOROTHÉE (*à part*). — Ah, ah ah. ah ! Le diable, le diable !

TOM. — Je suis trompé de la façon la plus stupide, la plus bête ! Pourtant, si c'est une diablesse... mais la maison est réveillée, et je ne peux pas rester ici plus longtemps dans cette soutane. — Femme, je te renie ! et, en vengeance, j'épouserai ce diable, mais je te persécuterai !

MARY (*à part*). — Par Notre-Dame, Monsieur, vous ne le ferez pas ; je vous surveillerai.

TOM. — La peste sur votre peau d'Espagne ! Je vais vous réveiller ! (*Il bat la Nègresse.*) Diable, bonne nuit ! Bonne nuit, bon Diable !

LA NÈGRESSE. — Oh !

TOM. — Hurle encore, Diable, hurle encore. (*Il sort.*)

LA NÈGRESSE. — Oh ! oh ! Monsieur !

MARY. — Ouvrez les portes devant lui ; laissez-le disparaître. Maintenant, qu'il revienne, je le traiterai plus doucement. — Eh bien, ma fille ?

LA NÈGRESSE. — Je vous en prie, maîtresse, couchez ici vous-même, et recevez votre amoureux.

MARY. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LA NÈGRESSE. — J'ai eu un lit bien doux, et j'ai dormi malgré tout. Mais son gentil adieu ! Vous pouvez me faire cuire maintenant, car, sur ma conscience, il a fait de moi de la venaison !

MARY. — Hélas, pauvre Kate ! Je te donnerai un nouveau jupon.

DOROTHÉE. — Et moi un caraco, ma fille.

MARY. — Recule le lit, et refais-le ; mets des draps frais pour Doll et pour moi. Venez, amie, que nous riions une heure maintenant. Demain, de bonne heure, nous verrons la jeune Cellida ; on dit qu'elle s'est retirée au couvent : l'amour et le foin sont semés drus, mais ils poussent pleins de chardons !

DOROTHÉE. — Ils le doivent, Mary, car c'est un âge qui aiguillonne. Je t'en prie, au lit, car j'ai un sommeil terrible.

MARY. — Moi aussi; mais n'es-tu pas ton frère ?

DOROTHÉE. — Je voudrais l'être, ma petite! Vous en entendriez davantage!

MARY. — Allons, assez avec cette histoire, Doll! (*Elles se couchent.*)

SCÈNE III

Devant la même maison.

THOMAS sort de la maison; HYLAS caché près de la porte.

HYLAS. — J'ai entendu la porte claquer. Maintenant, si tu le veux, ma fille... Par la messe, la voici! — Voilà une agréable rencontre, jolie Madame. Mme Doll, je suppose, la fille de Sébastien.

TOM. — Vous avez raison, Monsieur. — (*A part.*) Hylas, vous voilà donc en chasse! Je vais vous en donner pour votre argent, et sans tarder.

HYLAS. — Comment osez-vous vous promener si tard, douce amie, si faiblement défendue ?

TOM. — Ma foi, je ne fais de tort à personne, et je ne vois personne pour m'en faire. Pourtant, je suis heureuse d'avoir rencontré un si bon gentilhomme, contre toute attente, car, si je n'ai jamais fait votre connaissance, j'ai entendu dire beaucoup de bien de vous.

HYLAS. — Ecoutez donc; que diriez-vous si un homme vous embrassait ?

TOM. — Ce n'est pas un mal. Monsieur. — Dieu fasse qu'il ne s'aperçoive pas de ma barbe; voilà le danger!

HYLAS (*il l'embrasse*). — Ses lèvres sont bien rudes! Mais c'est sans doute l'effet du froid. — Ecoutez-moi, encore une

fois, et à l'oreille, douce maîtresse (car vous êtes telle pour moi depuis ce moment, je le jure.) (*Entrent Sébastien et Lancelot, qui se tiennent à l'écart.*)

SÉBASTIEN. — Eh quoi, c'est ma fille, fripon; ne la vois-tu pas qui embrasse cet individu, là, dans ce coin ?

LANCELOT. — Elle embrasse ?

SÉBASTIEN. — Tiens, tiens, les voilà qui ont l'air bien d'accord. —

TOM. — Non, vous ne m'aimez pas !

HYLAS. — Par cette blanche main, Doll !

TOM. — Je dois avouer qu'il y a longtemps que je désire vous voir, Monsieur. —

LANCELOT. — Eh bien, voilà toujours les bottes, Monsieur !

SÉBASTIEN. — Les bottes. les bottes ! Elles auront des culottes aussi ! —

TOM. — Déshonnête, moi ! Non, pour tout l'or du monde ! —

SÉBASTIEN. — Eh bien, voilà qu'ils recommencent à s'embrasser : regarde ! Je savais bien que c'était elle, et que cette rusée escapade devait avoir cette signification

LANCELOT. — Je suis au bout de ma petite sagesse. —

TOM. — Si vous avez des intentions honorables... —

LANCELOT. — Ne vous a-t-elle jamais battu avant cela, Monsieur ?

SÉBASTIEN. — Pourquoi me relances-tu ? Vil coquin, ne m'as-tu pas deux fois trompé ? N'as-tu pas ruiné mon garçon ? Ne mérites-tu pas d'être pendu ?

LANCELOT. — Je le pense en effet, Monsieur; mais vous êtes si impatient ! Ceci ne montre-t-il pas, Monsieur... — Je vous supplie de parler, et de parler avec bon sens, et de considérer l'affaire avec justice — une belle vaillance en votre fille ? En un garçon, ce n'est rien, chacun le fait; mais engendrer une fille, une vierge, qui tend à de pareils exploits, c'est admirable ! Que dis-je ? elle le dépasse de beaucoup; car quand

a-t-il osé, sinon quand il était soûl, faire quelque chose dont on puisse parler ?

SÉBASTIEN. — Tu as raison, Lancelot, et voici ma main une fois de plus. —

TOM. — Rien sans le mariage. —

SÉBASTIEN. — As-tu entendu cela ?

LANCELOT. — Je crois qu'elle a parlé de mariage.

SÉBASTIEN. — Et il l'épousera, car il semble qu'il l'aime. Et leur premier enfant sera mon héritier.

LANCELOT. — Oui, parbleu, voilà que vous allez tout droit à l'ouvrage. —

TOM. — Fi, fi, Monsieur ! Voilà que je vous ai promis, cette nuit, de vous épouser, et vous voudriez être si inconvenant ! Êtes-vous un gentilhomme ?

HYLAS (à part.) — Je n'ai pas beaucoup de goût pour le mariage, pourtant cette friponne me tente extrêmement. — Voulez-vous m'épouser tout de suite ?

TOM. — Allez en avant, et attendez-moi à la chapelle, près du couvent; là, vous trouverez un prêtre du service de nuit, le petit M. Hugues, qui sait dire les prières du mariage par cœur, sans livre: car nous ne devons pas avoir de compagnie, ni de lumière, de peur que mon père ne sache, ce qu'il ne faut pas; et alors demain à la nuit...

HYLAS. — Rien cette nuit, ma charmante ?

TOM. — Non, rien du tout. Il faut que je m'occupe d'une affaire, au sujet de ma dot, mon ami; n'allez pas tout gâter maintenant par trop de hâte. J'ai peine à attendre jusqu'au mariage ! Maintenant, si vous m'aimez, allez-vous-en !

HYLAS. — Vous me suivrez ?

TOM. — Avant une heure, mon petit poulet.

HYLAS. — Un baiser.

TOM (à part). — Qu'une bonne corde t'embrasse ! — Allons, allons, je suis sur des épines.

HYLAS (*à part*). — Il me semble que sa bouche est toujours bien rude ! Mais il y a des moyens de corriger cela. — Adieu ! (*Il sort.*)

TOM. — Adieu ! — Je vais vous en donner de la femme, Monsieur ! (*Il sort.*)

SÉBASTIEN. — Viens, suivons-les de près. Je veux voir le but qu'elle poursuit, et, si c'est un honnête homme, Lancelot, *fiat* ! c'est fait, et ma fortune est casée. (*Ils sortent.*)

SCENE IV

L'abbaye de Sainte-Catherine.

Entrent l'ABBESSE, CELLIDA et des NONNES.

L'ABBESSE. — Aux matines, mes sœurs ! — Ces heures matinales, ma noble fille, troubleront un peu vos beaux yeux, habitués à l'aisance.

CELLIDA. — Non, vertueuse mère, c'est pour le salut de mon âme, pour gagner ces doux sommeils qui leur feront oublier l'enfant de l'aisance. Oh ! mon cœur affligé, comme tu es torturé ! — (*A part.*) Et toi, Amour, comme tu continues à régner en tyran sur moi, me donnant des ordres, me faisant des défenses à chaque instant ! Pourquoi suis-je venue ici ? Pourquoi as-tu amené ce jeune homme à la maison, oh ! Valentin, ce vertueux jeune homme ? Pourquoi as-tu tant parlé de sa bonté, en des termes tels qu'on aurait cru que tous les éloges étaient faits pour lui ? Oh ! tendre et ignorant ! Pourquoi as-tu nourri mon affection jusqu'au point de ne lui faire connaître pas d'autre père, et pourquoi ensuite l'as-tu trahie ?

L'ABBESSE. — Savez-vous chanter ?

CELLIDA. — Oui, ma mère ; mais mes chagrins seulement.

L'ABBESSE. — Allons et joignons-nous au chœur. (*Elles sortent.*)

SCENE V

Une chambre dans la maison de Michel.

MICHEL, un DOMESTIQUE, FRANCISCO.

MICHEL. — T'es-tu informé de lui ?

LE DOMESTIQUE. — Il n'est pas chez lui, Monsieur. Sa sœur pense qu'il est parti à l'abbaye.

MICHEL. — C'est bien probable. Je sors. Dans une heure d'ici, maraud, viens me rejoindre avec ce jeune gentilhomme; et reste à sa disposition.

LE DOMESTIQUE. — Bien, Monsieur. (*Michel sort.*)

SCENE VI

Une rue.

HYLAS et SAM.

SAM. — Où as-tu été, mon garçon ?

HYLAS. — Y a-t-il encore une boutique ouverte ? Je veux te donner une paire de gants.

SAM. — Qu'est-ce que tu racontes ?

HYLAS. — Qu'est-ce que tu crois ?

SAM. — Tu n'es pas marié ?

HYLAS. — Par la messe, je le suis, mon ami; tout ce qu'il y a de plus marié. Me voilà dans la confrérie maintenant, Sam !

SAM. — A qui, je t'en prie ? J'ai bien pensé qu'il y avait quelque chose de ce genre quand je t'ai vu t'éloigner furtivement de moi. Mais qui, au nom du Ciel ?

HYLAS. — La femme la plus douce, la plus incomparable, Samuel, et la plus vigoureuse, mais remarquablement honnête, honnête comme la glace, mon garçon : pas la moindre chose avant, sur ma vie, vieux fripon; et d'une grosse famille.

SAM. — Mais qui, Hylas ?

HYLAS. — Le jeune gentilhomme et moi sommes prêts à redevenir amis; le destin y pourvoira.

SAM. — Qui, M. Thomas ?

HYLAS. — Toutes les injures sont oubliées.

SAM. — Ah ! maintenant, je vous découvre, Hylas. En sait-il quelque chose ?

HYLAS. — Non, c'est le bon tour que je dois lui jouer; c'est fait, mon garçon; nous sommes liés, par ma foi ! Mon jeune homme saura que je suis à la hauteur de ses qualités.

SAM. — N'y a-t-il pas un stratagème en tout cela ?

HYLAS. — Aucun; mais allons, mon garçon. Je ne lui ai pas assuré de douaire; comme cela son frère est payé

SAM. — C'est une brave femme !

HYLAS. — Elle sera comme je la traiterai; et, si elle se met en colère, je lui colle toutes les injures de son frère sur sa casaque !

SAM. — Prends garde, Hylas !

HYLAS. — C'est déjà fait Sam. Viens, je dois le retrouver tout de suite. et tu me verras en très glorieux époux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

Devant les portes du couvent.

DOROTHÉE, VALENTIN et MARY.

DOROTHÉE. — Je vous assure, Monsieur, que vous ne m'en avez jamais rien dit.

VALENTIN. — Pouvez-vous avoir oublié ? Ne m'avez-vous pas promis de me prêter le secours de votre habileté, afin que je la voie, ne fût-ce qu'une heure ? Ne l'avez-vous pas juré ? Par cette main, il n'est pas de rigueurs ni de règles de ce couvent que je ne briserai.

DOROTHÉE. — Je ne vous ai pas vu depuis deux jours.

VALENTIN. — Ne dites pas cela; je vous ai rencontrée, sur ma vie, juste au moment où vous entriez chez cette dame, la nuit dernière, arrangée comme vous voilà, vers 11 heures.

DOROTHÉE. — C'est vrai, j'y étais; mais ce que j'ai vu ou ce que je vous ai dit...

MARY (à part, à Dorothée). — J'ai trouvé! C'est votre frère Thomas, Doll.

DOROTHÉE. — Eh bien, Monsieur, soyez satisfait; et, si je puis vous être de quelque utilité là-dedans, je suis à vos ordres. — Quel damné fou que celui-là! — Restez ici un moment, Monsieur, pendant que nous entrons et que nous faisons votre paix.

VALENTIN. — Je vous remercie. (*Elles entrent dans le couvent. On entend un cri à l'intérieur.*)

SCENE VIII

Une salle à l'intérieur de l'abbaye.

Entre l'ABBESSE.

L'ABBESSE. — Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette affaire? *Benedicite!* Etes-vous donc piquées par un taon? Donnez-moi un saint aspersoir. (*Entrent deux Nonnes.*)

LA PREMIÈRE NONNE. — Oh! ma mère, une chose étrange qui ressemble à une Dame, à Mme Dorothée (je pense que c'est le diable), s'est glissée dans le couvent, nous ne savons par quel moyen, et fait parmi nous tout un scandale.

L'ABBESSE. — Donnez-moi un vase d'eau bénite.

LA PREMIÈRE NONNE. — Voici, ma mère.

L'ABBESSE (*aspergeant le sol*). — Esprit de la terre ou de l'air, je te conjure, esprit de l'eau ou du feu... (*On entend un cri à l'intérieur.*)

LA PREMIÈRE NONNE. — Ecoutez, ma mère, écoutez !

L'ABBESSE. — Que tu sois un esprit sans repos, l'ombre du béni, que tu sois blanc ou noir ou vert, qu'on t'entende ou qu'on te voie... (*Entrent Thomas et Cellida.*)

LA DEUXIÈME ABBESSE. — Le voilà, le voilà !

CELLIDA. — Qui êtes-vous ? Répondez tranquillement. Que voudriez-vous de moi ?

TOM. — Quelque chose que vous me laisserez.

CELLIDA. — Vous n'êtes pas une femme certainement.

TOM. — Ni vous une nonne, et vous ne le serez pas.

CELLIDA. — Que faites-vous ici ?

TOM. — Je suis un saint moine.

L'ABBESSE. — Est-ce là l'esprit ?

TOM. — Je ne suis qu'esprit, tante.

L'ABBESSE. — Ah ! fi de toi !

TOM. — Paix, ou je te conjure aussi, tante !

L'ABBESSE. — Pourquoi êtes-vous venu ainsi ?

TOM. — Peu importe, c'est mon affaire. Dehors cette nonne ! elle est trop belle pour vous. Je vais te dire, tante, et je te le dirai avec des larmes, si tu la gardes ici, — et j'espère que tu agiras plus sagement, — prends garde qu'un malheur ne s'ensuive.

L'ABBESSE. — Elle n'est que novice.

TOM. — Qu'elle soit ce qu'elle veut, elle te perdra. Qu'elle sorte une heure seulement, comme je vous le demande, ou gare à vos nonnes de nouveau !

L'ABBESSE. — Vous n'avez que des projets nobles et honnêtes ?

TOM. — Comme tes yeux, douce Abbesse.

L'ABBESSE. — Alors, soit !

TOM. — Bien ! Persuadez-la donc... Mais ne me dupez pas ; si vous le faites, tante...

L'ABBESSE. — Je vais y aller moi-même.

TOM. — En route alors, et préparez-la à cela.

L'ABBESSE. — Allons, ma fille, il faut vous laisser diriger, maintenant, ou jamais.

CELLIDA. — Je dois obéir à votre volonté.

L'ABBESSE. — Voilà une bonne fille (*Elles sortent.*)

SCENE IX

La rue.

DOROTHÉE et MARY

MARY. — Quel scandale ce gaillard a causé dans le couvent ! Sûrement, il a fait sortir l'abbesse de sa sagesse.

DOROTHÉE. — Et même du couvent, je pense, car nous ne pouvons plus la voir, non plus que Cellida.

MARY. — Plût au Ciel qu'il ne soit pas en train de les tourmenter !

DOROTHÉE. — Eh bien, vous pouvez vous remercier vous-même ; c'est vous qui avez bâti tout cela. (*Entrent Hylas et Sam.*)

SAM. — Eh bien, la voici.

HYLAS. — Par la messe, c'est bien elle, en vérité. Comme elle paraît pimpante, la petite friponne ! — Bonjour, Madame !

DOROTHÉE. — Bonjour, Monsieur. Vous avez quelque chose à me demander ?

HYLAS. — Oui, parbleu, un mot.

DOROTHÉE. — Vous désirez, Monsieur ?

HYLAS. — Doll, je voudrais que vous vous prépariez maintenant, ainsi que ce que vous voudriez avoir avec vous, car ma maison est prête.

DOROTHÉE. — Comment, Monsieur ?

HYLAS. — Et cette nuit, sans faute, il faut que vous veniez

chez moi; mes amis y seront aussi. Pour les malles, les meubles et les vêtements que vous voudriez faire venir, je donnerai des ordres, demain ou après-demain. Apportez seulement l'argent que vous avez, et vos bijoux.

DOROTHÉE. — Mes bijoux, Monsieur ?

HYLAS. — Oui, pour vous parer. Il y a un lit parfait pour y jouer notre partie, Dorothée. Et maintenant, embrassez-moi du fond du cœur.

DOROTHÉE. — Mais qui êtes-vous donc ?

HYLAS. — Cette dame sera la bienvenue, elle aussi.

MARY. — Dans quel but, Monsieur ?

HYLAS. — Votre voisine peut vous l'expliquer.

DOROTHÉE. — Il est fou ! — (*A Sam*) Monsieur, vous semblez de sang-froid : qui est ce Monsieur, et que veut-il ?

SAM. — Par le Ciel, on vous a encore dupé.

HYLAS. — C'est bien possible. — Allons, vous pouvez parler avec confiance, il n'y a ici que des amis, Madame.

DOROTHÉE. — Venez-vous de l'asile d'aliénés ? — (*A Sam*) Hélas ! il est mauvais, Monsieur, que vous supportiez qu'il se promène ainsi à l'air libre; cela le perdra. Un gentil garçon; c'est une grand pitié !

SAM. — Que je cesse de vivre, si tu n'es pas dupé !

HYLAS. — N'êtes-vous pas ma femme ? Ne vous ai-je pas épousée la nuit dernière ? à la chapelle de Saint-Michel ?

DOROTHÉE. — N'avais-je pas dit qu'il était fou ?

HYLAS. — N'êtes-vous pas Madame Dorothée, la sœur de Thomas ?

MARY. — Voilà qu'il parle sensément; mais je vous assure, Monsieur, je ne pense pas que c'est votre femme. A quelle heure était-ce ?

HYLAS. — Vous me rendrez fou ! Le prêtre que vous avez désigné, M. Hugues, n'a-t-il pas, aux environs de minuit, uni nos mains solidement ? n'avez-vous pas juré que vous m'aimiez ?

Ne vous ai-je pas courtisée, lorsque vous reveniez de chez cette dame ?

MARY. — Mon bon Monsieur, allez dormir ; car, si l'on peut me croire, elle était alors au lit dans mes bras.

SAM. — Je vous l'avais dit.

HYLAS. — N'en soyez pas si sûr.

DOROTHÉE. — Par la messe, elle le peut. Monsieur : car je ne veux pas de mari avant que je le connaisse. Bonjour, Monsieur. — Viens, laissons-les se débrouiller.

SAM. — Je vous avais bien dit ce que vous avez fait.

HYLAS. — Est-ce le diable qui s'agite ainsi ? Bien, viens avec moi ; car maintenant je veux me marier. (*Ils sortent.*)

SCENE X

Une chambre dans la maison de Valentin.

MICHEL, VALENTIN et ALICE.

MICHEL. — Je l'ai ramené ici.

VALENTIN. — Vous avez fait un acte d'amitié digne de l'affection que vous me portez.

MICHEL. — Je voudrais qu'il l'ait été, lui aussi !

VALENTIN. — Oh ! c'est un jeune homme digne de mérite.

MICHEL. — Quand vous aurez tout jugé, je crains que vous ne changiez d'opinion. — Faites entrer ce Monsieur. (*Entrent Francisco et le Domestique, l'Abbesse et Cellida, séparément.*)

VALENTIN. — Ma maîtresse bénie aussi ! Maintenant, Fortune, viens-moi en aide ! Et que toutes les étoiles qui gouvernent les chastes désirs brillent de tout leur éclat et de tout leur charme !

L'ABBESSE. — Une heure seulement, ma chère fille, pour entendre ce que votre tuteur peut dire pour la défense de l'amour et la sienne propre : et ensuite, à votre volonté.

CELLIDA. — Quoique bien à contre-cœur, vous m'avez fait consentir. — (*A part.*) Et plus dans son propre intérêt, à ce que je vois. Combien il paraît plein de chagrin, d'un doux chagrin contagieux ! Oh ! Amour ! si seulement tu savais guérir, aussi bien que tu blesses !

MICHEL (*à Valentin*). — Laissez-moi vous diriger : je vois ses yeux fixés sur lui ; et, ce que vous aurez entendu, croyez-le ; car il est bien certain qu'il n'osera et ne pourra pas s'opposer à mon témoignage. Et vous, soyez sage, jeune fille, et croyez-le aussi. — Vous aimez cet homme Monsieur ?

VALENTIN. — Comme mon âme, Monsieur.

MICHEL. — Vous lui aviez laissé la libre possession de tout ce que ses désirs pouvaient demander ?

VALENTIN. — Et il en sera toujours ainsi.

MICHEL. — Vous ne lui aviez rien interdit que cette jolie fille ; il a brisé d'abord cette amitié et vous a abusés. elle et vous ; ensuite (et je regrette qu'un dehors aussi séduisant puisse cacher de si noirs desseins), il a avoué lui-même, alors que mon seul but était d'arrêter son voyage en alléguant une prétendue félonie pour effrayer les marins, qu'il a accompli divers abus de confiance, qu'il a fait de fréquents larcins, de l'argent, et des bijoux, et non des bagatelles.

CELLIDA. — Oh ! où avais je placé ma foi ? En ni l'un ni l'autre — entrons-y pour toujours maintenant ! — il n'y a de vertu !

MICHEL. — Non, ne vous en étonnez pas ; il le dira lui-même. N'êtes-vous pas coupable de la sorte ?

FRANCISCO. — Oui. — (*A part*) Oh ! fortune !

MICHEL. — Pour donner une preuve de ce que je ne parle pas par jalousie regardez ceci : connaissez-vous ces bijoux ?

CELLIDA. — Voyez ! bonne mère !

VALENTIN. — J'ai connu ces bijoux. (*Entrent Thomas, Dorothée et Mary ; puis Sébastien et Lancelot.*)

DOROTHÉE (*à Thomas*). — Vous avez fait un joli coup !

TOM. — J'en ferai davantage, si je vis, ma fille. Eh bien, ne me regardez pas; je me moque de vous.

LANCELOT. — Comprenez-vous maintenant? Voici Mme Dorothee, et voici sa maîtresse.

SÉBASTIEN. — Paix! Laisse ma joie s'épancher librement. — Ah! mon garçon! est-ce là mon garçon, mon propre garçon, Tom, mon garçon? — A la maison, Lancelot; et tire une nouvelle pièce de vin; la ville est à nous!

VALENTIN. — Sûrement, j'ai déjà vu ces bijoux.

ALICE. — Ce sont eux, certainement.

VALENTIN. — Dieu juste, si c'était eux!

ALICE. — J'en gagerais ma vie; et c'est lui. — Venez ici, Madame Dorothee, et vous, Madame Mary. A qui cette figure ressemble-t-elle? Regardez bien mon frère.

DOROTHÉE. — En vérité, il lui ressemble.

MARY. — Sur ma foi, il lui ressemble extraordinairement.

MICHEL. — Malheur à moi! Ils se ressemblent beaucoup, de figure comme de corps: Dieu le veuille!

ALICE. — Mon frère est trop troublé; je parlerai pour lui. — Allons, si vous êtes un gentilhomme, expliquez-moi où vous avez pris ces bijoux.

FRANCISCO. — Eh bien, je vais vous le dire, car la fortune aveugle peut peut-être me rendre heureux. De qui je les ai eus, je n'en ai jamais rien su pourtant, mais, depuis mon enfance, je les ai toujours portés sur ce bras.

ALICE. — C'est Francisco, frère! Par le Ciel, je les avais attachés ainsi. — Parlez encore, parlez encore, Monsieur. Quels sont vos parents?

FRANCISCO. — Je n'en ai pas eus que je connaisse, et mon sort en est d'autant plus dur. Mais, à ce que j'ai entendu dire à un marchand qui m'a nourri, et qui, pour ma plus grande peine, est mort pauvre, quand j'atteignis mes 18 ans...

ALICE. — Qu'a dit ce marchand?

FRANCISCO. — Il m'a dit que lorsque j'étais enfant, dans les galères génoises (mais il n'a jamais pu me dire d'où j'étais

arrivé là), j'avais été pris dans un combat naval, et que, mû par une humaine pitié, il m'avait racheté à un marin ; il m'a parlé d'une nourrice qui m'a soigné ; mais elle, la pauvre âme, il m'a dit qu'elle avait été tuée ; et aussi d'une lettre, qui était enfermée sur moi, à un certain Castruccio, un marchand de Venise, pour lui recommander de m'élever. Quand mon âge me le permit, et poussé par le besoin d'amis, je me mis à la recherche de cet homme mais il était mort depuis longtemps, et tous mes espoirs s'étaient envolés avec lui. Les guerres alors et les voyages furent ma retraite, et c'est là que je rencontrai la bonté libérale de ce gentilhomme ; que le Ciel l'en récompense ! Vous savez tout maintenant.

VALENTIN. — Et toute la félicité du monde que le Ciel peut m'envoyer, toutes mes prières et mes actions de grâce !

ALICE. — A genoux. Monsieur, car maintenant vous avez retrouvé un père, et un père qui ne vous aventurera plus sur des galères !

MICHEL. — C'est la vérité, croyez-le, Monsieur, et nous nous en réjouissons tous avec vous.

VALENTIN. — Mon meilleur ami toujours, mon plus cher ami ! Que le Ciel te bénisse et me rende digne d'un tel bienfait ! — Eh bien, ma chère maîtresse ?

CELLIDA. — Eh bien Monsieur, je viens à vous...

L'ABBESSE. — Non non, rentrons, jeune fille.

CELLIDA. — Non, pour le monde, non, ma mère. — Et ainsi, Monsieur, je vous donne tout mon respect, et à lui, tout mon amour.

VALENTIN. — Et soyez heureux ! — Prends-la, Francisco, et aime-la tendrement : car ton père l'aime ainsi.

FRANCISCO. — Que je sois en butte à toutes les haines du monde, si je ne le fais ! Et c'est ainsi que je scelle mon serment. (Il l'embrasse.)

VALENTIN. — Tout à la joie, maintenant, amis ! (Entrent Hylas et Sam.)

HYLAS. — Je le retrouverai te dis-je !

SAM. — Que font tous ces gens ici ?

TOM. — Vous êtes un époux fidèle, et aussi un bouillant amoureux.

HYLAS. — Bonjour ! Je comprends maintenant la duperie !

SAM. — Je vous l'avais toujours dit !

TOM. — Arrêtez, ou je vous ferai arrêter ! Viens ici, ma sœur.

VALENTIN. — Eh bien, qu'y a-t-il donc, Madame Thomas ?

TOM. — Silence un peu ! — Tu voudrais bien avoir une femme ?

HYLAS. — Non, certes, en aucune façon.

TOM. — Tu auras une femme, et une femme féconde ; car je crois bien, Hylas, que je ne serai jamais capable de t'apporter des enfants.

SÉBASTIEN. — Un brave garçon ! Le voilà mon fils de nouveau !

HYLAS. — Je suis très bien ainsi, Monsieur.

TOM. — Tu seras mieux, Hylas ; tu as un revenu de 700 livres par an ; tu lui feras un douaire de 300 livres.

HYLAS. — Non.

TOM. — Tu le feras, mon garçon, et tu lui alloueras 200 livres en vêtements. Regarde-la : une délicate et vigoureuse femme ; elle a 1.500 livres, et disponibles. Allons, tope, ou je tape !

DOROTHÉE. — Vous voulez me le faire aimer ?

MARY. — C'est un bon garçon. Ne faites pas la sottise.

TOM. — Tope, mon frère Hylas, vite !

HYLAS. — Si vous pouvez m'aimer.

DOROTHÉE. — Si vous pouvez me plaire.

TOM. — Essayez-le sans tarder. Mon frère Hylas, je répète.

SAM. — Prends-la, et traite-la bien ; c'est une brave femme.

HYLAS. — Il faut me donner une autre maîtresse

DOROTHÉE. — Il faut donc me donner un autre prétendant.

HYLAS. — Alors, restons ensemble. Une vigoureuse famille !

SÉBASTIEN. — Je te donnerai 500 livres de plus pour ce mot.

MARY. — Eh bien, à vous et moi de rendre la fête complète

TOM. — Non, non, pas du tout : vous êtes une vertueuse jeune fille, et vous aimez vivre en contemplation.

MARY. — Allons, fou ; nous voilà amis maintenant.

TOM. — Le fou ne vous mènera pas à la baguette. Je dépouille la femme, et voici l'homme de nouveau. Et maintenant, en voyage une fois de plus !

SÉBASTIEN. — Je vous l'interdis le premier.

MARY. — Et moi ensuite.

TOM. — Tenez-vous pour satisfaits ; car je dis que je voyagerai ; et je voyagerai tant que je n'aurai pas trouvé un père que je n'aurai jamais connu, une femme que je n'aurai jamais recherchée, et une condition que je n'aurai jamais attendue. Vivez joyeux, Messieurs !

MARY. — Vous ne ferez pas cela ! Sur ma foi, je vous aime maintenant avec passion, et je veux vous embrasser.

TOM. — Une femme comme vous ne peut faire cela, ma chère maîtresse !

MARY. — Eh quoi ! quand nous serons mariés, nous en ferons bien davantage.

SÉBASTIEN. — Cela suffit, mon garçon ; j'ai les clefs de tout cela. Allons, soyons joyeux ! car maintenant je vois que tu es en bonne voie.

TOM. — Allons-nous tout droit à l'église ?

VALENTIN. — Certes, tout de suite ; et là, avec l'anneau nuptial, le saint prêtre fera notre bonheur à tous.

TOM. — Eh bien, en route, ma jolie ; en avant ! (*Ils sortent.*)

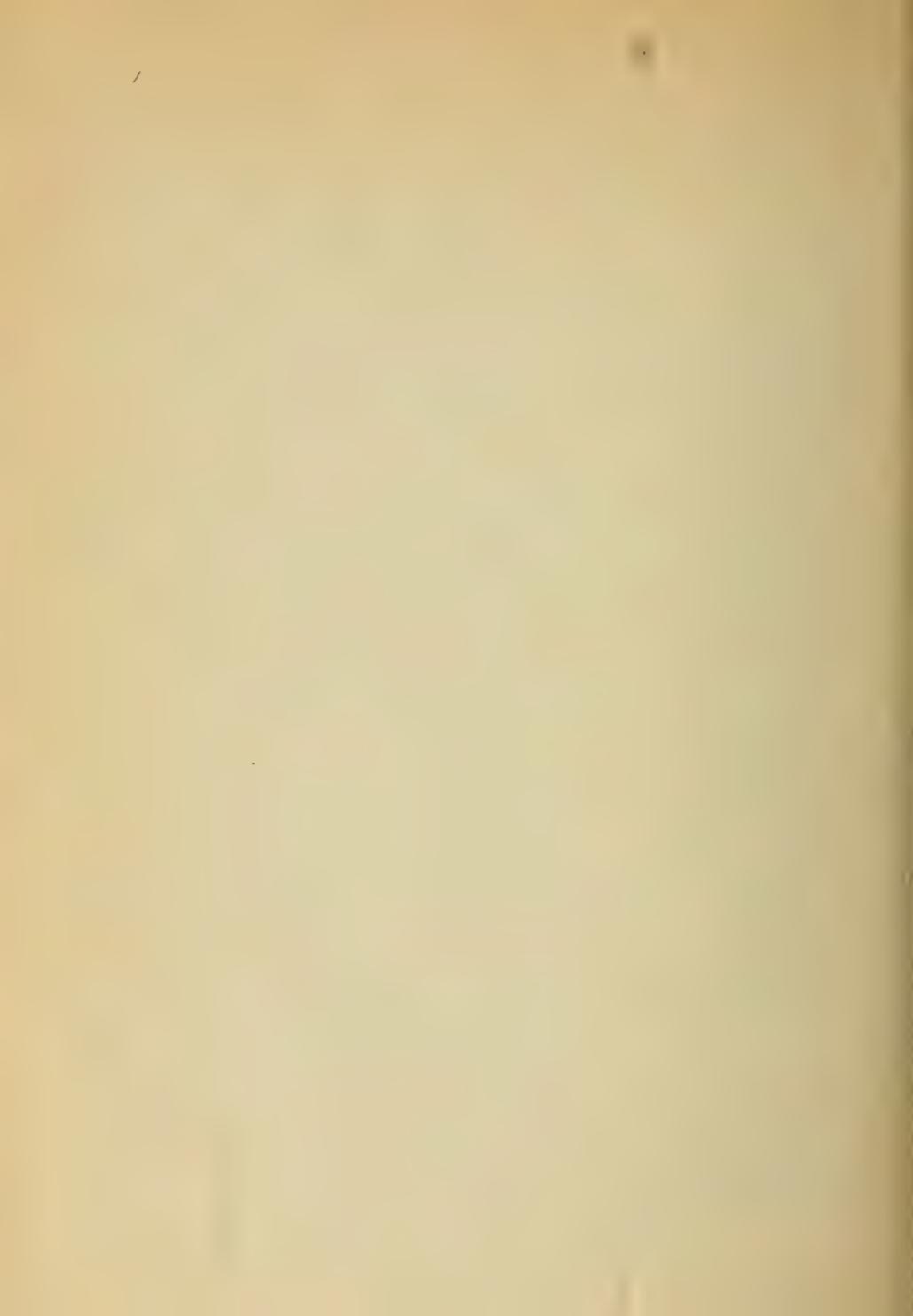
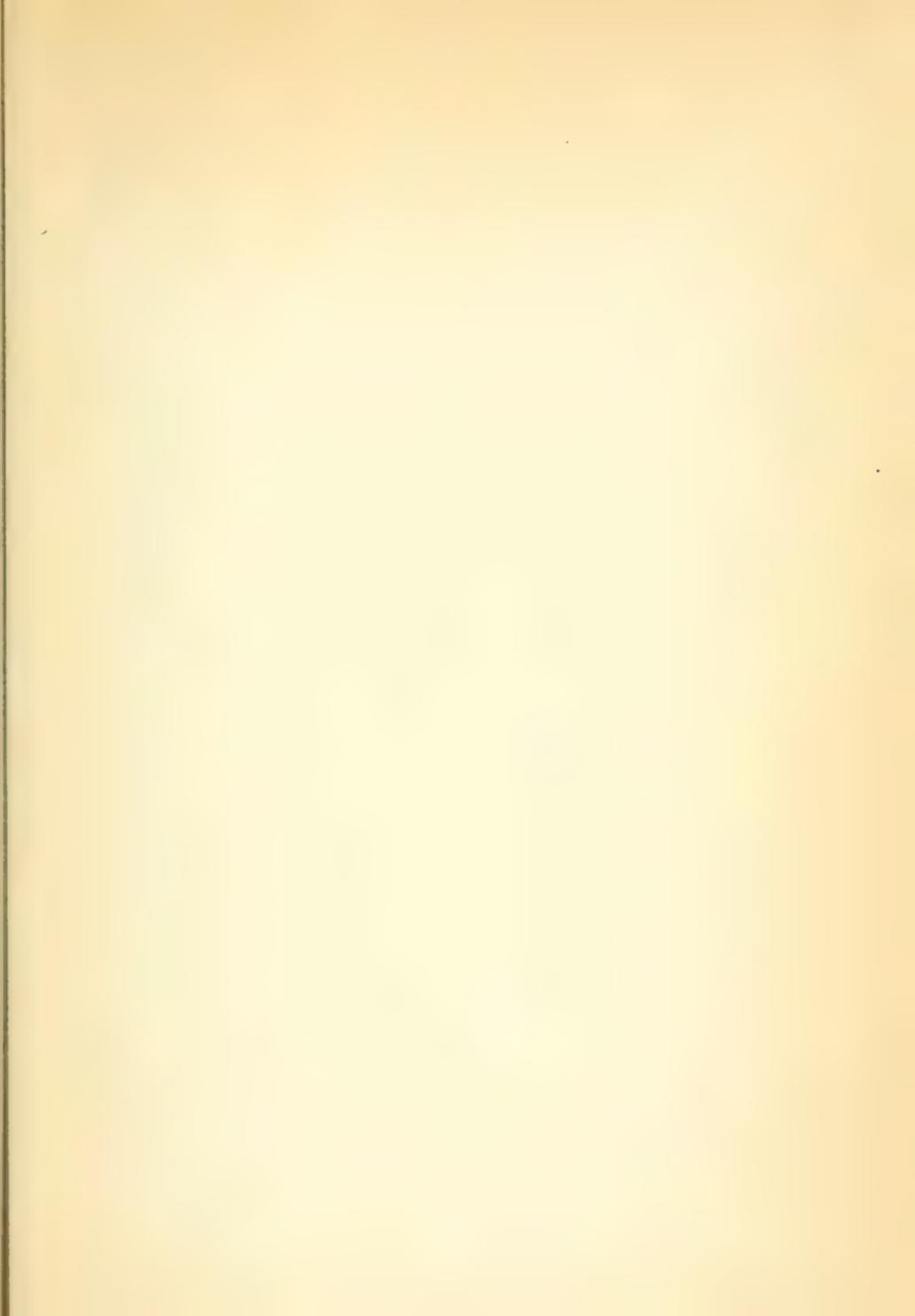


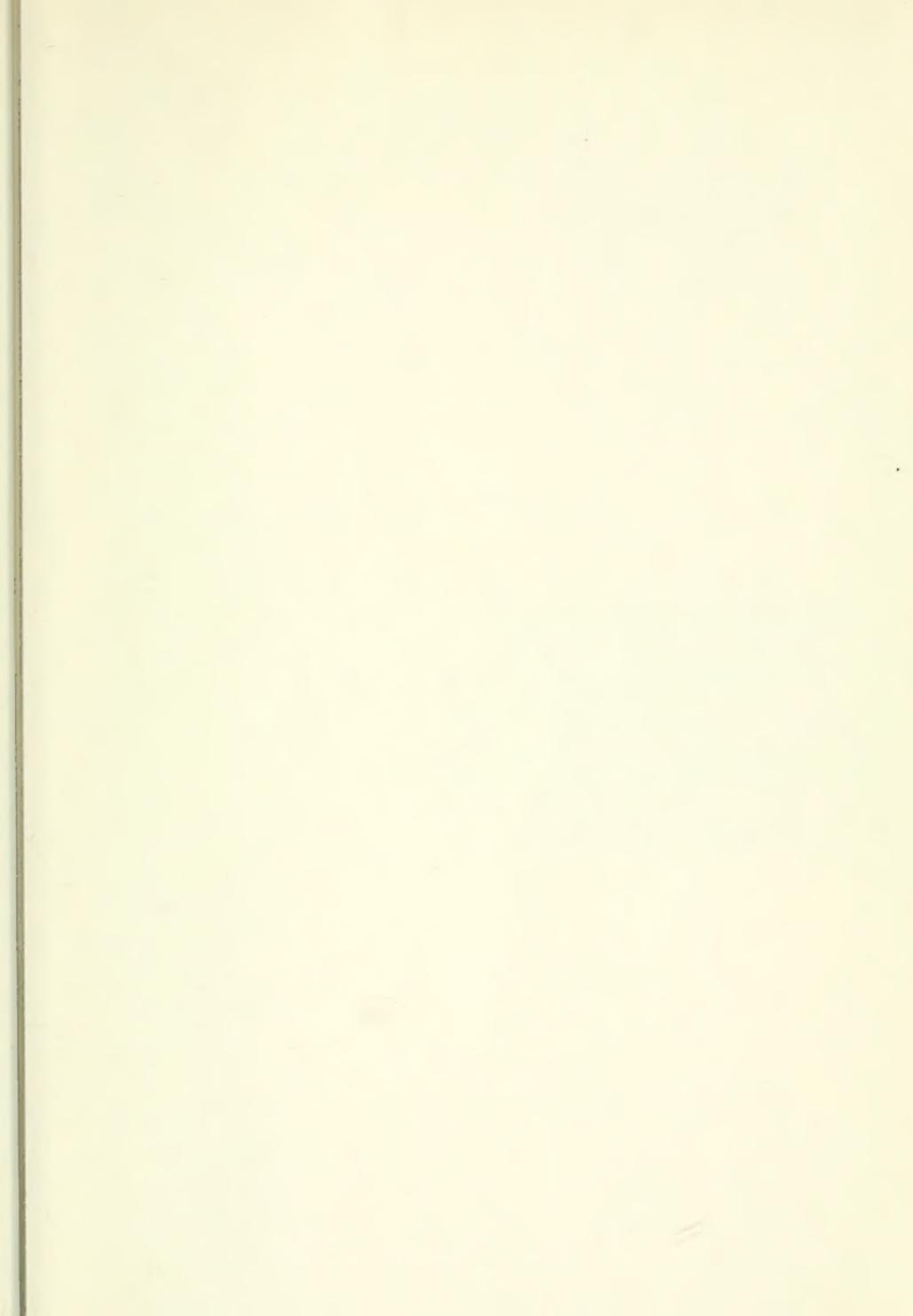
TABLE DES MATIÈRES

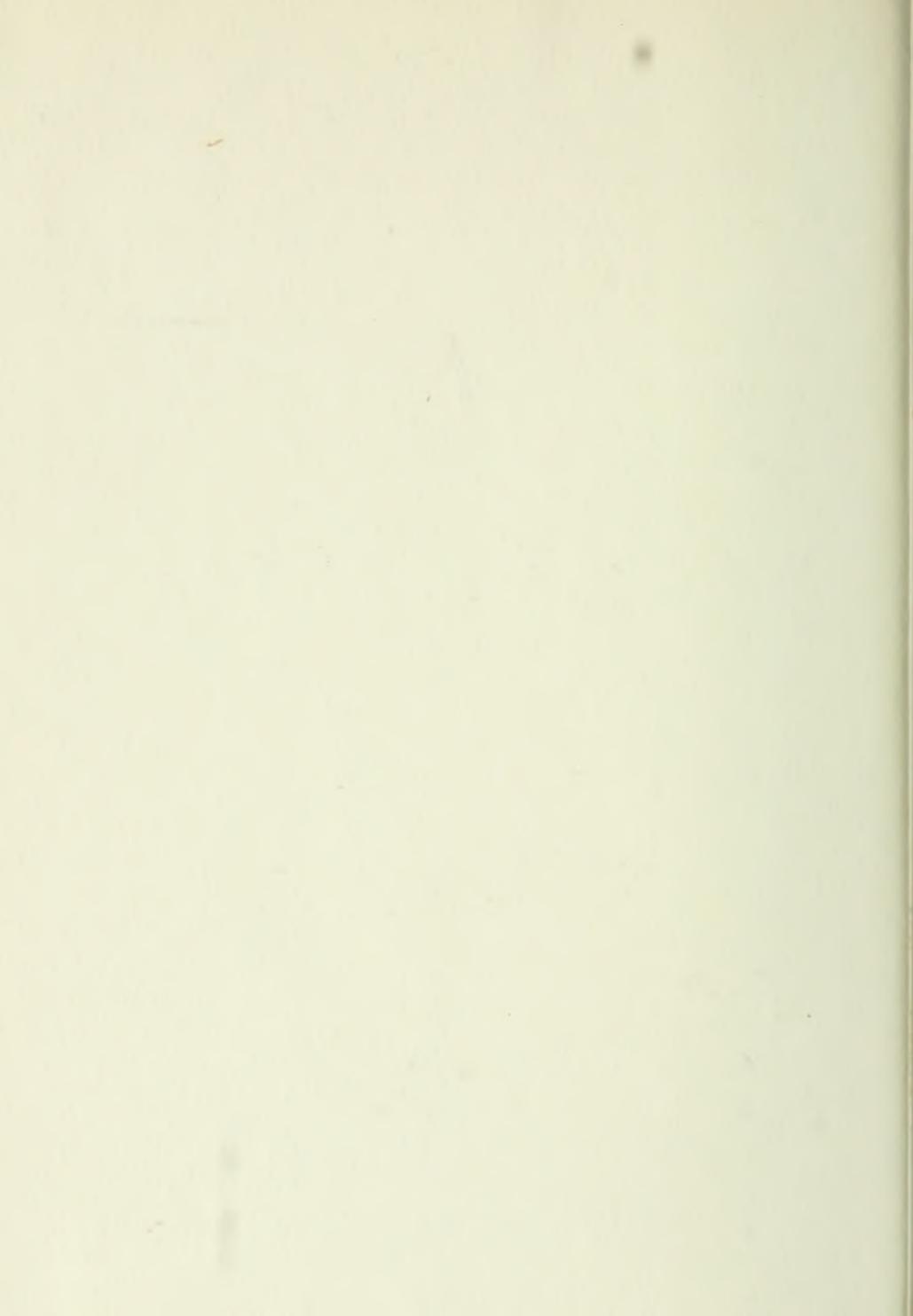
	Pages
INTRODUCTION.. .. .	V
LA DÉDAIGNEUSE.. .. .	3
ÉCOLE DE DRESSAGE.. .. .	103
MONSIEUR THOMAS	187

IMP. CRÉTÉ. — CORBEIL.









PR
2430
S3
1921

Beaumont, Francis
La dédaigneuse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 11 05 15 021 2